1958

SUR LA BRANCHE

DU MÊME AUTEUR

Format in-18.

NOBLESSE AMÉRICAINE . . . . . 1 vol.

ÈVE VICTORIEUSE. . . . . 1 —

SUR LA BRANCHE . . . . . 1 —

AU CŒUR DE LA VIE . . . . . 1 —

En préparation :

LE ROMAN MERVEILLEUX . . . . . 1 vol.

Droits de traduction, et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Russie.

E. GREVIN — IMP. DE LAGNY

PIERRE DE COULEVAIN

SUR LA BRANCHE

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

Copyright 1903 in the United States.
All rights reserved.

DE L'ÂME DE LA FILLE

A L'ÂME DE LA MÈRE

SUR LA BRANCHE

I

PARIS

Paris, hôtel de Castiglione.

Me voici bientôt arrivée, j'imagine, au bout de mon chemin, un chemin long de cinquante-sept ans déjà ! Cinquante-sept ans que mon cerveau fonctionne, que mon cœur bat, que mes pieds marchent. Je ne perçois encore aucune trace d'usure. Une solide machine que la mienne en vérité !

J'étais condamnée à faire toute seule la dernière étape. Un jour, dans mon ciel serein, contre toute prévision, un orage terrible a éclaté. Cet orage m'a enlevé mari, famille, foyer. Depuis lors, je vis à l'hôtel « sur la branche ». Pour une femme, dans les conditions où je me trouve, rien ne saurait être plus pratique et plus agréable. Se perdre dans quelque appartement trop grand, s'asseoir solitaire à la table

autrefois entourée de visages chers, entendre les meubles craquer pendant les soirées d'hiver, voir les visiteurs se faire rares, n'être plus en contact avec le monde que par les journaux, ce serait une véritable petite mort. La Providence m'y a soustraite, je ne cesse de l'en remercier.

Mon esprit, délesté des soins du ménage, de toute préoccupation matérielle, a pris un nouvel essor. On eût dit qu'il avait été *rechargé* et avec une électricité plus subtile, plus puissante. A l'âge où l'on se sent décroître, je me sens en progrès, et j'ai pu monter dans « le dernier bateau ». Assurément le phénomène ne m'est pas spécial. Corot disait que pour saisir l'âme et la beauté d'un paysage, il fallait « savoir s'asseoir »; je crois que j'ai réussi à savoir m'asseoir pour regarder la vie. Du point où je me suis placée après bien des tâtonnements, elle m'apparaît belle et bonne, oui, bonne... Je vois l'homme, non plus comme un aveugle en liberté, mais comme un coopérateur de l'œuvre divine, immortel comme elle. Je le vois, marchant en pleine éternité, conduit vers des buts lointains et glorieux. Cette vision nouvelle m'est une source d'enseignements précieux, de consolations, d'espérances infinies. Pourquoi ne les donnerais-je pas à ceux qui en ont besoin? Pourquoi ne penserais-je pas pour ceux qui n'ont pas le temps de penser? Pourquoi ne regarderais-je pas pour ceux qui n'ont pas le temps de regarder? « Sur la branche », on voit de plus haut et plus loin aussi, oh! beaucoup plus loin.

Paris.

Une chambre et un cabinet de toilette au quatrième étage d'un hôtel de première classe, dans le quartier des étrangers, voilà mon chez-moi. Le contenu de trois malles, voilà toutes mes possessions terrestres. Il n'est pas grandiose, pas luxueux ce décor de mon cinquième acte ; eh bien, tel quel, il me plaît infiniment. Ma fenêtre donne sur une rue élégante et je vois passer des théories d'êtres humains intéressants par la variété de leurs conditions et de leurs allures. De mon balcon, j'ai la vue d'une bande étroite mais très étendue du panorama de Paris ; de Sainte-Clotilde à la basilique du Sacré-Cœur, du jardin des Tuileries au boulevard des Italiens et les lueurs du couchant éclairent divinement le pan du ciel qui m'est concédé. Les quelques mètres carrés où je piétine sur place renferment un nombre invraisemblable de choses : un lit, une chaise longue, deux tables, deux fauteuils, une malle. Sur un panneau, entre les plis d'une étoffe ancienne, les portraits de mes derniers amis, sur un autre, ceux de mes connaissances, des personnes qui ont laissé un souvenir agréable dans ma vie, puis les photographies des chiens que j'ai aimés, de Blanchette, de Charmant, de Bob, de Jack. Je les garde pour le rayon de tendresse canine que la lumière a saisi au fond de leurs yeux. A droite de la cheminée l'étagère de mes livres favoris : la Bible, Homère, Dante, Shakespeare, Molière, Diderot, Don Quichotte, Manon Lescaut. Au-dessus, *la Vérité* de Lefèvre ; au-dessous,

Saint-Augustin et Sainte-Monique, d'Ary Scheffer. En face de la porte d'entrée, *la Victoire* de Samothrace. Épinglée à côté de mon lit, une gravure de Willette, étrange et belle : contre un ciel noir, traversé d'éclairs, se dresse une grande croix sur laquelle est cloué un être humain aux traits rudes, mal dégrossis. C'est le mauvais larron. Il est là, agonisant, les cheveux soulevés par un vent d'orage, mais point seul. Une femme du peuple a les bras autour de son cou, les lèvres sur ses lèvres. Pour atteindre sa bouche, elle a dû se hisser sur sa monture, un petit âne blanc conduit par un enfant qui, honteux, s'appuie contre le bois infamant. Est-ce l'amour de Montmartre, de Saint-Ouen, de Saint-Lazare?... je ne sais, mais dans ce baiser, dans ce corps de femme tendu, exhaussé jusqu'au crucifié, il y a une force de tendresse maternelle qui fait croire au pardon. Toutes ces choses peuplent ma solitude, pressent contre mon cerveau, contre mon cœur et en font jaillir des pensées et des sentiments. Quand j'ai, en outre, dans ma chambre, des fleurs et du feu, elle me semble gaie et délicieusement intime. Pour une femme qui, comme moi, aime les vastes pièces, hautes de plafond, les étoffes soyeuses, les objets artistiques doux à l'œil et au toucher, les beaux tableaux, cette demeure banale devrait m'être une torture. Eh bien, non, je me suis attachée aux objets qui m'entourent à cause de leur laideur même. La bergère de ma pendule en chapeau rond avec une colombe sur l'épaule, un mouton à ses pieds, une houlette à la main, la pendule elle-même, qui autrefois m'eussent causé un continuel grincement de dents, me sont devenues chères. Et puis, ce que j'aime

surtout, c'est cette grande malle, barrée de rouge et de bleu, marquée de mes initiales, chevronnée d'étiquettes qui me rappellent que je suis une nomade. Je la fais et je la défais avec un égal plaisir. Elle renferme tout ce qui est nécessaire à ma vie simplifiée. Dans un de ses compartiments se trouve même ma dernière toilette, ma robe de cercueil, les souliers dont on doit me chausser. Qui donc aurait de la coquetterie pour moi? Chère malle. En mourant, je la regretterai plus qu'un palais et l'idée qu'un jour des mains étrangères farfouilleront dedans, disperseront son contenu, m'est très désagréable.

Hier, en promenant les yeux autour de moi, je n'ai pu m'empêcher de sourire. Sur la cheminée une statuette de Saint-Antoine de Padoue, le don d'une amie très pieuse, au mur un fer de cheval, le gui de la Noël dernière, le buis de Pâques. Des gris-gris, des fétiches, des symboles comme sous la hutte ancestrale, c'est très curieux. Je sais qu'ils ne me porteront pas bonheur, qu'ils ne me préserveront d'aucun mal, mais ils sont là.

L'hôtel que j'habite, comme toutes les maisons du quartier, date du premier Empire. Pour introduire les ressorts nécessaires à la vie moderne dans une construction d'une autre époque, il faut vraiment des prodiges d'ingéniosité. J'ai assisté à cette évolution de l'habitation humaine. Elle m'a singulièrement intéressée. Dans l'ordre matériel, elle reproduit l'évolution de l'esprit. Les procédés se ressemblent d'une manière frappante. Ici, l'ouvrier rencontre un mur trop gros, une cloison trop mince, une poutre trop vieille; là, la science se heurte à un préjugé ancien, à une croyance

séculaire, à une âme affaiblie. Il faut perforer, étayer, abattre, reconstruire avec des précautions infinies, introduire des ressorts nouveaux et dans l'immeuble et dans le cerveau. Les bois, les pierres crient, l'intellect proteste, mais l'œuvre inéluctable s'accomplit : bains, ascenseurs, électricité, tuyaux, fils, trouvent place dans les vieux murs. Un idéal nouveau prend possession du cerveau, et le monde a marché. J'étais présente, lorsqu'à l'hôtel, on a fermé le compteur à gaz pour admettre la jeune et brillante lumière moderne, et en voyant ceci tuer cela, je n'ai pas pu me défendre d'un serrement de cœur. Dame ! je suis parmi les « cela » maintenant.

Paris.

La connaissance de trois langues a fait de moi une cosmopolite. C'est à la fois un bonheur et un malheur d'être cosmopolite. Les facultés se développent davantage, mais l'âme garde les caractéristiques de sa race, le cœur reste de son pays, de son clocher même. On inspire de la méfiance à ses compatriotes, de l'envie aussi. On se heurte à leurs idées stationnaires, à leurs préjugés. On ne les comprend plus, et au milieu d'eux, on éprouve toujours une pénible sensation d'isolement. Que l'on puisse prendre le germe du cosmopolitisme dans une petite ville de province paraîtra invraisemblable. Cela a été pourtant. La Providence amène de loin, quelquefois, les éléments dont elle a besoin pour les destinées humaines. Une Anglaise fit son apparition dans la société de Bourg. Il n'y en avait jamais

eu avant elle. C'était la femme d'un jeune docteur. Elle s'était mariée contre le gré de ses parents et tous les siens avaient rompu avec elle. La littérature anglaise du commencement du siècle a eu, chez nous, une influence qui ne s'est jamais reproduite. Ma mère avait une admiration passionnée pour Byron, Shelley, Walter Scott. Une compatriote de ces hommes-là ne pouvait manquer de lui inspirer de la sympathie. Elle se lia très intimement avec madame André qui habitait la maison voisine de la sienne. Cette amitié commença à influer sur mon éducation physique. Quand je vins au monde, je fus reçue, vêtue et soignée comme l'étaient les enfants anglais. On me laissa les membres libres, la tête découverte, on m'accoutuma au grand air et à l'eau froide. Plus tard, je portai des robes très courtes, j'eus les épaules et les jambes nues, les cheveux au vent. Ma mère fut sévèrement blâmée de ces innovations. Mes camarades se moquaient de moi et m'appelaient l'« English ». Madame André me parlait sa langue comme elle faisait à son petit garçon et je l'apprenais sans m'en apercevoir. La nostalgie, le chagrin d'être séparée de ses parents développèrent chez l'amie de ma mère les germes de la phtisie. Elle fut emportée en huit jours. Son mari quitta le pays et emmena son fils, mon compagnon de jeu. Après cela, on aurait pu croire que l'élément étranger avait été supprimé dans ma vie. Eh bien, non ! Cinq ans plus tard, vers ma douzième année, un Anglais arriva à Bourg. On ne sut jamais d'où ni comment. Il se logea chez une veuve qui avait une maisonnette à l'entrée de la ville et prenait en pension des professeurs, des employés. Madame Permet, qui était une

femme de grande bonté, s'intéressa à l'étranger. Sur sa prière, elle lui chercha des leçons et réussit à lui trouver cinq élèves, moi comprise. Pauvre M. Gray ! Je suis sûre que personne en ce monde ne se souvient de lui. Son image n'existe probablement plus que dans une cellule de mon cerveau. Comment y a-t-elle été imprimée si profondément? Par la puissance occulte de la douleur qu'il portait en lui peut-être ! Il est là, avec sa silhouette maigre, sa longue taille voûtée, sa pâleur nacrée, ses yeux tristes. Chose curieuse, presque incroyable, pour qui ne sait pas la merveille que nous sommes, je sens encore l'impression de froid physique que me donnait ce corps d'où la vie se retirait. Je revois sa main fine, transparente, aux ongles bien taillés qui se détachait sur mes livres. Elle me fascinait, m'imposait, comme si à mon insu j'eusse subi le prestige de la race supérieure dont elle témoignait. Du reste, avec M. Gray, j'étais extraordinairement attentive et docile. Il m'enseignait sa langue au moyen de la grammaire Robertson. Soit que la méthode fût bonne, soit que j'y eusse une aptitude innée, je ne mis pas longtemps à la comprendre. Il y avait en Angleterre toute une littérature enfantine, alors que nous en étions réduits aux *Veillées du Château*, aux *Exilés en Sibérie*, aux *Contes* de Berquin et que nos éditions roses et bleues se trouvaient encore dans les limbes de quelques cerveaux féminins. Dans leurs livres, pas de sermons, pas de modèles de sagesse impossibles à imiter, mais de vrais petits garçons, de vraies petites filles, tous les animaux de l'arche de Noé, de la vie enfin. Cela m'allait. Ces histoires me ravissaient et excitée par la curiosité, je cherchais sans

me lasser mot après mot dans le dictionnaire. J'appris les chansons de la *Nursery* que l'on accompagne avec un doigt sur le piano et dont le rythme est si facile à saisir. Tout ceci enracina profondément l'anglais dans mon cerveau. Pendant que j'avançais dans ma grammaire Robertson, M. Gray, lui, avançait dans le livre de sa vie. Sa pâleur augmenta, la lenteur de ses mouvements devint plus marquée, son nez se pinça, il prit l'apparence d'un poitrinaire. Au cours de chacune de mes leçons, ma mère l'obligeait à prendre un verre de vieux bourgogne. Sous l'influence du tonique, un peu de couleur montait à son visage pâle et cette couleur me causait une satisfaction intense. La force vitale lui manqua tout à coup. Il s'alita et traîna quelques semaines. Trois jours seulement avant sa mort, son frère arriva. Il paraissait plus âgé que lui et avait l'air d'appartenir à une classe élevée. Quel malheur, quelle faute avait causé la ruine de M. Gray et amené ce lamentable échouage à Bourg? Personne ne le sut jamais. L'Anglais, comme on l'appelait, fut accompagné au cimetière par ses élèves, leurs parents et sa propriétaire, Son frère lut quelques prières devant la fosse ouverte. Le hasard... est-ce le hasard? plaça M. Gray à côté de madame André sa compatriote. D'après les ordres laissés au maire, sa tombe fut entourée d'une grille. Sur la pierre qui la couvrait on grava trois initiales : A. G. C. puis ces mots, que plus tard, je rencontrai dans la Bible :

All his waves and billows have gone over me.
« Toutes ses vagues et tous ses flots ont passé sur moi. »

Aussi longtemps que nous demeurâmes à Bourg,

l'exilé eut des fleurs et des couronnes. La pensée de ce pauvre corps frileux sous la terre froide me hanta longtemps et me faisait sangloter le soir dans mon lit.

L'année suivante, au Sacré-Cœur, je repris l'étude de l'anglais avec une religieuse irlandaise. Parmi les mères se trouvait une Piémontaise remarquablement jolie. Pour le plaisir d'avoir des leçons d'elle, je voulus apprendre l'italien. Plus tard, après avoir passé des vacances en Alsace chez mon oncle, le désir me vint de connaître l'allemand. On me donna un professeur. Et tout cela, anglais, italien, allemand, devait servir à nuancer mon esprit, à me faire vivre la vie qui m'avait été tracée.

Paris.

Il y a quinze ans que j'ai été déracinée. La mort de M. de Myères, mon mari, la ruine qui en fut la conséquence, m'arrachèrent violemment et du château de Chavigny dans le Cher et de mon bel appartement de la place François-Ier à Paris. Le désastreux tourbillon passé, je me trouvai « sur la branche »... à l'hôtel. Ma fortune personnelle avait été sauvée, je pus chercher l'oubli dans les voyages... et je le cherchai. Pendant plusieurs années, je me promenai sur toutes les routes fréquentées par les oisifs. Je finis par me lasser de voir des musées, des églises des monuments et des ruines. Mon banquier me représenta la nécessité de restreindre mes pérégrinations. Je passai plus de temps à Paris et j'y menai la vie

indépendante d'une étrangère. Mon oisiveté commença à me peser tout à coup. Je sentis le désir de me créer un intérêt. Lequel ? J'aurais voulu faire du bien, me vouer à une œuvre quelconque et aucune inspiration ne m'arrivait. Personne ne semblait avoir besoin de moi. Et puis l'hiver de ma vie s'annonçait de mille manières désagréables. La chaleur et la lumière de mon jour diminuaient sensiblement. A un flatteur qui voulait lui persuader qu'elle avait conservé toute sa beauté madame Récamier répondit avec un sourire : « Non, non, je ne puis me faire d'illusions, les petits ramoneurs ne me regardent plus ». Ils ne m'avaient malheureusement jamais regardée, moi, mais j'avais possédé un peu de ce fluide mystérieux qui attire, ici un regard, là une sympathie et qui est notre secret orgueil. J'eus conscience du moment précis où il m'abandonna. C'était au théâtre. J'éprouvai soudainement une sensation de solitude étrange ; la salle me parut vide, immense, et je frissonnai comme sous un coup de vent froid. J'étais bel et bien désaimantée. Toutes les femmes ont connu ou connaîtront la douleur de cette opération de la nature. La crise morale qui la suit généralement produisit chez moi le plus inattendu des phénomènes. J'avais assurément reçu le don de la création cérébrale. Mon imagination d'enfant fabriquait des contes, des histoires. Je ne les distinguais souvent pas de la réalité et on les appelait des mensonges. Plus tard une force intérieure ou extérieure me suggestionna d'écrire. Je l'entendais à travers mes chagrins, mes joies, mes plaisirs. Je ne pouvais m'endormir, je ne le puis encore, sans commencer, soit un roman, soit une pièce de théâtre. Aussitôt la

tête sur l'oreiller, des personnages se dessinent, des situations s'ébauchent derrière mon front, on y parle même. Puis, comme si cette fantasmagorie avait pour effet de me plonger dans le rêve véritable, le sommeil m'envahit et m'empêche toujours d'arriver au dénouement. Jeune, j'étais une grande liseuse. La gloire de George Sand me faisait envie. Je crois cependant que ses habits masculins, son existence libre me tentaient davantage. Ma mère, effrayée de ces dispositions, se moquait sans cesse des bas bleus, me les représentant comme des êtres ridicules. Grâce à ma paresse, à ma frivolité, elle n'eut aucune peine à décourager ma vocation. Je ne tardai pas, du reste, à être prise dans un engrenage bien fait pour tuer la faculté créatrice si elle était tuable. Pendant des années, je l'ai sentie en moi comme quelque chose de vivant, de précieux, comme un trésor dont je ne me servais pas mais que j'étais contente de posséder. Et voilà que dans le grand silence de la vieillesse, l'inspiration est revenue, forte, irrésistible, et j'y ai cédé. Je me souviens du jour, de la minute. Je suis devenue son instrument, sa chose; malgré mes efforts, je n'ai pu lui échapper. Sans que je m'en doutasse, ma pensée mieux nourrie avait acquis de la force; elle dégagea de sa gangue un être qui se trouvait dans quelque cellule derrière mon front, un romancier tout simplement, et sa naissance changea mon crépuscule en une splendide aurore boréale. Quand une Américaine se découvre un talent ou un goût quelconque, elle s'écrie joyeusement: *I know why (I was born,* « je sais pourquoi je suis née ». Eh bien, moi, je sais pourquoi j'ai vécu.

Oh! ce premier roman! Le titre m'est venu à l'es-

prit, le point culminant, le mot de la fin. Dans ce triangle, ma pensée a travaillé deux années entières. Et à ma grande surprise, à mon émerveillement, je me suis aperçue que mon cerveau avait été longuement, bien longuement préparé à l'œuvre qu'il devait faire. Les Américaines m'avaient été assignées comme modèles, j'ai été poussée constamment au milieu d'elles, dans leur intimité. Et, à mon insu, j'allais entassant les documents, les matériaux nécessaires à leur ressemblance. La connaissance plus profonde de la vie, que j'avais acquise si chèrement, mes propres souffrances, mon déracinement, mes voyages sans but apparent, les millions d'impressions que j'avais emmagasinées, tout cela m'était indispensable. Plus j'avançais, plus j'étais saisie d'admiration devant le travail qui s'était accompli en moi et devant celui même que j'exécutais. Mon inexpérience était à la fois pathétique et comique. Souvent, quand l'inspiration ne venait pas, je mettais mon chapeau et j'allais me promener ; d'autres fois, lorsqu'elle m'arrivait comme une onde chaude et vivante, j'étais si joyeuse que je sortais de nouveau, je l'emportais dans la rue de la Paix, sur la terrasse des Tuileries, et elle me tenait compagnie.

Ce premier roman ! Je l'ai trimbalé dans ma malle, il a été écrit dans je ne sais combien d'hôtels. Une nuit à Rheinfelden-les-Bains, un orage épouvantable s'était déchaîné. La foudre avait mis le feu à un pavillon du jardin. Personne ne se coucha. Préparés pour la fuite, nous demeurâmes groupés dans le hall. Quelques femmes avaient des enfants, d'autres un chien, toutes des petits sacs renfermant bijoux et argent. Quant à moi, j'avais simplement mon manus-

crit lié par une courroie : c'était mon unique trésor. Un monsieur alsacien s'avisa de me demander, en manière de taquinerie, ce que contenait l'étrange paquet.

— Un roman commencé, répondis-je.

Il eut un sourire dont la moquerie me resta sur le cœur. Il faut croire que je ne payais pas de mine. Lorsque le volume parut, je le lui envoyai avec une dédicace rappelant l'incident. Après l'avoir lu, il m'écrivit : « Vous aviez raison de vouloir le sauver ».

A l'exception de très faciles tricotages pour les pauvres je n'avais jamais pu finir aucun travail. J'imaginais qu'il en serait de même de mon roman. Cependant, dès le premier moment, je m'étais sentie comme attachée à ma table à écrire. Si je la quittais un peu trop longtemps, j'y étais ramenée irrésistiblement. La Providence m'avait, en outre, préparé l'aide nécessaire à l'achèvement de ma tâche... et cette aide était une amie française qui demeurait tout près de moi place Vendôme. J'avais fait sa connaissance dix ans auparavant. Depuis de longs mois, elle était retenue prisonnière par la maladie qui devait l'emmener. Ses lectures la maintenaient dans le mouvement. L'élévation de son caractère m'inspirait une admiration que j'ai eu rarement l'occasion de donner en ce monde. Elle était l'unique personne chez laquelle j'aurais osé être malade et mourir. A elle seule, je parlai de mon travail. Elle s'y intéressa avec une ardeur qui m'encouragea. Je montais souvent lui en lire quelques chapitres ; elle était étendue sur une chaise longue, moi, commodément assise dans un grand fauteuil en face d'elle, une tasse de thé sur une petite table à ma

droite. Elle m'écoutait passionnément avec une attention que rien ne distrayait. C'était un plaisir nouveau de voir se refléter dans ses magnifiques yeux noirs les émotions que j'avais créées. Sa présence, ses paroles agissaient sur mon cerveau d'une manière active et bienfaisante. Je rentrais à l'hôtel, l'esprit littéralement chauffé par sa sympathie. Sans elle, j'en ai la conviction, mon roman aurait été rejoindre les dessins, les tapisseries, les broderies inachevées dont ma route est semée. Je le terminai victorieusement et je le signai : « Jean Noël ! »

Jean Noël ! Pourquoi ? Le nom sonnait joyeux et il me sembla de bon augure.

L'enfant était né, mais qu'en faire ? Ce fut encore mon amie qui me procura une carte d'introduction pour l'administrateur d'un de nos grands journaux. Je me décidai non sans peine à le lui porter. Une femme de cinquante-deux ans, inconnue, se présentant avec un manuscrit, c'était passablement audacieux et ridicule. J'en avais conscience et j'étais émue comme une jeune première. Les bureaux dudit journal m'impressionnèrent désagréablement. Il y avait dans l'atmosphère quelque chose de dur, de bourgeois, qui ébouriffa aussitôt toutes mes plumes. M. P..., à qui on m'avait adressée, me reçut très aimablement, mais avec cette politesse brusque qui est le genre de la maison, il me prit le manuscrit des mains, le jeta sur son bureau en me disant :

— C'est bien, madame, nous lirons ça.

Ça ! Du coup je demeurai suffoquée. Il appelait *ça*, cette chose qui avait coûté à la nature des années de travail, qui était de la vie même ! Il ne savait pas ! Non,

éditeurs, rédacteurs ne savent pas encore, au XX^e siècle, ce qu'est un manuscrit. S'ils s'en doutaient, ils le manieraient comme un saint-sacrement.

En tout cas mon roman fut lu, — il aurait pu ne pas l'être, — il fut lu, accepté, publié en feuilletons, puis en volume. Son succès me fit pressentir que Jean Noël pourrait bien prolonger ici-bas l'existence de madame de Myères. Je n'en vois pas la nécessité, mais la Providence la voit probablement.

J'écrivis un second roman. L'appréciation favorable du premier par un académicien qui aime les Lettres d'un amour désintéressé et se plaît à signaler les œuvres de quelque mérite, m'ouvrit les pages d'une de nos meilleures Revues. Mon amie mourut avant l'apparition de ce nouveau volume, qu'elle avait particulièrement aimé. Le jour même de sa publication, quelque chose de curieux se produisit. J'étais venue faire visite à sa mère que j'attendais dans la chambre même, où nous avions si souvent communié ensemble. C'était au mois d'avril, vers la fin d'une belle journée. Il y avait autour de moi un silence de crépuscule. J'évoquai sa douce figure de madone aux yeux noirs, sa silhouette élégante et je regrettai qu'elle ne fût plus là. Soudain, dans l'air tranquille, sans qu'une feuille des arbres de la cour remuât, une onde de vent... extraordinairement doux, entra par la fenêtre ouverte, m'enveloppa et sembla ressortir. Je tressaillis, mon cœur battit. J'eus l'idée instantanée que cette manifestation venait d'elle. Cette impression m'est restée... Sait-on? Ah! sait-on?

Je viens d'achever mon troisième roman. J'en ai recommencé la copie. Pendant ces cinq dernières

années, j'ai étudié le travail de la vie chez les autres, la curiosité m'est venue de l'étudier en moi. N'est-ce pas bien imprudent? Dieu sait quelles cellules ma pensée peut rouvrir! Saura-t-elle éviter cette zone qui contient tant de choses sacrées et douloureuses? J'y veillerai! Il y a des morts qui ne sont jamais assez morts.

II

CANNES

Cannes, hôtel Riche.

Si jamais créature a eu l'illusion de la liberté, c'est bien moi. Cette illusion me rend curieusement sensible à la suggestion du mouvement. Il m'arrive souvent de descendre dîner sans avoir l'intention de sortir. S'il se trouve dans la salle à manger quelque personne équipée pour le théâtre, le désir me vient aussitôt d'y aller et j'y vais. Quand je vois une amie faire ses malles, j'ai toutes les peines du monde à ne pas l'imiter. On ne saurait imaginer comme c'est ballotté une femme « sur la branche ». A force d'entendre dire autour de moi : « Je vais à Nice, à Cannes, à Monte-Carlo », l'envie m'est venue de revoir le Midi. Les idées qui mènent notre vie nous arrivent ainsi du dehors, et j'ai reçu mes ordres de marche. C'est comme un petit congé qui m'est accordé après

l'achèvement de mon roman. Cannes était le seul endroit de la Rivière que je ne connusse pas. Une sorte de guignon m'en avait toujours barré le chemin. Il m'a attirée par cela même et j'y suis.

Arriver de nuit dans une ville inconnue, ouvrir sa fenêtre le lendemain matin sur un horizon nouveau, sortir seule à travers des rues étrangères, est pour moi un plaisir exquis. La présence de qui que ce soit me le gâterait. C'est une communion avec l'âme même du pays, cette âme créée par la race de ses habitants, l'architecture de ses maisons, le climat, une foule de choses visibles ou invisibles. Je la sens toujours très distinctement. Elle m'impressionne, et me cause soit de la tristesse, soit de la joie. Cette impression première ne s'efface plus et le souvenir seul suffit à la reproduire. Après le plaisir d'explorer l'endroit où j'ai été amenée, il y a celui de faire connaissance avec mon hôtel. Le décor est à peu près le même partout. Des corridors percés de portes comme ceux d'un couvent ou d'une prison, une salle à manger avec des tables carrées ou rondes, recouvertes de nappes aux plis raides, une salle de lecture avec des journaux, de hideux livres de réclames, des fauteuils lourds et incommodes, des salons souvent très riches qui n'ont pas l'air plus intime que la rue. Malgré cette désolante banalité, chaque hôtel a une atmosphère spéciale; cette atmosphère est antipathique ou sympathique, maussade ou gaie, selon le caractère des propriétaires, selon les gens qui le fréquentent, l'ensemble du personnel, la distribution des pièces; celle des grands caravansérails, tenus par des compagnies est glaciale. Il me serait impossible de la supporter longtemps.

L'hôtel Riche, où je suis logée, est situé à dix minutes de la ville au milieu d'un parc. Sa physionomie me plaît. J'ai une bonne chambre au quatrième étage et de mon balcon la vue est splendide. Avec des fleurs, mes livres de voyages, quelques photographies, mes plumes, mon encrier, mes papiers, je sais partout me donner l'illusion du « chez-moi ». L'arrivée dans un hôtel où je dois séjourner quelque temps m'amuse toujours. Les inconnus avec lesquels je vais entrer en contact sont destinés à renouveler ma vie, à la varier, à l'aiguiller peut-être différemment, moi-même, j'aurai sur eux une influence quelconque. Ceci excite vivement ma curiosité. Aussitôt dans un milieu nouveau on sent le jeu de ces fluides qui continuent l'être humain. Votre présence affecte désagréablement celui-ci, agréablement celui-là, et laisse les autres indifférents. Les affinités d'éducation, de sentiments, d'esprit, vous font vite trouver votre niveau. L'hôtel Riche retarde un peu. Il a encore une table d'hôte, sans préjudice des tables particulières. C'est moins chic, mais cela développe la sociabilité. Mon premier dîner m'a laissé une bonne impression. Des fleurs, des femmes en toilettes claires, des hommes en smoking ou en habit, donnaient à la salle à manger un aspect élégant. La causerie m'a semblé gaie et animée. J'ai rencontré quelques visages sympathiques et intéressants même. L'élément anglais et américain domine. Je m'en réjouis, car il impose toujours plus de propreté et de correction. Il y a suffisamment de Français, de Russes et d'Espagnols pour donner un chaud coloris à ce groupe humain. Allons, je crois que je ne m'ennuierai point ici.

Cannes.

Le voyage, le changement de milieu causent toujours une sorte d'effarement à l'esprit, un brusque arrêt dans son travail. Selon l'endroit où il se trouve transplanté, il met plus ou moins de temps à retrouver le fil de ses pensées. Il piaffe, il piétine sur place, puis il finit par reprendre son élan. Me voici installée et acclimatée. La voie nouvelle sur laquelle ma vie a été placée est plutôt agréable. A sept heures, on m'apporte le thé. Je le prends devant ma fenêtre ouverte. Tout en le buvant lentement, j'écris sur mes genoux. L'air pur du matin me donne un immense bien-être. Quelquefois, mes regards se fixent sur les montagnes et sur la mer... ma plume s'arrête, une curieuse ivresse m'envahit. On dirait que j'entre dans toute cette beauté de la lumière, que je suis absorbée par quelque chose de très grand. Je ne suis plus ici... mais là-bas... là-haut... loin de mon corps, et je suis divinement heureuse. Il n'y a pas longtemps que je connais cette sensation. Elle est brève malheureusement, et je suis trop vite ramenée à mon griffonnage, à mon déjeuner, à ma besogne enfin. Ma toilette achevée, je vais en ville. La ville, quelle qu'elle soit, l'agglomération des maisons, des gens, les étalages des boutiques exercent une fascination à laquelle personne n'échappe. Le vieux Cannes me charme et m'attire toujours. Je m'arrête au marché aux fleurs, j'entre à la librairie, je vais faire les cent pas sur la Croisette. Après le déjeuner et la causerie du café, je

monte chez moi. Je m'étends sur ma chaise longue, je lis les journaux et je dors pendant quelques minutes. De cette sieste quotidienne, je sors toujours fraîche et reposée. L'après-midi, seule ou en compagnie, je fais une longue promenade qui se termine invariablement par une tasse de thé chez Rumpelmayer. De retour à l'hôtel, j'écris jusqu'à l'heure du dîner. Pendant la soirée, je joue aux cartes, au billard, aux dominos, à la roulette. Tous les jeux m'amusent et m'absorbent. Quand je suis à la table de whist par exemple, rien n'existe plus pour moi que les combinaisons des cartes. Ces combinaisons inattendues, variées à l'infini, me causent une surprise dont je ne me lasse pas. Voilà une jolie preuve d'atavisme, car je suis petite-fille et fille de joueur. Cette distraction, où l'intérêt n'entre même pas, donne du repos à mon cerveau. Devant le tapis vert, personnages de romans, de comédie, pensées philosophiques, questions harassantes disparaissent ou se tiennent tranquilles. Aussitôt que je rentre dans la solitude de ma chambre, tout cela revit et je suis quelquefois obligée de travailler jusqu'à une heure avancée. Je n'ai pas un moment pour ruminer le passé et songer aux horreurs de la vieillesse qui s'approche. La vie d'hôtel m'oblige à prendre plus de soins de ma personne, de ma toilette, à être aimable, à avoir un caractère égal, à surmonter ma fatigue et mes malaises, en un mot, elle m'empêche de me tasser physiquement et moralement.

Cannes.

Quand le soir, je vois toutes ces personnes de races diverses dans les salons de l'hôtel, je ne puis croire que ce soit le fait du hasard ou de leur volonté. Quelques-unes viennent de très loin, du Chili, de San-Francisco. Est-ce pour potiner, causer, jouer, qu'elles ont été réunies sous le même toit? Assurément non. Il doit y avoir là-dessous un tissage bien intéressant, des commencements de choses, un échange de vie nécessaire au progrès de tous. Elles semblent appartenir au même monde, à la même civilisation, et pourtant elles représentent des degrés différents d'élévation morale. Trois cercles se forment et se reforment invariablement: le cercle anglais, le cercle américain, le cercle français. Dans le cercle anglais, les femmes tricotent les longs bas à côtes chers aux sportsmen, ou des gants pour les pêcheurs de Terre-Neuve. On parle d'une voix monotone. Les visages sont sérieux, froids, les yeux doux. On joue avec une passion concentrée et parfaitement disciplinée. Dans le cercle français, il y a plus de lumière, de vivacité. Les femmes confectionnent de jolies petites choses aux couleurs brillantes. On y cause, non pas sur des sujets bien élevés, mais la conversation roule sans tomber. Le jeu, quel qu'il soit, y est mené gaiement, avec accompagnement de mots drôles. Dans le cercle américain, il y a plus de beauté, d'élégance et de jeunesse. Les femmes, la plupart avec ces grands chapeaux qui semblent rivés sur leurs têtes, des sacs à mailles d'or, autour

de leurs poignets, babillent sans trêve. On y pratique le poker avec une ardeur qui met sur toutes les joues des plaques de couleur. De ravissantes exotiques vont et viennent à travers ces groupes. Quelles jolies races ! L'enchâssement de leurs yeux m'émerveille toujours. Sur leurs visages aux traits menus, on voit le reflet d'une âme bonne et enfantine. Les Russes et les Polonaises ont un relief extraordinaire. On sent en elles d'immenses capacités. Dans ce milieu moderne, avec leurs physionomies intenses, leurs enthousiasmes, elles m'ont semblé curieusement démodées. Je reviens toujours aux Américaines avec plaisir et intérêt. Quand elles parlent français, toute leur belle assurance disparaît. Leur expression, leurs voix s'adoucissent, il se dégage d'elles quelque chose de naïf, de très jeune qui est peut-être le vrai fond de leur âme. Je leur dois beaucoup. Leur activité a souvent stimulé ma paresse. A travers elles, j'ai comme senti le formidable bouillonnement de la vie de leur pays. Dans la classe que j'appelle « la jeune Amérique », je constate chez les femmes une nervosité croissante, une lassitude extrême, un dégoût de l'argent même. L'une d'elles, après avoir passé l'hiver à Naples, me disait : « Comme c'est rafraîchissant de rencontrer des gens bien nés et pauvres ! » Ces mondaines à outrance ont le regard vacillant, l'expression de créatures pourchassées. Elles viennent se reposer dans le mouvement plus lent de notre vie, puis elles repartent, poussées de nouveau dans la sarabande effrénée où elles finiront par tomber sous le coup de la prostration nerveuse. Quand je les observe, je ne suis point surprise du nombre croissant des divorces, de la dislocation sociale dont les

journaux nous apportent les preuves. Tout ceci, cependant, ne se passe qu'à la surface et sur une très petite étendue. Il y a, aux États-Unis, une couche de résistance admirable, une classe dont nous n'avons pas l'équivalent et que nous ne connaissons guère. Les principes rigides, la foi indomptable que les émigrés, venus d'Angleterre ou de Hollande apportèrent dans le Nouveau-Monde avec leur Bible de famille, furent comme une sorte de ciment armé. C'est grâce à ce ciment que leur œuvre de fondateurs résista aux assauts des aventuriers, qu'elle résiste encore aux poussées de la multitude affamée d'argent. Cette âme puritaine des pères pèlerins n'est pas restée confinée dans le clan de leurs descendants directs, des fameux *four hundred*, elle s'y est plutôt affaiblie — mais elle s'est infiltrée dans tout le pays — au nord, à l'est, à l'ouest, elle domine à Boston, à Philadelphie. Elle a créé une sorte d'humus moral qui donne naissance à des gens sérieux, d'un caractère élevé. Quand ces gens ont trois générations, ils sont ce que les Yankees appellent « *our best people*, notre meilleure classe » et que je nomme « Vieille Amérique ». Dans la vieille Amérique, les divorces sont rares, les familles très unies. Les femmes ne quittent pas volontiers leurs maisons. Elles ne viennent guère en Europe que pour s'instruire et la plupart ont une haute culture. L'esprit puritain leur a fait une mentalité un peu bornée, très bourgeoise dans son rigorisme. Il se trahit encore chez elles par une absence de goût, le dédain de la toilette. Elles manquent de charme et de brillant, mais elles donnent une agréable impression de sincérité et de pureté. La nature est-elle encore impuissante à prêter de

l'éclat aux créatures de valeur ou ne le veut-elle pas ?

Je prends souvent plaisir à mettre en contact Françaises et Américaines. Dans la plus simple causerie, on voit jaillir la différence des caractères. L'autre jour, j'ai présenté « une Vieille Amérique » à une provinciale de Paris.

— Vous avez des enfants? lui demanda cette dernière.

Le visage de l'Américaine s'éclaira joliment,

— Quatre, répondit-elle, et douze petits-enfants.

— Quatre enfants ! Douze petits-enfants ! Et vous êtes en Europe ?

— Oh ! ils n'ont pas besoin de moi.

— Non... peut-être, mais moi, à votre place, j'aurais besoin d'eux.

— Pour quoi faire ?

Ce « pour quoi faire » causa un choc visible à madame de B...

— J'écris tous les soirs à mes enfants, continua madame Wilson. Je leur raconte ce que j'ai fait, ce que j'ai vu. Ma lettre part le mercredi. Chaque courrier m'apporte des nouvelles de l'un ou de l'autre. Nous sommes en constante communication. Dieu m'a laissé une excellente santé, je dois en profiter. Il me reste encore tant de choses à voir !

— Quelles choses ?

— La Suède, la Norvège. J'irai cet été. J'ai visité le Japon à l'époque des chrysanthèmes, il faut que j'y retourne à la floraison des cerisiers.

Oh ! l'expression de madame de B..., rive gauche de la Seine, en entendant cette femme de cinquante-

cinq ans, grand'mère de douze petits-enfants, parler de retourner au Japon pour voir la floraison des cerisiers ! J'en rirai longtemps. Ce qu'elle s'en moquait, elle, de la Suède, de la Norvège et du Japon ! La Française, comme la Latine en général, se laisse encore absorber tout entière par l'homme et par la maternité. Quand l'amour la quitte, elle ne voit plus rien ici-bas. Lorsque ses enfants se marient, elle se cramponne à eux, essaie toujours de reprendre son fils ou sa fille et encombre les jeunes nids. La plupart cherchent des consolations dans les pratiques d'une dévotion puérile, dans les œuvres d'une charité routinière. Toutes vieillissent très vite.

Ne pas vieillir ! L'Américaine se vante d'en avoir trouvé le secret. Elle conseille de ne jamais se désintéresser de la vie, de puiser au contraire à ses meilleures forces, de suivre son mouvement, d'apprendre sans cesse, même de ne pas compter ses années. Elle a scientifiquement raison. La vraie fontaine de Jouvence est dans notre cerveau. Si nous maintenons l'activité de ses cellules, il accélérera la circulation du sang, des fluides vitaux, donnera de l'éclat aux yeux, conservera de la souplesse au corps, éloignera la maladie, la vieillesse, la mort même. Dieu veuille qu'il y ait un jour en France des grand'mères capables d'aller, comme de braves abeilles, chercher au loin pour leurs petits-enfants... des images, des impressions, du miel enfin !

Cannes.

Je n'ai jamais aimé ce qu'on appelle prétentieusement « la Côte d'Azur » et cette nouvelle expérience que je fais ne me réconcilie pas avec elle. Fausse chaleur, lumière aveuglante ; dans l'atmosphère, un souffle de mistral qui balaye toutes les brumes, intensifie le bleu du ciel et de la mer jusqu'à l'indigo et donne aux lignes une dureté désagréable. De la verdure, des fleurs et puis le silence de l'hiver, pas un chant d'oiseau. Les paysans les tuent par ignorance et par avarice. Les couchers de soleil sont merveilleux, mais perfides. On voudrait rester dehors pour ne pas perdre une seule des dégradations de la lumière, de ce violet doré qu'aucune palette humaine ne peut donner et il faut rentrer. Une humidité particulière vous met dans le dos un frisson de petite mort. L'air se charge d'ennemis visibles et invisibles, dans cet air mauvais les moustiques, ce poison ailé, possédés d'une ivresse d'amour, dansent leur danse de reproduction et renouvellent peut-être leur provision de venin. Franchement, je préfère les honnêtes couchers de soleil de Paris ! Si je n'aime pas le Midi, j'aime les cosmopolites qu'on y rencontre. A côté des mondains et des *fêtards*, il y a nombre de créatures qui viennent y chercher l'oubli, la guérison, un peu de chaleur physique et morale, dans l'âme desquels il s'est passé ou se passe quelque chose. Il y a huit jours, il est arrivé à l'hôtel Riche un Anglais qui a tout de suite éveillé mon intérêt. C'était un homme de cinquante-cinq à

soixante ans. Sa haute taille lui donnait une apparence robuste, la pâleur terreuse de son visage, ses traits, comme ciselés du dedans, ses yeux *luquid*, fluides, trahissaient le travail de destruction qui s'accomplissait derrière sa magnifique armature. J'avais vu dans la liste des étrangers qu'il s'appelait « sir William Randolph ». Il était accompagné de sa femme. Bien qu'il semblât vouloir se tenir à l'écart, j'étais sûre que nous ferions connaissance. Le soir, pendant que je jouais au *bridge*, j'avais, à plusieurs reprises, rencontré son regard fixé sur moi avec une expression d'étonnement et j'avais saisi sur ses lèvres cet irritant sourire humoristique particulier à l'Anglais. Ce matin, comme je me reposais sous la véranda après ma promenade en ville, je le vis arriver du fond du parc. Ma sympathie alla involontairement au devant de lui et le toucha de quelque invisible manière, car, pressant le pas, il vint droit à mon fauteuil.

— Je ne sais pas si c'est correct, de se présenter sans introduction à un auteur, pour le remercier du plaisir qu'il vous a donné ?

— Ce n'est pas correct, mais c'est très aimable, répondis-je, amusée pas cette originale entrée en conversation.

Je désignai un siège à mon interlocuteur.

— Vous aimez donc les romans ? lui demandai-je.

— Quand ils sont bons, oui, comme j'aime un bon cigare. Les cigares me sont défendus, je me rattrape sur les romans. Ne trouvez-vous pas étrange qu'il faille à l'homme des contes, du théâtre, quand il a la vie sous les yeux ?

— Non, car ses facultés ne lui permettent pas de

la saisir suffisamment. Le roman et le théâtre ne sont pas le miroir de la vie, ils sont la vie dans le miroir, c'est là seulement qu'il peut la voir et de plus il y trouve une action complète qui satisfait son désir inné de connaître la fin des choses.

Sir William Randolph me regarda d'un air étonné :

— Je crois que vous avez trouvé, fit-il. Votre explication me semble très plausible.

— Comment êtes-vous tombé sur mes bouquins ? fis-je curieusement.

— Le hasard a voulu qu'Hutchinson, mon fournisseur de littérature, votre éditeur, m'envoyât en Algérie vos deux ouvrages. Je les ai ouverts avec défiance.

— Parce que d'un auteur français, j'imagine ?

— Précisément. Les romanciers français ont beaucoup de talent, mais ils traitent trop souvent des sujets répugnants. C'est le regret, non seulement des Anglais hypocrites, fit sir William Randolph avec malice, mais des gens comme il faut de tous les pays.

— On n'écrit pas, soyez-en sûr, le roman qu'on voudrait. Mon rêve à moi eût été d'écrire des histoires avec des gens du peuple, des animaux, de la vie forte et simple. Vous avez vu ce que j'ai fait ?

— Je ne saurais le regretter. Vos livres renferment beaucoup de pensées et une étude de caractères qui m'a vivement intéressé, bien que je n'aie pas une grande sympathie pour nos cousines américaines.

— Le contraire m'eut étonnée, dis-je en souriant.

— Je n'ai pas de parti pris contre elles, croyez-le. Leurs défauts me choquent et mon éducation ne me permet pas d'apprécier leurs qualités toutes modernes.

Jugez donc ! Elles sont les seules femmes au monde qui peuvent quitter volontairement leur mari, leurs enfants, s'amuser et être heureuses loin d'eux.

— C'est vrai ; mais avez-vous songé que, si le lien conjugal était aussi serré dans leur pays que dans le nôtre, il entraverait l'action de l'homme, ralentirait son œuvre ? Ne pensez-vous pas qu'elles sont les agents nécessaires des échanges entre le Nouveau-Monde et le Vieux-Monde ? des véhicules inconscients d'idées et d'impressions ?

— Non... Je n'ai pas l'imagination d'un romancier.

— Il n'y a pas d'imagination là dedans, c'est scientifiquement vrai. La cargaison invisible d'un transatlantique est autrement considérable que celle qui paie les frais de douane.

Sir William me regarda un instant.

— Vous m'étonnez de plus en plus. Du reste quand ma femme est venue me dire que vous étiez Jean Noël, je ne l'ai pas cru possible.

— Parce que vous m'avez trouvée trop vieille pour faire un jeune auteur ?

— Non, je ne pouvais croire que la personne, qui avait remué des idées semblables à celles qui m'avaient frappé, pût remuer les cartes avec un tel entrain et s'absorber dans cet abominable *bridge*.

— Mais ce n'est pas la même, m'écriai-je de bonne foi ; celle-là est madame de Myères, une femme très frivole, qui finirait volontiers sa vie en jouant au bezigue. Jean Noël, lui, est né il y a cinq ans seulement. Il est resté longtemps dans les limbes, vous voyez.

— C'est pour cela qu'il est si vigoureux. Je m'en réjouis, car je me propose de lui livrer bataille sur bien des points.

— Vous n'êtes pas francophobe, j'espère ?

— Non, j'ai même pour les Français une instinctive sympathie mais je ne les comprends pas toujours. Je ne les comprends pas quand ils crient après chaque échec : « Nous sommes trahis ». Je ne les comprends pas dans la défaite quand au lieu de se rallier autour de leur gouvernement, au lieu de se serrer les uns contre les autres, ils se querellent et s'entretuent, Avec nous, Napoléon aurait pu prendre la revanche de Waterloo. C'est vous qui l'avez envoyé à Sainte-Hélène.

— Vous avez raison.

— Je n'ai pas compris les Français dans leur manière de traiter Ferry, dans l'affaire Boulanger, encore moins dans l'affaire Dreyfus. Leur attitude lors de notre guerre contre les Boërs m'a peiné, moi et bien d'autres. Nous avions été attaqués, défaits à Majuba Hill, nous ne pouvions en rester là. Toutes les grandes nations ont des péchés de conquête sur la conscience — si péché il y a. — Ne tenez-vous pas en exil certaine petite reine Malgache ?

— Vous et nous accomplissons l'œuvre qui nous est imposée, voilà tout. Mais voulez-vous que je vous donne la clé de notre caractère ?

— Ah ! vous me ferez grand plaisir !

— Eh bien, les races saxonnes, teutonnes et leurs ramifications sont masculines ; les races latines, slaves, celtes, sont féminines. L'élément féminin domine dans l'âme française. Étudiez son histoire, sa littérature,

vous l'y retrouverez sans cesse avec ses défauts et ses qualités.

Le visage de sir William s'éclaira :

— *Upon my word!* ma parole, ce doit être cela ! s'écria-t-il.

— J'ai visité souvent l'Angleterre, je regrette que nous demeurions si obstinément étrangers les uns aux autres.

— Et cependant dans vos livres, vous avez soigneusement exclu les Britishers du champ de votre observation. Je l'ai remarqué.

— Eh bien, vous ne perdrez rien pour attendre. J'ai, en préparation, un volume sur votre pays.

— Ah ! voilà qui m'amusera !

— J'ai retourné cent fois ma plume avant d'exprimer un jugement. Je me suis piquée d'honneur. Je ne veux pas être prise en flagrant délit d'injustice ou de partialité. En même temps, j'ai tâché de vous donner une idée plus nette, plus vraie de notre caractère. Je suis sûre que vous n'avez jamais franchi le seuil d'une maison française.

— Oui, tenez; il y a trois ans, lady Randolph et moi, avons rencontré, ici à l'hôtel Riche, les de Lusson, des gens charmants avec une fille de dix-sept ans. Nous nous sommes liés étrangement vite. Un beau jour dans la conversation, ma femme, qui est Irlandaise, en est venue à dire qu'une de ses petites cousines du côté maternel avait, jadis, épousé un Français du nom de La Reynie et à notre stupeur mutuelle, nous avons appris que ladite cousine se trouvait être la propre grand'mère de madame de Lusson.

— La vie a parfois de jolies surprises.

— Et de cruelles plus souvent. Quoi qu'il en soit, cette découverte a créé entre nous et nos nouveaux amis une agréable intimité. Ils sont venus passer un mois chez nous, à Simley Hall, dans le Staffordshire. Nous leur avons ensuite rendu visite en Touraine. Là, j'ai vraiment pris contact avec la France et vu de vos bonnes qualités plus que je ne l'avais fait encore. La propriété des de Lusson, la Commanderie de Rouziers, est à douze kilomètres de Tours.

— La Commanderie de Rouziers ! m'écriai-je, mais je la connais !

— Ah bah !

— Une adorable maison Louis XIII ?

— Précisément.

— Eh bien, depuis dix ans, je passe le mois d'octobre à Vouvray, chez des amis. Ils me l'ont montrée au cours d'une excursion,

— Comme c'est curieux ! fit sir William Randolph. Nous allons finir par nous trouver des liens communs.

— Je n'en serais pas surprise, les rencontres ici-bas sont souvent préparées de loin.

A ce moment, la cloche du déjeuner sonna, nous nous levâmes. Je tendis la main à mon compagnon.

— Au revoir, n'est-ce pas ?

— Si vous voulez bien le permettre, je vous présenterai lady Randolph cet après-midi.

— Avec plaisir, mais vous la présenterez à qui ? à madame de Myères ou à Jean Noël ?

Sir William me regarda... hésita... puis avec un sourire railleur.

— Je la présenterai à madame de Myères... car

elle joue au bridge et aux dominos. Je garderai Jean Noël pour moi, si vous le voulez bien.

— All right.

Sur ce mot, nous nous séparâmes et je remontai chez moi un peu troublée, avec cette sensation qui m'annonce maintenant que quelque chose s'est passé, ou arrivera. Était-ce pour rencontrer cet esprit-là que j'ai été envoyée à Cannes ?

Cannes.

Eh bien, voilà ! Nous sommes liés, les Randolph et moi ! Liés ! Quel joli phénomène cette liaison des créatures humaines ! Elles suivent longtemps quelquefois des routes diverses, puis elles obliquent tout à coup vers le même point et se rencontrent. Leurs regards se croisent, se détournent et se prennent. Mille circonstances les rapprochent avec une persistance significative ; il se fait entre les cerveaux une transmission photographique d'images, d'impressions. Chacun dépose un peu de sa substance dans l'âme de l'autre, assez pour produire des vibrations communes plus ou moins profondes naturellement. Les Randolph, dont j'ignorais l'existence il y a quinze jours, connaissent maintenant ma mère, cette figure lumineuse dont le souvenir éclaire encore ma vie, mon père, mes morts, mes amis. Je leur ai parlé de mon enfance, de ma jeunesse, incidemment de mon mariage. Avec cette intuition des natures affinées, ils ont senti que ce chapitre renfermait quelque chose de douloureux, ils ne m'y ont pas retenue. Je sens vraiment que désormais

rien de ce qui m'arrivera d'heureux ou de malheureux ne saurait leur être égal. Cela m'est à la fois doux et gênant, car j'aime jalousement ma solitude et mon indépendance. Ils m'ont, de leur côté, initiée à leur vie. Ils m'ont parlé de leur fils aîné, mort aux Indes, de leur fille mariée, de leurs trois petits-enfants, de leur fils Claude, de Simley Hall, leur vieille demeure familiale. Je connais même les noms de tous les chiens. Sir William est à la tête d'une grande compagnie houillère et possède des mines de charbon dans le Staffordshire. Peu d'hommes m'ont donné une telle impression de volonté. On dirait que sa personne dégage de la force. Quand je marche à ses côtés, j'ai une sensation distincte de protection. Il a dû être très autoritaire, un vrai seigneur et maître pour sa femme et pour tout son entourage. Cette horrible maladie de cœur qui le détruit a évidemment adouci et transformé son caractère. Par moments, le gonflement subit de sa narine, la rigidité instantanée de ses lèvres trahissent le vieil homme. Il me fait l'effet d'un lion agonisant. Il y a en lui cette spiritualité virile que la Bible crée chez l'Anglais. Elle est très différente de la spiritualité fine et sensuelle qui jette certains Français dans le cloître ou dans la dévotion. Il aime passionnément la nature, les fleurs, les animaux. L'astronomie est son étude favorite. Il s'est fait construire un observatoire au fond de son parc. Le soir, lorsque nous nous promenons sous la véranda, son regard explore toujours le ciel. Si je ne me trompe, il y a eu quelque chose de particulièrement douloureux dans la mort de son fils aîné. Elle pèse sur son esprit d'un poids, qui n'est pas habituel.

Avant-hier, je ne sais à propos de quoi, il m'est arrivé de dire comme je le fais souvent : « C'est beau la vie ! » Il s'est tourné brusquement vers moi et le visage contracté, le ton sarcastique :

— Belle, la vie ! avec ses turpitudes, ses maux inguérissables ! Ah ! non, elle n'est pas belle ! On a quelquefois bien du mérite à ne pas la maudire. Comment la voyez-vous donc, vous?

— Comme un assemblage merveilleux de forces qui concourent à l'œuvre universelle. Nous n'avons, du reste, pas le droit d'en juger, puisque nous ne connaissons ni sa continuation ni sa fin. Quand mon œil ou ma pensée rencontre quelques-unes des horreurs d'ici-bas, je les reporte aussitôt sur quelque chose de perfectionné et je me dis : ceci deviendra cela. La beauté est de la laideur corrigée, la vertu, du vice épuré. Par quels procédés ? La nature seule le sait.

— Eh bien, je crois simplement que nous avons tous des instincts de brute contre lesquels il faut lutter sans cesse. Il y a même, je l'avoue, un certain plaisir dans ce combat-là.

— Voilà qui est bien anglais !

— Est-ce que vous admireriez l'homme aussi par hasard ?

— De tout mon esprit ! Qu'il manie un balai ou un sceptre, je vois en lui l'agent, l'instrument de Dieu. Je considère que le plus humble est aussi nécessaire que moi. L'homme ! Une fois sur l'échelle de vie, il n'en sera jamais détaché. Il pourra tomber de quelques degrés... jusqu'en bas, mais il se relèvera et sera poussé inéluctablement vers la perfection et le bonheur.

— Qu'est-ce qui vous a si bien renseignée ?

— La science.

— La science ! Ah ! elle est jolie !

— Eh bien, elle m'a ouvert des perspectives infinies. Je crois maintenant aux promesses de ces béatitudes, qui avaient fait sourire mon ignorance. Logiquement elles doivent se réaliser. « Ceux qui ont faim seront rassasiés », j'en suis sûre.

— Amen ! fit mon compagnon avec un long soupir.

Sir William a la raillerie singulièrement coupante. Il est doué, en outre, de cette faculté qu'on nomme humour, au moyen de laquelle on voit tout de suite le comique d'une situation. Il adore la taquinerie, *chaffing*, en anglais. J'y trouve moi-même un très grand plaisir et nous ne nous épargnons pas. Mon aptitude à passer d'un sujet frivole à un sujet transcendant est pour lui un continuel sujet d'étonnement. Je suis la première Française avec qui il ait pu échanger des idées. Je m'aperçois qu'à chaque instant il est dérouté. Avant-hier matin, il est venu s'asseoir à côté de moi sous la véranda.

— Je parie que vous êtes superstitieuse, m'a-t-il dit en manière d'attaque.

— Effroyablement.

— Vous n'aimez pas à voir la nouvelle lune à travers la vitre ?

— Non, non.

— Et vous croyez au mauvais œil ?

— Je crois que la rencontre de telle personne peut coïncider avec les événements heureux, la rencontre de telle autre avec les événements malheureux ! Ne sommes-

nous pas constamment les uns pour les autres des instruments de joie ou de douleur, des messagers de bonne ou de mauvaise fortune ?

— Les tempéraments superstitieux se trouvent aux deux extrémités de l'échelle humaine, chez ceux en qui l'instinct domine et chez ceux dont l'appareil sensitif est très affiné.

— Eh bien, j'ai gagné cette maladie en Italie. A force d'entendre dire : « Ceci porte bonheur, cela porte malheur », on finit par être impressionné. Est-ce que vous nieriez les pressentiments ?

— Non, je ne le puis pas, malheureusement. Quand mon fils est parti pour les Indes, j'ai senti en échangeant notre dernière poignée de main que je ne le reverrais pas. Lui-même, du bateau en rade, a fait demander à sa mère une vieille chanson qu'elle lui chantait lorsqu'il était enfant.

— Il m'est arrivé aussi, dis-je, quelque chose de très curieux. Durant un séjour que je fis à Rome avec M. de Myères dans l'année même de sa mort, j'allai visiter la chapelle Corsini à Saint-Jean de Latran, où se trouve une inoubliable *Pietà*. Elle représente non pas une vierge hors l'humanité, mais une simple femme qui a sur ses genoux un corps d'homme brisé par le supplice et sans vie, celui d'un homme qu'elle aime ou qu'elle a enfanté selon la nature. Le groupe est éclairé par un réflecteur qui laisse la crypte dans l'ombre. Cette douleur intense, mise en relief par la lumière, se communiqua magnétiquement à moi qui n'étais cependant ni croyante ni mère ; j'éclatai en sanglots, à la grande surprise des autres visiteurs. Plus j'essuyais mes larmes, plus elles coulaient. Six

mois plus tard, mon mari m'était enlevé. Pendant que, l'âme déchirée, je lui faisais sa dernière toilette, le groupe de la *Pietà* se reforma dans mon cerveau et je me vis dans la même attitude que la femme de la chapelle Corsini. Quelquefois, comme vous le dites si bien en anglais, : « Le malheur projette son ombre en avant. »

— C'est certain.

— N'est-ce pas une preuve que nos destinées sont écrites ?

— Une preuve, oui, mais elle peut être illusoire.

Puis se tournant vers moi avec un frémissement de malice aux narines :

— La plus jolie preuve serait que l'amour fût réellement un fluide comme vous l'affirmez dans votre dernier roman. Nous l'avons senti, vous et moi... autrefois... Je voudrais le voir maintenant.

— Le voir ! m'écriai-je, mais qu'est-ce que vous voyez ici-bas ?... des choses seulement. Avez-vous jamais *vu* une idée, une pensée, un sentiment ?

La physionomie de sir William Randolph exprima un effarement subit.

— *By Jove no !* Pardieu non ! je ne me suis même pas rendu compte que je ne les voyais pas.

— Et ils vous mènent cependant ces grands invisibles. Ils bouleversent le monde, le font vivre, agir.

— C'est entre deux *bridges* que vous avez trouvé cela ?

— Peut-être... ce n'est assurément pas pendant la partie.

— Je l'imagine bien. Plaisanterie à part, vous avez dû beaucoup réfléchir.

— Que peut-on faire sur la branche « à moins qu'on n'y pense » ? Jean Noël y a acquis un peu de la sagesse que vous prêtez aux vieux hiboux : *He has become as wise as an old owl.*

Comme si ces causeries quotidiennes ne nous eussent pas liés suffisamment, les Randolph m'ont invitée chaque après-midi à partager leur voiture. Nous avons parcouru ensemble tous les environs de Cannes. Le printemps est maintenant très avancé. Les tons bleus vont s'adoucissant chaque jour. Il y a davantage d'or dans les violets du couchant. Les oiseaux, échappés au massacre imbécile qu'on en fait et ceux qui reviennent de loin, commencent à chanter l'amour. Hier, en gravissant une côte, j'avais la sensation d'entrer dans un bain d'azur et de lumière vibrante. La vraie saison de la Riviera doit être l'été. Quand on demande aux gens et aux choses ce qu'ils ne peuvent donner, on est toujours désappointé. En rentrant de la promenade, lady Randolph nous prépare une excellente tasse de thé. Son malade va prendre un peu de repos et toutes deux nous jouons au piquet jusqu'à l'heure du dîner. Elle est le vrai type de l'épouse anglaise douce et soumise. Elle reconnaît avec une humilité touchante la grande supériorité de son mari. Elle est ravie qu'il trouve quelque distraction à causer avec moi. Et ces nouveaux amis qui m'ont comme adoptée partent demain. J'en ai un gros regret. J'aurais voulu rentrer en même temps qu'eux, mais ma chambre à l'hôtel de Castiglione ne sera pas libre avant huit jours.

Ce soir, après le dîner, comme nous nous promenions pour la dernière fois sous la véranda, sir Wil-

liam Randolph m'a demandé si je comptais aller en Angleterre au mois de juin.

— Non, non, ai-je répondu. Je vais voir le printemps en Touraine, c'est une fantaisie que j'ai depuis longtemps.

— Ne consentiriez-vous pas à me la sacrifier cette fantaisie ? Ma femme a l'intention de vous demander de venir passer quelques semaines à Simley Hall.

— L'année prochaine si vous voulez.

Il s'arrêta net et, se tournant vers moi :

— Est-ce que j'ai l'air d'un homme qui vivra encore une année? me demanda-t-il d'un ton âpre.

Mon cœur se contracta affreusement. J'eus la force de n'en rien laisser voir.

— Vous avez une constitution capable de résister longtemps à la maladie et de la vaincre même.

— Vous croyez? fit-il avec une ironie douloureuse. Je ne partage pas votre opinion. En tout cas, j'ai bien le droit d'être despote. Je voudrais vous montrer mes étoiles favorites, le petit village que j'ai fait construire, Simley et ses vieux arbres. Donnez-moi ce plaisir et venez au mois de juin.

Une force intérieure me poussa à céder.

— Va pour juin ! Vous voyez, il n'y a pas besoin de me prier beaucoup.

Une expression de joie illumina le visage de sir William.

— Vous êtes la bonté même. Nous inviterons les de Lusson en passant par Paris afin que votre séjour soit plus agréable. Nous aurons de la jeunesse: mon fils, ma fille, mes petits-enfants. Madame de Myères ne manquera pas de partenaires pour le bridge et Jean

Noël pourra étudier une famille anglaise tout à fait vieux jeu. Elles sont en train de disparaître, vous savez. Enfin, nous ferons de notre mieux pour vous distraire.

— Je n'en doute pas, je m'attends même à être très heureuse.

— Alors, nous pouvons compter sur vous ?

— Absolument.

— Merci. Je suppose qu'un Français vous baiserait la main, fit sir William Randolph avec une étincelle de moquerie dans les yeux ; mais il y a des choses que John Bull ne sait pas faire. Celle-ci est du nombre.

Et me voilà aiguillée vers l'Angleterre. Mon séjour à Cannes aura changé tous mes plans. Était-ce donc son but ?

Cannes.

Je me sens très seule maintenant, la saison touche à sa fin. Notre nombre diminue chaque jour. La table d'hôte est après tout l'image vulgaire de ce que le poète Gilbert appelait « le banquet de la vie ». Une personne disparaît, la ligne se resserre et tout est dit. Cependant, tandis que l'absence de celui-ci vous cause une sensation de vide, souvent très douloureuse, l'absence de celui-là ne vous touche nullement. Le fait, bien que banal, est curieux. Il indique, selon moi, l'existence d'un fluide isolateur. C'est grâce à ce fluide que nous pouvons traverser la foule sans nous y mêler, sans prendre contact. Autrement nous tomberions les

uns sur les autres comme des capucins de cartes, nous nous embrasserions, nous nous déchirerions. Ah ! ce qu'il resterait de nous sans l'invisible barrière ! Il me semble qu'ici-bas les êtres sont groupés par systèmes. Quand il nous arrive de rencontrer inopinément aux tournants de notre chemin des gens entrevus ailleurs, nous nous écrions : « Comme le monde est petit ! » Ce n'est pas le monde qui est petit, mais nos orbites respectives, cercles ou ellipses. Bien que séparés par des distances considérables, des obstacles de toutes sortes, les individus qui font partie du même système se rencontrent toujours à un moment donné et pour des fins inconnues. Les affinités secrètes, les fils conducteurs les unissent ou les réunissent, ils influent les uns sur les autres, s'affectent mutuellement et quelque fugitif que soit le contact, regard, poignée de main, il laisse une impression et produit les vibrations nécessaires à la vie commune. Quand vient l'heure des adieux, on sent les liens qui se sont formés à notre insu. Leur rupture est comme un déchirement de mille petites fibres intérieures... Le chemin de fer rend les départs particulièrement pénibles. Il a l'air implacable comme le sort, comme la nature. On comprend qu'aucun cri humain ne lui fera ralentir sa marche et qu'il ne vous rendra pas ceux qu'il emporte. La voiture, au contraire, laisse un vague espoir, une possibilité de retour.

A la fin d'une saison aux eaux ou ailleurs, lorsque j'entends les gens autour de moi parler de leur « chez eux », de leur intérieur, je me rends compte de mon déracinement. Il me cause un peu d'effroi, un peu de peine et une sorte d'humiliation. Aux grandes

fêtes aussi, je sens la privation d'un foyer, sa chaleur me manque, je grelotte intérieurement, mais ces moments-là passés, je me trouve bien « sur la branche ».

III

PARIS

Paris, hôtel de Castiglione.

A la gare, pas de famille, pas de serviteurs, le petit omnibus jaune de la Compagnie Lyon-Méditerranée, puis l'hôtel ; la demeure de tout le monde, une chambre qui était hier celle d'un autre. Chère chambre ! Je voudrais pouvoir la garder, la fermer. N'importe, je la referai bientôt mienne. C'est curieux, elle a beau être occupée par des étrangers pendant plusieurs mois, aussitôt que j'y rentre, elle me redevient familière, il me semble que j'y retrouve de ma vie : j'y ai ruminé tant de pensées, tant de souvenirs, tant médité... Est-ce que tout cela ne laisse pas de traces ? La table me sollicite au travail comme si elle était une table de médium. Nulle part mon cerveau n'est aussi actif, nulle part je ne sens l'inspiration aussi vivante. C'était là sans doute que je devais accom-

plir ma tâche des dernières heures. Allons-y gaiement !

Je suis toujours heureuse de revoir Paris. Paris ! Voilà l'endroit de cette planète que je regretterai le plus. Je l'aime comme on aime une personne. Quelqu'un a dit : « Il y a des paysages qu'on voudrait embrasser », eh bien, un soir dans la grande allée des Tuileries, en voyant cette magnifique avenue des Champs-Élysées monter vers l'Arc de Triomphe auquel le soleil couchant mettait des rayons d'apothéose, mes bras se sont ouverts sous une irrésistible impulsion de tendresse. Selon moi, la beauté de Paris n'est point seulement due à sa topographie, à ses rues bien percées, à ses monuments, à son élégance, mais à son ciel, à son atmosphère, à son âme. Son ciel a des tons d'une délicatesse, d'une variété infinies ; il n'est jamais ni trop bas ni trop dur, son atmosphère est légère, ses brumes bleuâtres, son brouillard d'un gris nacré. Son âme est jeune, gaie, enthousiaste, idéaliste, passionnée et violente, hélas ! ses vibrations champagnisent l'air et communiquent à tous une sorte d'exultation, d'allégresse. Il n'est pas de ville plus méconnue et plus calomniée. Si vous jetez une pièce de deux sous dans certains cinématographes, ils vous donnent instantanément quelque tableau du Moulin-Rouge ou autres lieux semblables. De même, dans la majorité des cerveaux masculins étrangers, le nom de Paris évoque une petite femme à moitié nue, pied en l'air, ou des exhibitions de cafés concerts. Dans les cerveaux féminins, il fait surgir des chiffons, des parures, des fruits défendus de toutes les saveurs. Ce n'est point dans ces cinématographes de deux sous qu'il faut le voir, car

ils ne sauraient enregistrer sa vie supérieure, et la vie supérieure y est intense. Si l'on s'y amuse davantage qu'ailleurs, on y prie, on y aime et on y travaille davantage aussi. Paris est pour moi une inépuisable source d'impressions. Autrefois, il m'amusait, maintenant il m'intéresse profondément. En décembre et en janvier, je me promène volontiers entre cinq et six dans la rue de la Paix, à l'heure du fleurtage vénal, de l'apéritif amoureux. Le long des vitrines étincelantes défilent les figures de la *Vie Parisienne*, — du journal s'entend, — les personnages de Lavedan, ceux qui cultivent « leur beau physique ». On peut reconnaître « les chapeaux », « les chaussettes », les « dessous ». Le spectacle est amusant. Et puis ces mondains, ces mondaines et ces demi-mondaines sont plus intéressants qu'on ne l'imagine. Ils ne manquent pas de bravoure. Ils souffrent comme vous, comme nous. Leurs petites âmes sont tordues par l'envie, par la jalousie, criblées de piqûres d'épingles et rien n'arrive si directement, si profondément au cœur qu'une piqûre d'épingle. J'ai surpris à travers l'éclat de leur parure des regards de désespoir, j'ai vu des contractions de douleur se terminer en sourires. Tous les soirs ils viennent dans ce coin de Paris, comme attirés par les feux des diamants et des pierreries et il y a là un éveil de désirs, de convoitises, des rires courts, des frôlements, des rencontres... Ce papillonnage humain me rappelle toujours la danse des moustiques. Il est moins prolifique — j'imagine, — mais il doit rentrer dans le même ordre de faits. Cela dure une heure, puis chacun s'éclipse, la rue reprend son aspect ordinaire, la scène est jouée et j'ai toujours idée qu'il s'est passé quelque chose.

Vingt mètres plus loin, il se passe quelque chose aussi, quelque chose d'immense, de colossal ! A l'heure verte, le *five o'clock* des boulevardiers, entre la Madeleine et la rue Drouot, la foule devient compacte, amenée là, on ne sait comment, des quatre points cardinaux de la capitale. Les mains se cherchent, se serrent. Il se fait une transmission rapide, incroyable d'idées, d'opinions, de sentiments. On ébauche des affaires, on prépare la ruine de l'un, la fortune de l'autre. On exalte celui-ci, on éreinte celui-là. On prononce des paroles qui auront des conséquences imprévues, fatales ou heureuses. On absorbe des germes de maladie ou de mort. L'amour, la haine, la jalousie s'entrecroisent !... cela dure... une heure au plus... puis on se sépare... et l'œuvre inéluctacle est accomplie.

Je m'abîme en admiration devant le pouvoir qui dirige ce flot humain, qui sait où aboutira chacune des pensées de ces milliers de cerveaux, chacun des mouvements de tous ces corps. Parfois, en traversant cette foule, j'entrevois, comme à la lueur d'un éclair, le travail qui s'y fait, alors je m'arrête éblouie, saisie de frayeur et je m'enfuis à pas pressés. La vie est toujours en fusion dans l'univers entier; mais en certains endroits, à certains moments fixes ou fixés, un bouillonnement plus fort se produit, destiné à accélérer la marche de l'humanité — un procédé de clarification peut-être. Et c'est ainsi que, dans cette cuve qui s'appelle Paris, il y a d'espace en espace, à heures fixes, des bouillonnements divers. Dans les églises, un bouillonnement d'idéalité ; dans les universités, les laboratoires, un bouillonnement de pensée; au Parlement, un bouillonnement de quoi ? Hélas, pas de patrio-

tisme, mais de passions politiques, d'ambition, d'envie. Au Moulin-Rouge et endroits semblables, un bouillonnement de vie inférieure et sensuelle. Dans les quartiers populeux, il y a un bouillonnement de forces matérielles, de courage, de rancunes, d'amour et de haine, de douleur surtout: celui-là est le plus prolongé, le plus intéressant aussi. Oui, vraiment, il me semble que j'ai « su m'asseoir pour regarder la vie » ; car je vois plus beau et plus grand — oh! si grand, que j'ai peur... un peu et confiance pourtant.

Paris.

Lorsqu'on voit de près les grands de ce monde, on se brouille avec l'humanité ; lorsqu'on observe les petits on se réconcilie avec elle. C'est la réflexion que j'ai faite avant hier. Le *Figaro* annonçait une vente de charité à l'hôtel D... Vendeurs et vendeuses, appartenant à la plus haute aristocratie, devaient revêtir les costumes de nos anciennes provinces. C'était le clou du programme. Cette paysannerie, dans le cadre d'une de ces belles demeures du XVIII^e^ siècle que j'adore, ne pouvait manquer de me tenter irrésistiblement. Je me rendis donc rue de Varennes. Au tourniquet, le marquis d'A..., en large chapeau, gilet brodé, petite veste de velours, culottes, guêtres et gros souliers, reçut ma pièce de deux francs et en plus de mon droit de passage, me donna un joli sourire. Un paysan gentilhomme, ça n'est pas regardant.

Je traversai le vestibule et toute une enfilade de salons. Les portes-fenêtres ouvraient sur un de ces

vieux jardins comme on n'en voit plus qu'au faubourg Saint-Germain, avec un fond de grands arbres, des murs revêtus de lierre, une pelouse mal tondue, des massifs de rhododendrons et de lilas, des fleurs en bordure, des allées caillouteuses.

Dans ce décor, que le printemps rajeunissait un peu, des petites boutiques, des pavillons rustiques, un orchestre de faux tziganes, des groupes de femmes en toilettes claires, dont l'effet était atténué par les robes sombres des douairières et les soutanes noires des prêtres. Et puis, se détachant sur le tout, les costumes de la Bretagne, de l'Anjou, du Poitou, portés par des jeunes gens et des jeunes filles qui allaient et venaient avec l'intention évidente de se montrer de face, de profil et de dos. J'allai demander une tasse de thé à mademoiselle de C... Elle me la servit avec beaucoup de gentillesse. Dans la laiterie, une vache superbe était installée. Étrillée pour l'occasion, son poil avait plus de reflets que le chapeau d'un mondain. Elle paraissait hypnotisée par le milieu aristocratique où elle se trouvait. Jugez donc ! Reçue au faubourg Saint-Germain !... pour y donner son lait, il est vrai. C'est égal, c'était beaucoup d'honneur. Une bête même peut s'attendre à tout ici-bas. Celle-ci était là, immobile, sans ruminer, sans manger, regardant ces faux paysans, ces fausses paysannes d'un air si ahuri, si inquiet que je ne pus m'empêcher d'en rire. Je ne serais pas surprise que le saisissement eût tari sa mamelle.

Je me promenai assez longtemps à travers la foule. Parmi les jeunes gens, sous beaucoup de chapeaux bretons et vendéens, je vis des visages intéressants, d'un type très ancien, très affiné, mais dans lesquels

il n'y avait pas un ton de force. Leurs physionomies ternes, leurs mouvements lents, leur allure molle, trahissaient un manque de vitalité qui devait les rendre impropres à la lutte. Ah ! nul doute, il fallait d'autres hommes que ceux-là pour diriger la barque de la France à travers les écueils modernes ! Je compris mieux que je ne l'avais jamais fait, pourquoi le commandement leur en avait été retiré. Je ne doute pas qu'au moment du danger, la flamme de l'héroïsme ne vienne à briller dans ces prunelles bleues ou brunes, que ces corps minces ne se tendent jusqu'à la mort sous l'effort de la bravoure héréditaire pour défendre leur pays, mais ils ne savent pas vivre pour lui et en plein jour, paradant dans ce vieux jardin, affublés de costumes de fantaisie, les grands seigneurs faisaient assez piètre figure. Des jeunes gens, mon attention se reporta sur les jeunes filles. Là, plus de distinction que de beauté, aucune individualité, beaucoup de rêve dans les yeux, de rêve anémique. Pas de fraîcheur, pas de lumière sur les visages, quelque chose de vieillot dans l'ensemble. Toutes me firent l'effet de fleurs de couvent. Quant aux femmes entre cinquante et soixante ans, elles étaient plutôt pénibles à voir. Énormes, déformées, mal habillées, on voyait que l'étiquette de Cour n'avait pas discipliné leur maintien et qu'elles ignoraient et dédaignaient les lois de l'hygiène moderne. Le port de tête était beau. Une nuance de mélancolie adoucissait les physionomies sévères et intransigeantes. Il y avait chez elles un air d'autorité morale et aristocratique qui ne permettait pas de les prendre pour de vulgaires bourgeoises. Je cherchai du regard les marquises et comtesses amé-

ricaines. Il semblait qu'elles dussent ressortir en tons vifs sur ce milieu terne et passé. Eh bien, elles se confondaient presque avec lui. Elles ont copié son ton, ses manières, adopté ses préjugés, renié leurs dieux par snobisme, par suggestion ; mais voilà, elles n'ont pu encore acquérir son charme. Elles paraissent raides, guindées, de vraies contrefaçons. Je ne crois pas cependant qu'elles aient été amenées dans ce vieux monde pour la seule gratification de leur vanité, mais pour y apporter des éléments d'évolution. Elles doivent probablement transmettre à leurs enfants l'esprit nouveau mitigé afin qu'il puisse être plus facilement absorbé. Le travail de la Providence est si merveilleusement profond.

Ce qu'il y avait de comique et de caractéristique dans cette vente de charité, c'est que tout le monde semblait s'occuper d'autre chose. Les mères de l'église s'entretenaient pour la plupart avec leur directeur, les jeunes gens fleurtaient. Vendeurs et vendeuses oubliaient de faire l'article, causaient entre eux, lâchaient leurs comptoirs pour aller échanger une parole avec celui-ci, celui-là. La recette a dû s'en ressentir, car l'argent vient rarement seul dans la caisse des pauvres. Dans un coin, on vendait cependant à la criée un tas d'objets hétéroclites. Le gentilhomme commissaire-priseur était drôle, mais on attendait davantage de lui. Il descendait d'un des hommes les plus brillants, les plus spirituels du XVIII^e^ siècle et c'était un de ces cas où « noblesse oblige ». Qui sait? il ne lui manquait peut-être que l'entraînement. Quelques femmes de la haute bourgeoisie firent irruption dans le vieux jardin. Leur élégance rehaussée de

bijoux, leur modernité, créèrent un saisissant contraste. Elles firent quelques tours dans les allées, chuchotant, riant, échangeant des sourires moqueurs, examinant gens et choses avec une curiosité visible. Elles achetèrent à droite et à gauche généreusement, avec un peu d'ostentation, puis elles s'éclipsèrent. Elles avaient trouvé probablement que c'était mieux chez elles. Oui, c'était mieux, mais pas aussi bien peut-être.

Une Altesse honora la vente de sa présence. On l'entoura d'hommages, les jeunes gens l'escortèrent, les douairières lui firent des révérences de Cour. C'était à se croire au temps de Sa Majesté Louis-Philippe et même bien au delà. Les hommes enlevaient leurs chapeaux de paysans avec ce joli mouvement de la main gauche qui leur vient des ancêtres aux chapeaux emplumés, ils baisaient la main des femmes, pliaient le genou devant elles pour leur offrir des billets de loterie avec un naturel, une grâce, où revivait quelque chose d'autrefois. Tout l'après-midi, j'eus la sensation du passé, et cette sensation était singulièrement agréable, infiniment reposante.

Le soir, au dîner, la salle à manger de l'hôtel de Castiglione était pleine d'Américaines, la plupart très jolies, délicieusement habillées. Les unes revenaient de Versailles, de Fontainebleau, des courses, les autres allaient à l'Opéra. Les maris étaient en Amérique naturellement et, avec la conscience de leur droit à la liberté et au plaisir, elles se donnaient du bon temps — « *a good time* » — selon leur expression enfantine. Étaient-elles plus heureuses que leurs sœurs, marquises et comtesses du faubourg Saint-Germain ? Les balances

qui peuvent peser le bonheur et le malheur humain sont entre les mains de Dieu seul. Je comparai intérieurement le tableau rétrospectif que j'avais vu rue de Varennes avec celui que j'avais sous les yeux. Je me rendis compte de la valeur supérieure du premier. Il avait fallu des siècles pour produire l'harmonie qui m'avait charmée, même cet effacement qui m'avait attristée. Le second était comme une aquarelle vivement et vigoureusement lavée, qui donnait une grande impression de vie et de jeunesse. Dans chacun de ces tableaux on pouvait suivre la pensée, reconnaître la main du maître. Pour suivre cette pensée, voir cette main, il fallait vraiment que j'eusse été mise « sur la branche ».

Paris.

Depuis mon retour à Paris, je me suis aperçue que le cercle de ma vie s'était considérablement rétréci. Absorbée, outre mesure, par mon dernier roman, j'ai refusé invitation après invitation, laissé nombre de lettres sans réponse, négligé de rendre les visites, en un mot, manqué à tous mes devoirs mondains. Mon activité physique s'est ralentie aussi. Les dîners au restaurant, le théâtre, la promenade au Bois me tentent de moins en moins. Pour la première fois, le Salon m'a laissée indifférente. Est-ce vraiment la vieillesse qui m'a atteinte ? La vie de Paris est si intense qu'on la sent, selon ses affinités, sans y prendre part. Les ondes m'en arrivent dans ma chambre et me communiquent l'impression d'une fête mondaine ou artis-

tique. Je vois les réunions d'Auteuil, de Bagatelle, le polo, les figures féminines, les toilettes claires se détachant sur les pelouses, avec une netteté qui me satisfait et encourage ma paresse. Je vis du fumet des choses maintenant. Ce nouvel état d'âme a fait trop de vide autour de moi. J'en éprouve quelque tristesse. Cela ressemble tellement à la fin ! Madame de Myères est devenue une étrangère dans son propre pays ; Jean Noël vit à l'écart du monde littéraire et, entre les deux, ils n'ont pas la position sociale d'un épicier retiré.

Depuis quelques années seulement, je remarque l'assistance que la Providence nous prête. Aux heures de lassitude extrême, quelqu'un ou quelque chose m'a toujours été envoyé, soit pour me ranimer, soit pour m'encourager. Tantôt c'était quelques mots d'un lecteur inconnu — un « bravo » même m'est parvenu du fond de l'Alaska — tantôt c'était la réapparition dans mon orbite d'une personne amie, tantôt un envoi de fleurs. Dans un de ces mauvais moments, de ma table du restaurant de l'hôtel de Castiglione, mes yeux ont rencontré les yeux intelligents et doux de deux Américaines arrivées de la veille. Un courant de sympathie s'est aussitôt développé entre nous. Au moyen des appareils de *télégraphie sans fil* que nous avons tous derrière nos fronts, nous sommes entrées en communication, nous avons échangé des sourires, puis des paroles, l'inéluctable liaison s'est faite et cette liaison a réchauffé ma vie d'amitié vraie. Voici maintenant l'invitation des Randolph. Elle vient à point. Je sens le besoin de me reposer de l'hôtel, de descendre un peu de la branche ; il me semble que j'ai

la crampe dans les membres et dans le cœur. J'ai besoin de voir des enfants, de caresser des animaux, d'entendre des chants d'oiseaux, des ronrons de chat, de respirer des fleurs vivantes... J'ai un besoin infini de grand air et d'espace. J'aurai tout cela à Simley Hall. J'en jouis par avance.

Je quitte Paris demain. C'est inouï ce que le démarrage d'une pauvre petite barque comme la mienne demande d'efforts et de mouvements. Je suis toujours surprise du tas de *bavures* que peut produire la vie d'un être humain : papiers, cartes, notes, chiffons, bouts de dentelle et de rubans s'accumulent, se multiplient avec une rapidité incroyable. J'ai beau déchirer, brûler, donner, il en reste encore au moment de mon départ. Il y a quelques années, je possédais cinq malles, je n'en ai plus que trois : mon inséparable, puis les deux qui restent à l'hôtel. Cette simplification me ravit. J'éprouve un curieux plaisir à jeter du lest, — je suis plus cigale que fourmi. — J'admire les Américaines qui, déracinées comme moi, sans enfants, sans foyer, et elles sont légion, vont achetant, tout le long de leur route solitaire, un tas de choses qui les fascinent, selon leur expression : vieux ivoires, dentelles précieuses, bijoux anciens. Elles en remplissent caisse après caisse, elles ne les revoient souvent pas et les mettent en dépôt chez leur banquier. Ce n'est point pour elles-mêmes qu'elles butinent évidemment. Les objets qu'elles collectionnent sont destinés à réjouir d'autres yeux, lesquels?... à produire des impressions nécessaires dans d'autres cerveaux... lesquelles? Comme ce serait intéressant de pouvoir suivre un peu plus longtemps le travail humain ! Et moi donc au

fait ! Ce n'est point pour mon propre plaisir que je transcris ces pensées, ces réflexions qui se sont élaborées lentement, douloureusement, derrière mon front et dont le germe vient de très loin peut-être. Quelle vie sortira de ces parcelles de ma vie ? C'est vexant de ne pas voir tout de suite. Je sais au moins que je ne mourrai pas, je commence même à me douter que je vis depuis bien longtemps. Et il y a des gens qui trouvent ce monde bête ! Ah ! voilà, ils ont la vue mais non la vision. Elle m'est venue tard et seulement après une série d'opérations très douloureuses. Je ne me plains plus, elle en valait la peine.

IV

ANGLETERRE

Staffordshire Simley Hall.

Sir William Randolph est venu exprès à Londres pour me chercher. Il m'attendait à Charing Cross. Ah ! elle ne s'est pas arrêtée dans sa marche la cruelle maladie de cœur ! Elle a encore affiné ses traits, maigri davantage ses membres. Il a fallu tout mon empire sur moi-même pour ne pas lui laisser deviner mon impression pénible. Il a paru très heureux de me revoir et, dans nôtre poignée de main, il s'est fait une transmission de chaleureuse amitié. Sir William m'a emmenée aussitôt au Great Western Hotel, le Terminus de la gare de Paddington, d'où nous sommes partis, le lendemain à deux heures, pour le Staffordshire. Simley Hall se trouve à trois heures quinze de Londres, près de Wolverhampton, dans une zone de verdure au cœur même de ce que l'on appelle *the black*

country, la contrée noire, la contrée des forges et des houillères. Après Oxford, la brume s'est graduellement épaissie; à Birmingham, elle était devenue un brouillard jaune, où les hauts fourneaux mettaient comme des feux follets. Dans une prairie semée de misérables cahutes, de tas de détritus, un petit garçon essayait de lancer un cerf-volant. Le jouet aérien flottait à quelques mètres de terre sans pouvoir monter. C'était infiniment pathétique. Sir William eut la même impression, et, me le désignant du doigt :

— Notre image à nous autres *Britishers*, hé? fit-il avec son sourire caustique. Vous voyez, pas facile de s'élever dans notre air ambiant.

— Il faudrait cultiver davantage la force ascensionnelle et moins la force d'expansion, répondis-je emportée par mon amour de la taquinerie.

— Touché ! s'écria gaiement mon compagnon. C'est vous qui avez ouvert les hostilités franco-anglaises, souvenez-vous-en.

A mesure que nous approchions de Wolver... comme on dit familièrement, l'atmosphère devenait plus claire et plus légère. A la station, nous trouvâmes une victoria attelée de deux beaux chevaux, qui, d'un pas rapide et bien rythmé, brûlèrent une route bordée de haies, légèrement montante, une longue avenue de hêtres et nous déposèrent devant le porche de Simley. Là, lady Randolph, son gendre, sa fille, ses trois petits enfants, deux fox terriers, un griffon, un collie me donnèrent une affectueuse bienvenue et, encadrée de ces hôtes aimables, je m'assis tout de suite à la table de thé servie dans le hall. J'étais de la famille,

Simley est un vieux nid anglais dont les grandes

lignes sont gothiques, mais où beaucoup de fenêtres ont été élargies pour lui donner plus d'air et de soleil. Il est presque entièrement revêtu de lierre, entouré de magnifiques cèdres, de pelouses veloutées, de fleurs, et bâti au milieu d'un parc immense. C'est un nid où la même famille a vécu, s'est continuée, renouvelée depuis plus de deux cents ans. Et on m'y a invitée, on m'y fait place à moi, une inconnue, rencontrée à l'hôtel ! Je cherche toujours maintenant à deviner le but de la Providence. Il est lointain, invisible, au delà peut-être. Dans ce cas-ci, je ne le pressens même pas. L'intérieur de Simley est à la fois riche et simple. Ses meubles, en vieil acajou, en vieux chêne, recouverts de velours d'Utrecht ou de tapisserie, ses tableaux flamands, sa belle bibliothèque, son argenterie massive vous donnent une impression d'intense respectabilité, de sécurité même. Il y a de longs corridors, des fenêtres à vantaux, de profondes embrasures, des coins délicieux. La maladie de sir William, la mort du fils aîné mettent comme une ombre de tristesse dans cette chaude demeure. Le portrait de ce dernier est dans le cabinet de travail du père avec, au-dessous, suspendue horizontalement, l'épée que sa main ne sortira plus du fourreau. Au fond du parc, se trouve l'observatoire où mon hôte, passe une partie des nuits sereines, non pas seulement, j'en suis sûre, à faire des calculs mathématiques, mais à méditer comme un poète et un philosophe. Je n'avais pas imaginé un édifice aussi scientifiquement outillé. Il a un toit tournant et sa lunette est mieux qu'un instrument d'amateur. Les écuries de Simley sont luxueusement pourvues de chevaux. Il y a, en outre, les poneys et les ânes

des enfants. Le chenil a été aménagé avec un soin qui témoigne d'une véritable compréhension de la race canine. Dans les prairies qui confinent au parc, les petites vaches brunes de Jersey paissent toute la journée, et non loin de là on aperçoit le toit de chaume fleuri d'une très vieille ferme. Les enfants m'ont montré dans un coin du parc le cimetière des animaux. Il y a des chiens, des chats, des oiseaux. Chacun a sa pierre avec son nom et un mot de souvenir. Pourquoi les oublierait-on les créatures qui nous ont aimés, qui ont égayé la maison ? Tout cet ensemble de choses donne l'impression d'une vie simple et saine dont le spectacle rafraîchit les yeux et le cœur.

L'état de santé de sir William a forcément restreint l'hospitalité de Simley. Au grand regret de mes hôtes, les de Lusson n'ont pas pu venir en Angleterre cette année. On a fait coïncider la visite de madame Loftus, la fille de la maison, avec la mienne. C'est une vraie beauté anglaise, non pas délicate et langoureuse, mais saine et active. Elle adore la campagne, le sport, les animaux. Comme chez son père, on sent une puissance latente, ce quelque chose qui inspire de la confiance. M. Loftus, lui, est le type du jeune *squire* anglais de belle race, blond, rose et solide qui, à quatre-vingts ans, aura d'abondants cheveux de neige, de belles joues rouges, l'œil clair, et qui, droit sur sa selle jusqu'au dernier jour, ne sera désarçonné que par la mort. Quant à Claude Randolph, il a tout de suite pris mon cœur. J'ai deviné en lui la mentalité francophile. Il ne sera ni un penseur ni un philosophe, mais il aura l'intelligence de la vie, un don que je mets au-

dessus de tous les autres. Il a un splendide physique et il possède un fond de gaieté qui le rend très amusant. Comme signe particulier et qu'il faut signaler à cause de sa rareté croissante chez les jeunes gens anglais, il ne parle pas aux femmes les mains dans les poches et se dérange pour leur ouvrir les portes. Intérieurement, j'ai donné un bon point à lady Randolph. Lorsqu'un homme est bien ou mal élevé, on peut sans injustice l'attribuer à sa mère.

On est vieux jeu à Simley Hall, comme l'avait dit sir William. Les prières, la lecture de la Bible se font en commun matin et soir, et les maîtres de la maison découpent les viandes sur la table. J'entre toujours très facilement dans le cercle de la vie anglaise grâce à la discipline et à la liberté qu'on y trouve. A sept heures et demie une pimpante femme de chambre, les yeux baissés, selon l'étiquette, m'apporte une première tasse de thé. A neuf heures, je prends place à la table de famille où un substantiel déjeuner est servi, un déjeuner composé d'œufs, de ce lard frit qui aiguise l'appétit, de poisson, de viandes froides, de thé et de café. C'est un repas très agréable. On y ouvre ses lettres, ses journaux, on y fait circuler les premières nouvelles, on y établit le programme de la journée. Les hôtes s'occupent ensuite de leurs affaires, les invités s'installent dans le salon du matin, *morning room*, ou partent pour la promenade. Je vais généralement dans le parc rejoindre les enfants dont je suis la grande amie et visiter les animaux. On m'a assigné comme cabinet de travail une hutte ronde, *a summer house*, meublée d'une table, d'un banc circulaire que l'on a garni d'un coussin rouge à mon

intention. J'y porte mes paperasses. Les fenêtres dont elle est percée encadrent la prairie et les jolies vaches brunes dont je bois copieusement le lait. Quand je laisse la porte ouverte, rouges-gorges, merles, pinsons, fauvettes, mésanges, roitelets, perdrix même, s'approchent curieusement, mettent leurs petites têtes de côté pour me mieux regarder et ont l'air de dire : « Qui es-tu, toi ? » Je leur parle et tous paraissent sensibles à la caresse de ma voix. On les aide à vivre pendant l'hiver ; au printemps ils font leurs nids dans le parc hospitalier et l'été ils payent leurs bienfaiteurs en monnaie d'oiseau avec des chants et des mélodies. Personne ne saurait imaginer la joie intime que me cause ce défilé de visiteurs. A onze heures et demie une femme de chambre arrive avec une tasse de *Bengar Food*, une de ces préparations nutritives qui sont des spécialités anglaises. Sir William vient me trouver vers midi et demi. Nous allons faire un tour dans le jardin potager, dans les serres où mûrissent raisins, pêches, abricots. Après le déjeuner, qui a lieu à une heure et demie, chacun va se reposer plus ou moins longtemps, selon l'emploi de l'après-midi. Pour les uns il y a la promenade en voiture, pour les autres le *golf*, le *tennis*, le *foot-ball*, les *garden-parties*. Le thé est servi à cinq heures, dans le *hall* ou dans le jardin au milieu des fleurs. Il y a toujours des hôtes inattendus. Après le thé qui se prolonge longtemps quelquefois, on monte chez soi pour ne redescendre qu'au second coup de cloche annonçant le dîner. Le soir, il y a des parties de whist, de bridge, de billard. A onze heures la bonne journée est terminée pour tout le monde. On ne vous presse jamais de faire

ceci ou cela, on ne vous oblige pas à vous amuser, mais on vous entoure d'une sollicitude discrète, absolument délicieuse. A Simley Hall, je me sens comme portée par la vague, On m'a donné la meilleure des chambres réservées aux hôtes. Elle a une vue magnifique sur le parc et sur les collines lointaines. Le classique lit anglais à colonnes, les meubles anciens, lui prêtent un aspect sévère, singulièrement chaud et confortable, pourtant. Sir William s'est souvenu de m'avoir entendu dire à Cannes que ma destinée était de trouver partout des tables à écrire plus ou moins branlantes. Il m'en a préparé une large et solide, et, le jour de mon arrivée, j'y ai trouvé un bouquet de ces roses qui portent le nom de mon pays. J'ai été quelque peu surprise en voyant ici et là, dans les chambres à coucher, dans la bibliothèque, sur les paliers de l'escalier des versets de la Bible. Il y en avait autrefois dans toutes les gares d'Angleterre. Elles ont été remplacées par des réclames multicolores. Vis-à-vis de mon lit, j'ai cette parole : *Walk while you have the light, that the darkness overtake you not.* « Marchez pendant que vous avez la lumière afin que vous ne soyez point surpris par les ténèbres. » Entre les deux fenêtres : *Blessed are they, that have not seen and believed.* « Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. » Au-dessus d'une étagère garnie de livres : *To the Jews first.* « Aux Juifs d'abord. » Quoi donc ? la divine parole ? la bonne nouvelle ?... Mais oui... Jésus n'était-il pas sémite ? Il pensait à ses frères, voyez-vous ! Nous oublions toujours son origine, nous autres chrétiens, et puis, quand quelque chose vient nous la

rappeler, nous demeurons saisis. J'ai souri en voyant autour de moi ces cartons aux lettres gothiques et voilà que ce matin sous la suggestion de ces mots : « Marchez pendant que vous avez la lumière », mes mouvements sont devenus plus rapides, je me suis hâtée, hâtée comme si je craignais réellement d'être surprise par les ténèbres. Ce petit phénomène m'a donné matière à réflexions et la conclusion en a été que nous ne savons rien... rien encore.

Simley Hall.

Depuis huit jours que je suis ici, comme par un fait exprès, les nuits d'été, généralement si belles en Angleterre, ont été couvertes. Maintenant que j'ai une bonne lunette à ma disposition, je n'ai pas les étoiles. Sir William est aussi désappointé que moi. Entre deux averses on me promène dans les environs. Ils sont remarquablement jolis. L'Angleterre possède, je crois, toute la gamme des verts. Dans le vert foncé de ce paysage du Staffordshire, il entre beaucoup de jaune. Ce ton se sent même dans la lumière. C'est mon impression du moins. Wolverhampton, la petite ville voisine de Simley, doit sa prospérité croissante à la fabrication des bicyclettes. Depuis une quarantaine d'années, elle a été presque entièrement reconstruite avec ces briques rouges qui donnent maintenant aux panoramas anglais un aspect plus chaud et plus riant. Autour d'elle rayonnent des routes bordées de maisonnettes, de villas fleuries ; puis viennent de belles demeures isolées, entourés de parcs où les

vieux arbres de la vieille Angleterre étalent leur majesté de centenaires. Dans le bas de la colline, sur laquelle Simley Hall est bâti, se trouve un village idéal qui est la création de sir William. Au centre, une église très ancienne avec son cimetière, puis des cottages neufs, mais avec les grands toits d'autrefois, des fenêtres à plusieurs vantaux, des amours de porches, des cottages entourés de jardins, enguirlandés de verdure comme les reines doivent en rêver souvent. L'école, le bureau de poste, la station de police même sont tout fleuris. Le *club house*, la maison d'assemblée, un lieu de rendez-vous pour les fermiers et les ouvriers des environs est tapissée de glycine. Sir William a pourvu chacune de ces habitations de tout ce qui est nécessaire à la santé physique et morale de l'individu, de tout ce qui peut faciliter la propreté. Les enfants m'ont paru resplendissants de santé. Les enfants ! ils sont légion en Angleterre. C'est absolument effrayant de penser que des femmes ont mis au monde tous ces marmots. Elles ne l'avoueront pas, mais je suis persuadée qu'ici elles en ont deux à la fois. Sur toutes les routes, dans les fossés qui bordent les chemins on ne rencontre que des grappes de bébés. Et la poule n'est jamais avec les poussins. Le frère de quatre ans veille sur sa sœur plus petite et la ramène saine et sauve à la maison. Par quel miracle ? Mère nature seule le sait. Cette responsabilité aide certainement à la formation du caractère. Et le croirait-on ? je n'ai jamais vu d'enfants laids en Angleterre ; beaucoup ont des visages adorables. Si cette beauté se conservait, la race anglaise serait vraiment privilégiée mais elle tombe comme une fleur. Entre quatorze et

dix-huit ans, chez la plupart des adolescents un changement cruel s'opère, les bouches se déforment, les traits perdent leur pureté, le teint son éclat. J'attribue cela entièrement au climat. Un médecin anglais me disait un jour: *Dampness spoils everything*, « l'humidité gâte tout ». C'est si vrai qu'on est obligé de mettre les tableaux sous verre. Impossible de protéger de même les individus, et chez les faibles, chez ceux dont l'organisme n'offre pas une résistance suffisante, l'humidité altère les tissus, les os, que sais-je? Le sport est assurément le réactif prescrit par la nature. On m'a montré le *golf*, le *cricket*, le *foot-ball*, le *tennis*. Ils sont admirablement organisés et entretenus. Pour la millième fois, j'ai regretté qu'autour de nos villes de province, de nos bourgs, de nos villages, il n'y ait pas de ces champs clos où la jeunesse puisse s'entraîner à l'effort physique. Cela viendra à l'heure voulue.

Je me laisse promener, amuser, distraire. Il me semble que je fais un bon rêve. Je suis toujours contente d'entrer pour un peu de temps dans le cercle de la vie des autres et toujours heureuse d'en sortir. Le désir de la liberté, de la solitude se réveille en moi plus ou moins vite, selon le milieu. Je n'aurai pas grande hâte, j'en suis sûre, de quitter mes hôtes présents et de dire adieu à ce beau Simley, si chaud d'amitié et de sympathie.

Simley Hall.

J'ai fait hier au soir une chose que le matin même, une heure, une minute avant, j'aurais crue impos-

sible. J'ai raconté à sir William, à un étranger, à un Anglais entre tous les hommes, la grande épreuve de ma vie. Comment y ai-je été amenée? Je ne me l'explique pas. J'ai rompu avec mes amis pour la mieux cacher. J'en ai gardé le secret pendant quinze ans et voilà que tout à coup, sans qu'aucune question m'eût été posée, sans même me demander si c'était bien ou mal, la confidence est sortie de mes lèvres et cela le plus naturellement du monde. J'éprouvais un plaisir bizarre à sentir revivre ce vieux moi que je croyais mort et enterré, à prononcer certains noms, à voir se reformer certaines images. A mesure que j'avançais dans mon récit, le tableau du passé se déroulait sous mon regard, le travail accompli dans mon âme m'apparaissait en traits lumineux. Par qui ai-je été poussée à parler? Par cette force irrésistible sans doute que l'on pourrait appeler l'Être des Êtres. Elle met quelquefois dans notre bouche des mots que nous entendons distinctement, que nous voudrions reprendre et qui auront des conséquences imprévues. Ce phénomène de dédoublement se produit à chaque instant. Je m'en rends compte aussitôt maintenant, mais je le subis quand même.

Hier au soir, la nuit était sereine à souhait. Les étoiles semblaient aussi nombreuses que les grains de sable de nos plages terrestres. En conséquence, après dix heures, mon hôte et moi suivis du chien Freddy, nous prîmes le chemin de l'observatoire. Sir William affirme que l'animal s'intéresse à ses travaux et que souvent il lève la tête vers le ciel comme pour tâcher de découvrir ce que son maître y cherche. Je crois parfaitement un fox terrier capable de cela.

L'observatoire de Simley est une rotonde flanquée de deux pavillons moins hauts dont l'un donne un cabinet de travail, l'autre un petit salon, ouvrant tous deux sur le parc par des portes-fenêtres. Dans le cabinet de travail, la longue table où sont éparses des feuilles noires de chiffres, l'horloge sidérale, la bibliothèque de livres d'astronomie, les instruments de physique, les cartes célestes révèlent des heures laborieuses. Le petit salon avec son divan, recouvert d'étoffe orientale, ses vastes fauteuils, semble préparé pour le repos et la méditation.

Aussitôt là, sir William, impatient de me montrer ses planètes et ses étoiles, mit, à ma grande terreur, le pied dans la boucle d'une corde, fit tourner le toit, grimpa sur la plate-forme, ajusta la lunette et me dit simplement : « Voilà ! » Jusqu'alors mon observatoire avait été la place Vendôme, la place de la Concorde avec leurs astronomes et leurs instruments d'optique aussi faibles les uns que les autres. J'éprouvai un véritable saisissement, devant le spectacle qui s'offrait à moi. J'eus la sensation de l'immensité, du nombre infini, de l'harmonie parfaite et en même temps d'un silence et d'une paix d'outre-terre. Les Gémeaux me fascinèrent. Il me vint, à les regarder, une joie étrange.

— Quelle adorable création que celle de ces étoiles sœurs ! m'écriai-je.

— Elle est unique, me répondit mon hôte. Elles paraissent tout près l'une de l'autre et elles sont séparées par une distance énorme.

— N'importe, elles doivent être en communion constante, car elles ont la même lumière et, savez-

vous, cette lumière bleue si chaude, si douce, si vivante, je l'ai vue au fond du commutateur ! Les Gémeaux ne seraient-ils pas des foyers d'électricité ?

— Peut-être.

Je promenai longtemps mes regards sur le ciel éblouissant. Tout à coup la conscience me vint, et pour la première fois, que nous en faisions partie.

— Mais notre terre est là-haut ! m'écriai-je stupéfaite.

— Assurément, me répondit sir William.

— Et elle marche en compagnie de tous ces astres ! Elle mêle sa petite lumière à la leur ! Et au moyen de ces faibles organes qui sont derrière mon front, je puis voir au delà de notre planète. entrer en contact avec le reste de l'Univers ! C'est merveilleux !

Sur cette exclamation, je descendis de la plate-forme, littéralement éblouie de ma propre grandeur.

Sir William, très amusé de ma naïveté, me conduisit dans son petit salon. Je me laissai tomber sur un fauteuil devant la fenêtre ouverte. Lui, prit place vis-à-vis de moi. Freddy s'élança aussitôt sur ses genoux et s'y pelotonna..

— Le compagnon de mes méditations, dit-il en caressant l'animal. Tout en réfléchissant, j'ai pris l'habitude de tortiller ses oreilles. Sous une impression pénible, devant une question irritante, il m'arrive quelquefois de les pincer cruellement. Il proteste par un cri, mais il ne m'en veut pas. Freddy aussi est là-haut, vous savez !

— Ne vous moquez pas, dis-je avec gravité, nos mots enfantins ici-bas, coucher, lever de soleil nous trompent tellement ! Voyez-vous, la Providence m'a

peut-être amenée ici pour mettre ma vision au point, pour me donner des impressions plus justes. A quoi serviront-elles? Je l'ignore, mais je suis sûre qu'elles ne seront point perdues.

— Je ne connais personne qui ait autant que vous la conscience de son immortalité, de son devenir et qui se considère aussi absolument comme l'instrument de la Providence.

— C'est en cela même que réside mon orgueil et mon espérance. Du moment que je fais partie intégrante de l'œuvre de Dieu, je ne saurais périr.

— Vous êtes logique... étonnamment, pour une femme.

— Merci... Vingt fois par jour l'homme proclame son libre arbitre, plus souvent encore, lorsqu'il se sent arrêté par des choses sur lesquelles il n'a aucun pouvoir, il peste contre la destinée. Avez-vous remarqué qu'il attribue toujours sa fortune à son savoir-faire et son infortune à la fatalité?

— Oui, oui.

— Eh bien, j'attribue tout à la Providence. J'ai été amenée à reconnaître qu'elle seule ici-bas tient la direction.

— Croire en soi! Quelle force pourtant!

— Mais j'y crois en moi! — parce que je crois en Dieu — et je crois en Dieu parce que je crois en moi.

Un long soupir souleva la poitrine de mon hôte.

— Je donnerais beaucoup pour partager votre conviction. Elle me débarrasserait d'un remords qui pèse terriblement sur ma vie. Mon fils aîné s'était épris d'une jeune fille que je considérais comme très infé-

rieure, indigne de lui, j'ai refusé mon consentement à son mariage, il est parti pour les Indes, et il a été tué dans une embuscade très peu de temps après son arrivée là-bas. Est-ce moi qui l'ai envoyé à la mort? Est-ce Dieu même?

— Dieu, n'en doutez pas. Vous ne pouviez pas voir ce qui l'attendait... Sa fin prématurée a peut-être été une grande miséricorde.

— Qu'est-ce qui vous a donné une foi si absolue?

— Ma propre vie.

— Votre vie?

A ce moment seulement, je me rendis compte que j'étais une inconnue pour mon hôte. Je ne pus m'empêcher de rougir.

— C'est vrai, vous ne savez rien de moi... et vous m'avez invitée à Simley Hall et vous m'avez admise dans votre intimité familiale!

— *I know a lady when I see one.* « Je reconnais une dame quand j'en vois une », me répondit sir William en souriant.

Je m'inclinai pour remercier.

— Je suis étonnée que vous n'ayez pas été mis en défiance, en me voyant vivre à l'hôtel dans mon propre pays.

— Pas le moins du monde. Et maintenant que je vous connais davantage, votre déracinement me fait de la peine. Hier, il m'a semblé que vous regardiez avec envie mes petits cottages, me suis-je trompé?

— Non. J'ai de temps à autre la nostalgie de la maison, rarement cependant. Pour déraciner une Française, il fallait une bien forte secousse. Je l'ai reçue et elle m'avait été préparée de loin! Croiriez-

vous qu'à l'âge de quatorze ans, j'ai vu en rêve M. de Myères, que je devais épouser onze ans plus tard !

— Est-ce possible ?

— Il faut le croire. Une nuit, je rêvai que je me trouvais dans une petite église sombre et nue, éclairée par une porte de côté, ouverte sur la campagne. Dans cette trouée de jour avec un fond de verdure, je vis tout à coup se dessiner la silhouette élégante d'un homme de haute taille dont je ne pouvais distinguer les traits. Il se détacha avec lenteur du cadre ogival, s'avança droit vers moi, prit ma main, y mit un anneau. Cet anneau trop large glissa de mon doigt et roula sur les dalles, longtemps, longtemps, avec un bruit métallique. Dans mes efforts pour le rattraper, je me réveillai, le front couvert d'une sueur de cauchemar. Je racontai ce rêve étrange à ma mère, elle en parut péniblement affectée. Quant à moi, je ne pus jamais l'oublier. Il avait laissé dans mon âme d'enfant une angoisse mêlée de joie. Le temps ne fit qu'en aviver l'impression. La silhouette masculine qui le remplissait au lieu de s'effacer se précisa, devint vivante. Parfois, dans mes songeries de jeune fille, je la voyais venir à moi, elle me causait un trouble délicieux. Nous ne soupçonnons pas encore toute la complexité de l'atome humain, fis-je en manière de réflexion.

— De l'atome féminin surtout, ajouta sir William avec un sourire.

— Pendant les années qui suivirent, cette silhouette de rêve occupa mon imagination. Je lui donnais des visages divers, tous plus beaux les uns que les autres. Je prêtais à ce fantôme tous les dons, toutes les qua-

lités. Mon entrée dans le monde fut retardée par la mort de mes grands-parents. Je n'eus mon premier bal qu'à vingt ans. Ce premier bal! C'était chez un châtelain de notre voisinage. On s'était mis en frais pour ma toilette. J'avais une de ces fameuses robes de jeune fille qui commencèrent la réputation de notre grand couturier Doucet. Elle était en tarlatane blanche toute ruchée, garnie de fleurs des champs. Je la vois encore, mais je ne me vois pas du tout. Personne ne connaît son propre visage. La réflexion dans la glace n'est pas suffisante pour impressionner nos cellules, paraît-il.

— C'est une observation que je n'avais jamais faite, confessa mon hôte.

— N'est-ce pas curieux, continuai-je, de penser que le cerveau va gardant ineffacés la couleur d'un chiffon, le modèle d'un vêtement, tandis qu'une foule d'autres souvenirs disparaissent? Ces petites choses font probablement partie d'une chaîne. Toujours est-il que ce soir-là, j'étais singulièrement heureuse dans ma jolie robe de Paris et sous le rayonnement de mon premier succès mondain. Je causais gaiement avec le maître de la maison, bien inconsciente de ce qui allait arriver, lorsque mes yeux tombèrent sur un homme grand, brun, à moustache fauve, qui se dirigeait de notre côté. La parole s'arrêta sur mes lèvres, mon cœur battit plus vite et j'eus la sensation distincte que cet homme était le personnage de mon rêve en chair et en os. Quoi qu'il en soit, sa présence pouvait bien m'affecter puisqu'il était ma destinée, « le maître de l'heure », mon futur mari. Oh! voyez-vous, la vie est une combinaison si empoignante, que

s'il nous était donné de la pénétrer davantage, nous en perdrions le boire et le manger.

— Ce serait grave, fit sir William, d'un ton moqueur.

— L'inconnu, qui était un des hôtes du château, vint rejoindre M. de B... Ce dernier présenta : « M. de Myères, mademoiselle Latour ». Ces deux noms, ainsi associés, résonnèrent en moi comme s'ils eussent été prononcés d'une voix très forte. Je les entends encore. M. de Myères était un homme de belle race. Il avait alors trente-cinq ans. Il possédait la voix et le visage des charmeurs de femme, vous savez, certaine voix cuivrée dont les vibrations pénètrent jusqu'au tréfonds de l'être, un visage intelligent, des yeux hardis et tendres, une bouche sensuelle... Voilà le type. La conversation s'engagea tout de suite entre nous. Il me demanda une valse, et sans me soucier de ce que j'avais promis à ma mère de ne danser que des polkas et des quadrilles, je lui tendis mes deux mains. Il m'entraîna à travers la salle et je ne sais si ce fut l'ivresse du mouvement rythmé par la musique, l'effet de son magnétisme, mais pendant quelques moments, je perdis la notion du temps, du lieu, de ma personnalité. Quand il me ramena à ma place, je m'imaginai que je venais de goûter au bonheur des élus. Il se trouva que M. de Myères était marié et séparé de sa femme par grave incompatibilité d'humeur, disait-on. Il possédait le château de Chavigny, dans le Cher, et y passait quelques mois de l'année. Le reste du temps il vivait à Paris. Depuis cette première rencontre, une infinité de circonstances indépendantes de notre volonté, nous remirent en présence.

Pour une jeune fille de ma génération, un homme marié n'existait pas. Je me disais simplement que je n'épouserais jamais qu'un homme qui ressemblerait à M. de Myères. Chaque fois qu'on me proposait quelqu'un, sa silhouette, celle de l'homme de mon rêve, — elles n'en faisaient plus qu'une, — se dressait derrière mon front et je refusais. Un soir, entre autres, à Trouville, où il passait la saison en même temps que nous, je me promenais sur la plage avec un cousin éloigné, un ami d'enfance. Pour la dixième fois, il plaidait sa cause et si ardemment, que j'étais prête à me laisser toucher. C'était un peu avant l'heure du dîner, l'horizon était couvert de nuages, la mer sombre. De ce fond noir, je vis comme surgir M. de Myères. Il sortait du casino et marchait lentement, la tête basse. Sa vue éveilla en moi une curieuse pitié, et aux paroles plus pressantes de mon compagnon, je répondis tout haut : « Non, non ! » et cela avec une véhémence qui fit croire au brave garçon que je l'avais en horreur. Bref, l'année suivante, M. de Myères devint libre, et aussitôt que les convenances le lui permirent, il me demanda en mariage. Il avait de la fortune. Sa famille était une des plus anciennes et des plus honorables du Berry ; lui-même était reconnu comme un galant homme. C'était ce que l'on appelle un beau parti. Ma mère, cependant, ne donna son consentement qu'à regret. Elle savait que M. de Myères était plutôt léger de caractère et joueur. Elle eût voulu me préserver des chagrins dont elle avait souffert. Elle ne le put pas. Je fis la sourde oreille à ses objections, à ses prières même.

Je m'arrêtai brusquement. Une rougeur pénible me

monta au visage. C'était si douloureux, si humiliant ce qui me restait à dire !

— Et vous n'avez pas été heureuse, naturellement ? fit mon hôte avec un regard plein de sympathie.

Cette question provoqua chez moi un rire nerveux.

— Pas heureuse ! répétai-je avec ironie. Je l'ai été extrêmement au contraire... comme peu de femmes, seulement mon bonheur était faux. M. de Myères avait les qualités qui me séduisaient le plus, qui me séduisent encore. C'était un homme de race, de manières parfaites, brillant dans le monde, exquis dans l'intimité, une mentalité d'écrivain, un tempérament de joueur, un mélange irrésistible de forces et de faiblesses. Il n'avait qu'un défaut : le jeu. Je revis dans ces yeux le papillotement qui trahit cette espèce de folie et annonce le retour des accès. Ils étaient plutôt rares chez lui. Comme ma mère, j'ai connu les effets de la perte et du gain, les longues nuits d'attente et d'angoisse, mais son retour, le bruit de ses pas, le son de sa voix me les faisaient oublier instantanément. J'ai toujours cru qu'il devait posséder un magnétisme spécial, tant sa présence avait de pouvoir. Et puis, il m'aimait, il me le répétait sans cesse et avec des mots charmants. Je ressentais un orgueil fou à me dire que j'avais su garder le cœur et les sens de cet homme réputé si changeant en amour. Au bout de quatorze ans de mariage, mon premier chagrin réel fut l'altération de sa santé. Les rhumatismes dont il souffrait de temps à autre se portèrent au cœur. Il se plaignait de sentir là un froid que rien ne pouvait dissiper, des étouffements suivaient, et chacune de ces crises mettait sa vie en danger. La dernière dura

huit jours, pendant lesquels je ne pris pas une minute de repos. A la fin, le mal finit par céder. Un soir, le médecin affirma que tout danger était passé. Malgré cela, je ne voulus pas le quitter. Vers dix heures, il reposait paisiblement, je mis ma tête sur son oreiller, ma main sur sa main et tout en écoutant, avec une joie délicieuse, son souffle régulier, je m'endormis profondément. Au jour, je fus réveillée par une sensation de froid aigu, unique, celui de la mort... Elle était vraiment venue... « comme une voleuse de nuit » et elle était là, rigide, implacable et mystérieuse.

Freddy jeta un cri. Sous le coup de l'émotion provoquée par mon récit, son maître lui avait nerveusement froissé l'oreille.

— Laissez les oreilles de Freddy, fis-je avec un calme surprenant, sinon vous risqueriez de les lui arracher tout à l'heure.

D'après ce que je viens de vous raconter, vous avez pu juger combien étroitement, profondément, M. de Myères et moi étions unis. J'ai toujours soupçonné que notre union remontait de beaucoup au delà de mon rêve. Cette séparation déchira tout mon cœur, tout mon corps. Pendant que je lui faisais sa dernière toilette, et que je maniais ses membres inertes, j'éprouvai pour la première fois la volupté de l'excessive souffrance. J'avais du plaisir à sentir couler mes larmes chaudes. La mort effaça les plis soucieux du front de mon mari, rendit à son visage une sérénité, une jeunesse que je ne lui avais jamais connues. Il me parut merveilleusement beau. Par une sorte de jalousie, je ne voulus voir personne auprès de lui. Sa chambre donnait sur notre petit salon. J'en gardai

la porte ouverte pendant que je m'occupais du nécessaire. Toute ma force de caractère était venue à mon aide et me conservait une parfaite lucidité. Vers cinq heures, le domestique me remit trois lettres pour M. de Myères, adressées à son club et que le groom avait justement apportées. Sur l'une d'elles, je crus reconnaître l'écriture de la baronne d'Hauterive, une cousine germaine, une amie d'enfance qui habitait le château des Rocheilles près de Périgueux. Je l'ouvris machinalement. Je la lus une fois, deux fois. Ah! j'eus de la peine à comprendre. Savez-vous ce qu'elle m'apprit? Tout simplement que cette cousine germaine, cette amie d'enfance, était la maîtresse de mon mari.

Sir William eut une exclamation.

— Oui, elle lui annonçait son arrivée à l'hôtel V... et celle du petit Guy, son filleul, qui était son fils en réalité, paraît-il. Cette révélation souleva comme un tourbillon derrière mon front. Je me précipitai auprès de M. de Myères, je le saisis à bras le corps et dans un véritable transport de folie, je le secouai en lui criant : « Vous m'avez trompée! trompée! » puis, laissant retomber ce cadavre rigide, je me reculai épouvantée de mon propre sacrilège. Pendant quelques instants je regardai mon mari avec cette curiosité qui s'attache aux criminels. Il m'avait trahie, lui! il appartenait à une autre!! Un flot de colère surgit de tout mon être... Je fis un mouvement en avant sous le désir de tuer ce mort! Le désir de tuer un mort! Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est, fis-je en baissant la voix... Il m'en est resté comme une tache dans l'âme. Avant de quitter M. de Myères... je me penchai de

nouveau sur lui... tout près... tout près... « Pas de pardon, lui dis-je à travers mes dents serrées, pas de pardon : entendez-vous ! » Non, il n'entendait pas. Il était hors de mon atteinte, de ma vengeance... au delà. Etait-il si loin pourtant ! Comme je me relevai, je vis flotter sur ses lèvres un sourire vivant où il y avait de la tendresse... de la pitié, cette pitié que l'on donne aux enfants, quelque chose d'extraordinaire dont je cherche encore la signification. Et ce sourire agit sur moi comme un magnétisme divin. Il me dompta, me calma. Je le sentis qui me suivait tandis que je m'éloignais. Sur le seuil de la porte, je me retournai pour crier encore à mon mari : « Pas de pardon ! » il me ferma la bouche, ce mystérieux sourire, et pendant toutes ces années, il a été ma goutte de rosée.

— Quelle épreuve cruelle ! fit mon hôte avec un accent de compassion.

— Oui, moins douloureuse pourtant que vous ne l'imaginez. Je m'efforce maintenant d'être juste envers la Providence. Elle manie admirablement les forces que nous sommes. Les grandes douleurs produisent une sorte d'anesthésie. Après cette effroyable scène, je rentrai chez moi, les jambes cassées par l'émotion, les membres agités d'un tremblement nerveux, mais je ne souffrais pas. Je m'assis à mon bureau et retrouvant dans ma main crispée la lettre révélatrice, je la dépliai, je l'étalai, passant mes doigts dessus pour en effacer les plis comme si elle eût été quelque document précieux. A ce moment, la porte s'ouvrit et madame d'Hauterive, en personne, fit irruption dans mon salon. Chose curieuse, sa vue ne réveilla point ma colère. Elle était puisée sans doute. « Oh ! Antone ! Antone ! dit-elle

en me tendant les mains... je viens d'apprendre... — Que M. de Myères est mort... interrompis-je tranquillement. — Oui, ce matin... c'est pour cela qu'il n'a pas pu se rendre à l'hôtel V... » Madame d'Hauterive recula, frappée d'une terreur folle. Ses yeux tombèrent sur sa lettre. Alors elle se jeta à mes genoux, me prit les mains et me demanda pardon. Elle parla longtemps, longtemps, essayant de se justifier, je suppose. Je ne l'écoutais pas. Je la regardais curieusement. Je la revoyais enfant, jeune fille, jeune femme, délicieusement pure. Et elle était devenue la maîtresse de mon mari ! elle !... ma sœur presque ! « Ma petite Colette » d'autrefois. Cela me semblait fantastique. Mon silence lui fit croire qu'elle m'avait touchée, elle me supplia de lui laisser voir M. de Myères. Comment osa-t-elle ? Cette prière audacieuse me fit tressaillir, mais ne provoqua aucun éclat chez moi. Avec un calme qui m'étonne encore, je lui dis que, si je pouvais le lui envoyer à l'hôtel V..., je le ferais volontiers mais qu'elle ne le verrait pas sous mon toit. Je lui défendis d'assister à ses funérailles, la menaçant, si elle s'en avisait, de tout dévoiler à son mari !... puis je lui ordonnai de sortir. Elle se releva... je la vis gagner la porte en chancelant, chercher le loquet comme si elle était aveugle... et disparaître. Nous ne nous sommes jamais retrouvées en présence. Après son départ, je brûlai sa lettre, dans la crainte de céder à la tentation de l'envoyer au baron d'Hauterive.

— Je suis content que vous ayez fait cela, me dit mon hôte.

— Moi aussi... je suis contente de l'avoir fait, c'était plus prudent, répondis-je en souriant.

» L'accélération de vie imprimée à mon pauvre cerveau amena le soir même une fièvre violente et pendant trois jours je me débattis dans un lourd délire. Croiriez-vous, que lorsque M. de Myères quitta la maison, j'en fus comme avertie par un secret instinct? Je m'assis tout à coup sur mon lit et, les sens singulièrement aiguisés, je prêtai l'oreille. Dans le corridor qui se trouvait derrière ma chambre, j'entendis des bruits étouffés, des voix basses... puis le craquement du parquet, l'effort des porteurs... j'eus la sensation de la lourdeur du corps. Ces braves gens assourdissaient leurs pas! La précaution me fit sourire tant elle me parut inutile. Ce n'était plus l'homme de mon rêve, de ma vie qu'on emportait, c'était l'amant de Colette d'Hauterive et j'en étais contente, oui, contente! En vérité, ce n'est pas la mort qui sépare le plus les individus. Aujourd'hui que je puis philosopher sur les sentiments humains, je m'étonne toujours de la force de la jalousie et des effets de l'infidélité. Cette bienheureuse fièvre m'évita la peine de feindre la maladie ou un accès de chagrin pour ne pas accompagner mon mari à l'église et à sa dernière demeure dans le cimetière de R... Ma belle-sœur et mon beau-frère me remplacèrent. Dieu, que j'avais aussitôt accusé de cruauté, s'était montré, au contraire, d'une miséricorde infinie. Pendant les deux dernières années, les spéculations à la Bourse de M. de Myères avaient été désastreuses. C'était la ruine à courte échéance. Le château de Chavigny fut vendu, la situation financière put être liquidée honorablement, et il ne me resta que ma fortune personnelle. Nous occupions, place François-Ier, dans une maison de

coin, en plein soleil, un des plus jolis appartements que j'aie connus. Tout de suite, avec une joie mauvaise, je me mis à détruire ce nid élégant, confortable, hospitalier, où j'avais eu quinze années de faux bonheur. J'envoyai tout à l'hôtel des ventes, meubles, tableaux, reliques, souvenirs. J'aurais voulu les brûler en tas. Quel beau feu de douleur cela eût fait ! Je rédigeai mon testament dans le but unique d'exprimer ma volonté formelle d'être incinérée. L'idée que l'on pourrait m'enterrer aux côtés de M. de Myères m'était intolérable. Il me semblait que mon corps se retournerait tout le temps dans la tombe partagée avec lui. J'avais une hâte folle de me trouver seule et libre, d'échapper aux parents, aux amis, aux connaissances, de couper mes racines; je le fis brutalement et il y en avait ! il y en avait ! Malgré l'activité que je déployai, cela prit un certain temps. Le jour vint, enfin, où je fermai à jamais derrière moi la porte du foyer et où je me trouvai « sur la branche ». J'allai loger à l'hôtel de Castiglione, Le propriétaire, un Italien bon et sympathique, me traita avec des égards qui m'attachèrent à sa maison. Je m'occupai aussitôt de mes préparatifs de départ pour le Caire. J'avais résolu de commencer mes pèlerinages par l'Égypte. Et savez-vous ce que je fis avant de quitter Paris?

— Non.

— Eh bien, à la tombée de la nuit, comme une criminelle, j'allai jeter mon anneau de mariage dans la Seine.

— Oh ! s'exclama sir William avec une expression horrifiée.

— Oui, c'était abominable, je sais. J'en ai du

remords. Quand je traverse le pont de la Concorde, j'éprouve toujours une sensation pénible et, malgré moi, mon regard est attiré vers l'endroit où s'est englouti le symbole bénit et maudit. Vous souvenez-vous?... dans mon rêve, la bague de l'inconnu avait glissé de mon doigt et roulé sur les dalles de la petite église. Celle de M. de Myères ne devait pas y rester non plus... Voyez, ajoutai-je, en montrant ma main nue.

— Curieux, bien curieux, murmura mon hôte.

— N'est-ce pas? Et maintenant que je vous ai raconté cette terrible épreuve, il faut, pour être juste envers les dieux, que je vous montre son action sur moi... Vous verrez bien qu'elle était voulue, écrite, nécessaire. Dans la famille de mon père, on était incroyant et sceptique depuis des générations; dans celle de ma mère, au contraire, on avait toujours eu une foi ardente et absolue.

— Ces éléments divers ont dû créer en vous un joli combat.

— Non, car j'avais hérité entièrement de la mentalité paternelle.

— Ah! c'était plus simple, alors.

— Oui, et savez-vous quelle fut ma première question? Je demandai pourquoi Dieu avait créé les loups et les orties. Les loups qui dévoraient les petits agneaux; les orties qui piquaient à chaque instant mes jambes nues me semblaient incompatibles avec cette bonté divine dont on me parlait sans cesse.

— Pas facile d'y répondre, à votre question.

— On s'en tira en me disant qu'ils avaient été créés pour rendre les enfants prudents et sages. Cela ne me

satisfit pas du tout. Le jour où je me rendis compte de la misère humaine, je me mis à dire : « Il n'a pas bon cœur, le bon Dieu ». Je répétai souvent cette phrase enfantine, et rien ne pouvait me faire changer de sentiment. Lorsque j'appris qu'il faisait des orphelins, je refusai carrément de le prier. Mon père disait en riant : « Antone est brouillée avec le bon Dieu ».

— Vous étiez une enfant bien agréable à élever, fit sir William en souriant.

— Une enfant douloureuse pour une mère comme la mienne, confessai-je, non sans regret. Pauvre mère ! Elle recula devant la tâche de me préparer à ma première communion et me mit au Sacré-Cœur avec l'espoir que l'air ambiant développerait la religiosité dans mon âme. J'y passai deux années entières et je serais fâchée de ne les avoir point vécues. L'atmosphère du couvent ne tarda pas à agir sur moi. Je cessai de raisonner, de discuter. Mon activité intellectuelle et physique se ralentit. Je fus envahie par une sorte de langueur délicieuse. La musique sacrée, les cérémonies du culte, qui m'avaient jusqu'alors laissée indifférente, me touchèrent profondément. Je ne m'ennuyais plus à la messe, ni aux vêpres. Les paroles liturgiques me semblaient magnifiques, je me plaisais à les répéter. Elles sonnaient grandes à mon oreille. Quelquefois je quittais la récréation bruyante et je me glissais dans la chapelle recueillie. Je demeurais là, sans prier, sans penser même, les yeux rivés sur la porte dorée du tabernacle, comme hypnotisée par une présence réelle, et j'avais la sensation que des ondes passaient et repassaient au-dessus de moi. Je me félicite d'avoir connu cet état d'âme, il m'a aidée à com-

prendre les vocations irrésistibles, les renoncements sublimes. Le catholicisme seul met en action les forces qui permettent d'arriver à l'au delà. Ma première communion porta au paroxysme cette crise de ferveur religieuse. Ce n'était qu'une crise, vous l'imaginez bien. Une fois sortie du Sacré-Cœur, mon esprit redevint inquiet, chercheur de vérité, incroyant. Je pris le dogme corps à corps, je le discutai sans cesse avec ma mère. Elle se cramponnait à la foi qui était sa seule consolation, et moi, je m'efforçais de la lui enlever ! Puisse-t-elle me pardonner, je ne savais vraiment pas ce que je faisais ! Les souffrances humaines, celles des animaux surtout, l'apparente injustice des choses, les cruautés des lois de la nature, la vue du chat torturant la souris, tout cela me révoltait. Je ne croyais pas à l'efficacité de la prière, je ne voyais nulle part une espérance de miséricorde. Du reste, sans avoir lu *Candide*, je rêvais d'un Dieu que je pusse simplement adorer et remercier comme celui du beau pays d'Eldorado. Inconsciemment je l'ai toujours cherché et je l'ai trouvé. La promesse de l'Évangile s'est vérifiée pour moi.

— Voyons cela, dit sir William avec une expression de vif intérêt.

— En quittant Paris, j'imaginais oublier facilement M. de Myères. Ah ! bien oui ! Pendant notre communion de quinze années, il avait laissé trop de son âme en moi pour que l'empreinte pût s'effacer à volonté. Je voyageai en Égypte, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, en Suisse. Je couvris des kilomètres et des kilomètres en chemin de fer, en bateau, en voiture ; j'entassai impressions sur impres-

sions, images sur images, sans parvenir à l'oublier. Souvent, lorsque je contemplais quelque site célèbre, que je jouissais d'un beau spectacle de la nature, d'une œuvre d'art, trois petits mots surgissaient d'une des cellules de mon cerveau, trois adverbes : Où? Quand? Comment? et aussitôt ma vision était troublée, mon plaisir tué. Où avait-il aimé Colette d'Hauterive? Quand m'avait-il trahie? Comment s'était-elle donnée à lui? Voilà les questions qui me venaient aux lèvres, sur le Nil même, dans la splendeur unique de ses couchers de soleil, en Italie dans le silence du Colisée, en Suisse sur les hauteurs alpestres. Où? Quand? Comment? Ma pensée se meurtrissait aux côtés de ce joli triangle. J'en savais trop et trop peu. Je fouillais sans cesse le passé pour y chercher une indication quelconque. Le petit Guy avait dix ans et il était le fils de M. de Myères !... Avant et après cette époque je ne trouvais rien de suspect, sinon un changement marqué dans le caractère de ma cousine, dans sa manière d'être avec moi, changement que j'avais attribué à toutes sortes de causes, excepté à la vraie. Et puis, elle savait se faire pardonner tant de choses ! C'était une femme brillante, impulsive, instinctivement coquette, mais foncièrement honnête. Elle possédait un charme de gestes, d'expressions, dont on ne se lassait pas. Nous l'avions surnommée « la linotte » et nous la gâtions à qui mieux mieux. En repassant dans ma mémoire son enfance et sa jeunesse, je n'y avais pas trouvé un seul acte de déloyauté; son mari l'adorait, elle avait pour lui une bonne affection conjugale, c'était un ménage très uni et très heureux. Dans l'année qui avait suivi la naissance de Guy, elle avait

voulu quitter Paris définitivement et s'était confinée aux Rocheilles où elle était devenue une châtelaine bienfaisante. Plus tard, le baron d'Hauterive et M. de Myères eurent une querelle politique qui nous sépara quelque peu, sans rompre une amitié aussi vieille que nous. Pendant ces dernières années, mon mari avait eu l'air de fuir plutôt que de rechercher la société de ma cousine. Leur bonne camaraderie d'autrefois s'était changée en une hostilité dont je m'étais sottement affligée. La comédie avait été bien jouée, tellement bien, que je n'avais jamais pu surprendre aucun signe d'indifférence chez mon mari. Ma présence amenait toujours une expression de plaisir sur son visage. Trois semaines avant sa mort, comme il sortait de chez moi, il s'était retourné sur le seuil de la porte et m'avait encore crié d'un ton tendre et badin : « Antone, je vous adore ! » Et il mentait tout le temps ! Je ne sais quel poète a dit : « La pire douleur est de ne pouvoir pleurer ceux qu'on a perdus ».

— Byron, répondit promptement sir William. C'était sa mère qu'il ne pouvait regretter, lui !

— Et moi, c'était l'homme que j'avais aimé uniquement. J'enviais les gens qui avaient de bons morts. Un jour, au cimetière de Rome, je vis une pauvre veuve sangloter sur la tombe de son mari ; je me penchai vers elle et je lui dis tout bas : « Comme vous êtes heureuse ! » Elle dut croire que c'était là, la parole d'une folle. Rome ! Nulle part, peut-être, je n'ai aussi profondément souffert. Pourquoi ? Je me le suis demandé souvent. M. de Myères et moi y avions fait un séjour de quelques semaines pendant l'hiver qui avait précédé sa mort. J'eus l'imprudence d'y retourner

dix-huit mois après et voilà que je l'y retrouvai comme s'il y était revenu lui aussi ! J'étais logée à l'hôtel Quirinal, j'avais un salon, une chambre à coucher en plein soleil, au-dessus d'un parterre de fleurs. La société était agréable et, malgré cela, j'étais possédée de tristesse, le souvenir ennemi me poursuivait impitoyablement. Aussitôt dehors, je me trouvais enveloppée par une atmosphère étrange. Certains endroits m'étaient particulièrement mauvais : les bords du Tibre, hors de la porte Nomentana, la villa Médicis, les environs du cirque Maxence. Là, plus qu'ailleurs, je sentais la présence de M. de Myères. Les paroles de tendresse dont il avait rempli mon cœur s'obstinaient à ressortir et chacune d'elles me causait une douleur aiguë. J'étais comme une femme dont quelque maléfice aurait changé la couronne de roses en couronne d'épines. Et puis, quoi que j'en eusse, mon déracinement m'était très pénible. Amour, amitié, relations mondaines, fortune, tout m'avait été enlevé à la fois. Ce dépouillement brutal me causait une sensation de nudité et d'humiliation. Le plus curieux est que j'y travaillai moi-même. Faire-part de mariages, de morts, invitations, lettres d'amis, je jetai tout au panier, je mis cinq ans à mourir socialement. Quand je ne reçus plus rien, j'essayai de me persuader que j'étais contente ; je ne l'étais pas le moins du monde. Je n'ai pas toujours aimé non plus ma chambre d'hôtel. Il m'a fallu un certain temps pour m'y habituer. Après le château de Chavigny et l'appartement de la place François-Ier à Paris, « la maison du voyageur », comme disent les Hindous, me semblait terriblement froide et banale, je me cognais sans cesse, esprit et corps, à ses murs

trop rapprochés. Oh ! j'ai joliment rongé mon frein !

— Votre cousine n'a-t-elle jamais fait quelque tentative pour vous revoir ? me demanda sir William.

— Oui, elle m'a écrit plus de dix fois... J'ai brûlé toutes ses lettres sans les lire.

— C'était mal. Il y avait peut-être à sa faute des circonstances atténuantes.

— Elles n'auraient pas empêché que le petit Guy ne fût le fils de M. de Myères. Je n'ai pas voulu les connaître. Je n'ai pas voulu haïr moins. J'ai eu tort, je le sais, et j'ai certainement augmenté mon chagrin comme à plaisir. Tout cela, voyez-vous, n'avait d'autre but que de m'aider à sortir de moi-même et j'en sortis, car il ne faisait ni beau ni bon dans mon âme, je vous assure. Mes lectures avaient été plutôt frivoles, mais je possédais un fond d'instruction solide qui me mettait à même de goûter et de comprendre les choses sérieuses. Je me passionnai pour l'histoire, je suivis avec un intérêt croissant les travaux de la science, de loin, oh ! de bien loin, d'assez près cependant pour prendre conscience de l'évolution présente. Je compris bien vite que c'était Dieu qui faisait l'histoire et non pas l'homme. La découverte des infiniment petits, celle de cet infiniment grand qu'est l'électricité, portèrent en moi la conviction que nous ne pouvions être que de simples facteurs dans l'Univers. Pendant des semaines, je m'amusai à compter parmi les actes de ma journée ceux qui paraissaient dépendre de ma propre volonté, — il n'y en avait souvent pas un seul — et ceux sur lesquels je n'avais eu aucun pouvoir. Ces derniers ont toujours été les plus nombreux. Es-

sayez ce petit exercice, il vous en apprendra plus long que tous les livres de philosophie.

— Je l'essayerai, répondit gravement mon compagnon.

— Jusqu'alors je n'avais regardé que la surface de la vie, je me mis à étudier son tissage, ses dessous, je m'ingéniai à suivre le chemin d'une parole, à rechercher les fils dont se compose un mariage, une naissance. Je fus frappée de la netteté mathématique des coïncidences. Je m'aperçus que les ordres de l'invisible nous arrivaient tantôt directement, tantôt par nombre de nos semblables. Cette transmission de la volonté divine est extraordinairement intéressante. Ainsi, comment vous est venue, à vous, l'idée de m'inviter à Simley ?

Sir William réfléchit pendant quelques secondes.

— Je ne sais. Elle s'est d'abord présentée d'une manière vague après nos premières causeries, et puis un soir, en me promenant sous la véranda, j'ai pensé que cela vous intéresserait de voir le ciel de plus près avec une bonne lunette.

— Eh bien, pour moi, vous avez obéi tout simplement à la suggestion de la Providence — ce qui ne diminue en rien ma reconnaissance. — Oh ! elle me récompense de temps à autre !

— A ce compte-là, moi aussi, j'ai été récompensé, fit gentiment mon hôte.

— Nous l'avons été tous deux, ajoutai-je en souriant. Voyez-vous, je me suis entraînée à dire : « Dieu le veut, Dieu l'a voulu » au lieu de : « Je le veux, je l'ai voulu ». Ah ! cela n'a pas été facile ! Mais quelle belle fierté j'éprouve maintenant à sentir que je tra-

vaille avec lui, que du matin au soir je vais transmettant ses ordres, que je lui suis nécessaire. Je ne soupçonnais pas mon propre rayonnement. Jugez donc! pas une parole inutile...

Sir William se mit à rire.

— Du coup! voilà la femme justifiée! tous mes compliments, madame de Myères.

— Moquez-vous... mais paroles, mouvements, agiront longtemps, longtemps après notre mort, continueront notre action en ce monde. Le jour où je me suis rendu compte de ces choses, j'ai eu la même surprise que tout à l'heure en m'apercevant que j'étais là-haut et je me suis écriée: « Mais j'y suis dans la vie éternelle! mais nous y sommes tous! »

Mon hôte eut un tressaillement.

— *By Jove!* Quelle idée! s'écria-t-il.

— Et savez-vous ce que j'ai imaginé?

— Après cela je ne vois pas trop ce qui vous restait à imaginer, fit sir William d'un ton caustique.

— Que Dieu n'avait pas créé la douleur, qu'il ne pouvait même pas l'empêcher. Il me semble qu'elle est le résultat des forces mises en mouvement. Quant à l'injustice, elle ne doit être qu'apparente. Elle ne pourrait exister sans détruire les lois de l'équilibre.

— Ici, je suis de votre avis comme mathématicien.

— Du degré où je suis parvenue, non sans peine, non sans souffrance, la trahison de M. de Myères a singulièrement perdu de son importance. Je sais de plus que l'homme a été créé polygame.

Le visage de sir William rayonna de malice et de gaieté.

— Ah bah ! vous l'admettez ! Allons, je commence à croire que vous êtes sérieuse.

— Parfaitement. C'est dans le seul but de limiter la création de l'Occidental que la nature lui a donné la contre-loi de la monogamie. La loi générale doit être plus forte que la loi partielle, de là les transgressions douloureuses. Quand elles se produisent, elles sont nécessaires.

— Alors, vous voilà obligée de pardonner à votre cousine et à votre mari.

— Il y a longtemps que c'est fait !

— Et vous avez renoncé à être incinérée, je suppose ? demanda sir William pour me pousser à fond.

Mon cœur eut une soudaine crispation.

— Je pardonne, j'excuse, je comprends, mais je ne peux pas oublier. M. de Myères m'est toujours douloureux. J'irai rejoindre mes parents, comme font les femme divorcées. Je ne veux plus de la crémation.

— Ah ! Pourquoi ?

— Il m'est arrivé de faire visite à un de nos écrivains quelque temps avant sa mort. Je l'ai trouvé dans son cabinet de travail. Il avait une forte corpulence. Avec ses coudes étalés, sa large tête tout près de son papier, il donnait l'idée d'un ruminant intellectuel, plutôt imposant. En lisant qu'il avait été incinéré, j'ai vu instantanément une poignée de cendres sur sa table à écrire. Il est resté cela pour moi. Franchement cette transformation de l'être humain est plutôt pénible. Sous la terre, on peut croire qu'il y a encore quelqu'un. Il est vrai que je ne laisserai personne à qui mon petit tas de poussière puisse être pénible.

— Vous n'en savez rien.

— C'est probable.

— Et maintenant, demandai-je, ne vous semble-t-il pas que j'ai vécu ma vie et que je ne l'ai pas faite?

— On le dirait, on le dirait.

— Elle était écrite ainsi. Mais à travers ma destinée, je puis distinguer une bonté prévoyante. Mes épaules avaient été taillées pour leur fardeau. Une certaine robustesse physique et morale m'a aidée à réagir. Et la chose la plus merveilleuse encore, c'est ce travail intellectuel qui m'a été imposé, ces cellules mises en activité à l'âge de cinquante ans pour donner à ma vieillesse la joie divine de la création... une compensation à ma jeunesse stérile peut-être.

— J'en conviens, ceci est absolument extraordinaire.

— Oh! je ne suis plus brouillée avec le bon Dieu, je vous assure... nous sommes même très bien ensemble. Quoique je n'habite pas l'Eldorado, tant s'en faut, je ne lui demande jamais rien, je l'adore et je le remercie simplement.

Je me levai.

— Voilà un des drames de là-haut, fis-je en regardant le ciel — car c'est là-haut que tout ceci s'est passé.

— Il y a un moment vous disiez « pas une de mes paroles ne sera perdue », je n'en sais rien, mais je puis vous affirmer que celles de ce soir ne le seront pas pour moi.

— Eh bien, cela me fait grand plaisir.

— Je n'avais jamais eu l'occasion de causer sérieu-

sement avec une Française; la Providence, puisque vous y tenez, m'en a envoyé une qui en vaut dix, fit sir Willam avec un sourire taquin.

— Qui a vécu pour dix, tout au moins, répondis-je.

Sur ces paroles, nous quittâmes l'observatoire. Nous rentrâmes lentement et silencieusement à travers le parc.

Devant une douleur morale, l'Anglais trouve rarement des paroles. Il témoigne sa sympathie par son attitude, sa manière d'écouter, un redoublement d'égards, de soins. Dans la façon dont mon hôte ouvrit les portes devant moi, il y avait une nuance plus marquée de respect et dans sa forte poignée de main, je sentis une infinité de choses qui me furent très douces, et je puis bien l'avouer, très agréables même.

J'ai non seulement pu raconter cet épisode douloureux de ma vie, mais je l'ai répété ici. Il n'y a vraiment plus de haine, plus de colère dans mon cœur; une sensation d'humiliation subsiste seule. Le petit Guy devait naître, apporter certaines forces à la vie... Je le sais. Il devait naître, mais d'une autre que de moi... Pourquoi? Cette pensée amène encore une rougeur à mon front de vieille femme. Elle me blesse jusque dans les profondeurs de mon être. Je n'aurais jamais avoué cela à un Anglais. Aurait-il compris même? Je m'inquiète de ce passé inopinément réveillé. Serait-ce signe que tout n'est pas fini? Ma cousine, le fils de M. de Myères sont encore de ce monde. Il y a là, assurément, les éléments d'un épilogue. Jean Noël ne résisterait pas au plaisir de l'écrire. Pourvu que la Providence ne soit pas tentée de me le faire vivre!

Simley Hall.

Dans toute maison anglaise, il y a le « couvain » comme chez les abeilles, c'est-à-dire une alvéole spéciale où les petits sont élevés. Il est plus ou moins grand, plus ou moins confortable, mais il existe; c'est même une des caractéristiques de la nation. Quand je fais visite dans une famille où il y a des bébés, je tâche de gagner les bonnes grâces de l'éducatrice afin d'y avoir accès. La *nursery* de Simley est adorable. Plusieurs générations s'y sont succédé et elle a été modernisée à mesure. Madame Loftus et ses deux frères y ont été élevés. Ses trois enfants, Francis, sept ans, Lily, six ans, William, deux ans, l'habitent en ce moment. Elle est située dans le coin de l'aile droite et se compose de plusieurs pièces, puis d'une salle de bains, d'une cuisine minuscule tout à côté, dont les murs sont recouverts de faïence, où l'on confectionne les petites soupes et les mets délicats. L'une des chambres est occupée par la première *nurse* — il y en a deux — l'autre par le frère et la sœur. Un joli paravent sépare leurs lits. Dans ce nid humain, il y a comme un éclat de fraîcheur et de propreté. Il est encadré de moulures anciennes, tapissé de papiers clairs, fait des choses les plus simples, de mousseline, de cretonne, de bois blanc. Le portrait d'une aïeule dont le regard souriant vous suit partout, les photographies des parents, d'animaux favoris, quelques belles lithographies l'animent et l'égayent. L'image du Christ avec au bas, en grosses lettres gothiques : « Laissez venir à moi les petits enfants », y met un

rayon d'âme et de pensée supérieure. La *nursery* de jour fait mon bonheur. C'est une salle longue à solives, éclairée par deux larges fenêtres, meublée d'une table massive aux bouts arrondis, d'un vieux petit piano, d'un sofa de cuir rouge, d'une armoire à grillage, de chaises de toutes les hauteurs, de petits fauteuils à bascule. Elle est pleine de choses hétéroclites et primitives, de jouets simples. On se sent chez de vrais enfants, et c'est délicieux. L'autre jour, assise dans le fauteuil des visiteurs, je promenai les yeux autour de moi, et, intérieurement, je me mis à admirer l'instinct ou la science des parents qui placent les nouveaux venus sous la suggestion d'objets propres à jeter les meilleurs germes dans leurs cerveaux. Ces fleurs que je voyais sur la cheminée, ces images d'animaux épinglées à droite et à gauche ne leur donneraient-elles pas le goût de la nature? Et ces gravures illustrant les trouvailles de Robinson Crusoë ne leur enseigneraient-elles pas la nécessité de l'effort? Et ces portraits du roi et de la reine n'étaient-ils pas destinés à créer le loyalisme en eux? Et cette carte de l'Empire Britannique surmontée de l'*Union Jack* n'éveillerait-elle pas dans leur cœur l'amour et l'orgueil de leur patrie? Et cette émouvante scène d'un sauvetage en mer ne pourrait-elle leur communiquer un désir d'héroïsme, qui, plus tard, se traduirait par quelque vaillante action? Et le souvenir de cette banderole au-dessus de la cheminée où flamboie en lettres rouges le précepte de l'Évangile : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fît à vous-même »; ne retiendrait-il pas plus tard la langue ou la main poussée à l'injustice?

Madame Loftus a nourri ses trois enfants, la *nurse* les a sevrés et elle les élève avec une intelligence remarquable. Sa fermeté lui donne un extérieur dur sous lequel on devine un cœur maternel et tendre. De plus, il y a en elle une certaine veine poétique qui doit lui venir de l'Irlande. Elle sent la nature et elle a un répertoire inépuisable de contes, de légendes, de jolis vers dont elle régale les bébés, l'hiver au coin du feu et pendant les longs crépuscules. Cette disposition, qui adoucit l'atmosphère autour d'elle, ne l'empêche pas de maintenir une stricte discipline dans la *nursery*. L'autre jour, en entrant, j'aperçus maître Francis. master Francis, comme on dit en anglais, assis mélancoliquement au milieu de la salle, sans jouets, les mains sur le bras de son fauteuil.

— Que fait-il donc là ? demandai-je aussitôt.

— Ce qu'il fait, madame, répéta Sara étonnée de ma question, il apprend à se tenir tranquille : dix minutes le matin, dix minutes l'après-midi, cela le repose et moi aussi.

Apprendre à se tenir tranquille ! Comme on voit bien qu'on ne nous l'a jamais enseigné, à nous ! J'ai eu plus d'une occasion d'admirer la prompte obéissance que cette simple femme obtient de son petit monde. Hier matin, elle donnait le bain à Lily ; le bébé, encore dans son berceau, attendait son tour, non sans impatience, car il se levait à chaque instant pour voir où en était l'opération. Elle s'en aperçut et d'un ton impératif :

— *Lie down, sir*, recouchez-vous, monsieur, lui cria-t-elle.

Au commandement, le petit se rejeta sur le dos

d'un mouvement rapide. si précis, qu'on l'eût pris pour une manœuvre. C'était irrésistiblement drôle.

— Quel bon général vous feriez, Sara ! dis-je en riant.

— *Thank you, M'ame*, me répondit-elle avec une expression de plaisir.

Francis et Lily avaient, paraît-il, grand'peur de la dame française dont on leur avait annoncé l'arrivée. Dieu sait quelle image s'était formée d'elle dans leurs cerveaux ! Quand j'apparus, ils me tendirent leurs menottes avec une méfiance visible. Je fus assez heureuse pour trouver des paroles qui les mirent à l'aise tout de suite. Dès le lendemain ils me montrèrent leur trésor de jouets, d'images, de livres, me présentèrent leur fox-terrier Kim, le chat Rosey, deux commensaux de la *nursery* Tit et Bit, leurs poneys, Dodo l'âne du bébé. Ils sont délicieux à voir dans leurs vêtements simples et commodes, avec leurs jambes nues, leurs pieds, également nus, chaussés de sandales de cuir selon le précepte de Kneipp, très à la mode en ce moment-ci. Leurs traits donnent des promesses de beauté. Lily a de grands yeux bleus, des cheveux couleur de chataigne mûre. La forme de la tête du petit Francis est remarquablement bonne, ce qui excite toujours mon admiration. Par moments, il serre ses lèvres avec une expression qui durcit subitement sa physionomie de bébé et qui pourrait bien être le signe d'une forte volonté. Une ou deux fois, j'ai pu voir se dessiner chez lui la répugnance à s'avouer vaincu, qui est une caractéristique de sa race. Un jour, à la promenade, nous nous trouvâmes devant une de ces barrières appelées *stiles*.

— Croyez-vous que je pourrais la sauter ? demanda-t-il à sa mère.

— Oui, répondit-elle ; mais vous risquez de vous faire du mal, assez pour qu'on soit obligé d'aller chercher le médecin.

L'enfant sembla mesurer la hauteur de l'obstacle. Le combat qui se livrait dans son cerveau faisait affluer et refluer le sang sous sa peau fine.

— Je crois que je la sauterai, déclara-t-il enfin.

— Vous êtes libre, dit madame Loftus.

Il enleva prestement ses sandales, grimpa les trois barres du *stile*, se maintint en équilibre pendant un instant, puis retomba de l'autre côté sur les deux pieds !

— Je ne me suis pas fait de mal ! cria-t-il avec un accent de triomphe.

— Tant mieux, mon amour ! fit tranquillement le maman.

Nous échangeâmes un regard. Elle était contenta que le bambin eût sauté... et moi aussi.

Je suis toujours charmée de voir la grande place que fleurs et animaux tiennent dans la vie des enfants anglais. Lily et Francis reviennent souvent de la promenade avec des branches de verdure pour décorer leur *nursery*. Ils savent les noms de tous les oiseaux familiers de la pelouse, s'intéressent à leurs nids. Sara m'a raconté que ce printemps elle s'était aperçue tout à coup que les oreillers du frère et de la sœur étaient devenus singulièrement plats. Elle avait beau les battre, les mettre au soleil, ils diminuaient chaque jour. Elle avait fini par soupçonner la fille de *nursery* de rembourrer sa propre literie à leurs dépens, lorsqu'un

beau matin, par la porte ouverte, elle vit Lily et son frère occupés à tirer des taies intérieures de leurs coussins des pincées de crin qu'ils allaient jeter par la fenêtre. Elle crut que c'était un jeu et s'avançant d'un air sévère :

— Que faites-vous là ? demanda-t-elle.

— Nous donnons du crin aux oiseaux pour leurs nids, répondit la petite fille, avec une adorable sérénité.

La *nurse*, désarmée, se contenta de leur dire qu'ils ne devaient pas disposer ainsi sans permission du bien de leurs parents. Est-ce assez joli ?

Je m'habille souvent de bonne heure pour le dîner afin de pouvoir assister au coucher des bébés. Il offre les plus jolis tableaux. Tout s'y passe avec une décence qui me ravit. Ici on respecte l'enfance et on ne la dépoétise pas.

Avant-hier, Lily, déjà en robe de nuit, me dit d'un ton de reproche :

— Madame de Myères, vous ne remarquez pas comme je plie bien mes affaires.

Je m'approchai aussitôt de la chaise où elle étale chaque soir ses vêtements et je la complimentai. Son joli visage rosit de plaisir.

Un soir, qu'elle se déshabillait, elle me demanda tout à coup en me tendant ses bras blancs et ronds :

— Aimez-vous mes bras?

— Beaucoup, répondis-je sérieusement.

— Et mes cheveux ? fit-elle en me présentant le bout doré de sa natte.

— Oui.

— Et mon pied? ajouta-t-elle.

— Aussi.

Et je serrai le pied potelé qu'elle me présentait.

Tout y passa, les yeux, le nez, la bouche, les dents. Je finis par déclarer que j'aimais les bonnes petites filles entièrement, mais je ne pus m'empêcher de sourire de ce mot : « Aimez-vous? » qui en réalité signifiait : « Trouvez-vous joli? »

La prière du soir m'émeut toujours. Elle consiste en ces mots que le bébé, les mains jointes, les yeux fixés sur les lèvres de la *nurse*, répète et balbutie : « Mon Dieu, bénissez mon cher papa, ma chère maman, mon frère, ma sœur, tous mes parents, tous mes amis et faites de moi un enfant bien sage pour l'amour de Jésus-Christ. — *Amen.* » Les deux aînés ajoutent l'oraison dominicale et une hymne très simple. Sara leur lit un verset de l'Évangile ou de la Bible. C'est ainsi que la journée finit dans le « couvain » de Simley Hall.

En apprenant que le moment de mon départ approchait, master Francis et Lily ont eu l'idée de m'offrir un thé dans leur *nursery*. Je n'aurais eu garde de refuser cette invitation écrite en grosses lettres et si touchante par l'effort qu'elle représentait. A quatre heures précises, je suis entrée chez eux. J'y ai trouvé une charmante jeune fille du voisinage, leur grande amie, à qui ils avaient demandé de les aider à me recevoir. Les chers petits ! Quelle joie quand ils m'ont vue paraître ! Ils avaient cueilli eux-mêmes les fleurs des champs qui décoraient la table, commandé à la cuisinière des gâteaux chauds pour grandes personnes et surveillé tous les arrangements. Ils paraissaient très fiers de leur œuvre. Ma surprise, mes

compliments amenèrent une irradiation de plaisir sur leurs doux visages. Miss Milly versa le thé, Sara passa les tasses, et ils firent les honneurs des friandises avec un parfait oubli d'eux-mêmes. Le tableau de notre table devait être drôle et pas banal : à l'une des extrémités une vieille femme, à l'autre, une jeune fille en robe d'étamine blanche ; à droite un ravissant bébé, une poupée, une fillette de six ans, à gauche un bambin en costume marin, puis le fox-terrier Kim et le chat Rosey sur de hautes chaises.

Francis, mis en goût d'hospitalité, exprima le regret de ne pouvoir me faire comme en hiver des rôties au feu de la *nursery*. Sa sœur me demanda de revenir à Noël, le plus beau moment de l'année. Le souvenir de la dernière fête les réjouissait encore. Le petit garçon me désigna le lion épinglé à la muraille. C'était le cadeau de Christmas de leur *Journal illustré*. Il me raconta ses méfaits. Dans son imagination, il avait dévoré plus de cinquante mille agneaux et il se proposait de l'aller tuer lorsqu'il serait grand. Lily, elle, nous raconta la vaccination de sa fille Fanette. Avec une expression de fierté toute maternelle, elle nous dit qu'elle avait été très brave et n'avait point pleuré. En entendant tout cela, un phénomène curieux se produisit : j'oubliai la réalité, mes années. J'eus une sensation de vie fraîche, d'atmosphère légère, il me sembla que je commençais. Ce fut délicieux. L'entrée de sir William mit fin à l'illusion. Il s'arrêta un instant sur le seuil de la porte.

— Ah ! madame de Myères ! fit-il avec un léger frémissement d'émotion aux narines, voilà ce que j'appelle de l'essence de bonté.

— Laissez, fis-je en souriant, je prends un bain d'enfance, cela ne se peut que chez vous.

Francis et Lily accoururent au-devant de leur grand-père, l'installèrent dans son fauteuil et lui donnèrent son thé.

— Que de choses ceux-là sauront! dit-il avec un accent de regret.

— Seront-ils plus heureux?

— Ils seront mieux armés. Le progrès ne consiste-t-il pas à fournir des éléments à la vie?

— Fournir des éléments à la vie! répétai-je... oui, voilà votre souci à vous autres *Britishers*. Nous, au contraire, sans le vouloir, nous en fournissons à la mort. Je ne crois pas me tromper en disant qu'une grande partie des forces physiques et morales de votre pays est acquise dans les *nurseries*.

— C'est mon avis.

— En France nous n'avons pas le « couvain ».

— Pourquoi? Je me le suis demandé souvent.

— Parce que nous vivons généralement dans des appartements, répondis-je, sur des rayons très inconfortables, très insuffisants.

— Mais en province, vous avez de belles et spacieuses maisons où l'on pourrait installer des *nurseries*, des salles d'études, des salles de bains, de gymnastique, tout ce que demande le développement de l'individu.

— En province, hélas! les esprits et les meubles sont toujours sous les housses. On bouche délibérément ses oreilles pour ne pas entendre les hommes de science, de peur qu'ils ne détruisent les antiques préjugés. On ferme ses persiennes, afin que le soleil

ne fane les tentures. En province, on tient à ses préjugés et à ses rideaux. Le fond de notre économie est de l'avarice, le fond de notre amour paternel et maternel est de l'égoïsme. Nous aimons notre famille, nos enfants, nous n'aimons pas *l'espèce*. Voilà les vraies causes de cette dépopulation qui nous effraie et nous humilie. Si la Providence le veut, elle saura les faire disparaître... et elle le voudra... un jour ou l'autre, soyez-en sûr.

— Je le désire sincèrement, répondit sir William.

Après avoir tendrement remercié les bébés, je quittai la *nursery* avec mon hôte et nous fîmes quelques tours dans le parc.

— Vous auriez eu dix enfants, madame de Myères, que vous ne les comprendriez pas mieux, me dit-il.

— Je les comprendrais beaucoup moins, répliquai-je. La mère aime son enfant aveuglément, elle ne le connaît pas. Elle ne peut pas s'en détacher assez pour l'étudier. Cette étude lui paraîtrait impie même, j'imagine. J'avoue, non sans honte, que les enfants m'avaient toujours laissée indifférente. J'ai eu, pendant une année seulement, la fringale de la maternité. Il y a cinq ans, la fille de ma propriétaire attendait un bébé. Cette naissance d'une créature humaine, qui devait avoir lieu tout près de moi, m'a soudainement intéressée. La vue des préparatifs, du berceau, de la balance, des premiers vêtements, m'a remué le cœur, a éveillé ma curiosité. J'avais vu mourir, j'ai pensé que je me devais de voir naître. Comme si la Providence avait mis de la coquetterie à me fournir pour sujet d'étude un spécimen bien réussi, la nouvelle envoyée se trouva être un miracle de beauté. Sa

tête était couverte de cheveux brun doré, bouclés comme la toison d'un agneau. On me la présenta sous un flot de lumière électrique. Éblouie, elle cligna des yeux. Je mis mon doigt dans sa main, elle le serra comme par un instinctif besoin de s'accrocher à quelque chose. Le contact de cette chair tiède et d'une douceur vivante fut si délicieux que j'en ai gardé la sensation. De ce moment, pendant cinq années j'ai suivi le développement de son corps et de son intelligence. Je n'ai pas tardé à m'apercevoir que l'enfant est le plus inconnu, le plus incompris de tous les êtres.

— C'est que chacun a un caractère différent et il est impossible de juger de l'un par l'autre, m'objecta sir William.

— Oui, mais la stimulation intérieure qui détermine ses actes est la même. N'avez-vous pas remarqué que le bébé de cinq ou de six mois jette toujours le jouet qu'on lui donne et aussi loin que possible?

— En effet.

— Et qu'il a ensuite un mouvement en avant pour l'aller chercher.

— Oui, parfaitement.

— C'est tout simplement le moyen que la nature a trouvé pour mettre en action ses muscles locomoteurs. Courir après quelque chose! le voilà l'instinct primordial, éternel! Lorsque l'enfant veut obéir à cet instinct, la mère ou la *nurse*, qui l'a dans les bras, le gronde, le retient de force et provoque sa colère. Je suis convaincue que ce que nous appelons méchanceté n'est que de la *jouerie*. Le petit aime à taquiner le grand, le grand ne comprend pas, il punit, frappe

souvent. Le nouveau venu, ici-bas, doit toucher les objets, un nombre infini d'objets, pour prendre contact avec la vie ; nous l'en empêchons à tort et à travers. Il est né explorateur, nous le tenons d'aussi court que possible. Les cris qu'il jette sont nécessaires pour élargir sa poitrine, exercer ses poumons, nous le corrigeons afin de le faire taire. Et ainsi de suite par ignorance, nous contrarions l'instinct qui est une force formidable, au lieu de le guider avec sagesse. Je me demande pourquoi les naturalistes n'étudient pas l'enfant comme ils étudient les fourmis et les abeilles.

— Darwin avait entrepris cette étude.

— Oui, pour tâcher de trouver les preuves de notre filiation avec les animaux. Je voudrais qu'elle fût faite sans idée préconçue. Ce sont les hommes de science qui devraient éclairer l'amour de la mère, guider l'éducatrice. Mais nous ne sommes que des enfants nous-mêmes. En attendant, cette étude que j'ai faite sur la petite Loulou m'a révélé bien des choses que j'ignorais et a considérablement aidé Jean Noël. J'ai saisi chez elle l'éveil de la sensibilité, de la conscience, des lueurs diverses, vite éteintes, qui se sont reproduites à des intervalles assez longs puis de plus en plus rapprochés. J'ai surpris dans ses yeux des reflets étranges, des éclairs de sensualité, d'âme plus vieille que le corps. J'ai vu, avec un attendrissement profond, ses essais pour se mettre debout. Oh ! cet effort de la créature humaine comme il est touchant ! Le jour où, après avoir repoussé mon aide, elle y a réussi, sa physionomie s'est épanouie, elle a regardé autour d'elle pour quêter un applaudissement. On eût

dit qu'elle avait la conscience obscure d'avoir franchi un degré de l'échelle de vie. Un beau matin, elle, si douce, a tout à coup, sans provocation, lancé le jouet qu'elle tenait à la tête de sa bonne. Je n'oublierai jamais le pathétique effroi de son regard pendant qu'elle balbutiait : « Pas fait exprès. » Cet acte réflexe, dont j'ai été témoin, m'a bouleversée moi-même. Combien de fois ne le faisons-nous pas exprès ! Le phénomène de la suggestion a plus que tout autre excité mon admiration. Après les jeux du coucher, j'assistais souvent à sa prière. J'étais émerveillée de voir la bonne, une humble Bretonne, avec sa coiffe hiératique, debout près du berceau, la main sur la poitrine du bébé, lui transmettre inconsciemment les formules antiques, et le bébé, les yeux à ses lèvres, répéter sans les comprendre des mots qui lui arrivaient à travers dix-neuf siècles : « Jésus, le fruit de vos entrailles est béni. » Vous ne pouvez rien vous imaginer de plus saisissant que le contraste d'une parole aussi immense sortant de cette bouche enfantine.

Mon hôte sourit.

— Non, et j'imagine qu'une mère ne verrait pas ces choses-là de la même manière que Jean Noël.

— Mon esprit n'est pas demeuré seul intéressé. Je me suis attachée à cette enfant que j'étudiais. L'heure que je passais près d'elle était la plus heureuse de ma journée. Je m'étais mise à aimer ses poupées. Je trouvais du plaisir à manier ses jouets. Elle ne pouvait prononcer mon nom et m'appelait « Mi ». Cette note, jetée par sa voix exquise, me donnait la joie d'une caresse. La petite Loulou est sortie du cercle de ma vie... mais elle y a laissé une trace lumineuse.

Elle m'a mise en communion avec l'âme de l'enfant. C'était là sa mission probablement. J'ai besoin de voir et d'entendre des bébés maintenant. Les vôtres ont ajouté beaucoup au plaisir de ma visite, à Simley Hall.

— Et eux n'oublieront pas, j'en suis sûr, la dame française. Vous les avez rendus à jamais francophiles. Votre but secret, hé? ajouta mon compagnon avec une raillerie émue.

— Vous avez deviné. N'est-ce pas là un bon patriotisme?

— Le meilleur qu'il y ait, et le plus agréable, répondit en souriant sir William.

Simley Hall.

Je quitte après-demain cette demeure hospitalière où je me suis reposée tout un mois. Pendant quelques semaines, j'aurai assurément la sensation du froid de l'hôtel, le regret de la vie familiale que j'ai partagée. Je paye de bonne grâce maintenant le prix des joies qui me sont accordées. Il fallait que je vinsse pour un peu de temps au milieu de ces étrangers. Pour quoi faire? quels éléments leur ai-je apportés? Un peu de mon âme latine, de mes idées françaises, sans doute. Sir William prétend que je lui ai fait beaucoup de bien. Et lui, que de choses il m'a apprises au cours de nos longues causeries. J'ai toujours désiré et apprécié la société des hommes de haute culture. Ma destinée a voulu que je vécusse au milieu de mondains, de gens frivoles, et certain côté de ma nature s'en

est bien accommodé, je dois le dire. La plupart des savants du reste ne possèdent que des connaissances spéciales et n'ont pas la vision de l'ensemble. Avec mon hôte, j'ai eu le plaisir de pouvoir regarder la vie et la discuter. Lui, a plus de science, moi, plus d'intuition. L'intuition est la science des ignorants. Au moyen de ces deux apports, nous sommes arrivés à des conclusions et mutuellement nous avons accru nos espérances... Était-ce là le but de notre rencontre? La question revient toujours sur mes lèvres et au bout de ma plume. Lady Randolph n'a pas peu contribué au plaisir de mon séjour à Simley Hall. Quel contraste que celui de cette femme, respectueuse des ordres et des désirs de son mari, gardienne inflexible des traditions et des usages, avec les Américaines émancipées au milieu desquelles je vis ! J'aime à la regarder, le soir, à la tête de sa table, décolletée, en robe de soie garnie de vieille dentelle, parée de bijoux anciens. Elle découpe les énormes pièces du roastbeef placé devant elle avec une élégance que je n'ai jamais vue. Et c'est joli, cette maîtresse de maison dispensant aux siens et à ses hôtes les éléments de la vie. Lorsque, pendant le dîner, l'esprit moderne montre un peu trop le bout de l'oreille, que des idées légèrement audacieuses sont lancées par sir William ou par ses enfants, elle redresse aussitôt son buste et d'un ton modulé de douceur et d'autorité : *I wish you would not say that*, littéralement : Je « désire que vous ne disiez pas cela », fait-elle. C'est avec ces mots qu'elle tire la bride et on s'arrête. Elle est Irlandaise, protestante, très brune. Sa physionomie est plutôt dure, mais elle s'adoucit merveilleusement lorsqu'elle regarde

son mari. J'ai maintes fois surpris l'angoisse de son âme. Elle le suit partout des yeux... avec des yeux qui savent qu'ils ne le verront pas longtemps. Elle ne m'a jamais parlé de ses affres, mais elle sait que je les devine et entre nous il y a un constant courant de sympathie féminine.

Aujourd'hui a été mon dernier dimanche en Angleterre. En me prévenant que l'on faisait les prières en commun à Simley Hall, sir William m'avait dit que j'étais libre d'y assister, puis de son ton caustique : *That won't hurt, you know.* « Cela ne fait pas de mal, vous savez. » J'y ai assisté et j'y ai trouvé une grande douceur. Le dimanche, on chante des hymnes que lady Randolph accompagne au piano. Le vieux maître d'hôtel, la cuisinière, les femmes de chambre arrivent avec leur petit banc et leur livre de cantiques. Sir William, dont les cordes vocales sont déjà atteintes, ne peut plus faire à haute voix la lecture de la Bible. Son fils ou son beau-fils le remplace, mais c'est lui qui choisit le chapitre. La vue de ces hommes agenouillés comme des petits enfants me touche malgré moi. Ce soir, mes yeux sont tombés sur mon hôte, je le voyais de dos. Ses épaules saillaient sous le drap et son smoking pendait lamentablement. Il avait demandé que l'on chantât son hymne favorite et de sa pauvre voix brisée il répétait la strophe suivante :

Nearer to Thee, my God, nearer to Thee.
Even though it be a cross that raiseth me.
Still all my song shall be.
Nearer to Thee my God.

« Plus près de toi, mon Dieu, plus près encore,

» Une croix fût-elle nécessaire pour m'élever,
» Mon cri sera toujours : Plus près de toi, mon Dieu.
» Plus près de toi encore. »

Dans la bouche de ce condamné, ces paroles avaient une signification poignante. Je sentais magnétiquement qu'il les prononçait en pleine connaissance de cause et qu'elles étaient son acte de résignation.

Plus près de Dieu! Ah! comme il en est près!

Le service achevé, les domestiques se retirèrent silencieusement, selon l'habitude, sans saluer leurs maîtres. Cela m'étonne toujours. Mon hôte surprit le regard dont je suivis leur sortie.

— Joli christianisme, hein? fit-il d'un ton moqueur. Nous prions ensemble et nous n'échangeons ni un bonjour ni un bonsoir.

— Mais William, protesta lady Randolph, vous savez bien que ce serait impossible.

— C'est précisement ce que je déplore. Nous avons une étiquette en contradiction flagrante avec notre religion et les principes que nous professons.

— Papa, vous êtes un radical, dit madame Loftus en souriant.

— Non, mais, en présence d'étrangers, je sens davantage notre dureté et notre illogisme. Allons voir les étoiles, madame de Myères, ajouta sir William d'un ton brusque. Là-haut, au moins, tout semble harmonie.

Simley Hall.

Ce soir, aussitôt après le dîner qui avait été avancé à cause d'un départ, nous prîmes, mon hôte et moi,

pour la dernière fois, le chemin de l'observatoire. Freddy nous accompagnait selon son habitude. Nous marchâmes lentement, la tête un peu basse, comme la portent les créatures humaines dans la tristesse. Lorsque nous fûmes assis devant la fenêtre ouverte du petit salon, je frissonnai nerveusement.

— Vous avez froid? me demanda sir William.

— Non, c'est l'effet de votre crépuscule.

— Vous le sentez donc aussi!

— Si je le sens! mais il est extraordinaire, *uncanny*, comme vous dites, et jamais le même, tantôt doux, tantôt sinistre, gris, noir, jaune... comme celui-ci... regardez.

Le ciel était d'une lividité transparente. Cette lueur, faite de l'or du couchant et des brumes du soir, donnait au paysage un aspect boréal et mystérieux. La verdure se dessinait en noir, les chauves-souris surgissaient de droite et de gauche avec une hâte d'affamées, les gros scarabées cornus, *stag beetles*, montaient et descendaient pour happer les moucherons attardés. Il y avait dans l'air comme un silence d'attente.

— Rien ne m'ôtera l'idée, continuai-je, que pendant cette heure l'espace est tout peuplé. J'ai eu parfois à Rome et en Angleterre une sensation de présence invisible.

— Shakespeare, beaucoup de poètes, et même de simples mortels, l'ont eue cette sensation. Il n'y pas de peintres capables, je crois, de rendre l'atmosphère d'un de nos crépuscules.

— Ary Scheffer seul, peut-être, y aurait réussi. Connaissez-vous son tableau de *saint Augustin* et *sainte Monique*?

La figure de mon compagnon s'éclaira de plaisir.

— Si je le connais ! Devant aucun tableau je n'ai passé autant de temps. Je suis content que vous l'ayez mentionné. A chacun de mes voyages à Paris, je suis allé le revoir au Louvre. Ary Scheffer ne compte pas parmi les artistes de première grandeur et pourtant il a eu là un coup de pinceau que je considère comme une véritable révélation. La lumière sur le visage de sainte Monique n'est pas de la terre... c'est le reflet d'une vision merveilleuse.

— Oui, et c'est à cause de cette lumière que j'ai toujours dans ma chambre la photographie du tableau.

— Elle suffirait à faire croire à l'au-delà.

— Vous n'avez pas besoin de cela pour y croire, vous, dis-je en souriant.

— Dieu merci ! je sais avec Tennyson : « Que je verrai mon pilote face à face, quand j'aurai passé la barre ! »

Il y eut entre mon compagnon et moi un assez long silence.

— Avez-vous jamais imaginé la forme de l'univers ? me demanda tout à coup sir William.

— Non, et vous ?

— Je crois l'avoir vue.

— Ah bah ! où ça ?

— Il y a quelque vingt ans, lorsque je me trouvai pour la première fois en face des Pyramides ; j'éprouvai un vif saisissement. Elles se dessinaient sur le ciel ancien de l'Égypte, avec une netteté extraordinaire. Leur beauté mathématique me frappa. L'idée me vint que c'était peut-être là la forme de l'univers. Entre

les quatre faces triangulaires de la figure, je voyais des millions d'humanités s'agiter, monter, s'affiner pour se réunir en un même sommet, un sommet de beauté, de perfection et de bonheur, que nous ne saurions concevoir. Je me dis que ce symbole de la vie universelle placé sur des tombeaux signifiait peut-être : « l'Immortalité ».

— Vous pourriez bien avoir deviné. J'ai regardé les Pyramides pendant des heures sans pénétrer le symbole. Leur vue avait fini par m'irriter.

— Elles me causaient, au contraire, à moi, une joie secrète.

— Vous le voyez, l'esprit souffle où il veut ; ce que je discerne ici-bas, c'est le mouvement de la navette. Il me semble qu'une invisible main la passe et la repasse à travers les fils de nos existences. Quand je vois l'aller, je cherche le retour. Cela m'amuse comme un jeu.

Sir William se mit à rire.

— Vos spéculations concernant l'âme doivent être curieuses.

— Eh bien ! pour moi, l'âme est le saint sacrement du corps.

Je vis les narines de mon hôte se dilater.

— L'âme... le saint sacrement du corps... répéta-t-il.

— Oui, cela ne vous dit rien parce que vous n'êtes pas catholique.

— Cela me dit beaucoup, au contraire, allez toujours.

— Elle l'enveloppe comme une auréole radiante elle lui transmet les inspirations qu'elle reçoit. Et le

corps avec ses merveilleux organes de pensée, de sensations et d'action, est son instrument de progrès. Il lui est donné pour une minute, une heure, trois quarts de siècle. Il dure ce qu'il doit. Il s'use, il est brisé, il est détruit. La nature lui en fournit un autre. Celui qu'elle abandonne se transforme comme vous savez et la vie continue, ininterrompue, éternelle.

— Je ne puis que dire avec les Italiens : « Si ce n'est pas vrai, c'est bien imaginé. »

— N'est-ce pas? fis-je avec une secrète complaisance. Du reste, ce ne sont que des spéculations de femme. Elles n'ont probablement aucune valeur philosophique. Elles m'amusent et me consolent. Je vous les ai données parce que vous avez voulu les connaître.

— Et vous croyez à l'âme des bêtes probablement?

— Comme à la mienne. Il doit y avoir des âmes d'espèces, des âmes individuelles et de tous les degrés — une échelle merveilleuse, je n'en doute pas, cette échelle, peut-être, dont Jacob a vu le symbole en rêve. Ne sentez-vous pas un lien psychologique entre vous et Freddy.

— Si, je le sens! Oh! nous nous comprenons parfaitement, n'est-ce pas, *old boy?* dit sir William.

Le fox terrier, qui semblait dormir, leva aussitôt la tête, fixa ses yeux parlants sur son maître et remua joyeusement son bout de queue.

— Voyez, dis-je, à travers son sommeil, il a non seulement entendu votre voix, mais saisi la caresse de votre intonation. Il faut plus que des oreilles pour cela.

— C'est vrai.

— Avant-hier, à la promenade, votre *collie* s'est mis à aboyer après un petit veau, en passant devant la prairie qui se trouve au bas de la colline. La mère paissait à quelques mètres. Elle s'est retournée, puis s'est avancée lentement, le regard fixé sur moi, avec une expression qui m'a saisie, tant elle était humaine. Je n'en ai jamais vu de plus belle, de plus psychologique dans les yeux d'une mère femme, c'était celle de l'amour maternel en armes. Sans la haute barrière qui nous protégeait, nous aurions couru un véritable danger. L'homme n'a pas encore étudié sérieusement l'animal. Il n'a pas cherché en lui le rayon divin. Quand il sera plus perfectionné, il acquerra sur les créatures inférieures le pouvoir que la Bible lui prêtait aux premiers jours du monde. Si je doute de l'existence du Paradis terrestre, je ne doute pas de l'Eden futur.

— C'est quelque chose, fit mon hôte avec une douce moquerie.

Puis après m'avoir regardée pendant quelques secondes :

— Évidemment si vous aviez une maison à tenir, des domestiques à diriger, des relations mondaines à entretenir, vous n'auriez pas eu le temps de regarder la vie comme vous l'avez fait.

— Non, étant donnée surtout ma frivolité. La Providence m'a littéralement mise « en loge » pour m'obliger à réfléchir et à travailler, mais pourquoi si tard « dans le jour » ?

Mon compagnon leva les bras et les laissa retomber.

— Qui le sait ?

— Et je me sens curieusement talonnée. J'ai toujours maintenant l'intuition que je dois me dépêcher.

— Vous n'avez pas à vous plaindre d'avoir été mise « en loge » comme vous le dites. Le succès que vous avez obtenu a dû vous causer quelque satisfaction ?

— Une satisfaction bien atténuée, je vous l'affirme. Autrefois ce succès de dernière heure, dont j'ai si peu de temps à jouir, que les miens n'ont pas connu, m'eût semblé une ironie cruelle, une insulte même. Aujourd'hui je sais qu'il ne pouvait pas se produire plus tôt. Du reste, tout a été tardif dans ma vie. Croiriez-vous qu'à l'âge de quarante ans, je n'avais pas plus senti la nature que si j'eusse été sourde et aveugle ?

— Est-ce possible ?

— Absolument ; mon activité physique, mon amour absorbant pour M. de Myères m'avaient rendue réfractaire à sa toute-puissance. L'été après la catastrophe que vous savez, je me trouvais en Suisse, à Lucerne. J'avais toujours aimé la marche pour le plaisir du mouvement et du contact de l'air. Par habitude ancienne, je faisais chaque jour une promenade. Mais elle s'était joliment ralentie, mon allure ! J'allais devant moi au hasard, la tête courbée, le pied lourd comme une très vieille femme. J'emportais un livre, pour lire pendant mes haltes, mes haltes en face de tableaux pleins de vie et de lumière divines ! Un après-midi, je me trouvais seule et comme perdue sur un des plateaux qui dominent la ville. Avant de redescendre je me reposai au pied d'un arbre, et je promenai les yeux autour de moi avec mon indifférence habituelle. Le soleil descendait vers

l'horizon dans une splendeur inaccoutumée. Tandis qu'il remplissait d'or le couchant, il adoucissait, fondait les bleus, les verts, les gris du levant, estompait les cimes et créait des lointains mystérieux. Un vent du soir, léger, silencieux, couchait l'herbe de la prairie et agitait les feuilles au-dessus de ma tête. Pas un être humain dans ce tableau. Que se passa-t-il? Le phénomène qui produit les conversions probablement. Mes regards furent comme retenus par une force invisible. Il me sembla qu'un corps fluide pénétrait en moi, et, tout à coup, je sentis le ciel, la montagne, la splendeur chaude de l'occident, la tristesse froide de l'orient. Cette communion première avec la nature fut plus exquise que tout ce que vous pourriez imaginer. Elle m'a ouvert une source de jouissances inépuisables. Le nuage qui passe, les jeux de la lumière, me font vibrer comme une table d'harmonie. Nul doute, ce jour-là, j'ai été mise en communication avec l'âme même du monde. Je suis retournée plusieurs fois en pèlerinage à l'endroit où le miracle s'est accompli. Vous le voyez, avec cette faculté de sentir la nature qui double ma puissance de vie et mon travail intellectuel, j'ai de quoi traverser la vieillesse.

Sir William se mit à tortiller les oreilles de Freddy, il me regarda, hésita.

— Avez-vous encore quelque parent? me demanda-t-il enfin.

— Aucun... si ce n'est toutefois la baronne d'Hauterive, répondis-je, non sans amertume.

— Vous avez sans doute de bons amis?

— Oui, mais plus un seul ami d'enfance ou de

jeunesse, de ceux à qui l'on peut dire : « Vous souvenez-vous? » Je passe des semaines sans parler français. C'est l'isolement le plus complet au milieu de la foule, le silence le plus profond au milieu du bruit.

— Une fin de vie bien extraordinaire, fit mon hôte d'un air pensif.

Il se remit à taquiner les oreilles de Freddy ; je devinai que son intérêt pour moi luttait avec cette admirable discrétion qui distingue le caractère anglais. L'intérêt l'emporta.

— Et en cas de maladie grave, que feriez-vous?

— Oh ! nous avons des maisons où je trouverai les soins nécessaires. Et j'espère bien, ajoutai-je en souriant, que la Providence m'a réservé une gentille sœur, une de ces douces collaboratrices pour me fermer les yeux et m'ensevelir avec décence et respect.

Sir William abaissa ses paupières et il y eut entre nous un autre silence.

— Vous n'irez décidément pas en Touraine cette année?

— Non, comme je vous l'ai dit, après avoir pris les eaux de Bagnoles-de-l'Orne, je rentrerai à Paris.

— Je le regrette.

— Pourquoi?

— Parce que si vous aviez été à Vouvray, je vous aurais priée d'aller porter de nos nouvelles aux de Lusson. Je leur ai parlé de vous. Vous auriez été bien reçue à la Commanderie de Rouziers.

— Je n'en doute pas.

— Je désire beaucoup que vous fassiez leur connaissance. Y voyez-vous quelque objection?

— Une objection ?... non... pas précisément, répondis-je avec embarras, mais le temps me manque pour cultiver les relations mondaines.

— Il ne s'agit pas de relations mondaines, j'ai idée qu'une bonne amitié naîtra très vite entre vous et les de Lusson. Je leur demanderai d'aller vous faire visite dès leur retour à Paris. La jeune fille vous intéressera. Elle a l'âme latine, mais dans son caractère on distingue facilement l'élément celte et saxon dont elle a hérité. C'est une nature généreuse, active, indépendante, une individualité.

— Est-elle jolie ?

— Oui, très attrayante, très saine surtout.

— Tant mieux, rien ne me plaît autant.

— Quant au père, il fera sûrement votre conquête. Du reste, selon moi, un Français bien né et bien élevé *is the right thing*, est la perfection.

— Merci pour mes compatriotes, fis-je, secrètement flattée.

— Passerez-vous tout l'hiver à Paris ? me demanda sir William.

— C'est probable, à moins que vous ne retourniez à Cannes. Dans ce cas, j'irai vous y rejoindre au mois de janvier.

— A Cannes ! Je ne crois pas qu'on me le permette. Le médecin me considère comme une table cassée, il redoute pour moi une trépidation prolongée. Il faudra que je renonce aux longs voyages. Voyez-vous, j'ai toujours souffert du manque de lumière, de pittoresque et de beauté. Ce sont ces choses, que depuis des années, je vais chercher en France, en Italie, en Orient. Quand j'en ai joui pendant deux ou trois

mois, je suis très heureux de rentrer, de revoir notre riche verdure, nos magnifiques arbres, et avec une belle ingratitude humaine, il m'arrive de dire chauvinement : « Après tout, il n'y a pas de pays qui vaille la vieille Angleterre ». Vous reviendrez à Simley, j'espère ?

— Si vous m'invitez, certainement.

— Si je ne vous invite pas, c'est qu'il y aura une bonne raison.

Ceci fut accompagné d'un sourire pénible à voir.

— Mon fils me remplacera. Il sera très heureux de vous recevoir. Il s'intéresse de plus en plus à l'astronomie. Cela me fait grand plaisir, je suis content de penser que ce petit observatoire ne sera pas inutile.

Mon hôte promena autour de lui un long regard triste qui revint à moi.

— Croyez-vous que nous retrouverons jamais ceux que nous avons perdus ?

— Oh ! nous les retrouverons, non pas toutefois, comme au cinquième acte de nos mélodrames, mais nous pouvons être placés dans le même cercle et continuer ensemble notre évolution. Ainsi, j'imagine que vous et moi, nous sommes de très anciens amis. Sans cela vous ne m'auriez pas taquinée dès le premier moment, comme vous l'avez fait, vous ne m'auriez pas invitée à Simley, et je ne me serais pas confessée à vous. Notre rencontre, j'en suis persuadée, n'a pas été inutile et elle se reproduira ailleurs.

— Eh bien, je désire qu'elle soit moins brève, dit doucement mon hôte.

— Je le désire, moi, aussi.

La nuit était venue tout à fait, car notre étrange causerie avait été coupée de longs silences.

Sir William leva les yeux vers le firmament, splendidement constellé.

— Vous voulez dire adieu à vos étoiles, je suppose? fit-il d'une voix un peu émue.

Je répondis par un signe affirmatif. Il se leva et je le suivis dans l'observatoire. Il eut bientôt mis la lunette au point.

— Pas de brume ce soir... dit-il... une nuit faite pour vous.

Non, il n'y avait pas de brumes et les beaux foyers de vie et de lumière brillaient d'un éclat rare. Je ne tardai pas à me sentir pénétrée, enveloppée par la paix et le silence de l'infini. J'entendais distinctement, oh! si distinctement! les secondes que comptait au-dessus de moi l'horloge sidérale. C'était fantastique, ces secondes de la terre, tombant une à une au milieu de l'immensité. Et j'avais la conscience qu'elles n'étaient pas perdues, qu'elles allaient se joindre aux secondes de tous ces autres mondes, en réalité qu'elles sonnaient là-haut. J'envoyai un muet adieu à mes étoiles préférées, et ce fut avec peine que je m'arrachai à une contemplation qui me remplissait l'âme d'admiration, de joie et d'espérance.

— A supposer que vous puissiez choisir, sur quelle planète de notre système solaire, voudriez-vous aller en quittant la terre? me demanda sir William, lorsque je redescendis de la plate-forme.

— Sur Jupiter.

— Vous tombez mal! Les astronomes affirment qu'il n'est pas encore habitable.

— Ils peuvent se tromper, ce ne serait pas la première fois. Il y a une trentaine d'années, au début des expé-

riences de magnétisme, un ami de mon père, qui était doué d'un pouvoir extraordinaire, endormait le fils d'un de ses fermiers, un gamin de quinze ans. Plusieurs fois à ma prière, il me mit en communication avec lui. Un jour, j'eus l'idée de l'envoyer sur Mars. Sa figure exprima aussitôt une terreur abjecte, une souffrance réelle. D'un coup de volonté, je le précipitai sur Jupiter. Là ce fut du ravissement qu'il éprouva. Il vit des choses que je ne vous répéterai pas, parce qu'elles vous sembleraient absurdes, mais elles m'ont donné le désir d'y être envoyée.

— Va pour Jupiter ! dit sir William, avec un sourire.

Ce badinage, qui dissimulait notre émotion mutuelle, termina la séance. Nous rentrâmes à la maison lentement, silencieusement, sachant tous deux que nous venions d'avoir notre dernière communion en ce monde.

V

PARIS

Paris, hôtel de Castiglione.

Ils étaient tous à la station, les parents, la grand'-mère, les radieux petits-enfants, Kim et Freddy, les deux fox terriers. Et, dominant le groupe de sa haute taille, sir William était là aussi, impassible, les narines dilatées par l'effort de la respiration. Ses yeux qui savent, m'ont dit adieu, non pas au revoir. Cela a été très douloureux. Claude Randolph m'a accompagnée à Londres. Son père lui a recommandé de me mener dîner au Carlton et de me conduire au café concert « pour me dédommager de l'austérité de Simley Hall ». Nous y avons été, mais pendant toute la soirée, je n'ai vu que les champs d'étoiles, le petit observatoire et la figure solitaire de l'ami que j'ai quitté. A côté de ce tableau, la salle du Carlton avec ses mondains et ses mondaines, celle du grand music-hall avec ses his-

trions, m'ont donné une impression de vie inférieure, telle que je ne l'avais jamais ressentie. Je suis repartie dès le lendemain. La chaleur était intense et Londres presque vide. Paris se trouve dans les mêmes conditions. J'ai hâte de commencer ma cure de Bagnoles. Il faut que j'aie chaque année une bonne saison de bains. Ce macérage du corps dans l'eau des sources pleines d'éléments purifiants, me semble nécessaire à la santé. J'avais décidé d'aller à Aix-les-Bains, puis j'ai été poussée vers un endroit dont j'ignorais même le nom il y a deux mois. Le secrétaire et la gouvernante de l'hôtel de Castiglione, deux jeunes gens très honnêtes, très intelligents, ont eu la belle idée de se marier, puis ils ont obtenu la direction du Grand Hôtel de Bagnoles. Après m'avoir fait une alléchante description du pays, ils m'ont engagée à y aller, m'offrant un salon et une chambre dans l'appartement qui leur est alloué. Cela m'a tentée. Ils feront leur possible pour me le rendre confortable. Je commence à sentir un vague besoin de protection. C'est mauvais signe.

J'ai acheté et fait encadrer une des belles photographies au charbon de chez Brown, celle du tableau d'Ary Scheffer, *saint Augustin et sainte Monique*, et je l'ai envoyée à sir William. Je veux mettre sous son regard ce merveilleux rayon de l'au-delà, afin qu'il lui soit une espérance comme il l'a été pour tant d'autres. Oh ! ce que peut renfermer un coup de pinceau !

Et maintenant, en route pour ce fameux Bagnoles-de-l'Orne !

VI

BAGNOLES-DE-L'ORNE

Bagnoles-de-l'Orne, Grand Hôtel.

Ah ! je le savais bien qu'elle aurait un épilogue, ma douloureuse aventure ! Si le théâtre est, comme me le disait un jour un auteur dramatique, l'art des préparations, la vie en est la science. Nous n'étudions pas d'assez près l'enchaînement des circonstances, la progression admirable qui conduit aux événements décisifs. Cette confidence que j'ai faite à sir William m'avait préparée à mon insu à ce qui m'attendait ici.

Je suis arrivée à Bagnoles par le dernier train. Au sortir de mon compartiment, je me trouvai dans un décor d'une beauté irréelle, avec des profondeurs de grande forêt, un lac endormi, une église sur une hauteur, des maisons éparses, des routes blanches, le tout divinement éclairé par la chaude lumière d'une lune d'été. Le directeur et sa femme m'attendaient à la

station. Je fus contente de les voir là. Ils me guidèrent vers l'hôtel, distant de quelques mètres seulement, et me conduisirent à l'appartement qu'ils m'avaient préparé. Tout était neuf, simple et charmant. Dans le salon, madame Lima n'avait oublié ni la table à écrire, large et solide, ni la chaise longue qui me sont nécessaires. Il y avait, en outre, des fleurs de la forêt, un plateau avec de la viande froide, des fruits, du lait. Ma première impression fut si agréable que je me félicitai intérieurement d'avoir accepté la proposition de ces braves jeunes gens. Il ne m'eût probablement pas été permis de faire autrement. J'employai la matinée du lendemain à m'installer. J'épinglai mes photographies, ma Notre-Dame de la Victoire (la Victoire de Samothrace) vis-à-vis de mon lit, j'attachai mes gris-gris à droite et à gauche. Je sortis de ma malle les livres qui sont mes compagnons inséparables, ces pages écrites « sur la branche » déjà nombreuses, je préparai ma table de travail, tout cela avec un plaisir enfantin, avec cette ignorance pathétique que l'être humain a des événements les plus proches. Je descendis vers midi. Après avoir fait le tour des salons, admiré la jolie vue que l'on a de la terrasse, je revins, très contente, m'asseoir dans le *hall* pour voir défiler *the guests* — les hôtes — comme disent les Américains, et me rendre compte du milieu où j'avais été envoyée. J'étais là, depuis quelques instants, lorsque tout à coup, je ressentis un choc violent, j'eus un mouvement en avant, mes mains semblèrent s'incruster dans les bras de mon fauteuil et mes yeux demeurèrent fixés sur le corridor où venait de s'engouffrer une sorte d'apparition... un jeune homme

de haute taille, en costume de cheval, cravache à la main. Il était entré par la grille et avait passé rapidement devant moi. Son chapeau Morès, rejeté en arrière, laissait son visage à découvert... le visage vivant de M. de Myères ! Je demeurai à moitié foudroyée pendant quelques secondes, puis me levant toute chancelante, j'allai au concierge.

— Qui est ce jeune homme? demandai-je.

— Le baron d'Hauterive, me répondit-il.

Le fils de mon mari ! Est-ce que je ne l'avais pas vu !... Est-ce que je ne l'avais pas senti !

— Sa mère est ici depuis cinq semaines déjà, continua Louis. Pauvre dame. Elle était si malade lorsqu'elle est arrivée qu'on a dû la porter de la gare à l'hôtel. Maintenant elle marche seule et se promène tous les jours sur la terrasse ou dans le jardin. Une belle réclame pour les eaux de Bagnoles !

— Où est-elle logée?

— Au rez-de-chaussée... elle a l'appartement numéro 10.

Colette aussi ! là, tout près de moi ! A cet instant, le directeur s'approcha pour me conduire dans la salle à manger; je le suivis machinalement et je pris la place qu'il m'indiquait. L'immense salle était vitrée en partie. Sa lumière me causa une sensation désagréable, comme si elle tombait sur une blessure à vif. Je ne distinguai personne. Mes yeux demeurèrent rivés sur la porte avec le désir et l'appréhension de voir entrer Guy d'Hauterive. Je ne pus supporter longtemps cette tension, je quittai la table avant la fin du déjeuner. Je remontai chez moi et, par un curieux instinct, je m'enfermai à double tour. Comme cela m'arrive lorsque

je suis sous l'empire d'une agitation quelconque, je commençai à me promener, m'arrêtant de temps à autre pour toucher un objet ou le déplacer. Depuis que j'avais discipliné mon esprit à considérer la créature humaine comme un simple facteur, ma haine contre Colette s'était changée en pitié. J'étais sûre qu'elle aussi avait beaucoup souffert. Plusieurs fois même, j'avais eu le secret désir de la revoir. Je n'avais pas prévu, cependant, la double épreuve qui m'attendait ; la rencontre de la mère et du fils. L'existence de ce dernier m'était restée intolérable, comme une épine vivante au cœur. La nouvelle de sa mort eût certainement provoqué chez moi un soupir de soulagement. Pendant ces deux dernières années, au théâtre, au Concours Hippique, chez Ritz, à l'heure du thé, j'avais été hantée par la crainte de distinguer dans la foule un jeune homme ayant les traits de M. de Myères. Sa vue inopinée, sa ressemblance outrageante avaient provoqué en moi une colère de sexe, qui domina toute ma philosophie et, à ma propre horreur, me fit redescendre au niveau de la femme du harem, de la tente, de la paillote. Tout à coup, mes regards furent dirigés vers la Victoire de Samothrace. Elle avait l'air de venir au-devant de moi, les ailes joyeuses, le pas alerte. Sous ce rayon de lumière divine qu'émettait sa beauté, ma jalousie féminine m'apparut soudain, ville et mesquine, et ma pensée rebondit au delà. Je fus frappée de l'enchaînement des circonstances qui m'avaient amenée à Bagnoles. Il eût fallu être singulièrement stupide pour y voir le fait du hasard. J'avais été poussée vers Colette comme un pion sur l'échiquier. La raison de ce coup? Je ne la discernais pas

encore, mais il m'exposait à une rencontre douloureuse. Qu'est-ce qui m'empêchait d'y échapper ? En moins d'une heure, je pouvais refaire ma malle. Le train était là... à quelques pas, sifflant à mes oreilles, s'offrant à m'emmener où bon me semblerait. N'étais-je pas libre? Libre ? Non, j'étais retenue par la curiosité de juger de l'œuvre de ces quinze dernières années sur ma cousine, par la misérable vanité de me montrer, vieillie, oui, mais dans la plénitude de mes facultés, avec cette petite auréole que les succès littéraires m'ont donnée. Est-ce que je n'étais pas retenue aussi par le désir de revoir ce fils de M. de Myères, d'entendre le son de sa voix, de savoir jusqu'à quel point il était lui ! Et ces sentiments m'enchaînaient mieux que des liens matériels. Non, je ne m'en irai pas, la Providence en a décidé autrement. Dieu l'a voulu, Dieu le veut ! Quelle sécurité, quelle force dans cette conviction-là ! Brisée par la violence de l'orage intérieur que je venais de subir, je m'étendis sur la chaise longue et j'essayai de me familiariser avec l'idée de revoir Colette. Était-elle si malade que le concierge le disait ? Étais-je venue pour lui apporter la paix?... Ah ! je la lui donnerai coûte que coûte ! Je la revis avec son teint mat et chaud comme du velours blanc, ses magnifiques yeux noirs, sa bouche rieuse et bonne. Des souvenirs d'enfance et de jeunesse émergèrent de toutes les circonvolutions de mon cerveau. Ils me montrèrent une femme ardente, impulsive, mais franche et honnête. Comment ? Quand ? Où ? Ce triangle d'adverbes se reforma derrière mon front pour la cent millième fois. J'allais savoir enfin ! Et l'épreuve nouvelle n'était peut-être, comme tant

d'autres, qu'un bienfait déguisé! De quelle manière la Providence a-t-elle arrangé notre rencontre ? Colette viendra-t-elle à moi? Irai-je à elle? Cette question à peine formulée, on frappa à ma porte. C'était un des grooms.

— De la part de madame la baronne d'Hauterive, dit-il en me présentant une lettre sur un plateau.

L'écriture informe et fine, reconnaissable entre mille, me causa un violent battement de cœur. Elle savait donc, elle aussi, que nous étions sous le même toit! Et voici ce qu'elle m'écrivait: « Antone, il y a huit jours que madame Lima, la femme du directeur, m'a annoncé l'arrivée de Jean Noël, et elle m'a appris qu'il s'appelait de son vrai nom madame de Myères! Je suis encore sous le coup de cette révélation et je t'ai attendue avec une angoisse mêlée de joie que tu ne saurais concevoir. Toi, le romancier dont les livres m'ont si profondément remuée! C'est trop beau! trop inouï! J'en ai oublié tout le reste. Dieu nous réunit après quinze ans! Je devine ce que cette grâce me présage. Je suis venue à Bagnoles chercher des forces pour supporter l'opération d'une tumeur qui doit être faite dans les premiers jours de septembre. Il dépend de toi que j'affronte la mort sans terreur. Accorde-moi cette entrevue que je t'ai si souvent demandée en vain. Madame de Myères pouvait être implacable, Jean Noël doit savoir pardonner. C'est à lui que je m'adresse. Voudra-t-il me recevoir demain dans l'après-midi? et à quelle heure ? »

Des larmes jaillirent de mes yeux et ces larmes versées pour Colette me rafraîchirent le cœur comme une rosée.

Je répondis aussitôt : « Jean Noël t'attendra demain à quatre heures. Viens sans crainte ». Je m'étonnai un peu qu'elle eût fixé le lendemain au lieu du jour même. N'était-ce pas prolonger inutilement notre fièvre? Mon billet expédié, j'éprouvai un impérieux besoin de grand air. Je mis mon chapeau pour aller faire une promenade de reconnaissance. Au sortir du Grand Hôtel, je me trouvai dans le décor de la veille, mais sous le soleil, il avait perdu quelque chose de sa beauté. La petite église, admirablement située, à laquelle on arrivait par un escalier monumental à double révolution, était en zinc gondolé. On l'eût crue faite avec des boîtes de sardines. Dans ce panorama admirable, elle choquait plus qu'ailleurs. Celui qui l'a construite n'a jamais eu le sens du culte catholique, ni le sens d'aucun art. Le paysage, par contre, me ravit. Il me sembla que cette station balnéaire se trouvait installée dans la clairière d'une immense forêt. Au bout de quelques minutes, j'arrivai à l'entrée d'une allée impénétrable au soleil, appelée prétentieusement : « Allée du Dante », et qui conduit à l'établissement. Je sentis tout de suite la qualité exquise de l'air. J'élargis mes narines pour en absorber davantage. Ces senteurs de mélèzes, de hêtres, de pins, me causèrent un bien-être instantané. La nature, si cruelle parfois, peut être bonne. Elle l'était en ce moment pour moi. Elle me donnait le parfum de ses meilleurs arbres, de son meilleur *champagne*. Sous son action, ma gorge se desserra, mon cœur et mon pas devinrent plus légers. Je débouchai dans un parc à l'entrée duquel se trouvaient l'établissement et un hôtel nouvellement construit, je m'assis sous la véranda et je pris mon thé, regardant anxieu-

sement à droite et à gauche, m'attendant à voir émerger Guy d'Hauterive d'une allée ou d'une autre. Le soleil disparut de bonne heure, derrière la hauteur boisée, et l'humide fraîcheur qui lui succéda m'obligea à rentrer. Après m'être orientée, je suivis une route différente. Elle me conduisit au bord du lac, sur un pont de pierre, et, de là, dans le jardin du Grand Hôtel dont la façade était encore chaudement éclairée. Je montai lentement le large escalier et j'arrivai sur la terrasse entièrement déserte, sauf pour une figure de femme étendue sur un fauteuil. Je fis quelques pas dans sa direction, puis tout à coup, saisie jusqu'au cœur, je m'arrêtai.

— Colette !

— Antone !

La reconnaissance avait été simultanée.

Madame d'Hauterive avait jeté mon nom comme un appel. Elle fit un effort pour se lever et retomba en arrière. J'allai à elle et je mis ma main sur la sienne.

— Me voici, lui dis-je.

Ses yeux se remplirent de larmes.

— Je suis heureuse de te revoir, murmura-t-elle.

J'avançai une chaise et je m'assis.

Colette avec des cheveux presque blancs, une pâleur de condamnée, des lèvres sans un vestige de couleur ! Cette vue souleva une onde de pitié dans mon âme.

— J'ai appris, dis-je, que les eaux de Bagnoles t'ont fait grand bien.

— Oui, je ne pouvais pas marcher quand je suis arrivée. A Lourdes, on me considérerait comme une « miraculée ». « Une miraculée ! » je le suis vraiment, puisque tu es là, ajouta-t-elle en baissant la voix...

Et avec une fugitive rougeur :

— Veux-tu que nous allions chez moi ?

Je fis un signe de consentement. Elle se leva, non sans difficulté, et d'un pas lent elle me dirigea vers l'extrémité de la terrasse où se trouvait son appartement. Aussitôt dans le salon, elle se tourna vers moi, me regarda profondément pendant quelques secondes.

— Tu es bien, toi, fit-elle, je suis contente...

Puis, obéissant à une de ses irrésistibles impulsions, elle me jeta les bras autour du cou et se pressa contre moi.

— Antone ! pardon ! pardon ! répéta-t-elle avec un accent passionné.

Il lui était arrivé souvent de me demander ainsi pardon, après quelque emportement ou des paroles injustes. Chose curieuse, cet acte me rendit la sensation de son corps jeune, secoué de sanglots, et, oubliant l'offense cruelle, je l'entourai de mes bras, je la berçai comme autrefois, en lui disant : « Tais-toi, tais-toi... ce n'est rien ! »

Je revivais une minute ancienne probablement. N'ai-je pas raison de dire que nous sommes des merveilles ?

Visiblement épuisée, elle se laissa choir dans un fauteuil, et me désignant un siège :

— Assieds-toi... veux-tu ?

Elle était enveloppée dans un manteau de taffetas noir, tout garni de mousseline de soie. Il mettait en relief sa tête fine comme un camée, son visage ravagé par la maladie, où les yeux, pleins de lumière intense, jetaient encore de l'éclat.

— Comme tu es bonne ! Serais-tu devenue croyante ? me demanda-t-elle naïvement.

— Oui, profondément,

Sa physionomie eut une expression de joie.

— Je ne m'étonne plus, alors.

— La vie m'a donné la foi.

— La vie ! Elle a failli me l'enlever souvent. Oh ! bien souvent, dit-elle avec amertume.

— Parce que tu ne l'as pas regardée assez longtemps,

— Peut-être. En tout cas, c'est sûrement Dieu qui nous a réunies ici. S'il m'a condamnée à mourir, il me devait cela en vérité.

— Mourir ! On ne meurt pas pour une opération.

— Non, pas toujours, fit la pauvre femme avec un sourire nerveux...

Puis me regardant à nouveau :

— Et c'est toi... ce Jean Noël... à qui j'ai été si souvent tentée d'écrire ! A ton âge, devenir un romancier... te faire un nom ! Rien ne m'a jamais causé une telle surprise.

— J'en suis étonnée moi-même.

— Tu vois, dit Colette avec un accent ému, on peut faire des choses bonnes ou mauvaises dont on se serait cru incapable.

— Je le sais.

— Et tes romans ! ils m'émouvaient, me troublaient comme aucuns ! Certaines phrases semblaient écrites pour moi !

— Elles l'ont peut-être bien été, à mon insu, la vie nous est encore si inconnue.

Colette se leva, alla prendre sur une table un volume à couverture jaune, mon dernier bouquin.

— Regarde, comme celui-là a été lu attentivement,

dit-elle en me montrant des pages tournées, marquées.

Puis, l'ouvrant à un certain endroit, elle me désigna un paragraphe.

— Tu crois vraiment cela ? me demanda-t-elle avec un regard anxieux..

— Absolument.

— Tant mieux ! tant mieux ! Alors je puis tout te dire.

Une instinctive peur de la souffrance domina le désir, le besoin que j'avais de savoir.

— Oh ! pas de confession, m'écriai-je, à quoi bon ?

— A décharger la mémoire de Guy, à me rendre moins odieuse. Tu as cru sans doute que j'avais exercé ma damnable coquetterie sur ton mari pour te l'enlever et que notre liaison avait duré des années ?

— Pouvais-je croire autre chose, après la lecture de ce billet, qui m'apprenait que Guy était le fils de M. de Myères ?

Le regard de Colette vacilla.

— C'est vrai. Eh bien, nous n'avons pas été aussi indignes. Dans notre faute, il n'y a eu aucune préméditation, — la justice tient compte de cela. — Tu te souviens, autrefois, il existait entre M. de Myères et moi une bonne camaraderie, trop familière peut-être. Il avait le curieux pouvoir d'exciter ma verve. Je ne faisais et ne disais jamais autant de sottises que lorsqu'il était présent. Je l'amusais et il prenait plaisir à me taquiner. Pour lui, pour vous tous, je n'étais qu'une créature brillante, gâtée, dont les paroles et les actes ne tiraient pas à conséquence. Ne m'aviez-vous pas sur-

nommée « la linotte » ? Ça peut sentir et souffrir tout de même, une linotte, fit madame d'Hauterive, avec une ébauche de sourire. Un jour, chez toi, à Chavigny, Guy se disposait à partir pour la chasse. Il était à cheval, au bas du perron, échangeant avec nous quelques gais propos d'adieu. Poussée, par je ne sais quel esprit, je posai tout à coup mon pied sur son étrier droit. « Emmenez-moi », lui dis-je follement. « Je vous enlève ! » répondit-il, et se baissant, il mit son bras autour de ma taille, me souleva à la hauteur de sa selle en me donnant un baiser qui, destiné à ma joue, toucha le coin de ma bouche, puis il me reposa à terre. Ce fut fait si lestement, avec tant de force et de grâce, que vous vous mîtes à applaudir.

— Je m'en souviens, dis-je, non sans un léger serrement de cœur.

— C'était ma chute que vous applaudissiez, ton propre chagrin. Si vous aviez su, comme vous auriez pleuré !... Mais vous ne saviez pas ! Voilà les choses qui confondent ma raison, qui ébranlent ma foi !

— Elles éclairent la mienne, au contraire.

Les mains de Colette devinrent nerveuses.

— Un proverbe italien affirme qu'un baiser donné n'est jamais perdu. Eh bien, celui-là ne le fut pas. M. de Myères m'avait embrassée des centaines de fois. Qu'y avait-il en moi, dans l'atmosphère, à ce moment précis pour que ce baiser rapide et banal me saisît et m'atteignît si profondément ? je me le suis demandé souvent. Il agit à la manière d'un poison, d'un philtre. La présence de Guy commença à me troubler. Ses regards, ses paroles, sa poignée de

main m'impressionnèrent de plus en plus. Il s'aperçut vite de ce changement et, sans songer à mal, s'amusa à jouer avec ma sensibilité éveillée. Il m'exaspéra. Je le défiai de la manière la plus folle, la plus imprudente. Je me croyais si bien protégée par mes principes, par l'affection que j'avais pour Henri, par mon amitié pour toi ! Le malheur est que nous ne connaissons pas les forces de la nature et que nous considérons la vie d'une manière trop idéale.

— C'est parfaitement juste ce que tu dis là.

— Oh ! j'ai tant réfléchi... après, fit Colette avec un accent d'amertume,

— La science nous aidera à mettre les choses au point.

— Dieu le veuille !... Et puis en me traitant comme une enfant gâtée, vous m'aviez tous empêchée de me prendre au sérieux. Je ne croyais ce fleurtage dangereux ni pour moi, ni pour Guy. Je comptais sans les circonstances. Elles nous ont trahis perfidement. A l'automne, M. de Myères vint seul aux Rochelles. En tombant de cheval tu t'étais cassé le bras. Tu préféras rester à Chavigny.

— Oui, je me rappelle que Guy ne voulait pas me quitter. J'ai dû insister pour qu'il partît seul.

— Tu vois ! tu vois ! fit madame d'Hauterive en froissant ses mains jointes.

— Je vois, ma pauvre amie, que nous sommes menés !

— Dans la première semaine de son séjour aux Rocheilles, nous allâmes passer l'après-midi chez les de Lagny, oncle Georges, tante Lucie, les de Montbrun, M. de Myères et moi. Henri fut naturellement

retenu à la maison. Le temps devint si menaçant que l'on ne voulut pas nous permettre de repartir. Cette couchée improvisée nous mit tous en gaieté. Deux seules chambres étaient libres au château, on les donna aux de Montbrun et on nous logea dans le pavillon au bout du parc. Oncle Georges et tante Lucie au premier, Guy et moi au rez-de-chaussée...

Ici Colette s'arrêta, des ondes d'émotion passèrent sur son visage, ses lèvres s'agitèrent sans pouvoir prononcer une parole.

— Et ce fut là?... dis-je alors avec la pitié d'un confesseur.

Ma cousine inclina la tête.

— Ce fut là!... continua-t-elle d'une voix sourde. Et tout contribua à cette abominable faute! une folle partie de *poker*... le champagne... l'orage qui éclata avec une violence extraordinaire, beaucoup d'autres choses encore sans doute... car je n'étais point mauvaise, n'est-ce pas? me demanda-t-elle avec un accent pathétique...

— Assurément non. Il y avait cependant en toi des éléments dangereux.

— Je les ignorais. Quand je me reporte à cette époque, il me semble que j'étais un bébé. On m'avait mariée, très bien mariée, je dois le dire, mais ce bon et beau garçon d'Henri n'avait réussi à m'inspirer qu'une grande amitié. J'avais toujours besoin d'émotion, d'excitement, je voulais me sentir vivre. Instinctivement peut-être, je cherchais l'amour. comme toutes les créatures humaines. Aux unes il est permis, aux autres défendu. Pourquoi? Ah! j'en aurai demandé de ces pourquoi dans ma vie! fit

Colette avec quelque chose de son ancienne drôlerie. L'amour ! mais Guy ne m'a jamais aimée. Il ne m'a pas prise au sérieux, lui non plus ! Il m'en voulait même de l'avoir tenté à te tromper.

— Cela ne m'étonne pas, l'homme faible rejette toujours sa faute ou son insuccès sur les autres, répondis-je avec une rancune involontaire.

— Son indifférence exaspérait ma passion, ses remords visibles provoquaient ma colère... Quelle paire d'amants nous faisions ! dit madame d'Hauterive avec ironie. Dans ton premier roman tu as décrit les souffrances de la maîtresse, comment les as-tu devinées, toi qui étais la femme ?

— Par intuition probablement.

— Eh bien, je les ai toutes vécues. Six mois après la naissance de Guy, une scène cruelle, provoquée sans doute à dessein, par M. de Myères, me donna le courage de rompre. Il partit pour l'Algérie avec toi. J'engageai Henri à quitter Paris tout à fait et je me confinai aux Rocheilles. Là, je me serais mangé le cœur de remords et d'ennui, si la Providence ne m'avait envoyé un prêtre d'élite, un homme qui connaissait la nature humaine, un guérisseur d'âme. Il ne m'imposa ni pénitences, ni prières. Il m'obligea à détourner ma pensée de moi-même, à la reporter sur les autres. Il m'y aida en ouvrant mes yeux à l'ignorance de nos paysans, au manque d'hygiène et de propreté qui décime nos campagnes. Sous sa direction je commençai autour de nous une œuvre de civilisation qui me passionna de plus en plus. Je devins cette châtelaine moderne, qui excita si souvent vos railleries. Cette phase nouvelle que

vous appeliez « la conversion de Colette », était l'expiation de Colette ! Tu as maintenant la clé de mes bizarreries apparentes, de mon accueil inégal, de ma manière d'être avec ton mari. Sa présence me fut longtemps intolérable. Il s'ingéniait à me l'épargner. La divergence de ses opinions politiques avec celles d'Henri créa entre eux un refroidissement qui allégea mon fardeau. J'échappai à l'amour, mais non au remords... l'existence de Guy le rendait vivant. Oh ! vois-tu... on parle toujours d'honnêteté à la femme... jamais d'honneur. On ne lui enseigne rien de ce qu'elle devrait savoir. Si on l'impressionnait avec cette idée qu'elle est responsable devant la société tout entière de l'intégrité de la race, elle se sentirait plus grande, plus sacrée, elle ne ferait pas si bon marché d'elle-même.

— Tu as bien raison, elle n'a pas conscience encore de ce qu'elle est dans la nature, de ce qu'elle pourrait être dans la vie.

— M. de Myères adorait cet enfant... reprit madame d'Hauterive d'une voie émue ; il me suppliait souvent de le lui amener. Je n'osais pas refuser. Avant de tomber malade, il m'avait écrit pour m'en prier avec une insistance curieuse, qui était peut-être un pressentiment. En lui annonçant mon arrivée à l'hôtel V..., je lui demandais de mieux veiller sur ses expressions, ajoutant qu'à sa dernière visite il m'avait terrifiée et que l'enfant, très développé, pourrait se souvenir plus tard... Si tu te rappelles, il n'y avait pas un mot d'amour dans ce billet.

— C'est vrai, mais je n'ai vu que le fait.

— Le fait... répéta madame d'Hauterive. Oh !

Antone je suis surprise que cette révélation ne t'ait pas tuée du coup.

— Ma tâche n'était point achevée, probablement. Mais comment avais-tu connu la mort de M. de Myères? Je ne me le suis jamais expliqué.

— Ne le voyant pas paraître à l'heure indiquée, j'envoyai le groom de l'hôtel V... demander au cercle s'il était absent, et là, il apprit la catastrophe. Je courus chez toi, tu te souviens du reste... Si tu m'avais accordé cette entrevue que je t'ai demandée pendant cinq ans, tu aurais moins souffert!

— Non, car je n'étais pas prête à t'entendre.

Colette me regarda avec une expression soudainement troublée, son regard s'emplit d'angoisse, ses lèvres eurent un frémissement nerveux.

— Antone... dit-elle enfin d'une voix assourdie, Guy est ici, avec moi.

— Je le sais, répondis-je tranquillement. Je l'ai vu ce matin.

— Tu l'as reconnu! dit madame d'Hauterive, les yeux agrandis par l'effroi.

Je fis un signe de tête.

— Et tu es là?

— Je suis là par la volonté de la Providence. Il lui a fallu quinze ans pour m'y amener.

— C'est vrai, murmura Colette.

— Elle travaille lentement, mais sûrement. Aujourd'hui, je sais que toutes deux nous avons vécu nos destinées. Il ne m'appartient pas de juger de ta responsabilité. Dans tout ce que tu m'as confessé je ne distingue que l'action d'une force supérieure et je vois cette transmutation du mal en bien qui doit

toujours se faire ici ou ailleurs. Sans ce que tu as appelé « cette abominable faute », tu serais restée une femme frivole et inutile. Ton repentir a mis en activité des qualités que personne ne soupçonnait. N'as-tu pas accompli des miracles, dix lieues à la ronde des Rocheilles? Quant à moi, si je n'avais pas été déracinée, j'aurais végété dans un petit appartement de Paris, mal vieilli.

— Et tu ne serais pas devenue Jean Noël !

— Le monde n'y aurait rien perdu; mais moi, je n'aurais pas connu la joie du travail intellectuel, je n'aurais pas acquis le sens de la vie, il est sans prix. Je considère que ton épreuve a été plus dure que la mienne.

— N'est-ce pas? oh ! n'est-ce pas? fit avidement madame d'Hauterive.

A ce moment, le bruit d'un pas sur la terrasse nous saisit l'oreille et le cœur, et, dans le silence poignant qu'il produisit, Guy d'Hauterive parut sur le seuil de la porte-fenêtre. Les paupières de Colette s'abaissèrent sous la pression de la honte, une onde de sang pâle envahit son visage. Cette seconde dut être une des plus cruelles de sa vie.

Le jeune homme me regarda un instant.

— Madame de Myères ! s'écria-t-il. Je vous reconnais !

Sa voix aussi ! La voix muette depuis quinze ans !

— Vous me reconnaissez, parce que vous saviez que je devais arriver probablement, dis-je avec un effort désespéré pour dominer mon émotion.

— Non, non ! Il y a un portrait de vous aux Rocheilles, dans le cabinet d'oncle Georges et puis

vous m'avez donné trop de bonbons et de jouets pour que je puisse vous oublier. Je vous ai même réclamée souvent, n'est-ce pas, mère ?

— En effet, répondit Colette.

— Plus tard, j'ai appris qu'il y avait eu des dissentiments, une brouille de famille et que vous voyagiez. Vous, par exemple, vous ne m'auriez jamais reconnu !

Pas reconnu ! Grand Dieu !

— Reconnaître un enfant de dix ans dans un homme fait, c'est plus difficile, dis-je.

— Je le crois ! répondit Guy avec un éclair d'orgueil.

Puis tirant un fauteuil, il l'approcha du mien.

— Alors, vous êtes Jean Noël ! Savez-vous que c'est moi qui ai apporté aux Rocheilles votre premier roman ! Il y a causé des discussions sans fin. Personne n'était d'accord sur le sexe de l'auteur. Nous ne nous doutions guère qu'il était de la famille ! Et c'est à Bagnoles, entre tous les endroits du monde, que nous devions apprendre son vrai nom et notre parenté avec lui ! Jamais je n'ai vu mère si surexcitée. A propos, j'espère que vous avez fait la paix ?

— Elle eût été faite, il y a longtemps, si je n'avais pas vécu en nomade et un peu en égoïste.

— Eh bien, vous voici de nouveau capturée par la famille. Nous ne vous laisserons plus échapper et j'ai idée que nous deviendrons une paire d'amis, ajouta-t-il avec un sourire.

Mon cœur s'arrêta de battre... le sourire de M. de Myères, aussi !

— Tout est possible, balbutiai-je.

Sous ce babillage, il y avait un tel courant de sensations pénibles, de souvenirs douloureux, que l'air ambiant devenait suffocant. Je me levai, Colette m'imita.

— Oh ! madame de Myères, restez donc encore un moment ! s'écria Guy. Laissez-moi vous voir, au moins !

— Demain, demain, nous nous verrons, répondis-je hâtivement.

— Demain, non... je pars pour Houlgate. Je serai absent deux ou trois jours, dit-il avec une nuance d'embarras. Mère est si bien que je n'ai aucun scrupule de la laisser, et maintenant que vous êtes là, je m'en irai tout à fait tranquille.

— Vous le pouvez.

— A mon retour, nous causerons, n'est-ce pas ?

Il me tendit la main. Je fus obligée de lui donner la mienne. Il la porta à ses lèvres... Ce baiser tomba en moi et y produisit comme une onde d'exquise souffrance qui me fit frissonner. Je rencontrai les yeux de Colette. Ils étaient si pleins de muettes supplications que, spontanément, je mis mon bras autour de son cou, ma joue contre la sienne — une caresse d'autrefois.

— Le plus douloureux est passé, lui dis-je à l'oreille.

Puis, tout haut, j'ajoutai :

— Au revoir... à demain.

Malgré mes protestations, Guy voulut m'accompagner jusqu'à l'ascenseur.

— J'arrivai chez moi, tremblant de la tête aux pieds, comme un cheval qui, sous l'éperon du maître, viendrait de franchir un obstacle redouté.

Bagnoles-de-l'Orne.

La confession de ma cousine a eu sur moi un curieux effet. Elle a été une sorte d'éprouvette et je ne suis pas précisément fière des résultats. Il ne m'a point été indifférent d'apprendre que sa liaison avec M. de Myères n'avait été que de courte durée. Ma vanité souffre moins. Par moments, je me sens joyeuse, presque... puis... j'entends à nouveau ses paroles : « tout contribua à cette abominable faute, une folle partie de *poker*, le champagne, l'orage qui éclata avec une force extraordinaire », et je la vois épeurée, s'abattant sur sa poitrine, lui, l'enserrant de ses bras, la retenant... oh ! il l'a retenue naturellement ! Je vois... je vois avec cette puissance de vision que Jean Noël a acquise, et un tourbillon de colère renverse tout dans mon âme. Je ne lui en veux pas, à elle, à lui seulement. Et cette ressemblance ! De près, elle est peut-être moins saisissante. Le front ample, le nez, le menton rappellent le père de ma cousine, mais les cheveux bruns, la moustache fauve, l'ombre qui veloute le coin des yeux bleus, la bouche fine et sensuelle, le sourire et la stature ! Tout cela est de M. de Myères. Ne faut-il donc pas de l'amour, beaucoup d'amour, pour se reproduire ainsi ? Je suis à me demander cela, et une flamme douloureuse me monte au visage. Toute la vie, ici-bas, la créature humaine fait des efforts pour se tenir debout moralement ; il en est qui meurent sans y avoir réussi. Je viens certainement de retomber à quatre pattes, et c'est cette misérable fémi-

nité qui en est cause. N'importe ; je me relèverai. Debout ! debout ! *Sursum corda !*

Hier et aujourd'hui, j'ai passé une partie de l'après-midi avec Colette sur la terrasse de l'hôtel. Pauvre femme ! Son sang, autrefois si riche, semble irrémédiablement appauvri, sa splendide vitalité à jamais détruite. Telle que, dans sa souffrance et son affliction, elle m'a paru plus intéressante que jadis. Son charme ne l'a pas abandonnée et ses mouvements alanguis ont retenu leur grâce. Avec sa robe de mousseline de soie noire toute plissée, à devant flottant, son collier de perles, le manteau élégant jeté sur ses épaules, elle était délicieuse. Je le lui ai dit, et le compliment a amené une expression de plaisir sur son visage.

— Une linotte grise, tu vois, fit-elle avec un sourire mélancolique, en touchant ses beaux cheveux ondulés.

Dans ces premières heures de notre réunion, l'absence de Guy a été un soulagement pour toutes deux. La causerie s'est engagée entre nous avec quelque difficulté. Nous avions tant à nous dire, que nous ne savions par où commencer. Ensuite, nous nous sentions loin, très loin l'une de l'autre. Par moments, nous nous regardions sans parler, étonnées d'être devenues aussi étrangères. Les fils de nos vies semblaient ne pas pouvoir se rejoindre à travers les tissages de ces quinze dernières années, et puis imperceptiblement, le merveilleux travail s'accomplit. Colette me parla avec un sentiment profond de la mort de son mari, de ses regrets. Elle est veuve depuis trois ans. Henri et son frère Georges, les jumeaux d'Hauterive, comme on les nommait, ne s'étaient jamais séparés.

Ce dernier a consacré sa vie, sa science, à l'amélioration du domaine familial. Il y travaille encore avec l'aide d'un chef de culture. Robert, le fils aîné de ma cousine, est un brillant officier de cavalerie. Elle espère qu'il sera plus tard le châtelain des Rocheilles et y continuera l'œuvre de son père et de son oncle. Les confidences de Colette concernant la famille s'arrêtèrent là. Je sentis qu'elle n'osait pas mentionner Guy. J'avais un curieux désir de savoir quelque chose de lui, de son caractère, je l'amenai dans la conversation. La mère eut un joli regard de remercîment.

— Jusqu'à présent, tout a bien été pour lui, dit-elle d'une voix un peu assourdie. Il a passé ses examens d'une façon brillante. Après son service militaire, il a fait un voyage de dix-huit mois autour du monde, il est resté une année au haras du Pin. Maintenant, il suit en amateur les cours de l'école de Grignon. Je rêve pour lui d'une grande exploitation agricole en France ou en Tunisie. Il a hérité de la fortune entière de sa marraine, mais, jusqu'à l'âge de trente ans, il ne peut toucher que la moitié des revenus. Il est assez bien partagé pour laisser les Rocheilles à son frère, ajouta madame d'Hauterive en rougissant légèrement, et il le fera, je n'en doute pas.

J'ai compris que cet arrangement allégeait sa conscience.

— Est-il bon pour toi? demandai-je.

Le visage de Colette s'éclaira de tendresse.

— Parfait! Une fille ne saurait avoir plus de soins et de prévenances.

— Il a l'air intelligent.

— Il l'est! oh! il l'est! et brave et fort!

— Il a le menton carré de ton père ?

— Oui, tu l'as remarqué ? C'est sur ce trait que j'arrête toujours mes yeux. Il ne sera pas faible, lui ! ajouta la pauvre femme avec une expression d'orgueil.

D'un accord tacite nous remontâmes hâtivement le cours des années pour arriver à notre jeunesse. Là, nous nous retrouvâmes tout à fait. Une foule de jolis souvenirs, emmagasinés je ne sais où, se réveillèrent les uns après les autres et chassèrent le fantôme qui était entre nous. Avec cette faculté de dédoublement que j'ai acquise, madame de Myères causait et Jean Noël voyait le cirque de verdure savamment nuancée, le lac moiré par la lumière, la terrasse blanche abritée par un groupe d'arbres, et dans ce décor d'harmonieuse mélancolie... deux vieilles femmes, réunies après quinze années de séparation, marchant lentement, évoquant le passé, y puisant un moment de joie et d'oubli. Le romancier se rendait compte du temps et des forces que représentait cette seule petite scène humaine et comme toujours, il était saisi d'admiration devant l'œuvre du maître.

— Oh ! nous étions des créatures saines et bonnes, ajouta Colette, après avoir feuilleté une ou deux pages de notre jeunesse.

— Un peu inquiétantes, toutefois, avec notre coquetterie précoce, répondis-je en souriant. N'est-ce pas toi qui, la première, as eu l'intuition de la laideur des dessous de ce temps-là et qui as fait le coup d'État des chemises ?

— Le coup d'État des chemises ?

— Absolument. Un beau jour tu t'avisas, devant ton miroir sans doute, qu'elles étaient affreuses. Tu

me proposas de supprimer les manches et de les raccourcir. Tu peux revendiquer l'idée de la transformation qui devait se faire beaucoup plus tard. Nous l'exécutâmes en cachette et son effet nous ravit. Malgré nos précautions pour en retarder la découverte, ta mère trouva notre nouveau modèle dans ta commode. J'étais présente. Elle demanda à la femme de chambre ce que c'était.

» — Le linge de mademoiselle, répondit Françoise.

» — Ça ! s'écria-t-elle avec une expression qui me fait encore rire.

» Et tenant entre le pouce et l'index le corps du délit, elle se tourna de mon côté :

» — Peux-tu m'expliquer ?

» — Oui, ma tante, fis-je promptement. Colette et moi voulons arranger toutes nos choses de dessous, elles sont hideuses et nous dépoétisent.

» Le mot parut si comique à ta mère qu'il fit tomber sa colère, mais nous n'en fûmes pas moins sermonées et défense nous fut faite de jamais toucher à notre trousseau.

Colette rit de bon cœur.

— Oh ! je me souviens, je me souviens ! Toi non plus, tu ne voulais pas être dépoétisée ! N'as-tu pas assez souvent reproché à ma pauvre tante de t'avoir mise en camisole jaune pendant ta rougeole ? Je me demande d'où pouvait venir, à deux petites provinciales telles que nous, ce besoin d'élégance. Tu nouais des rubans partout. Tu changeais sans cesse les meubles de place dans ta chambre.

Les carrés de moquette, qu'on plaçait alors devant chaque siège des salons, t'horripilaient particulière-

ment. Un jour, chez une vieille dame où l'on avait eu l'imprudence de nous conduire, tu te mis à pousser avec le bout de ton pied, sous chaises et fauteuils, tous les petits tapis. Je t'imitai et en un clin d'œil le parquet luisant se trouva nu. La maîtresse de la maison à demi aveugle ne s'était pas aperçue de notre exécution, mais ta mère l'avait vue et jusqu'à la maison nous fûmes grondées. Il n'y a pas là à dire, nous étions deux modernistes nées. Du reste, tu es demeurée dans le mouvement.

— Dieu merci ! Je m'intéresse au progrès de la science, aux découvertes, à l'avenir de ce monde comme si je devais y vivre pendant des siècles. Le jour seulement où ma barque ne pourra plus suivre, je serai contente de partir.

Ma cousine me rappela le grenier où nous passions les jeudis pluvieux, le cher grenier plein de choses hétéroclites, de vieux meubles, avec lesquels nous faisions des salons, et certain coffre en bois de cèdre qui renfermait des robes d'arrière-grand'mère que nous endossions pour jouer la comédie.

— La comédie était ton fort, ajouta Colette. Quand je pense aux histoires que tu imaginais, aux aventures que tu prêtais à Robinson Crusoë — ton héros favori — je ne devrais pas m'étonner que tu sois devenue un romancier. Jean Noël existait déjà en toi.

— Il existait même depuis longtemps peut-être. Ai-je assez rêvé de grands voyages, de liberté ? Est-ce que je n'allais pas me planter devant les baraques de saltimbanques avec l'espoir d'être volée ? La diligence de Paris à Genève — Caillard et Compagnie — me fascinait, je m'échappais pour voir changer ses chevaux.

Personne ne se doutait à quel point j'étais tentée de me faufiler sous les banquettes. Il me semblait qu'elle devait conduire les gens vers des pays merveilleux. Je les ai faits les longs voyages, je l'ai la liberté, ma malle n'est pas plus longue à boucler qu'une tente à plier. Vois-tu, j'imagine que nous arrivons avec des cerveaux impressionnés pour nos destinées respectives. Nous commençons à les vivre par des instincts, des goûts prononcés, des aspirations, des désirs, et la vocation se dessine. Le futur nous affecte quelquefois. Nous pouvons sentir et souffrir d'avance.

Madame d'Hauterive parut soudainement troublée, elle me regarda, ses yeux se remplirent de larmes jusqu'au bord, et les larmes l'embellirent comme jadis.

— C'était donc cela! murmura-t-elle.

— Quoi? demandai-je étonnée.

— Un jour, tu t'es précipitée dans le cabinet de mon père, ta poupée entre les bras en criant : « Monsieur, monsieur! une méchante femme m'a volé mon mari! » C'était un jeu, mais tout à coup tu t'es mise à sangloter, on a eu toute les peines du monde à te calmer. Antone, cette méchante femme... ce devait être moi!

Je mis affectueusement ma main sur celle de ma cousine.

— Eh bien, cet épisode, que j'avais oublié, te décharge encore à mes yeux.

— La vie est cruelle, abominable! s'écria madame d'Hauterive. J'ai compris plus tard tes révoltes généreuses.

— Mes révoltes d'ignorante, fis-je en souriant. Oh! je n'en suis pas fière! Une réponse de notre vieille

Marianne m'est souvent revenue à la mémoire. Un jour, en m'entendant répéter ma phrase habituelle : « Si j'étais Dieu, je ferais ceci, je ferais cela », elle eut un clignement d'yeux moqueur. « Vous n'êtes pas mauvaise, mademoiselle, me dit-elle, mais je préfère encore être dans les mains du bon Dieu que dans les vôtres ! » Elle avait joliment raison !

— Malgré ton optimisme, tu ne peux nier qu'il n'y ait en ce monde des griffes, des dents, des poisons, des microbes, des horreurs sans nom.

— Il y a beaucoup de douleur, je le sais. Mon cœur saigne constamment pour l'un ou pour l'autre. Cependant, j'ai acquis la conviction que les épaules sont taillées pour chaque fardeau, et que la souffrance est nécessaire.

— La souffrance nécessaire ? Tu crois ? demanda madame d'Hauterive.

— Absolument. Tiens, dans mes romans, je n'ai pas pu réussir à faire de la grandeur sans cela. Pour amener mes héros à donner leur pleine mesure, j'ai dû mettre souvent leurs âmes sous la pression de forces inférieures, me servir de l'envie, de l'ingratitude, de la passion, de toutes sortes de vilains sentiments, et j'ai obtenu de splendides réactions morales. Un jour, j'ai été fascinée par le travail d'un peintre aux prises avec le roux d'une chevelure de femme. Il avait sur sa palette du noir, du rouge, du vert, de l'ocre, et il y trempait délicatement son pinceau... comme au hasard. Je devinais une lutte secrète et violente entre ces tons divers, puis, peu à peu, je ne sais par quelle magie — l'artiste lui-même m'a avoué qu'il l'ignorait — ils se sont fondus, et la belle note

juste a éclairé la toile, « ça y était ». Voilà comment la nature procède pour arriver à l'harmonie, j'imagine. Voilà comment elle nous travaille. Elle a toute l'éternité, nous aussi, par conséquent, mais un jour « ça y sera ! »

— Que de choses tu as apprises ! fit Colette avec une expression d'étonnement.

— Il fallait que j'en apprisse beaucoup pour acquérir la foi !

A ce moment, on remit un télégramme à ma cousine. En le parcourant, ses lèvres se contractèrent légèrement.

— De Guy, me dit-elle. Il demande s'il peut rester jusqu'à samedi. Tous les mêmes ! Et je te vantais sa force de caractère ! Il est retenu à Houlgate, par une femme dont-il est passionnément épris depuis deux ans, une femme du monde, je soupçonne. Je la déteste. Du reste, je suis sûre que je détesterai mes belles-filles.

— Oh ! Colette ! me récriai-je.

— Les mères sont jalouses aussi, je crois.

— C'est bien là le malheur. L'évêque de Genève, monseigneur Mermillod, me disait un jour qu'il était sans cesse étonné de voir des femmes bonnes chrétiennes, d'une haute piété, devenir les ennemies acharnées de leurs belles-filles, perdre tout sentiment de justice. Je lui expliquai que c'était une jalousie de sexe. Il demeura tout saisi, puis après avoir réfléchi, il reconnut que j'avais raison.

— Une jalousie de sexe ! impossible !

— Eh non, ma pauvre amie. Chez la femme, l'amour n'est que de la maternité en fleurs, et la maternité, de l'amour en fruit.

— Alors, c'est la nature qui est coupable. Oh ! je lui en veux à celle-là !

Je me mis à rire.

— Tu as tort, elle place toujours le remède à côté du mal. Dans la maternité, par exemple, il y a l'abnégation, le dévouement. Vouloir le bien de son enfant est un sentiment banal, il faut arriver à le vouloir même par une autre. J'ai une foi telle au progrès de l'humanité, que je suis persuadée qu'il y aura un jour de bonnes belles-mères sur la scène de ce monde.

— Ah ! Antone, comme tu es changée !

— Je l'espère.

— Ce n'est pas seulement pour me rendre la paix que Dieu t'a amenée ici, c'est pour que tu me communiques un peu de la force et de la sagesse que tu as acquises.

Nous marchions, je pris le bras de Colette, je le passai sous le mien, et nous causâmes jusqu'au coucher du soleil. Je ne sais si, comme elle le dit, je lui ai transmis de la force, mais j'ai emporté, moi, une joie profonde et qui est arrivée au bon endroit. Je crois qu'il s'est passé quelque chose de bien joli sur la terrasse du Grand Hôtel de Bagnoles.

Bagnoles-de-l'Orne.

Guy est revenu d'Houlgate visiblement heureux. Il y avait dans ses yeux, autour de ses lèvres, une belle lumière vibrante, dans sa voix des notes de triomphe. Cela m'a causé une incompréhensible irritation. Sous

l'impulsion de sa joie intérieure, il a été ridiculement tendre avec sa mère et avec moi. Je me suis promis de le tenir à distance. Ce n'est pas facile. Cette force dominatrice qu'il a héritée de son père a presque toujours raison de ma volonté. Il a senti ma résistance, elle le pique au jeu. Il a résolu de s'emparer de ma personne au nom de la famille. Il ne tient aucun compte de ma froideur. Ma brusquerie l'étonne quelquefois pourtant. Il élève ses sourcils, me regarde fixement, puis l'irrésistible sourire reparaît sur ses lèvres et je me radoucis comme par miracle! L'idée lui est venue de m'appeler « marraine ». Colette, troublée, lui a fait aussitôt une remontrance.

— Il faut cependant que je l'appelle quelque chose, a-t-il répliqué gaiement : cousine est ridicule, madame de Myères trop solennel, maman vous rendrait jalouse. Du reste, le nom lui revient de droit puisqu'elle était la femme de mon parrain.

Nous ne pûmes rien répondre. Ce que je supporte le plus mal, ce sont les ironies de la destinée. Elles m'exaspèrent toujours. Celle-là m'est tout à fait désagréable... Ma plume vient de s'arrêter comme lorsque je ne suis pas de bonne foi avec moi-même... Est-ce qu'elle m'est vraiment désagréable?

Le lendemain de son retour, Guy est monté me faire visite. Après un coup sec et léger, il est entré comme chez lui. Le cadre petit et un peu bas du salon mettait, en un relief si saisissant, la ressemblance de sa haute figure avec celle de M. de Myères, que je fus suffoquée.

— Et me voici chez Jean Noël! fit-il avec un rire ému. Est-ce assez amusant!

— Tragiquement amusant, oui, pensai-je.

Il promena les yeux autour de lui avec curiosité, lut les titres de mes livres, examina mes photographies parmi lesquelles il reconnut celles de deux de mes héroïnes, s'amusa de mes gris-gris, envoya un baiser à la *Victoire de Samothrace*, toucha à tout comme ferait un garçon mal élevé, mais avec une familiarité où il y avait de la tendresse et du respect. Et je le regardais sans rien dire, émue, troublée, protestant intérieurement contre ce quelque chose de M. de Myères qui rentrait dans ma vie.

— On est bien ici ! fit-il en s'asseyant devant ma table à écrire, du reste comme dans tous les lieux où l'on pense et où l'on travaille. J'ai découvert cela.

— Une découverte qui vous fait honneur, dis-je subitement radoucie.

— N'est-ce pas? Oh ! vous verrez, je ne suis pas mauvais.

— Je l'espère pour votre mère.

— Où est le portrait de parrain ? me demanda-t-il au moment de partir.

— Ailleurs, ailleurs, répondis-je brusquement.

— C'est bien cela ! Chez une femme, le portrait que l'on ne voit pas est le seul qui compte.

— Vous en savez déjà bien long sur la femme, fis-je d'un ton moqueur.

J'étais debout. Il mit ses mains sur mes épaules.

— Assez long, marraine, pour savoir que vous êtes de la meilleure espèce, *the right sort*.

Cette parole est tombée comme une goutte d'huile sur ma rancœur. Plusieurs fois, elle est revenue à mon

oreille, me causant un plaisir dont j'ai honte. Quel art subtil dans notre complexité !

Guy m'a fait part de ses inquiétudes au sujet de sa mère. Il l'aime passionnément. Il a besoin d'être sans cesse rassuré sur le résultat possible de l'opération à laquelle elle est condamnée. Cette angoisse d'enfant, même chez le fils de M. de Myères, m'émeut, et je fais de mon mieux pour la dissiper.

L'étrange filleul que la Providence m'a donné devient de plus en plus accaparant. Lorsqu'il me voit partir pour l'établissement l'après-midi, il lâche tout pour me rejoindre et m'accompagner. Il va me chercher mon verre d'eau, s'assied à côté de moi et me ramène à travers la forêt par le plus long chemin. J'essaye souvent de le semer. Une fois, il s'en est aperçu.

— Je crois que vous voulez vous débarrasser de moi, marraine, a-t-il dit avec un regard de reproche. Est-ce que je vous ennuie ?

Par politesse j'ai dû protester.

L'autre jour à la promenade, pour me raconter quelque chose, il passa soudainement son bras sous le mien et s'y appuya. Mon cœur eut un sursaut violent, mon corps un instinctif recul. Ce joli mouvement de tendresse et de confiance était familier à M. de Myères. Il avait fait ainsi avec moi des kilomètres et des kilomètres sur la terrasse de Chavigny. Comme je me le rappelai, je vis tout à coup son ombre surgir à mon côté, sa silhouette élégante et fine s'allonger sur la route. Sa silhouette ? Non, celle de son fils, mais si pareille, si cruellement pareille ! Mes yeux y demeurèrent rivés avec un mélange d'amour et de haine, de

bonheur et de douleur. Ce fut poignant et exquis. Assurément Jean Noël n'eût jamais rien imaginé de semblable!

Bagnoles-de-l'Orne.

Ma première promenade en automobile avec Guy pour chauffeur! Elle devient drôle, ma vie. J'avais eu l'imprudence d'exprimer devant lui le désir d'essayer de la locomotion nouvelle. Cet après-midi, il est arrivé chez moi avec un long manteau sur le bras.

— Marraine, m'a-t-il dit d'un ton joyeux, j'ai la Panhard de mon ami d'Urville, je vous emmène.

J'ai voulu refuser, il n'a accepté aucune de mes mauvaises raisons, m'a obligée à mettre mon chapeau, m'a entortillé la tête d'un voile, m'a fait endosser le manteau de sa mère et avant que j'aie eu le temps de me reconnaître, il m'avait installée en voiture. Colette, qui était sur le seuil de la porte, m'a remerciée par un regard d'avoir consenti à me laisser emmener. Guy est monté à son tour, il a mis sa main sur la direction et nous avons roulé! Quelle surprise pour mon vieux corps que ce mouvement nouveau! Il m'a semblé que le moteur était en moi. Devant nous, ni cocher, ni cheval, l'espace! et nous y entrions librement, triomphalement, comme s'il nous appartenait tout! Cela m'a donné la sensation immédiate d'un accroissement de grandeur et de pouvoir.

— Quand je vois cette machine reluisante, élégante et si bien disciplinée, ai-je dit à mon compagnon, je me rends compte du progrès réalisé en peu de temps.

Il y a huit ans, j'ai assisté à une des premières courses d'automobiles. Elles étaient une vingtaine. Elles partirent de l'Arc de l'Étoile avec une trépidation folle, un bruit de ferraille, de casseroles heurtées, laissant derrière elles une fumée infecte. Et les voilà presque au point, filant sans bruit, obéissant comme des choses vivantes. C'est merveilleux !

— Que de calculs, de chiffres, il a fallu jeter sur le papier pour arriver à ce résultat ! a ajouté Guy.

— Et d'où venaient-ils ces chiffres ! Demandez aux ingénieurs s'ils le savent. J'aime à imaginer que les agents invisibles de la Providence travaillent de même le cerveau humain. Sous leur action, sa pensée deviendra plus forte, plus harmonieuse, ses facultés s'assoupliront, sa trépidation diminuera et il sera moins sujet aux *pannes*, aux terribles *pannes*.

Guy s'est mis à rire.

— Les pannes ! votre cerveau, à vous marraine, ne doit pas connaître ça !

— Oh ! il les connaît. Trop souvent mon esprit patine, patine et cela me désole.

— De l'huile dans les graisseurs, voilà ce qui manque, j'en suis sûr.

— C'est-à-dire ?

— De bonnes affections de famille. L'hôtel, les étrangers toujours, ce n'est pas réchauffant. Maintenant, vous aurez mère, oncle Georges et moi. Quand je pense que si nous n'étions pas venus à Bagnoles nous ne nous serions peut-être jamais retrouvés en ce monde.

— Oui, mais nous devions nous retrouver.

— Vous ne le regrettez pas, j'espère ?

— Non, non, ai-je répondu sincèrement.

— A la bonne heure !

Guy, tenté par la belle route qui se déroulait devant nous à perte de vue, n'a pas tardé à accélérer la vitesse de sa machine. J'ai fermé les yeux. L'air velouté, balsamique que nous fendions m'a communiqué une véritable ivresse. Il m'a semblé que je n'avais plus de corps, une sensation bien étrange... Aussitôt que mon chauffeur a eu ralenti sa course, j'ai repris conscience.

— Vous n'avez pas eu peur ? m'a-t-il demandé avec anxiété.

— Je n'en ai pas eu le temps.

— Nous ne dirons pas que nous avons fait du soixante à l'heure.

— Nous ne le dirons pas, c'est entendu. Je suis contente d'avoir connu cette belle vitesse-là !

Une demi-heure plus tard, après avoir traversé une petite ville qui s'appelle la Ferté-Macé, nous sommes arrivés sains et saufs devant la grille du Grand Hôtel. Guy a sauté à terre. Avec un sourire, le sourire que j'ai tant aimé, il m'a tendu les deux mains, je lui ai donné les miennes. Ceci était plus merveilleux encore que les Panhard, et les Gardner-Serpollet.

Bagnoles-de-l'Orne.

On dirait que la Providence veut m'imposer ce fils de M. Myères et le mêler à ma vie. Dans quel but ? Ah ! c'est elle qui a des raisons « que la raison ignore ». En attendant, les plus forts instincts de

mon être protestent. Le combat dont mon cerveau est le théâtre est assurément joli, curieux à étudier, mais il est douloureux à vivre. Ma paix, achetée si cher, n'existe plus. A chaque instant le beau son de voix inoublié vient me faire tressaillir, un regard pénètre violemment en moi et réveille les souvenirs endormis. Alors mon vieux cœur bat lourdement, des ondes d'émotion colorent mon visage... et je suis furieuse. Guy m'attire et me repousse. J'éprouve du plaisir à le voir paraître, puis au bout de quelques moments sa présence me cause un véritable malaise. Je voudrais lui découvrir les défauts qui me sont antipathiques, il a ceux qui me plaisent et en plus les qualités que je préfère. Je rougis de l'avouer, mais j'ai espéré trouver en lui une trace de dégénérescence. Eh bien, j'ai été déçue. Il donne une impression de parfait équilibre de netteté, de plein air. Sa physionomie est ouverte et brillante. Il n'a pas dans les yeux ce papillotement qui indique la passion du jeu. Sa poignée de main n'est ni molle, ni banale ; c'est celle de quelqu'un. A l'âme nuancée, au tempérament nerveux de son père, ont été ajoutés quelques éléments de force qui caractérisaient les de Nolay, les ancêtres paternels de ma cousine, des ancêtres huguenots. La nature est allée les chercher chez eux, ces éléments. Serait-ce pour cela que Colette ?... Cette idée me donne le vertige. Je n'ose pas encore regarder si profondément dans la vie.

Comme pour me plaire davantage, Guy a une teinte légère de cosmopolitisme. Le long voyage qu'il a fait après son service militaire a élargi sa vision. Il parle bien l'anglais et l'allemand. Il va chasser en

Écosse, il a passé plusieurs mois de vacances à Bonn. Il sait parfaitement qu'en Angleterre il y a plus de discipline, plus de vrai patriotisme que chez nous; qu'en Allemagne on a davantage l'amour de la science, le respect de toute supériorité. Il ne soutient pas à cor et à cri, comme un aveugle, que la France est la première des nations, mais il sait qu'elle pourrait le devenir. Il connaît ses points faibles et les points forts de nos voisins. Il a acquis une bonne base de jugement. Aura-t-il la volonté de créer autour de lui et dans la mesure de son influence les énergies nécessaires au bien de son pays? Aura-t-il le courage de réagir contre les ambitions basses et la mauvaise foi? J'en doute. Il me semble déjà atteint d'égoïsme, de ce microbe moral que l'on rencontre si fréquemment chez les honnêtes gens et qui paralyse leur action. Il a pris aux Rocheilles le goût de la campagne, de la vie large. Il suit les cours de l'école de Grignon avec l'idée de devenir un jour propriétaire d'un grand domaine. Pour le moment, il ne songe guère à défricher des terres, à creuser des canaux, il n'est qu'un amoureux. De qui est-il épris? D'une mondaine?... veuve? mariée? divorcée? D'une demi-mondaine? A voir son regard ardent, lourd de sensualité, on devine bien que ce n'est pas une figure de jeune fille qui est derrière son front. Guy aime à causer. Je l'y encourage par curiosité de l'âme moderne. Pauvre âme de transition. On la juge sévèrement et on méconnaît son œuvre. Elle n'est ni belle, ni poétique, j'en conviens. Son adolescence n'a pas de rêves, sa jeunesse pas d'idéal, pas d'enthousiasme, pas d'illusions. Il y fait sombre

plutôt. La foi antique a disparu derrière son horizon, la foi nouvelle n'est pas encore levée. Il ne lui est pas permis de planer, elle est contrainte à plonger, sans trêve ni relâche, afin d'arracher aux profondeurs de la nature les éléments, les forces nécessaires à une vie plus intense, à une évolution plus rapide. Pour ce prodigieux effort, elle tend les facultés de son cerveau, les muscles de son corps. J'ai pour elle une pitié tendre, car je devine que son ingrat labeur prépare à l'humanité une période de beauté, de grandeur et de bonheur.

Bagnoles-de-l'Orne.

Si Guy était moins jeune, il s'apercevrait sans doute de la tension qui se produit lorsque Colette, lui et moi, sommes ensemble. A chaque instant, je suis obligée de jeter la conversation dans un autre chenal, de rompre les chiens. Certains jours, on dirait que des esprits malfaisants se plaisent à rendre la situation intolérable. Il prend tous ses repas avec sa mère, le soir il joue aux cartes avec elle. Il m'a demandé plusieurs fois de venir faire un whist. J'ai refusé, sous prétexte que j'avais mon bain à cinq heures du matin, et après le dîner, je monte chez moi, dans la crainte qu'il ne vienne me relancer au salon. Il a conservé de son parrain, de son beau parrain, comme il l'appelait, un souvenir très vif. Il s'est mis à m'en parler avec une admiration enthousiaste, avec une expression si tendre que ma gorge s'est serrée subitement. Je n'ai pas ajouté un mot à ses éloges. Une autre fois, j'y ai

coupé court d'une manière si brusque qu'il en est demeuré saisi. Il est étonné de voir que je suis de ces gens qui n'osent pas regarder leurs morts. Cette faiblesse lui a causé une déception, j'en suis sûre. Mon modernisme et mon cosmopolitisme ne laissent pas que de le déconcerter. Je dérange évidemment sa conception de ce qu'une vieille femme doit être. Il est choqué surtout de me voir vivre à l'hôtel. Un mot a trahi sa pensée.

— Vous trouvez que cela manque de dignité ! dis-je avec un demi-sourire.

— Non, mais il me semble que vous devez sentir le besoin d'un chez vous.

— Quelquefois, il m'arrive de désirer un bel appartement, bien clos, une femme de chambre, un cordon bleu, des amis, une voiture, une paire de chevaux. Et je suis persuadée, que si tout cela m'était donné, je ne tarderais pas à venir redemander ma chambre à l'hôtel de Castiglione. J'aime mieux être « sur la branche », que de demeurer dans un nid vide, les pattes repliées. Mon seul regret est de n'avoir pas un coin à la campagne, de ne pouvoir jouir, ni de l'été ni de l'automne. Les paysages d'hôtels m'ont toujours horripilée.

Le visage de Guy s'éclaira.

— Mais vous aurez les Rocheilles maintenant, s'écria-t-il, de la verdure, des arbres, des fleurs, tant que vous en voudrez. Nous pourrons même vous arranger le pavillon de l'Orangerie, n'est-ce pas, mère ?

— Une heureuse idée, répondit Colette, sans me regarder.

— Oncle Georges ne s'en plaindra pas ! Nous en ferons des *bridges* et des *pokers !* Aussitôt que mère sera convalescente, je viendrai vous chercher. Vous passerez l'automne avec nous à titre d'essai.

Je sentais magnétiquement l'angoisse de ma cousine.

— Entendu ! fis-je gaiement.

La pauvre femme eut un soupir de soulagement. Si jamais parole lui a fait du bien, c'est celle-là. Je suis contente d'avoir pu la prononcer.

Colette et Guy s'intéressent vivement à mon travail littéraire. Ils ont voulu connaître la genèse de mes livres. Je la leur ai racontée avec un plaisir réel. Je sais maintenant combien la famille m'a manqué. Je m'explique pourquoi le succès m'a donné si peu de joie. Madame d'Hauterive m'a demandé, l'autre jour, si j'avais le manuscrit du roman qui va paraître dans une Revue au mois de décembre. Sur ma réponse affirmative, elle a exprimé le désir de le lire.

— Tu sais, a-t-elle ajouté avec un sourire nerveux, il se pourrait que je ne fusse plus là.

Je me suis moquée de cette supposition, mais je lui ai apporté mes petits cahiers. Elle les a caressés de sa jolie main pâle, les a ouverts lentement avec respect et a regardé l'écriture comme une ancienne connaissance.

— Toujours ferme, toujours nette, et pas vieille école du tout. C'est la première fois que je lirai un roman en manuscrit, dit-elle avec une satisfaction enfantine.

Le lendemain, à ma grande surprise, elle arrivait chez moi avec mon bouquin.

— Déjà lu ! m'écriai-je.

— Oui, oui, je n'ai pas pu le quitter.

— Voilà un compliment.

Elle mit les bras autour de mon cou.

— Oh ! Antone, il est plus beau, plus fort que les autres. Cela arrive avec les enfants de chair, tu sais. Les derniers sont souvent les mieux réussis. Tu peux être fière de celui-là. Je l'adore et toi avec, ajouta-t-elle en pressant sa joue contre la mienne.

— Eh bien, mets-toi là, dis-je en lui désignant la chaise longue. Je suis curieuse des impressions de ma première lectrice, tu comprends.

Elle s'étendit, j'arrangeai les coussins derrière son dos. Alors avec une physionomie animée, elle me parla des scènes qui lui avaient plu davantage, des idées qui l'avaient frappée.

— Et mon héroïne, as-tu découvert sa ressemblance avec quelqu'un ? demandai-je.

Colette rougit.

— Avec moi ? Je ne me suis donc pas flattée ?

— Sans le vouloir, je le confesse, je lui ai donné ton allure, beaucoup de ton caractère, de tes habitudes. Tu as remarqué, que pour prier, elle ferme les yeux très fort, comme toi.

— Je ne les ferme plus. Ce qui me trouble est au dedans maintenant.

— Et le jeu si joli de ta face-à-main, je te l'ai emprunté. Vois-tu, il y a des effets, des sensations, des gestes qui se fixent dans le cerveau à notre insu pour servir à l'œuvre qu'on doit faire, à l'œuvre lointaine même.

— C'est merveilleux, murmura madame d'Haute-

rive. Et que de choses tu as découvertes dans une simple histoire d'amour !

— Pas la millième partie de ce qu'elle contient probablement.

— Les espoirs que tu donnes semblent si vrais, ajouta Colette.

— Parce qu'ils sortent de la vie même. La vie est pleine de matières précieuses, l'homme n'a encore su en tirer que de la boue et de l'argile; il arrivera un jour à ses vrais trésors.

— Quand je pense que ton optimisme est né d'un grand chagrin !

— C'est la preuve de sa logique et de sa sincérité.

— Nul doute. Antone, tu devrais écrire ces pages de bonne espérance...

— La Providence a su m'y obliger.

— Et elle s'est servie de moi ! Cette pensée me ramènera toujours au pessimisme. J'ai beau me dire tout le temps que j'ai vécu ma destinée, il y a des moments où je me sens coupable, vois-tu, je connais exactement où est le siège de la conscience ; il est ici au-dessous du cœur. Chez moi, cet endroit doit être meurtri, bleu de remords.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

Madame d'Hauterive s'était levée pour partir. Elle tapota tendrement mon manuscrit.

— Cela me fait plaisir de penser que quand tu as commencé ce roman, tu pouvais déjà me regarder sans rancune.

— Sans rancune ! m'écriai-je. N'as-tu pas deviné que j'avais une affection particulière pour cette héroïne

qui te ressemble? Je ne me doutais pas que notre réunion fût si proche, mais au fond je la désirais.

— Et moi, donc!

— Nous ne l'avons pas provoquée! Elle s'est effectuée sans notre volonté. Quelle autre preuve te faut-il pour croire que nous sommes menés?

Ma cousine mit sa main sur la mienne et la serra fortement.

— Garde bien, dit-elle, cette foi absolue et triomphante qui t'a mis le pardon au cœur!

Dieu sait que mon pardon est complet. Colette ne m'est point douloureuse comme M. de Myères et Guy. Je suis de nouveau sensible à son charme léger. Elle m'inspire une sorte d'amitié maternelle. Est-ce à dire que nous soyons aussi près l'une de l'autre qu'autrefois? Non. Il y a au fond de nos êtres d'obscures répugnances ataviques, plus fortes que la raison. A certains moments, une pensée, un souvenir, ou chez moi, ou chez elle, change l'atmosphère, y produit du froid; une invisible barrière se dresse entre nous, le silence se fait et nous nous quittons attristées et étonnées. J'ai embrassé madame d'Hauterive plusieurs fois, je l'ai tenue entre mes bras et je ne pourrais ni boire le thé, ni jouer aux cartes avec elle!

Depuis notre enfance, nous avions aimé le thé. On le prenait par goût, dans nos familles, alors qu'en France on le considérait encore comme une tisane. Il avait sur nos cerveaux un effet exhilarant. Nous le préparions avec un soin jaloux, nous recherchions tout ce qui pouvait développer son arome, et nous ne l'offrions qu'à ceux qui l'appréciaient. M. de Myères était de ce nombre. Elle était particulièrement jolie, à

Chavigny, cette communion de cinq heures. Je vois distinctement Colette et moi installées dans l'embrasure d'une des hautes fenêtres. Sur la table entre nous, éclairée par les rayons des soleils couchants, l'argenterie ancienne, la bouilloire chantante, la porcelaine de Chine d'un vert glauque, les napperons de lin, les tasses d'où s'élevait une fumée odorante. Cette petite âme exotique du thé que nous absorbions lentement, nous communiquait un bien-être instantané, une légère ivresse. Notre causerie devenait plus animée, tout semblait meilleur ici-bas. Nous appelions ce moment : l'heure rose ! Voilà ce qui ne pourrait plus se reproduire. Madame d'Hauterive le sent aussi bien que moi. L'autre jour, la femme de chambre a apporté le plateau du thé pendant que j'étais là ; elle l'a renvoyé brusquement, et ses fins sourcils se sont joints dans une contraction de douleur. Pourquoi ?

Quant aux cartes, nous les aimions, non pas à la manière des joueurs, mais comme des choses vivantes, capricieuses, qui nous étaient tour à tour favorables ou défavorables, qui nous donnaient une sensation de veine ou de déveine. Sans que nous pussions alors nous en rendre compte, nous étions agréablement affectées par l'électricité qu'elles produisent. Dès notre petite enfance, nous avions joué à l'âne, à la bataille ; plus tard ce fut au bezigue, à l'écarté, au piquet. Oh ! les glorieuses parties, je les ai regrettées plus d'une fois. Je n'ai jamais rencontré d'adversaire aussi amusante que ma cousine. Elle était incapable de se dominer. Son incorrection eût suffoqué des Anglais. Ses exclamations, ses mines la trahissaient quelquefois, mais elle jouait serré et bien. Quand

elle perdait un peu trop longtemps, elle se mettait à invoquer ses aïeux, tous les saints de sa connaissance, saint Antoine de Padoue, qui commençait à être en faveur, Jeanne d'Arc; la fièvre du jeu lui donnait un beau coloris. Ma tante, mécontente de nous voir passer tant d'heures devant le tapis vert, nous suggéra un jour de faire des « cagnottes » pour les pauvres. Nous saisîmes au vol l'idée géniale. Elle donna à nos parties un intérêt nouveau et mit d'accord notre passion et notre conscience. La vue des bas, des jupons qui se confectionnaient autour de nous, ne nous causa plus de remords. Nous faisions travailler la dame de pique à des œuvres de charité. Ce n'était pas banal, et si amusant! Elle a fourni des vêtements chauds, remis de l'huile dans bien des lampes, adouci les derniers jours de quelques vieux. Je me souviens qu'une fois nous eûmes la fantaisie de marier deux braves jeunes gens de Chavigny, deux enfants abandonnés. Ils se voulaient du bien et ils avaient « l'âme mariante », comme on dit dans le Cher, mais ils ne possédaient pas même les cinq sous de la chanson pour se mettre en ménage. Nous commençâmes à leur profit une cagnotte mémorable. Aucune, je crois, ne nous a procuré autant de plaisir. Après des séances de deux ou trois heures, nous nous écriions triomphalement : « Nous avons la batterie de cuisine! » puis ce fut le linge de ménage, puis ce fut le lit conjugal! Lorsque nous arrivâmes à la somme de douze cents francs, nous commandâmes les bans et les violons! Ah! le bon et beau souvenir! Nos protégés sont maintenant des gens aisés, ils ont deux rejetons. Le fils aîné est apprenti jardinier chez Vil-

morin. Les cartes, qui ont détruit tant de foyers, en auront au moins créé un. C'est une satisfaction de penser que nos parties de bezigue, d'écarté, de piquet ont produit du bien, de la vie même, qui se perpétuera longtemps après nous. Et jamais nous ne pourrons les reprendre, ces chères parties! Madame de Myères et Colette d'Hauterive, jouant ensemble au bezigue, à l'écarté! Impossible! Ce tableau révolte mon imagination. Il me semble ridicule. Qu'est-ce donc que le ridicule? Une désharmonie qui prête à rire... Je ne vois pas d'autre explication. Toute désharmonie est douloureuse ou laide. Ces jours derniers, j'ai souvent pensé à madame Victor Hugo. Lorsque l'éditeur Lacroix donna un banquet de soixantaine au poète, elle l'autorisa à inviter sa maîtresse, et elle porta elle-même un toast à sa santé. Franchement, je me sens incapable d'arriver à une telle hauteur. Après cela, elle considérait peut-être son mari comme un demi-dieu, tandis que pour moi, M. de Myères était un homme...

Bagnoles-de-l'Orne.

Colette quitte Bagnoles demain. A ma prière, elle a prolongé son séjour d'une semaine. Nous aurons passé quinze jours ensemble, après avoir été éloignées l'une de l'autre pendant quinze années. Quand j'ai vu la femme de chambre commencer les malles, j'ai eu un brusque serrement de cœur. Est-ce que je ne devrais plus la revoir? Elle a acquis de la force à Bagnoles. Les douleurs qui l'obligent à avoir recours

à des piqûres de morphine ont diminué de fréquence, mais elle est terriblement anémiée. Je n'ai jamais vu, sous des yeux vivants, des cernes aussi profonds. Voilà ce qui m'inquiète. La menace de l'opération qu'elle doit subir pèse sur son esprit, et de quel poids ! je puis l'imaginer. Souvent, lorsqu'il lui arrive de faire des projets, elle s'arrête court et se tait comme si elle voyait le fil de l'épée suspendue au-dessus de sa tête. Elle m'a remis une enveloppe scellée, avec prière de l'ouvrir si elle venait à mourir. J'ai employé toute mon éloquence à la rassurer, j'ai multiplié les exemples de guérison et je crois avoir réussi à lui insuffler un peu d'espérance.

Guy a voulu que nous dînions ensemble ce soir au restaurant. Je n'ai pas pu refuser. Pour diminuer la tension qu'elle prévoyait, madame d'Hauterive l'avait engagé à inviter un de ses amis en villégiature près de Bagnoles.

— Non, non, a-t-il répondu, nous trois seulement. Ce sera plus agréable et plus intime.

Intime ! Il ne se doutait pas combien ! Oh ! ce dîner ! j'en garderai longtemps le souvenir et la souffrance ! Dans son ignorance du supplice qu'il nous imposait, Guy avait commandé un repas délicat et fait venir des fleurs de la Ferté-Macé. Je ne l'avais pas encore vu en tenue du soir. Son *smoking* bien coupé, son plastron blanc accusait sa ressemblance avec M. de Myères d'une manière si impitoyable, qu'à chaque instant l'émotion changeait ma voix. Il me fascinait, et, lorsque je le regardais, je sentais instinctivement l'embarras de madame d'Hauterive. Nous mangeâmes à peine, mais nous bûmes beaucoup

de champagne. Sous son influence, les yeux de Colette se dilatèrent, leurs cernes se creusèrent davantage, deux plaques roses, comme deux fleurs de sang, colorèrent ses joues. Dans l'ombre des abat-jour, cet éclat factice ressortait davantage et me causait une impression pénible. Malgré nos efforts, la conversation se soutint mal. Il se produisait des courants froids, des silences lourds, des fausses notes. A son insu, Guy lui-même s'en trouvait affecté. Colette, son fils, le fils de M. de Myères et moi, la femme, réunis autour de la même table, partageant le pain et le vin, c'était une désharmonie trop criante, voilà pourquoi elle était si douloureuse. La désharmonie! Ne serait-ce pas là la cause de tous les maux, de toutes les laideurs d'ici et d'ailleurs? La lutte occulte qui se poursuit sans trêve dans l'univers entier, n'aurait-elle pas pour but unique de créer l'harmonie?

Bagnoles-de-l'Orne,

Colette est partie!... elle et son fils, naturellement. La pensée que nous ne nous reverrions peut-être plus a rendu notre adieu profond et pénible. Nos regards ne pouvaient se quitter, nos mains se lâcher. Guy a senti cela, et, par sa gaieté, il s'est efforcé de dissiper notre émotion.

— Nous aurons l'œil sur vous, marraine, me dit-il au dernier moment. Surtout, n'essayez pas d'échapper à la famille.

— Je ne l'essayerai pas, répondis-je.

Il me baisa la main, s'élança dans le compartiment, se découvrit et me cria : « Au revoir ! aux Rocheilles ! »

Et je répétai machinalement : « Aux Rocheilles ! »

Le train démarra. Il fait une immense courbe avant de disparaître. Colette était demeurée à la portière. Je vis son visage blanc s'éloigner, se rapetisser, puis un épais nuage de fumée noire me la cacha brusquement, et je demeurai toute saisie d'une crainte superstitieuse, Je n'ai pas eu le courage de rentrer à l'hôtel, je suis allée me promener en forêt. Il y a des années que je n'avais éprouvé une telle sensation de solitude. La situation entre madame d'Hauterive, Guy et moi, était fausse, intolérable par moments, mais, tant qu'ils ont été là, j'ai été protégée de nouveau, liée à quelqu'un. J'étais contente de dire « ma cousine », de montrer que j'avais des parents comme tout le monde. En vérité, la famille donne à l'individu de la force et de la dignité. Tout en me promenant, la tête un peu basse, je revivais ce dernier chapitre et la vie me paraissait plus extraordinaire, plus merveilleuse que jamais. J'aurais donné beaucoup pour pouvoir parler de tout cela à sir William Randolph. Je lui ai écrit ma rencontre avec madame d'Hauterive, à lui, mon seul confident. Qu'en pensera-t-il? Si l'on m'avait dit, lorsque j'ai quitté l'Angleterre, que, quinze jours plus tard, je me séparerais de Colette avec chagrin, je n'aurais pas manqué de répondre : « Jamais! impossible !... » et j'ai du chagrin ! L'homme ferait sagement de rayer ces deux ridicules adverbes de son vocabulaire.

Bagnoles-de-l'Orne.

Il y a trois jours, j'ai longuement pensé à Simley Hall, à sir William, et lui-même m'écrivait la lettre originale que je viens de recevoir, une lettre très anglaise d'esprit, très mâle de caractère, où le sentiment, la sensibilité sont dissimulés par l'humour, la raillerie, et où perce une amertume involontaire. « Malgré ma mauvaise volonté, me dit-il, je suis obligé d'admettre que cette rencontre avec votre cousine a tout l'air d'avoir été préordonnée, aussi bien que la réconciliation qui s'en est suivie. Après cela, je ne saurais sans manquer à la logique qui est votre fort, vous louer de votre générosité. Et, du même coup, je dois innocenter le tueur de femmes H... qui sera pendu demain à Newgate. C'est gênant en diable votre croyance? En tout cas, je puis toujours vous féliciter d'être arrivée à un degré de perfection qui vous a permis de pardonner si complètement — et je le fais de grand cœur. Bien que vous n'ayez pu m'amener à voir la vie tout à fait sous le même aspect que vous, ne regrettez pas votre visite à Simley. Vous m'avez fait beaucoup de bien. Certaines de vos idées ont germé dans mon cerveau et ont produit quelque chose. L'action de votre âme latine sur ma rude âme saxonne n'a pas été vaine. Soyez fière de cela! »

Dans sa dernière page, il ajoute : « Inutile d'espérer du mieux pour moi, à supposer que vous ayez eu cet enfantillage ; souhaitez plutôt que le courage me soit donné. J'essaye de croire avec vous que les vibrations

de la joie et de la douleur sont nécessaires à alimenter la vie universelle et qu'il est indispensable que j'étouffe, mais là, franchement, je n'y réussis pas. Vous avez sagement fait de suppléer à votre philosophie par l'envoi du tableau d'Ary Scheffer. Je l'ai placé en face de mon lit et j'accroche mon espérance à celle qui luit sur le visage de sainte Monique. C'est peut-être plus sûr. J'imagine qu'elle voit un lieu où l'on respire bien, où l'air est oxygéné, divin. Respirer ! par moments, cela seul me représente le paradis. Goethe mourant demandait de la lumière... c'est de l'air que je demanderai, moi ».

En lisant ces lignes, mon cœur s'est rempli de sympathie tendre, mes yeux de larmes. Oh ! non, je ne regrette pas ma visite à Symley Hall.

Dans la lettre du grand-père il y en avait une de la petite Lily, absolument délicieuse. « Chère madame de Myères, m'écrit-elle, nous venons d'avoir un grand chagrin. Rosey, le chat noir de la *nursery,* avec lequel vous avez pris le thé, est mort. Il a refusé de manger, il s'est caché sous les lits, sous les tables. Avant-hier matin, Sara l'a appelé, mais il n'est pas venu parce qu'il n'était plus vivant. J'ai beaucoup pleuré. Francis, lui, a ravalé ses larmes; les garçons ravalent toujours leurs larmes, n'est-ce pas drôle ? *(Is it not funny ?)* Grand-papa dit qu'il y a un paradis pour les bêtes. Nous croyons que Rosey est heureux. Il était si gentil, si obéissant ! Nous l'avons enterré dans le cimetière des animaux. Quand il y aura des fleurs sur la tombe, nous vous en enverrons. Mais nous ne savons pas encore ce que nous voulons y planter. Nous espérons que vous reviendrez bientôt à Simley. ».

Voilà des enfants, de vrais enfants!... Dieu les bénisse! Je ne manquerai pas de leur envoyer mes condoléances pour la mort de Rosey.

Bagnoles-de-l'Orne.

Bagnoles possède trois choses merveilleuses: son air, son eau et sa forêt. L'air n'est ni léger, ni vif, mais velouté et pur. Ses molécules ont la propriété de grossir les objets, de les rapprocher. La nuit, le ciel paraît extraordinairement bas. Nulle part en Europe je n'ai vu les étoiles aussi grandes et aussi près de moi. Dans ce petit pays du nord, on a la même clarté lumineuse, la même atmosphère vibrante que dans les Alpes-Maritimes. L'eau minérale, pareille à celle de Gastein, unique en France, est onctueuse. On dirait des sèves résineuses liquéfiées. C'est une eau de beauté. Je me suis amusée à étudier ses effets. Au bout d'une vingtaine de minutes, le corps prend dans le bain une blancheur particulière, il devient exsangue comme si le sang était tout refoulé. La réaction ensuite donne une sensation de chaleur, de bien-être absolument délicieuse. La forêt d'Andaines, qui rayonne autour de la source, qui l'a créée probablement, n'est pas grandiose, mais infiniment douce et bienfaisante. Elle a des coins sauvages dont l'aspect vous cause une terreur presque sacrée, des sous-bois de feuillage délicat, tout émaillés de bruyère rose, des hauteurs où les pins secoués par le vent font passer sur vous des ondes harmonieuses et embaumées. Elle vous attire et vous retient; vous marchez, vous

marchez, votre respiration devient plus facile. Cette âme des arbres, qui fait de la flamme dans les foyers, accroît votre vitalité, et de votre communion avec elle vous sortez délassé physiquement et moralement. L'air, l'eau, la forêt, forment ici un réservoir de forces et de santé. Nous ne savons encore ni les distribuer, ni y puiser, voilà le malheur.

Entre les mains des Allemands ou des Suisses, Bagnoles serait aujourd'hui une station thermale de premier ordre. Pendant quarante années il a végété très obscurément. Il ne possédait qu'un hôtel, des plus primitifs, et un établissement insuffisant. Les provinciaux, les petits bourgeois qui le fréquentaient, se gardaient égoïstement de proclamer la vertu de ses eaux. Ils se baignaient chaque jour, je gage, avec la crainte de le voir renchérir. Les médecins et un député bien intentionnés entreprirent finalement de le lancer. Sous leur suggestion, une compagnie se forma. On construisit en face de la gare, sur le bord de l'unique lac, un hôtel grandiose, luxueux, absurde, qui coûta deux millions. Par suite de cette première impulsion, on traça des avenues en pleine forêt; des villas, des cottages s'élevèrent comme par enchantement, mais sur des terrains non préparés, c'est-à-dire sans que toutes les canalisations nécessaires à la salubrité eussent été faites, de sorte que les eaux ménagères forment à droite et à gauche des ruisseaux blanchâtres, irisés de graisse et mal odorants qui descendent comme ils peuvent vers le lac qu'ils empoisonnent et qui empoisonnerait tout le pays si l'air n'était absolument antiseptique. Une paysanne, avec qui j'ai fait un bout de chemin l'autre jour, m'a

assuré, qu'avant la guerre, la maladie était inconnue dans les environs et qu'on n'y mourait que de vieillesse. Bagnoles est encore classé parmi les trous, mais il a toujours un avenir! L'avarice, l'égoïsme, le manque d'organisation et de sens pratique, la politique même, entravent sa prospérité, comme elles entravent notre progrès et toutes nos œuvres, à dessein peut-être. Il y a des nations qui ont besoin d'être poussées, d'autres qui ont besoin d'être retenues. Qui sait si nous ne sommes pas de celles-là? Un fait assez curieux est l'hostilité que la construction du Grand Hôtel a provoquée chez tous les paysans de la région. Serait-ce que par esprit conservateur ils tiennent à l'établissement des Bains, serait-ce que cette révélation du luxe moderne les a offusqués? Ils ne sauraient le dire sans doute, mais ils l'ont détesté dès la première heure et l'ont vu s'élever avec une méfiance croissante. Ils viennent par groupe se planter devant la grille, le regardent la bouche ouverte, les yeux ébaubis, puis tournent silencieusement sur leurs talons. Quelques-uns s'enhardissent jusqu'à monter les marches du perron, traversent le *hall*, le salon de lecture, et redescendent par l'escalier de la terrasse. *La Grande Hôtel*, comme ils persistent à dire, n'a pas encore lassé leur curiosité. C'est un but de pèlerinage pour toutes les noces. Les plus riches s'y font servir des rafraîchissements.

Dimanche dernier, j'ai vu dans la salle à manger, une petite scène bien caractéristique de notre époque. Un fermier, un bonhomme de soixante-dix ans au moins, longue blouse bleue, chemise bien blanchie, frais rasé, est arrivé pour déjeuner avec son fils et sa

bru. On leur a désigné une table près de la mienne, où ils se sont installés. Le père avait la dignité naturelle d'un chef de famille et l'aplomb de celui qui paye. « Donnez tout ce que vous avez », dit-il en repoussant le menu que le garçon lui présentait.

Il ne paraissait pas du tout impressionné par les beaux messieurs et les belles dames au milieu desquelles il se trouvait. Ses enfants étaient plus intimidés que lui. La paysanne, malgré sa robe de soie noire cossue, son chapeau garni de fleurs qui, d'ailleurs, l'enlaidissaient considérablement, avait l'air mal à l'aise. Elle sentait par intuition féminine *that she was not it*, qu'elle n'était pas la *chose*. Ce mot d'argot américain me tente : *To be or not to be it*. « Être ou n'être pas la *chose* », en dit si long. Je ne perdis pas de vue le vieux Normand. Il mangea de tous les plats avec une gourmandise visible, fit claquer sa langue sur le Saint-Julien, et pour compléter la petite fête, commanda du café et des liqueurs. Je l'attendais à l'addition. Eh bien, il fut très chic. Il mit ses lunettes, regarda le total. Ce total, qui eût probablement donné une attaque à son père, ne lui causa aucune surprise. Il sortit un gros porte-monnaie, paya sans broncher, puis croisant ses mains sur son gourdin, il promena autour de lui ses petits yeux futés, avec une expression d'orgueil, un sourire gouailleur qui disaient clairement : « On en a aussi de l'argent ». Il en avait! Et sans doute le brave homme eut là, dans cette salle à manger pleine de bourgeois, une douce illusion d'égalité, sinon de fraternité.

Bagnoles-de-l'Orne.

J'ai reçu deux dépêches de Guy et puis, ce matin, la première lettre de madame d'Hauterive. Sa vue m'a causé une émotion très douce, très profonde ! En la palpant, j'ai senti ce fluide particulier que dégage la pensée de ceux avec lesquels la nature vous a liés. Liés ! La science nous révélera la signification de ces beaux mots que nous prononçons encore comme des enfants. Colette est arrivée aux Rocheilles sans trop de fatigue, après s'être reposée quarante-huit heures à Paris. Elle a voulu descendre à l'hôtel de Castiglione. Voici ce qu'elle m'écrit :

« J'ai demandé ta chambre, elle se trouvait heureusement libre. J'y suis entrée avec un sentiment presque religieux. La petitesse de ses dimensions m'a serré le cœur. Comment as-tu pu vivre là, et là seulement, toi qui avais toujours besoin d'espace, qui ne trouvais jamais les pièces assez vastes et assez hautes ? J'ai prié que l'on me donnât la table sur laquelle madame de Myères écrit. La femme de chambre m'a répondu d'un air pincé : « Nous ne la donnons pas aux autres clients ». Je l'aurais embrassée. Je lui ai expliqué que j'étais ta parente et que je désirais voir comment tu étais installée. Le visage de la brave femme s'est éclairé de compréhension et elle s'est allègrement prêtée à ma fantaisie. De mon lit, mes yeux se sont reposés longtemps sur cette table où tes romans sont nés, où toutes ces idées, tous ces sentiments, qui devaient me remuer l'âme, ont été développés. J'ai

prêté l'oreille au tic-tac de la vieille pendule qui a marqué tes heures de travail. Et ni cette table, ni cette pendule ne sont même tiennes. Oh ! Antone, je ne puis endurer cela ! Je ne sais si ta chambre possède un charme particulier, mais je m'y suis trouvée bien, tellement bien, que j'aurais voulu pouvoir y rester jusqu'à la fin de la semaine. J'ai visité la maison. Je me suis fait indiquer ta table dans la salle à manger. Nous y avons déjeuné, Guy et moi. Oui, tout est élégant et confortable, ainsi que tu le disais, mais ce froid de l'hôtel comment t'y es-tu habituée ? Comment n'a-t-il pas congelé ton âme? »

Chère Colette ! Je suis contente qu'elle ait dormi dans ma chambre. Elle lui a semblé petite. Oui, elle l'est. Qu'importe ! Je sais maintenant avec le poète : « ce qu'il faut d'espace pour aimer, vivre et mourir ». Congelé mon âme, l'hôtel ! Mais non. J'y ai trouvé le repos, les modèles dont j'avais besoin, tout ce qui était nécessaire à l'œuvre que la Providence m'a assignée.

Plus loin, madame d'Hauterive me dit :

« Le docteur a été émerveillé de l'effet des eaux. En le revoyant, j'ai failli lui sauter au cou pour le remercier de m'avoir indiqué Bagnoles ! J'ai encore de ces mouvements de jeunesse... en imagination. Cher homme ! Il ne se doutait pas pourtant... cette phrase vient d'arrêter ma plume... Non... il ne se doutait pas ! A son insu, sa prescription était destinée à nous réunir ! C'est la meilleure qu'il ait jamais écrite. Et toi ? N'est-ce pas le directeur et sa femme qui t'ont amenée au Grand Hôtel ! Voilà les agents secrets et inconscients de notre rencontre. Oh ! Antone, tu as raison, la vie est plus grande, plus magnifique que nous ne le soup-

çonnons. Tu m'apprendras à la regarder. Tu seras mon professeur de vie... veux-tu ? Jeunes, nous avons rêvé ensemble ; vieilles, nous philosopherons. Tout le monde dans le pays est content de me voir marcher. L'espérance que je lis sur les visages est entrée en moi. Elle a dissipé mes pressentiments sombres, ma peur même. Il y a des années que je ne me suis sentie si bien portante d'esprit et de corps. Dis-moi, Bagnoles a-t-il quelque saint protecteur à qui je puisse envoyer une offrande ? Oncle Georges a été bien heureux de notre réconciliation. Il m'a serré les mains à plusieurs reprises en me regardant tout au fond des yeux d'une manière qui m'a un peu troublée... aurait-il soupçonné ? N'importe maintenant... La transformation de madame de Myères en romancier l'a stupéfié. Il est en train de relire tes livres. Il t'écrira pour te féliciter. Nous parlons de toi chaque jour. J'ai un plaisir enfantin à prononcer ton nom à haute voix. Il met de la joie dans l'atmosphère des Rocheilles. Et cela semble bon d'être là à t'écrire... Ne lâche plus ma main, Antone. Mais je suis tranquille, si tu étais tentée de le faire, Jean Noël saurait t'en empêcher. Jean Noël, c'est le meilleur, c'est l'essence de madame de Myères. Dieu vous bénisse tous deux. »

Lâcher sa main. Non, assurément. Quand certaines pensées me rendront son contact douloureux, je la serrerai très fort... et ma chair rebelle s'y habituera. Pauvre petite main si pâle ! Je n'ai qu'une crainte, maintenant, c'est qu'elle me soit brutalement retirée.

Bagnoles-de-l'Orne.

La vie de Bagnoles me convient et me plaît infiniment. Elle n'est pas aussi amusante que celle d'Aix-les-Bains, mais elle a quelque chose de mieux. Je crois bien que je suis la seule à apprécier ce mieux. Je prends mon bain à cinq heures. J'ai encore le réveil facile et gai. Cela m'amuse de descendre à travers l'hôtel endormi. Un omnibus nous conduit à l'établissement. Il contient six personnes qui arrivent toutes plus ou moins grincheuses. Ah! nous ne sommes pas jolis, jolis, vus ainsi au saut du lit et dans la clarté fraîche du point du jour. Le trajet est trop court, quelques minutes à peine. La beauté du matin, que je vois rarement, me cause une jouissance physique. J'ai besoin de l'aspirer, d'en remplir mes poumons et mes yeux; celle du soir, au contraire, touche mon âme. Ici, l'aube est extraordinairement lumineuse. Dans son atmosphère distillée, la forêt, dont le soleil éclaire à peine les cimes, paraît plus sombre et plus mystérieuse; le petit lac immobile, avec ses ombres portées si profondes et si nettes, ressemble à un miroir d'abîme. Les maisons et la route sont d'un blanc rose. Le paysage dormant donne une impression d'irréel. Et cette fleur du matin, chaque jour différente, me ravit. Elle a la durée brève de toutes les choses exquises. Quand je repasse une heure plus tard, elle a disparu. Après le bain et la douche, l'omnibus me ramène à l'hôtel, où je trouve ma chambre pleine de soleil. On m'apporte le thé que je

prends avec ma gourmandise habituelle, puis je m'étends sur la chaise longue, et au cours du mystérieux procédé de la réaction, je m'endors d'un bon sommeil. A huit heures et demie, je suis à ma table de travail, et j'y passe le reste de la matinée. Après le déjeuner, je m'accorde une petite causerie ou une partie de *bridge*. Je remonte ensuite chez moi pour lire les journaux et faire ma correspondance. Vers quatre heures, je vais boire mon verre d'eau, et je pars dans une direction ou dans une autre, d'un pied, pas léger du tout, hélas ! A Paris, je n'exerce guère mes muscles locomoteurs. Dès que j'arrive à la campagne ou dans une ville d'eaux, je suis obligée de m'entraîner à la marche. Il est si vrai que nous pouvons obtenir beaucoup de notre corps, même lorsqu'il est vieux, qu'au bout de quelques jours je puis faire de jolies promenades. Peu de personnes vont au Casino. Nous avons d'assez bonne musique à l'hôtel. Nous passons la soirée éparpillés dans les salons, dans le *hall*, sur la terrasse. Le cadre est agréable, bien éclairé; cette série de baigneurs est plutôt élégante, on se croirait en visite dans un château dont les maîtres seraient absents.

Pour la première fois depuis que j'ai été mise « sur la branche », je me trouve dans un milieu entièrement français, et à mon horreur, à nom chagrin, je reconnais que j'y suis dépaysée. Quand je cause avec ces gens de ma race, je me heurte à des préjugés que j'avais oubliés, je froisse des idées anciennes, et, dans le recul que j'ai acquis, je vois clairement leurs défauts et leurs qualités, je sens le mur tout de suite. Sentir le mur chez ceux qu'on aime, chez les siens, est affreusement douloureux. Les étrangers que j'ai ren-

contrés au cours de mes pérégrinations, des personnes, très haut placées souvent, m'ont accueillie, reçue, invitée sans arrière-pensée. Mes compatriotes, eux, m'ont au contraire, traitée avec une certaine réserve. La femme nomade et cosmopolite que je suis ne leur inspire qu'une médiocre confiance. Ils désapprouvent surtout ma manière de vivre. L'autre jour, au milieu d'une conversation dont les domestiques étaient le thème, ma voisine s'est tournée vers moi :

— Vous qui n'avez pas de ménage, cela ne doit pas vous intéresser, m'a-t-elle dit avec un sourire de dédain.

Puis une provinciale a ajouté avec un cliquetis expressif de ses aiguilles à tricoter :

— Il faut avoir sa maison, sa paroisse, ses œuvres de charité.

Du coup, je me suis sentie annihilée, car je ne possède aucune de ces choses qui font la respectabilité sociale. Je ne paie même plus d'impôts ! Je me suis bien gardée de l'avouer. Je dois convenir que cela m'humilie un peu. Par acquit de conscience, par *fierté civique,* je donne chaque année indirectement la somme que je crois devoir à la communauté... Est-ce que je voudrais être de nouveau reliée au monde ?... Eh bien, franchement, non ! La voilà, la grâce d'état ! J'espère qu'elle est donnée à toutes les créatures aussi bien qu'à moi.

Bagnoles-de-l'Orne.

Le Grand Hôtel est archi plein... J'ai sous les yeux, réunis comme pour une étude psychologique, des spéci-

mens d'aristocratie et de bourgeoisie haute et moyenne, des trois couches supérieures de la société. On dirait vraiment que les individus ont été arrangés par couches comme les terrains géologiques. De fait, ils ont tous une part d'éléments communs ; mais ces éléments, travaillés et mélangés différemment, les rendent incroyablement divers. La nature n'est pas encore arrivée à l'amalgame qui donnera la fraternité, tant sans faut ! Ces Français que des maux semblables ont réunis sous le même toit, qui demandent la santé à la même source, qui se rencontrent vingt fois par jour, ne se connaissent pas, ne se mêlent pas. Bien qu'ils ne portent point sur la poitrine, comme les Hindous, la cordelette sacrée de leur caste, elle est visible dans leur éducation, dans leurs personnes, dans leur allure, et elle les sépare implacablement. Entre eux, il y a encore l'envie, les rancunes héréditaires, la haine des partis, les questions religieuses ; tout cela crée quelque chose dont l'intuition est plutôt pénible. J'observe avec curiosité ces groupes si profondément distincts. Le clan aristocratique mange au restaurant, passe les soirées dans les corridors ou dans le *hall*. Si quelques-uns de ses membres entrent au salon pour jeter un coup d'œil sur les journaux, ils n'y restent jamais longtemps, ils sont chassés par l'agacement nerveux que cause toujours un milieu hostile. Dans ce clan-là, on est mieux élevé. Malgré les béquilles et les cannes, les hommes ôtent leurs chapeaux pour traverser la salle de lecture ; les « fils à papa » auraient quatre mains libres, qu'ils ne songeraient pas à se découvrir. Le clan bourgeois est assurément moins affiné, mais il a une vitalité et une force supérieure. Grâce aux

automobiles, nous avons un grand nombre de visiteurs masculins, des journalistes, des députés, des industriels. Les élections prochaines mettent leurs cerveaux en ébullition. J'entends chaque jour des discussions politiques. Comme celles de la Chambre, elles me donnent l'impression pénible, humiliante, que la France est devenue une sorte de coffre-fort où chacun vient puiser, mais que personne ne songe à remplir. Et ce n'est pas pour elle qu'on travaille, c'est pour la République, pour la Monarchie, pour l'Empire. Sous l'influence de ces ambitions mesquines, elle ne peut que perdre sa grande allure et devenir bourgeoise. Les étrangers me demandent souvent la signification de ce mot « bourgeois » que nous lançons généralement avec une accentuation de dédain. Je suis toujours embarrassée pour la leur donner. Le dictionnaire met en regard : « commun, sans distinction ». Ce n'est pas tout à fait cela. Le *bourgeoisisme* comme le *provincialisme*, est une mentalité. Il me représente un noyau sans pulpe, et il sort évidemment de la cellule pot-au-feu. C'est un des étais de la société, les étais ne sont jamais ni beaux, ni gracieux. Sans lui, je ne sais comment le monde garderait son équilibre, avec lui seul, je ne sais pas, non plus, comment il progresserait. Il donne aux individus une impénétrabilité de coquillage. On en retrouve des caractéristiques chez des personnes qui ont reçu une bonne éducation, qui possèdent une culture supérieure, chez lesquelles se sont développés le goût et le sens de la beauté. Il se trahit par des idées mesquines, une intolérance irréductible, des entêtements aveugles, par une incapacité surtout à comprendre la liberté et à la

donner généreusement. Cette mentalité crée une atmosphère particulière que l'on sent tout de suite. Le paysan, l'ouvrier, l'artiste, ne sont pas bourgeois. Je pourrais nommer un roi qui l'est davantage que bien des gens nés rue du Sentier. Napoléon Ier était bourgeois ; Napoléon III ne l'était pas. Balzac, Guy de Maupassant n'étaient pas bourgeois; Zola l'était. Deux de nos grands journaux, une de nos meilleures revues le sont. L'église de Saint-Augustin est bourgeoise; Saint-Roch ne l'est pas. La Comédie-Française, l'Opéra-Comique, le Palais-Royal sont bourgeois ; le Vaudeville, les Variétés, le théâtre Antoine, les cafés-concerts de Montmartre ne le sont pas. Parmi les maisons de thé, toutes le sont, une excepté. L'Angleterre, l'Italie, l'Espagne ne sont pas bourgeoises; l'Allemagne l'est et son empereur ne l'est pas. La France est menacée de le devenir, voilà ce qui me désole... Elle ! bourgeoise ! Dieu garde !

Par ce que je vois et ce que j'entends ici, je me rends compte de la difficulté que les étrangers ont à nous comprendre. Ils ne peuvent pas faire la différence du caractère, qui est la nature individuelle, et de l'âme, qui est l'essence de la race. Les Français eux-mêmes ne se font pas faute de dire : « Nous avons un sale caractère ». C'est vrai, mais nous possédons une âme merveilleuse et noble. Je la sens autour de moi. A certains moments, elle brille sur les physionomies, elle se répand en paroles généreuses, elle éclaircit cette atmosphère chargée de rancunes, de passions politiques. C'est en elle que réside mon espoir de bien et de meilleur.

L'élément féminin est bien représenté dans le

Grand Hôtel de Bagnoles. Je l'étudie curieusement et je suis étonnée de constater qu'il est resté presque stationnaire. Comme de mon temps, je vois des jeunes filles qui rêvent, des grand'mères qui disent leur chapelet ou qui grognent. Du sentiment, de la sentimentalité, de la féminité, de la charité routinière, rien d'autre encore. Pas une aspiration vers une vie plus large, pas un signe d'individualité. Dans ce milieu, j'ai presque honte de mon modernisme. Habituée à l'allure franche de l'Anglaise, à l'esprit ouvert de l'Américaine, la jeune fille française me fait l'effet d'un véritable anachronisme. Elle me donne l'impression d'une plante qui n'a jamais eu ni assez d'air ni assez d'eau, qui respire mal. Lente, dolente, elle ne ressent pas la simple joie de vivre, le besoin d'agir. Elle s'essaye au sport, pour sacrifier à la mode, mais son corps mal entraîné proteste. Les connaissances dont on a bourré son cerveau n'y font point germer d'idées, ne lui donnent pas le désir de savoir davantage. Elle me paraît fatiguée, rassasiée, artificielle déjà. Je voudrais l'emmener en forêt, sur la montagne, au bord de la mer, pour la mettre en contact direct avec toutes les forces divines de la nature. Je voudrais encore la conduire en pèlerinage, en Italie, en Espagne, à travers la France, afin de lui faire connaître ce trésor de beauté qui est notre héritage. Quand je la regarde passer et repasser son aiguille dans un morceau de soie ou de canevas, l'envie me prend de la secouer. Je sais à quoi elle rêve. A son insu, elle subit déjà la possession de l'homme. Sa pensée se tend vers le mystère qu'elle soupçonne, des images troublantes se forment derrière son front, et le souffle

chaud de l'instinct flétrit la prime fleur de son être. Les mères devraient se souvenir. Les mères ! Elles ne songent qu'à bien garder leurs filles, à les doter généreusement, à leur faire faire un riche mariage. Elles gâtent leurs fils avec l'espoir de se les attacher et de les disputer efficacement à leur future rivale.... la belle-fille. Voilà la maternité comme elle se pratique encore chez nous au XX^e siècle.

L'autre jour, j'ai eu l'imprudence d'exprimer le désir de voir la jeune fille française sortir de la coulisse, prendre part à la vie et y apporter les forces fraîches de son cœur et de son esprit.

— C'est son émancipation que vous voulez alors, fit une maman d'un air scandalisé.

— Oui, mais pas avant qu'elle y ait été préparée par l'éducation. Pas avant, surtout, que les mères aient élevé leurs fils dans le respect absolu de la femme et changé les loups en bergers.

— Les loups en bergers ! s'écria une jolie Parisienne, et l'instinct... et la nature ?

— Les Américaines ont trouvé le secret de les discipliner. Elles sont les seules femmes qui aiment leur sexe.

— Alors elles ne sont pas des femmes, répondit lestement mon interlocutrice.

— Et puis la France n'est pas l'Amérique, déclara une vieille dame, d'un ton tranchant.

Cette vérité me cloua. Je sentis de nouveau le mur et je me tus.

La Japonaise aura fait son évolution avant la Latine, je gage.

Bagnoles-de-l'Orne.

Bagnoles n'est pas bourgeois. Au point de vue du pittoresque, je ne saurais regretter qu'il soit entre les mains peu pratiques de mes compatriotes, et je me réjouis de voir ses hauteurs couronnées de châteaux au lieu de vulgaires auberges. La nature emploie des Anglais, des Suisses, des Allemands à ses œuvres d'utilité publique, mais elle confie aux Latins ses chasses réservées, les endroits de beauté qu'elle veut conserver ici-bas. A l'exception de trois excursions un peu longues que je garde pour octobre, j'ai parcouru les environs à pied et en voiture, et dans ce petit pays situé aux confins du Maine, de la Normandie et de la Bretagne, j'ai senti distinctement la force blonde du nord, la pensée religieuse et obscure de l'ouest, la douceur riante du centre. Sa forêt, ses rochers bizarres, ses pierres druidiques, sa bonne fée Andaine, sa mauvaise fée Gione, ses saints, ses légendes héroïques, ses châteaux massifs, lui prêtent une noblesse indéniable, un charme profond. Par moments on dirait qu'il y a une âme dans le vent qui vous frôle. Il m'est arrivé plusieurs fois de tressaillir à son contact. La contrée donne en outre une impression de richesse, de fécondité. Je ne suis plus étonnée que les paysans puissent se payer des déjeuners à *la Grande Hôtel*.

Aujourd'hui, j'ai pris pour la première fois une route parallèle au chemin de fer, que j'avais dédaignée à cause de sa proximité et qui m'a donné un très intéressant après-midi. Elle longe la forêt, passe

derrière le champ de courses, et par une montée insensible, s'élève au-dessus de la vallée. Au bout d'un quart d'heure de marche, je rencontrai des arbres dont les branches portaient des cailloux. Je crus à un jeu d'enfants, mais ils devinrent de plus en plus nombreux, et je m'arrêtai stupéfiée devant un endroit où tous s'en trouvaient chargés. L'effet de ces pierres en l'air au milieu du feuillage était fantastique. Je compris qu'il y avait là autre chose qu'une amusette ! J'interrogeai une vieille paysanne.

— Ce sont les pierres de saint Ortaire, me répondit-elle, un bien bon saint qui guérit les *rhumatisses*. Il a sa chapelle, à cinq minutes d'ici. On y va en pèlerinage, et en redescendant, chacun place une pierre à la hauteur où est son mal. J'en ai mis une pour mes genoux. Madame veut-elle la voir?

— Certainement, répondis-je très intéressée.

Je suivis la brave femme et elle me désigna un gros caillou dans la première fourche d'un hêtre.

— Voilà, fit-elle avec un air de complaisance. Les hommes disent que c'est des bêtises. Au jour d'aujourd'hui, ils n'ont pas plus de foi que les bêtes. En attendant, mes *rhumatisses* ont disparu, et je marche sans bâton.

Je promenai les yeux autour de moi. Je vis qu'il y avait des pierres au ras du sol — la marque des pieds douloureux sans doute — d'autres étaient placées à la hauteur des genoux, des épaules, du front. Je m'étonnai qu'elles restassent en place et que personne n'eût été tenté de les faire dégringoler.

La paysanne remua la tête de bas en haut :

— Y a pas de danger ! celui qui y toucherait attra-

perait le mal des gens. Ils savent ça, les mauvais gars, heureusement !

La vue de ces étranges ex-voto m'hypnotisa pendant quelques instants. Chacun représentait une douleur, une espérance humaine ! Et il y en avait des centaines ! Pour rien au monde, je n'y aurais porté la main, non pas dans la crainte du châtiment, mais par simple respect. J'étais curieuse maintenant de faire la connaissance de saint Ortaire ; je continuai mon chemin et j'arrivai au petit hameau qui porte son nom. Il est tout à fait sur la hauteur, admirablement situé. A l'entrée, je remarquai deux habitations bourgeoises. Au rez-de-chaussée de la première, une pancarte attira mon attention, et à ma grande surprise, j'y vis inscrite une liste d'ouvrages de philosophie transcendante, avec au bas : « S'adresser à l'auteur, villa en face ». L'idée de cette réclame, placée derrière la vitre d'une chambre pleine de pommes de terre, me parut délicieusement naïve. Je m'informai et j'appris que l'auteur était un prêtre. Sa demeure, chaudement ensoleillée à l'orée de la forêt, me fit songer à Jocelyn. J'allai y sonner avec l'intention de me procurer ses ouvrages. Il était absent. Je me promis de revenir. Saint Ortaire n'est qu'un groupe d'une demi-douzaine de maisons, au milieu desquelles le fumier fermente et le purin coule. Pas une plante grimpante, pas un effort d'embellissement. En Angleterre, toutes ces chaumières eussent été fleuries. Je ne pus m'empêcher de regretter que le bon prêtre qui réside là ne s'occupât d'hygiène plutôt que de philosophie. J'ai demandé une tasse de lait à une femme qui venait de traire et je suis entrée dans sa cuisine,

une vaste pièce qui servait aussi de chambre à coucher, car j'y ai remarqué un lit. La table était encombrée d'épluchures, la vaisselle non lavée traînait dans l'évier, et le carrelage n'avait point été balayé. Le bol à fleurs, dans lequel elle me servit, semblait propre, cependant, et lorsqu'elle ouvrit sa grande armoire normande pour me rendre la monnaie de deux francs, je vis des piles de linge bien blanc et bien arrangé. Là, sans doute, était son orgueil de ménagère. Deux petits garçons entrèrent en courant, une tartine à la main. L'un s'empara d'un pichet de cidre, but à même et le tendit à son frère.

— Vous laissez boire ainsi du cidre à ces petits? dis-je horrifiée. Pourquoi ne leur donnez-vous pas du lait?

— Parce que le lait se vend mieux; nous n'en avons jamais assez.

Je lui parlai du danger d'habituer les enfants aux boissons fermentées. Elle haussa les épaules.

— Ce sont des histoires de médecins, fit-elle avec un accent de dédain. Ils ne savent rien de rien.

Je jugeai inutile d'ajouter un mot sur le sujet. Je lui demandai si l'hiver les gens du village se réunissaient pour la veillée.

— Ma foi non, me répondit-elle; chacun reste chez soi, comme ça on ne se dispute pas, et puis, il n'y a que trois familles du pays, les autres sont des ouvriers et des Italiens, alors on n'a rien à faire avec eux!

Le voilà, « le sale caractère ».

En quittant ma typique Normande, je me dirigeai vers la petite chapelle. Avec sa façade tapissée d'un énorme rosier, son clocher rustique, elle relève d'un

peu de poésie la laideur environnante. Toute petite et sombre, elle est habitée, habitée je dis bien, par sainte Radegonde et saint Ortaire, dont les statues polychromes font, comme toujours, peu d'honneur à l'art religieux. Je m'assis devant l'autel et je me laissai pénétrer par cette atmosphère, particulière aux églises catholiques, qui avive si curieusement les images, les impressions et les sentiments. Mon angoisse au sujet de madame d'Hauterive s'intensifia douloureusement. L'heure de la terrible épreuve approche. A chacune de ses lettres pleines d'espoir, mon cœur s'est serré davantage. « Ma petite Colette ! » cette expression d'autrefois s'échappa de mes lèvres, elle eut comme un écho répété dans le silence du sanctuaire. « Ma petite Colette ! » et, par une vieille habitude atavique, mes yeux se levèrent en une inconsciente prière vers la placide figure du saint guérisseur. Si j'étais redescendue à Bagnoles par la route, je lui aurais peut-être mis une pierre, mais je pris un sentier qui zigzague travers la forêt. Le soleil, déjà bas, touchait obliquement le pied des arbres et jetait des ronds d'or dans la feuillée. Les hautes fougères que le vent ne remuait pas, m'impressionnèrent par leur immobilité. Malgré moi, je pressai le pas... et je fus franchement contente de me retrouver sur la route ouverte en face de la gare et du Grand Hôtel.

Bagnoles-de-l'Orne.

« Opération admirablement réussie. Mère aussi bien que possible. Content à embrasser le monde entier »,

Voilà la dépêche que je viens de recevoir de Guy. Elle m'a causé une joie sans mélange — sans mélange, je me plais à le répéter, parce que c'est la vérité. Dieu en soit loué!

Bagnoles-de-l'Orne.

Je le savais... Oh ! je le savais ! Elle ne devait pas, elle ne pouvait pas survivre. Il fallait qu'elle disparût, je le sentais obscurément. Deux télégrammes d'oncle Georges me sont arrivés quarante-huit heures après celui de Guy. Le premier me disait : « Péritonite déclarée, Colette très mal .» La seconde : « Enlevée en quelques heures .» Cette nouvelle m'a causé la douleur d'un coup violent, d'une brisure. Oui, il s'était vraiment renoué, le lien entre nos deux êtres, et plus fortement que je ne le croyais. J'ai éprouvé l'irrésistible besoin de la revoir, de l'accompagner dans ce dernier bout de son chemin d'ici-bas. J'ai aussitôt commencé ma malle. Il me semblait que je faisais quelque chose pour elle. Tout est prêt... Je pars pour les Rocheilles demain, par le premier train. J'ai songé immédiatement à cette lettre qu'elle m'avait remise en partant. Je l'ai sortie de mon portefeuille avec une émotion profonde. Je ne sais rien de saisissant comme l'écriture d'un mort. L'écriture !... la forme de sa pensée intangible, mais vivante toujours... immortelle aussi. Je n'osais pas ouvrir cette enveloppe qui portait le nom de Jean Noël... je devinais la prière qu'elle renfermait. C'était bien cela... Elle me demande de veiller sur Guy, de devenir son amie, sa conseillère,

de l'arracher aux mains de cette femme qui le tient, de le marier !...

Après avoir lu, je me suis écriée tout haut : « Non, non ! Je ne peux pas ! Impossible ! » Avec madame de Myères et Jean Noël, il n'y a pas de quoi faire un être vraiment supérieur, un être capable de ce suprême effort Pauvre Colette ! Elle ne se doutait pas combien je l'aime et combien je le hais ce fils de mon mari ; elle ne se doutait pas de tout ce que peut produire un sentiment aussi complexe. Elle termine en me disant qu'elle partira avec la consolation d'avoir placé Guy sous une bonne influence et de lui savoir une amie meilleure que sa propre mère : Seigneur ! Seigneur ! Où prendrai-je la force de ne pas tromper cet espoir de mourante.

VII

PARIS

Paris, hôtel de Castiglione.

Ah ! elle a tourné vite pour moi « la Roue des Choses », depuis mon départ de Paris, fin juillet ! Cette accélération de mouvement m'a secouée jusqu'au tréfonds de mon être. Voici plus de quinze jours que j'ai quitté les Rocheilles et mon âme est encore toute vibrante de chagrin et d'émotion. Les Rocheilles ! La demeure si chère autrefois, si hospitalière et si animée ! J'y suis rentrée après quinze ans d'éloignement, dans le double silence de la mort et de la nuit. Oncle Georges était venu me chercher à la station. La manière dont il m'a accueillie, l'accent avec lequel il m'a dit : « Je suis content que vous soyez venue, elle vous attend », m'ont donné à supposer qu'il avait soupçonné la cause de notre brouille. Pendant le trajet, j'ai appris les péripéties de la catastrophe. L'opé-

ration avait été très heureuse, puis, comme cela arrive souvent... un rien, l'impossible à prévoir, ont amené une péritonite. Elle ne s'est pas sentie mourir. Elle a été emportée dans un spasme de douleur... et elle m'attendait... selon l'expression de M. d'Hauterive. Guy n'avait pas voulu qu'on la mît dans le cercueil avant mon arrivée. Je l'ai trouvée encore sur son lit, et lui, veillant à côté d'elle. La souffrance avait vieilli le visage du jeune homme, accentué de telle manière la fatidique ressemblance, que j'eus un involontaire mouvement de recul. En me revoyant, il ne put prononcer un mot, ses yeux humides et tendres allèrent de sa mère à moi, avec une expression si pathétique, que mon cœur eut un élan de pitié. Je m'étais arrêtée à Paris pour me procurer des œillets blancs et des roses, les fleurs préférées de Colette. Je les plaçai tendrement sur sa poitrine et sur ses pieds, puis me tournant vers Guy :

— Laissez-moi finir la nuit avec elle, lui demandai-je, nous avons encore beaucoup de choses à nous dire.

Il inclina la tête, porta ma main à ses lèvres et se retira.

Nous demeurâmes seules en présence, la morte et moi. Avec sa robe de satin d'un blanc d'ivoire, le capuchon de fine dentelle ramené sur ses cheveux, elle semblait prête pour quelque fête. L'ovale fin du visage, les longs cils noirs abaissés, l'arc de la bouche, lui donnaient une expression d'inéluctable fragilité féminine. Ce fut une révélation, une excuse suprême. Saisie de remords au souvenir de ma dureté, je me penchai sur elle, je baisai son front, sa jolie main, et

je m'agenouillai en répétant tout haut : « Ma chère petite Colette ! Ma chère petite Colette ! » A ce moment, il me sembla que quelque chose déplaçait l'atmosphère autour de moi, qu'une onde circulaire m'enveloppait. Était-ce le vent qui entrait par la fenêtre ouverte ? Je l'ignore, mais pour la seconde fois dans mon existence, j'eus la sensation distincte d'une présence immatérielle. Je frissonnai. Mes regards s'attachèrent avidement à la figure immobile de madame d'Hauterive... immobile... oui, mais non rigide. Il y avait là une douceur vivante, une expression de paix qui était sûrement le dernier rayon de son âme. Et c'était bon de se dire qu'elle était là encore peut-être. La mort !... Une fin de chapitre seulement. Le roman, je n'en doute pas, continuera à travers l'éternité et il s'emplira toujours de plus d'amour, de beauté et de lumière.

A l'aube, on la mit dans le cercueil, « ma petite Colette », et, vers onze heures, nous la conduisîmes au cimetière, où les morts de ce pays ont un idéal lieu de repos. Les funérailles de province, dont j'avais oublié les rites, ont, dans leur simplicité une grandeur véritable. Châtelains, bourgeois, paysans, pauvres gens, étaient venus de vingt lieues à la ronde pour accompagner la baronne d'Hauterive à sa dernière demeure. De ma fenêtre, j'avais pu voir arriver, par toutes les routes, des voitures, des chars, des figures en deuil, des coiffes blanches. L'église du village était trop petite pour contenir tout le monde, les portes furent ouvertes et la foule massée sur la place put suivre le service. Le cimetière domine toute la vallée, son mur blanc, ses ifs noirs se dressent sur le haut d'une col-

line plantée de vignes. On y monte par un chemin assez raide, coupé de marches, de distance en distance et les corps y sont portés sur les épaules. Derrière la famille, représentée par les deux fils de ma cousine, par oncle Georges, sa sœur et moi, le long cortège suivit dans un recueillement absolu. Il remplit presque entièrement l'immense champ des morts. Pas un mot, pas un chuchotement, des têtes découvertes, ou inclinées, des larmes, des oraisons, une extériorisation de sympathie et de regrets. C'était doux à voir et à sentir. La bénédiction dernière tomba dans un silence si profond que du buisson voisin un petit oiseau se hasarda à donner les répons, et son chant pur et clair s'éleva comme une prière. Dans cette épreuve de la séparation qui nous est imposée, il y a un moment d'infinie douleur, c'est celui où il faut abandonner son mort dans la fosse sombre, dans la solitude du cimetière. Comme si les liens de la chair n'étaient point tout à fait rompus, il vous retient, il vous rappelle, et à rentrer sans lui dans la maison chaude et vivante, vous ne pouvez vous défendre d'une sorte de remords. J'ai senti tout cela pour Colette.

Selon l'usage, après la cérémonie funèbre, on servit aux gens venus de loin, riches et pauvres, un repas de deuil composé de mets très simples. Ces agapes sont comme un symbole de fraternité dans la douleur. La province a du bon. Dans les grandes circonstances de la vie, elle se montre supérieure à Paris. On devine qu'il y a plus de solidité et de profondeur dans ses sentiments. Plusieurs personnes m'ont reconnue et ont paru surprises de ma présence. J'en ai éprouvé de la peine et quelque confusion.

Quand tout fut terminé aux Rocheilles, Guy m'accompagna à mon appartement. Pendant cette cruelle journée, il avait fait brave contenance. Sa douleur ne s'était trahie que par la rigidité extrême de sa physionomie et le son rauque de sa voix. Selon l'expression de ma petite amie Lily, « il avait ravalé ses larmes », et beaucoup de larmes. Aussitôt que nous nous trouvâmes seuls, son héroïsme sembla l'abandonner. Il jeta ses bras autour de mon cou, je brûlais de le consoler, j'avais le cœur plein de tendresse, de bonnes paroles, et pourtant, je demeurai inerte, muette, je me raidis de toutes les forces mauvaises de mon être.

— Marraine ! oh ! marraine ! répéta-t-il, en se pressant contre moi comme un bébé.

— *Poor boy*, murmurai-je, touchée enfin par cette plainte d'enfant, par son accent de détresse.

Il me tenait embrassée ; je me dégageai doucement, puis, mettant ma main sur son épaule :

— Si jamais vous avez besoin d'une amie, dis-je, venez à moi tout droit, n'est-ce pas?

Guy me regarda avec une expression où il y avait de l'étonnement et des reproches.

— J'en ai besoin maintenant, marraine, répondit-il. J'en aurai toujours besoin. Les hommes qui ont eu une mère comme la mienne connaissent la valeur du cœur féminin ; ils ne peuvent plus s'en passer.

Puis, se redressant par un nouvel effort de courage, il essaya de sourire.

— Je suis un égoïste, fit-il. Vous devez être brisée de fatigue. Je vais vous laisser reposer.

Et, promenant ses yeux autour de la chambre afin de s'assurer que rien ne manquait à mon confort, il

approcha la chaise longue de la cheminée où l'on avait allumé une flambée, et en arrangea les coussins.

— Étendez-vous là. Je vais vous envoyer le thé. Merci d'être venue, ajouta-t-il, je suis heureux que vous soyez avec nous.

Sur ces mots, il se retira d'un pas instinctivement assourdi.

Je demeurai debout au milieu du salon, honteuse de ma froideur. *Poor boy !* Ce mot était sorti de mes lèvres en anglais et c'était tout ce que j'avais trouvé à dire comme consolation au fils de Colette !... au fils de Colette, oui... mais de M. de Myères aussi !...

J'ai passé trois jours aux Rocheilles. Il m'a semblé que je devais à ma cousine de ne pas quitter tout de suite cette demeure où elle est vivante encore. J'ai refait la connaissance de Robert, son fils aîné. Je l'avais quitté à quinze ans, je l'ai retrouvé un homme de trente ans. De taille moyenne, très brun, fin et musclé, il possède toutes les caractéristiques d'une de nos meilleures races, et j'ai éprouvé un curieux plaisir à constater qu'il était bien un d'Hauterive, lui ! Il est fiancé à une très riche et très jolie héritière du voisinage. Son intention est de quitter l'armée et de prendre sa place dans le pays. Oncle Georges sent très vivement la perte de sa belle-sœur. Il a vécu sous le charme de son caractère aimable et de sa bonté. Il la comprenait au point de tout excuser chez elle. Sans faire aucune allusion à mon éloignement, il m'a témoigné, à plusieurs reprises, sa joie de me revoir. La causerie s'est renouée entre nous comme si nous nous étions quittés la veille. Je n'ai jamais manqué de lire la délicieuse

chronique intitulée : *Vie à la campagne*, qu'il écrit chaque semaine dans un grand journal du soir. C'est par lui que j'ai toujours connu le retour des hirondelles et des oiseaux migrateurs. Son appréciation de mes romans m'a causé une satisfaction réelle. Mademoiselle Marthe d'Hauterive, sa sœur, une vieille fille originale que nous appelions « la Chanoinesse », n'a pas manqué de s'étonner de ma réapparition. Elle a même essayé de me confesser au sujet de ma rupture avec ma cousine. Puis, comme elle est de ces personnes qui ont besoin de vous faire connaître leur manière de voir, elle m'a dit qu'elle désapprouvait les brouilles de famille. De plus, elle m'a avoué qu'elle n'avait jamais compris ma manière de vivre après la mort de mon mari. Heureuse chanoinesse ! Il y a bien des choses qu'elle n'aura pas comprises en ce monde. Elle est, du reste, une excellente créature, très dévouée aux siens. J'imagine qu'elle demeurera aux Rocheilles jusqu'à ce que son neveu y amène la nouvelle châtelaine.

J'ai voulu connaître l'œuvre de Colette — cette œuvre commencée une année après la naissance de Guy — il y a vingt-quatre ans. J'ai été émerveillée de ce qu'une seule femme a pu faire. Le village de C..., un village qui compte trois cents habitants, a été entièrement reconstruit. On y a introduit tout ce qui est nécessaire pour faciliter la propreté et une bonne hygiène. La race dont nous avions maintes fois déploré la laideur maladive s'est améliorée d'une manière incroyable. Les teints sont clairs, les yeux nets, les membres droits, la tuberculose est devenue rare. Une vingtaine d'enfants abandonnés, placés par madame

d'Hauterive dans les familles les plus honnêtes, ont grandi sous son patronage. Oncle Georges a fait bâtir à ses frais une salle de réunions dont les attractions luttent victorieusement avec le cabaret. Par des conférences, des causeries, il a réussi à faire entrer la masse dans la voie du progrès. Lui et madame d'Hauterive ont éveillé, chez les paysans d'alentour, l'amour de leur propre espèce, l'orgueil de leur propre race. Jusqu'à présent, ils avaient été fiers de leurs animaux seulement, ils commencent à le devenir de leurs enfants. Une femme m'a dit, en redressant la tête : « Oh ! nous avons de beaux gars à la revision, maintenant ! » Ce sentiment nouveau m'a ravie. Je le considère comme un immense pas en avant. Et tout cela représente « l'expiation de Colette ».

Et, à mon insu, j'ai participé à cette œuvre de civilisation. Il est entré un peu de ma douleur dans ce bien-être, dans cette moralité supérieure que j'ai constatés ici. Est-ce que j'ai le droit de le regretter ? Est-ce que je voudrais revoir de misérables figures de bébés malsains, comme celles dont je me souviens ? A cette question que je me suis posée, j'ai pu répondre : « Non, mille fois non », et avant de partir, je suis montée au cimetière avec ce « non » dans l'esprit et dans le cœur. Je l'ai répété tout bas à Colette, et j'ai emporté des Rocheilles la conviction que, comme le dit Maëterlinck : « Le mal est le bien que nous ne pouvons pas comprendre ».

Paris.

J'aurais pu m'arrêter en Touraine et y passer le mois d'octobre, mais j'ai senti le besoin d'être seule et je suis rentrée à Paris.

Cela m'a été une douceur de penser que Colette a habité ma chambre pendant quelques heures. La femme qui l'a servie s'est souvenue de la dame aux beaux yeux noirs et, quand je lui ai appris sa mort, elle a eu une expression de regret qui m'a touchée. Guy m'a donné une photographie de sa mère, faite l'année dernière. Il y a dans toute sa personne une noblesse indéniable, qui m'a révélé, mieux que des paroles, l'œuvre de la douleur. J'ai placé ce portrait en face de mon lit. Aurais-je jamais imaginé qu'il serait là ! A chaque instant, il attire mon regard. Entre lui et moi je sens comme un courant de chaleur et de vie et je me prends à répéter tout haut : « Ma petite Colette ! » Je crois que, pour être juste, je devrais dire : « Ma grande Colette ».

Aussitôt de retour, j'ai écrit à sir William Randolph. Il m'a exprimé sa sympathie avec ces phrases viriles et simples qui le caractérisent et qui donnent une note de si profonde sincérité. Il me parle ensuite des de Lusson. « Je n'ai eu, me dit-il, aucune peine à leur inspirer le désir de faire votre connaissance, car ils ont lu vos romans et sont du nombre de vos admirateurs. Ils se déclarent ravis d'être autorisés à vous faire visite. » Puis, avec sa verve taquine, il ajoute : « Je ne leur ai pas garanti la parfaite ressemblance

de madame de Myères avec Jean Noël. mais je leur ai dit qu'elle avait du bon, beaucoup de bon. De leur côté, aussi bien que du vôtre, je m'attends à des remerciements. » Sir William veut absolument me donner des amis. Ma solitude relative le chagrine. Il croit que ces gens, mes compatriotes, seront plus près de moi que des étrangers. Quelle bonté il y a dans cette pensée ! Je me prête à sa fantaisie avec un mélange de crainte et de curiosité. Je me demande ce que produira cette relation dont l'idée lui tient si fort au cœur.

Paris.

Je n'avais jamais vu Paris au mois d'octobre. Je n'aurais pas cru qu'il pût prendre un air aussi province. Il n'y a pas là à dire, les oisifs, les mondains, les beaux équipages sont décoratifs et ils créent une atmosphère agréable. On s'en aperçoit quand ils manquent. Les Américaines que l'on rencontre dans ce moment ne sont occupées que d'essayages et d'emplettes. Elles se préparent au départ et leurs belles plumes sont dans leurs malles. La série élégante arrivera au mois de novembre. Les rues sont sillonnées par des tapissières pleines de ces humbles touristes que l'on appelle « Cooks », du nom de cette agence qui semble avoir été chargée de mobiliser des millions d'individus et dont la création a été un premier signe des temps. On se moque volontiers de ces braves gens. Ils m'inspirent à moi une affectueuse sympathie. Je crois qu'ils sont des collaborateurs de la Provi-

dence et des collaborateurs précieux. Aussitôt qu'ils ont gagné quelque argent, le désir irrésistible leur vient de voyager, de voir de belles choses, de connaître les lieux consacrés de la terre. A leur insu, ils emmagasinent des impressions qui développeront leur mentalité, qu'ils répandront autour d'eux et transmettront à leurs enfants. Le passé n'est-il pas destiné à activer le présent et à alimenter l'avenir? L'autre jour, sur la place Vendôme, je voyais une tapissière pleine de « Cooks » arrêtée en face de la colonne. Le cicerone en donnait à haute voix, un bref, mais clair historique. Tous ces yeux, qui venaient de si loin, étaient rivés sur le fût de bronze avec une expression d'ardente curiosité, et le souvenir de Napoléon, évoqué là, amenait sur ces visages communs un rayonnement visible, des reflets d'émotion. L'image tragique du héros se photographiait probablement dans quelque cellule de leurs cerveaux. Pour produire quoi? Ah! il ne faut pas m'en demander aussi long. J'ai seulement saisi le beau travail occulte. Il m'a émue d'admiration et j'ai éprouvé un sentiment de respect pour ceux en qui il s'accomplissait. En vérité, les dieux semblent préparer ici-bas une œuvre formidable. Ils nous livrent un à un leurs secrets, nous donnent des forces nouvelles, nous mettent en communion plus étroite. Ils emploient des moyens grands et petits pour accélérer notre activité cérébrale. Par exemple, l'invention des cartes postales n'a pas d'autre but, je gage, que de multiplier les images. Ce mois, me sont arrivées des vues étrangement diverses : Darjeeling, dans l'Inde, avec une chaîne de cimes neigeuses, le palais de marbre de M. Belmont, à Newport, un coin de New-

York avec des maisons de vingt-deux étages, les rochers de l'Hudson, une rue paisible d'un bourg de Touraine, terminée par une vieille église. Chacun de ces cartons a provoqué des sensations différentes, a fait naître en moi une foule de pensées et de réflexions et rien de tout cela n'est perdu. Vraie ou fausse, je suis contente d'avoir cette intuition des choses.

Paris.

Comme villégiature d'automne, je n'ai eu cette année que les Tuileries. C'est pauvre. J'aime cependant beaucoup « mon jardin ». Hiver et printemps, lorsque je prends le thé à l'hôtel, j'y vais faire ma promenade. Je ne sais pas par qui il a été dessiné, mais ses lignes ont une harmonie dont on ne se lasse pas. Chaque jour il a un aspect nouveau. Ma terrasse favorite est celle qui donne sur la place de la Concorde, du côté droit. Elle est presque toujours déserte. De temps à autre, quelque couple d'amoureux vient s'y réfugier, des gens de la classe moyenne, professeurs, employés, petites bourgeoises en rupture de pot-au-feu. Ils n'ont pas l'adultère dégagé, ceux-là! Par pitié et discrétion, je passe au large. La vue de la place de la Concorde me fascine. Elle n'a pas sa pareille au monde. Il s'en dégage une activité joyeuse. On dirait le carrefour d'une grande fourmilière. A côté des automobiles rapides, les fiacres commencent à avoir un air falot. Dans vingt ans, probablement, ils auront disparu. J'ai regretté plus d'une fois de ne pouvoir faire là les cent pas avec quelqu'un s'intéres-

sant à la vie et sachant la regarder en spectateur. Quand je me promène dans l'allée qui longe la rue de Rivoli, je m'accoude souvent sur la balustrade pour observer les enfants qui jouent en contre-bas. La génération qui a maintenant dix ou douze ans me paraît décidément plus belle et plus saine que les précédentes. J'ai constaté, non sans plaisir, que dans les sports, même violents, notre race latine a une grâce, une souplesse qui est étrangère à la race saxonne. Et l'avenir, tel qu'il m'apparaît dans ces physionomies d'enfants, douces et brillantes, me semble plein de bonnes promesses.

Une des magnificences de Paris sont ses couchers de soleil. Ils mettent dans le ciel des mauves rosés, des jaunes verts, des dégradations de lumière que je n'ai rencontrées nulle part ailleurs. La foule affairée ne les voit même pas. Certains soirs, ils donnent aux plébéiennes Tuileries une royale et impériale splendeur, sous laquelle disparaissent toutes les vulgarités qui les déshonorent. Hier, assise près de la *Femme au masque* de Christophe, j'ai saisi, je crois, l'automne à son apogée de beauté. Le ciel entier semblait d'or lumineux, les ramures des arbres fraîchement dépouillées avaient encore les tons fauves de la vie, les chrysanthèmes des parterres, les jonchées de feuilles complétaient une harmonie de couleurs qui faisait comme une symphonie en jaune. L'eau du bassin s'endormait, l'air était immobile. Un seul cri d'oiseau, aigu et triste, traversa l'espace, puis le silence se fit, comme pour permettre aux créatures d'entendre cette note suprême que la nature met une année à produire et qui ne se répétera plus. Je l'ai entendue, et je

considère que mon mois d'octobre n'a pas été perdu.

Paris.

Mon troisième roman va paraître dans une grande revue, le 15 décembre. Depuis mon retour, je suis occupée à le repolir. Ce repolissage y met plus de lumière, je le vois, je le sens et cela me cause un fin plaisir. Peu de lecteurs probablement apprécieront cette clarté. N'importe. Il y a en moi un besoin de perfection que je dois satisfaire entièrement. Ma conscience littéraire ne sera en repos qu'à ce prix. Je n'ai nulle hâte, nulle joie de le voir paraître. Tel qu'il est là, dans mes petits cahiers d'un sou, écrit de ma main, il m'est très cher, il me tient encore de près, j'ai même à le toucher une certaine jouissance physique, comme s'il était quelque chose de vivant. Quand je le regarde copié à la machine, il me paraît déjà étranger, lorsqu'il sera imprimé et circulera, j'aurai quelque peine à croire qu'il est de moi. Un phénomène semblable se produit chez les mères, paraît-il. A mesure que leurs enfants grandissent, elles se rendent de moins en moins compte qu'ils sont sortis d'elles. Tout en relisant mon roman, je me suis rappelé distinctement son origine et son développement. Il y a deux ans et demi, un vieil ami avait eu la gentillesse de me faire faire une promenade au Bois dans sa voiture. Comme nous redescendions les Champs-Élysées, il se mit à me parler avec admiration du livre de Zola, *Rome*, qu'il venait d'achever.

— Pourquoi n'écririez-vous pas un roman italo-américain ? me dit-il tout à coup. Vous connaissez le caractère des deux races, vous pourriez faire quelque chose de très bon.

— Rien d'aussi puissant que l'œuvre de Zola, répondis-je. Cela me découragerait.

— Ce serait différent. Ne soyez pas trop ambitieuse. Essayez.

Ce dernier mot fut prononcé au tournant de l'Hôtel Continental et de la rue de Castiglione. C'est là que mon roman est né. Une femme et un auteur peuvent toujours, j'en suis sûre, préciser la seconde créatrice.

Assez curieusement, cette idée fut jetée dans mon cerveau par un Italien marié à une Américaine. Elle lui avait, peut-être, été inspirée par les contrastes, les incompatibilités, les incompréhensions dont il avait souffert. *Chi lo sà?* En tout cas, elle ne devait pas être perdue. Elle germa, mais lentement et contre ma volonté. Chaque fois qu'elle pointait, je la renfonçais. Trois mois plus tard, à l'hôtel Beau-Rivage d'Ouchy, je remarquai un jeune Romain avec sa mère. Sa table se trouvait à quelques pas de la mienne. Je le regardai avec plaisir, sans intention de me documenter, simplement parce qu'il avait de beaux traits classiques et le charme latin. Je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il était amoureux d'une très jolie Américaine de ma connaissance. Je voyais dans ses yeux, dans sa physionomie mobile, les reflets du désir, de la passion, de la jalousie. Je sentais d'un autre côté la résistance de la jeune femme très honnête, mais coquette et heureuse de plaire. Cela m'intéressait comme toutes les manifestations de la vie. Sous

cette jolie suggestion, l'idée du roman italo-américain grandit rapidement et triompha de tout ce que je lui opposais. J'y suis demeurée attelée pendant deux années entières. Le résultat que j'ai sous les yeux me paraît plutôt satisfaisant. Reste à savoir si le public sera de mon avis. J'ai essayé d'étudier en moi la gestation de la production d'un roman. Il est presque impossible de se rendre compte du phénomène et il doit être différent chez chaque auteur. Je ne crois pas que le cerveau soit un générateur. Il me semble qu'il est tout simplement un appareil récepteur et transmetteur. Nous disons intuitivement peut-être : « Une idée me vient, une idée m'est venue ». Oui, l'idée tombe, vient du dehors. C'est bien là mon impression. Les éléments nécessaires à la procréation d'une œuvre vous sont envoyés de la manière la plus imprévue, la plus saisissante quelquefois. Les modèles apparaissent, reparaissent dans votre orbite comme pour vous permettre de les mieux rendre. Les hommes d'art, de science et de lettres sont tous aidés de cette manière. Le cerveau est préalablement impressionné à notre insu Selon moi, le romancier travaille absolument comme le peintre. Il me semble que j'ai derrière mon front trois facultés qui font l'office de pinceaux. L'une ébauche, l'autre prend au dedans et au dehors des parcelles de vie, l'autre les assemble, développe les images, les scènes, les touche, les retouche, jusqu'à ce qu'elles aient atteint la perfection rêvée. Je désire tout le temps arriver au mot de la fin et je ne l'écris jamais sans un serrement de cœur. Je sens distinctement que c'est quelque chose de moi qui me quitte. Je m'étais demandé souvent à quoi

servaient ces monuments que les hommes élèvent au prix de tant d'efforts, les tableaux qu'ils peignent, les objets d'art qu'ils façonnent, les œuvres musicales, littéraires qu'ils produisent. Maintes fois, chez mon éditeur, en regardant les rayons chargés de bouquins jaunes ou verts, je m'étais dit : « A quoi bon ? à quoi bon ? » Les romans surtout me paraissaient choses enfantines. J'étais même un peu humiliée d'en avoir produit. Ce matin, pendant que, le regard fixe, je buvais lentement mon thé, la question s'est formulée dans mon esprit pour la millionnième fois. Tout à coup l'idée m'est venue, oh ! elle m'est bien venue celle-là, que monuments, œuvres d'art, livres, romans étaient des accumulateurs, dans le sens le plus concret du mot, de véritables piles d'électricité psychique ! Une onde d'émotion joyeuse s'est produite en moi, j'ai posé ma tasse, je me suis levée en m'écriant : « C'est cela ! oui, c'est cela !... » Des accumulateurs destinés à entretenir la vie, à la renouveler, autant de flambeaux qui allument d'autres flambeaux, qui propagent et conservent le feu sacré ! Plus l'œuvre est parfaite, plus l'accumulateur doit avoir de force et de durée. Quelle puissance radiante dans le tableau d'un Michel-Ange ou d'un Raphaël ! Notre Louvre et tous les Louvres ne sont-ils pas pleins d'accumulateurs ? Beaucoup nous sont venus de bien loin et ils n'ont pas été rassemblés au hasard. Chacun est destiné à toucher certains cerveaux, à produire certains effets. Cette conception m'a semblé vraie, vraisemblable, merveilleuse. Je suis retombée toute vibrante dans mon fauteuil avec une sensation de vision élargie.

Une conversation, que j'avais eue la veille, m'est revenue à la mémoire. A mon insu, peut-être, elle a dirigé ma pensée de ce matin. Un grand avocat américain, qui vit depuis des années à Paris, un esprit cultivé, une nature affinée, me disait le plaisir qu'il éprouvait lorsqu'il voyait quelques-uns de ses compatriotes sensibles aux choses d'art, aux souvenirs du vieux monde. Il me raconta qu'un jour en Angleterre, dans la cathédrale de Winchester, un de ses compagnons de voyage, un Yankee mal dégrossi, qui, pendant la traversée entière, n'avait fait que boire et jouer et qu'il fuyait comme la peste, s'était tout à coup approché de lui et d'une voix basse et émue : « C'est trop beau ! lui avait-il dit, j'ai besoin de serrer la main à quelqu'un », *I must shake hands with somebody*. Et les deux hommes avaient échangé là une forte et inoubliable poignée de main. Une autre fois, sur le chemin de l'Acropole, un Américain très gai, très vulgaire, n'avait cessé de raconter de grossières petites histoires. Il avait écœuré M. K... qui voyait déjà son pèlerinage gâté. Arrivé au sommet de la colline sacrée, en face de la glorieuse ruine, il parut saisi. Sa physionomie changea d'expression et, après un moment, il balbutia tout honteux :

— Je suis fâché d'avoir parlé comme je l'ai fait, en venant voir ceci.

— La *Victoire de Samothrace* a plus de pouvoir qu'aucune autre statue, ajouta M. K... Je me souviens d'avoir fait visiter le Louvre à un de mes confrères de New-York, l'homme le plus occupé, le plus prosaïque qu'il y ait. Il avait tout regardé sans comprendre, sans sentir ; j'étais furieux. Lorsque nous sommes arrivés

devant la triomphante messagère, il a ouvert les bras instinctivement et après un profond soupir de délassement il s'est écrié : « Ah ! voilà qui repose ! »

Oui, oui, un accumulateur d'harmonie, la cathédrale de Winchester ! un accumulateur de beauté, l'Acropole ! un accumulateur d'espérance, la grande mutilée !... un accumulateur aussi... tout petit... bien faible... ce pauvre roman que j'ai là sur ma table... mais un accumulateur tout de même !

Et j'y songe !... Est-ce que les créatures, toutes les créatures, hommes et animaux, ne sont pas des accumulateurs de puissances diverses, de vie supérieure ou inférieure ? Est-ce que les morts mêmes, saints, héros, poètes, artistes, ne fournissent pas à l'humanité ses grandes prises d'énergie ? Il me semble que chaque jour quelques écailles tombent de mes yeux. Je suis comme un aveugle qui recouvre lentement la vue, mais dont les paupières se ferment encore sous un rayon de lumière trop vive.

Paris.

Guy est rentré à Paris. Il est venu me faire visite le jour même de son arrivée et s'est annoncé par l'envoi d'une superbe gerbe de chrysanthèmes. Je l'ai reçu, non pas dans le salon de l'hôtel, mais chez moi. Sa haute taille m'a fait sentir les proportions exiguës de ma chambre. J'en ai éprouvé de la gêne et assez gauchement, je lui ai indiqué un fauteuil. Il y a eu entre nous un moment d'inévitable émotion. Après l'avoir remercié de son envoi de fleurs, j'ai demandé des nou-

velles d'oncle Georges, de son frère et de la chanoinesse.

— Quel vide aux Rocheilles, marraine ! fit-il en serrant nerveusement le bras de son siège. J'ai été plusieurs fois tenté de m'enfuir pour y échapper, mais je suis resté parce que je ne veux pas que mère soit jamais morte. Elle aurait eu horreur que nous fissions le silence autour de son souvenir. Nous avons pris l'habitude de nous réunir dans le salon de l'aile gauche où elle recevait ses intimes. J'ai placé moi-même son portrait à côté de celui de mon père.

Ce nom de père, donné à M. d'Hauterive, amena assez curieusement sur mes joues une fugitive rougeur.

— Vous avez bien fait, balbutiai-je.

— Nous causerons là, nous jouerons aux cartes, nous ferons de la musique. Elle sera au moins avec nous... si nous ne pouvons plus être avec elle.

— C'est un bonheur, savez-vous, d'avoir des morts bons et chers.

— N'est-ce pas?

Et la voix émue, le jeune homme me parla longtemps de sa mère sans sentimentalité, mais avec une affection profonde. Il me mit ensuite au courant des affaires de la famille, comme s'il voulait me faire sentir que j'en faisais partie. Je l'écoutais vaguement. Il se trouvait assis en face de moi, mais placé de trois quarts. La lumière, le prenait de côté et la joue ambrée et la moustache fauve donnaient le chaud coloris, un peu roux, qui appartenait au visage de M. de Myères. J'étais plutôt fascinée qu'irritée, tellement fascinée, que j'eus un petit sursaut lorqu'il me tendit une lettre.

— Voici ce que j'ai trouvé après votre départ, me dit-il. Lisez.

De Colette ! Je lus. Elle prévenait son fils qu'elle m'avait chargée de la remplacer dans le cas où elle serait rappelée. Elle lui enjoignait de me consulter dans toutes les circonstances graves, et elle ajoutait à peu près ceci : « Sois un fils pour elle. Arrache la discrètement à son isolement. Elle ne peut pas être satisfaite sur la branche. A son âge, on a besoin de sécurité et de repos. Donne-les-lui. Il faut qu'elle ait toujours ton cœur et ton bras à son service. Je compte sur toi pour lui faire une vieillesse heureuse ! »

Pauvre Colette ! Elle voulait me rendre ce fils qui aurait dû être mien ! Quel ardent désir de réparation il y avait dans ces lignes !

— Vous voyez, marraine, elle nous a laissés l'un à l'autre, fit le jeune homme en reprenant la lettre de sa mère. Quant à moi, je vous adopte, ajouta-t-il en souriant, et j'obéirai aux instructions qui me sont données.

— Heureusement pour vous, dis-je, m'efforçant de dissimuler mon émotion, que je suis une vieille femme très occupée et très indépendante.

Il se leva.

— Je sais, je sais. Il faudra cependant que vous me fassiez une petite place dans votre vie. Je vous promets de respecter votre travail, mais non votre indépendance. Tenez, je vais commencer par vous demander la permission de venir dîner demain avec vous. Le puis-je ?

Quelle bizarre chose que la nature humaine ! Je m'étais proposé d'inviter Guy et voilà qu'à sa demande je me suis raidie involontairement.

— Demain... demain... ai-je répété, faisant semblant de chercher dans ma mémoire si je n'avais pas d'engagement. Oui, je suis libre, dis-je enfin, honteuse de ce sentiment mesquin. Venez, vous me ferez plaisir. Le dîner est à sept heures et demie.

Il mit son bras autour de mon cou.

— Merci.... et aimez moi un peu, marraine, dit-il doucement. Je vous aime beaucoup, moi, mais là, beaucoup.

Je demeurai glacée par la bizarre sensation que ces paroles sortaient des lèvres de M. de Myères, et voilà... je ne voulais pas qu'il m'aimât!...

Guy a dîné avec moi! Son entrée a fait sensation dans la salle à manger. Quatre jolies Américaines de ma connaissance m'ont regardée avec de gros points d'interrogation dans les yeux. Le plus incroyable, le plus ridicule de l'affaire est que la belle mine de Guy flattait ma vanité. Dieu sait cependant que je n'y suis pour rien!

Le garçon, ayant placé deux assiettes devant moi, j'ai dû servir mon hôte. Je le fis et j'y trouvai un plaisir curieux et profond! Par moments, l'étrangeté de la situation se présentait à mon esprit, et aussitôt ma gorge se séchait. Le jeune homme me parla longuement de ses projets, il m'initia aux détails de sa vie. Il habite le rez-de-chaussée d'une maison de la rue d'Aguesseau qui faisait partie de l'héritage de sa marraine. Il compte suivre pendant tout l'hiver les cours de l'école de Grignon et il s'y rendra chaque jour avec l'automobile que Panhard va lui livrer, une machine pratique et sûre, paraît-il, avec laquelle il se propose même de me faire faire mon tour de France.

Le regard distrait, que mon convive avait pour les femmes très séduisantes qui se trouvaient là, m'aurait prouvé qu'il était amoureux, si je ne l'avais su.

— Voyez donc comme la beauté américaine éclaire, lui dis-je en souriant.

— Oui, mais elle ne réchauffe pas... brr ! fit-il plaisamment ; c'est l'illustration du principe : plus de lumière, moins de chaleur ; plus de chaleur, moins de lumière.

— Et vous préférez la chaleur ?

— J'aime un habile mélange des deux.

— L'impossible.

— Non, non, cela se trouve, répondit-il, avec une lueur soudaine dans les yeux et un petit sourire d'orgueil.

J'étais fixée. Ce dîner que j'avais redouté fut plutôt agréable. Cependant, vers la fin, je me sentis devenir nerveuse. Tous les sentiments que Guy provoque en moi sont étrangement nuancés de tendresse, de haine, d'attraction et de répulsion. Sa présence me devient vite pénible. Puis, lorsqu'il s'éloigne, mon cœur court littéralement après lui. Je voudrais pouvoir le haïr carrément ou l'aimer généreusement.

Paris.

Je suis tentée de remercier tout de suite sir William Randolph. Je viens d'avoir la visite de madame et de mademoiselle de Lusson, et il y a longtemps que je n'avais été aussi agréablement impressionnée. Les Français, en général, n'aiment pas à être reçus dans

un salon d'hôtel. Ils y sont mal à l'aise. Je le sens et cela me paralyse. Mes visiteuses d'aujourd'hui n'ont pas eu l'air d'être affectées par ce décor banal et froid. Un courant de sympathie s'est aussitôt développé entre nous. Du reste, il n'y a pas même eu de glace à briser, tant notre ami commun avait bien préparé nos esprits.

Madame de Lusson est une femme d'une cinquantaine d'années, une blonde grisonnante avec des traits agréables, une physionomie heureuse et attirante. La jeune fille, de taille moyenne, très élégante dans sa robe tailleur, un boléro d'astrakan et un tour de cou d'hermine, a tout de suite captivé mon regard. Elle m'a assez curieusement fait souvenir du désir de Guy : « un habile mélange de lumière et de chaleur ». Il m'a semblé voir rayonner ces deux belles forces sur son visage. Il y a de la lumière dans ses cheveux blond foncé, épais et onduleux, dans ses yeux gris bleuté, dans son teint clair; de la chaleur de bonté dans les lèvres bien dessinées et en plus, si je ne me trompe, il y a de la force dans le front large, les sourcils droits, le nez ferme et joli.

Aussitôt que nous eûmes échangé notre première poignée de main, elle me regarda avec une petite émotion bien juvénile.

— Et c'est vous, madame, qui êtes Jean Noël! fit-elle.

— Une vieille femme, vous voyez. Ne soyez pas trop désappointée.

— Eh bien, vous ne me croirez peut-être pas, mais j'en suis ravie. Nous pourrons au moins causer et discuter ensemble. On ne me permet pas les romanciers masculins, cela va sans dire, ajouta-t-elle en souriant.

Sur cela, la conversation s'engagea. Nous parlâmes de Simley Hall, de l'Angleterre, de la Touraine. Je fis apporter le thé. Je constatai, non sans plaisir, que mes visiteuses savaient le boire. Et tout le temps, du reste, je sentis chez la mère et chez la fille une veine légère de cosmopolitisme qui contribua sans doute à nous mettre en communion. M. de Lusson est encore à la campagne. J'ai accepté un dîner pour la semaine prochaine, à la condition qu'il serait tout à fait intime, et nous nous sommes quittées, avec un désir très sincère, je crois, de nous revoir.

Paris.

Mon troisième roman a paru aujourd'hui dans la *Revue de France*. J'ai reçu un télégramme de félicitations des Randolph, un autre, d'oncle Georges. Deux amis, qui sont en ce moment à l'hôtel, m'ont envoyé des chrysanthèmes, les de Lusson des orchidées et Guy..., ah! lui, des roses rouges, naturellement! Qui est-ce qui a guidé son choix? Je voudrais bien le savoir? Les roses rouges! Elles n'étaient pas seulement ma fleur favorite, mais encore celle de M. de Myères, nous les aimions d'une manière superstitieuse. Il y en avait toujours quelques-unes dans le petit salon qui séparait... qui unissait nos chambres à coucher. Je les avais bannies pendant quinze ans. Lorqu'il m'arrivait d'en recevoir, je les jetais sans remords. Leur vue m'a été longtemps douloureuse. Ce matin, quand après avoir déchiré le cachet du fleuriste, j'en ai vu apparaître une gerbe éclatante, mes

mains ont été prises d'un tremblement nerveux, elles m'ont comme hypnotisée, la pensée ne m'est pas venue de m'en débarrasser ; je les ai contemplées avec une émotion croissante, délicieuse, puis, timidement, honteuse presque, j'ai respiré leur parfum frais et pénétrant. Il est arrivé jusqu'à mon cœur, il m'a ramenée au seuil de ce passé qui a été mon paradis perdu et il a mis une flamme sur mon vieux visage. Une fleur peut autant ! Elles sont là, tout près de moi, je les regarde avec une sorte de terreur religieuse. Il me semble qu'elles sont l'offrande de M. de Myères. Et ne le sont-elles pas? Pour apprécier la vie telle qu'elle le mérite, il faudrait avoir le courage de la regarder en face, s'oublier soi-même, c'est bien difficile. Ainsi, Jean Noël ne peut s'empêcher d'admirer la manière dont ces fleurs d'amour et de souvenir ont forcé la porte et le cœur de la femme trahie, mais madame de Myères en souffre bêtement.

Malgré ma rancœur, il m'est arrivé plus d'une fois de regretter que mon mari ne pût pas lire mes romans. J'aurais donné beaucoup pour que certaines pages passassent sous ses yeux. Aujourd'hui, j'ai tâché de me peindre l'expression de sa physionomie, si, revenant en ce monde, je lui présentais cet autre moi qu'il n'a pas connu et qu'il a pourtant aidé à créer. J'ai vu dans son regard une immense surprise, sous sa moustache fauve un frémissement d'émotion. Je l'ai entendu murmurer, presque incrédule : « Antone... Jean Noël ! » Puis j'ai imaginé qu'il prenait ma main, qu'il la portait à ses lèvres, comme autrefois, en signe d'approbation, et j'ai rougi de plaisir. Sûrement, ce sont ces fleurs qui m'ont hallucinée ainsi. J'ai

toujours dit qu'elles étaient de dangereuses petites choses.

Lors de la publication de mes deux derniers romans, j'étais tellement perdue au milieu de la foule, qu'un insuccès ne m'eût pas été très pénible. Il le serait maintenant à cause de ces amis entrés tout dernièrement dans ma vie, à cause de Guy surtout. Oui, un insuccès devant le fils de M. de Myères m'humilierait terriblement. Il faut qu'il me voie triomphante! C'est plein de vanité mesquine, ce désir, je le sais, mais je ne suis point au-dessus des faiblesses féminines. Je les revendique toutes. La nature saura bien l s transmuer en forces.

J'ai fait envoyer la *Revue de France* à sir William. Il lit le français mieux qu'il ne le parle. Je suis heureuse de savoir qu'il me comprendra entièrement. J'ai parcouru à nouveau cette première partie de mon roman afin de deviner s'il avait quelque chance de l'intéresser. Je crois que oui. Je sais exactement les passages qui provoqueront sa veine satirique, qui lui donneront l'envie de discuter avec moi, et ceux qui dilateront d'émotion ses narines mobiles... Et ces petits caractères noirs vont produire tout cela! Ces petits caractères noirs! mais ils me continuent ni plus ni moins, ils me donnent une puissance infinie, ils sont la forme de mon propre rayonnement, c'est par eux que ma pensée va toucher cette pensée lointaine et la faire vibrer. Depuis que je suis capable de comprendre, ce qu'est en réalité l'écriture humaine, je ne la regarde jamais sans respect et sans émerveillement. Il n'est pas jusqu'aux braves typographes qui n'aient pris à mes yeux une importance énorme.

Je suis contente d'avoir vu la grandeur de ma petitesse.

Ce soir, j'ai dîné avec deux jeunes amis, qui passent quelques mois de l'année à l'hôtel de Castiglione. Le mari est né aux Antilles. La femme est anglaise. Nous sommes liés depuis longtemps déjà, Je leur ai fait deux visites en Angleterre. J'ai même commencé chez eux un de mes romans. J'ai toujours fini avant eux mon dîner, mon déjeuner, et je vais m'asseoir à leur table. Nous discutons les événements du jour. Tous deux s'intéressent à la vie, nous suivons ensemble son mouvement. C'est un très grand plaisir. Il y a si peu de gens capables de sortir du cercle de leur propre existence. Le soir nous faisons un bridge. Je ne serais pas éloignée de croire que la Providence me les a envoyés pour me maintenir « en loge ». Si je ne les avais pas eus, j'aurais probablement cherché des distractions mondaines qui m'eussent détournée de mon travail. Ils se sont intéressés à ce dernier roman, comme aux autres, et il avait été convenu que nous célébrerions son apparition avec le meilleur champagne de l'hôtel. Cet arrangement m'a empêchée d'inviter Guy. Il a été visiblement désappointé.

— Marraine, m'a-t-il dit avec un accent de reproche, dans certaines circonstances la famille devrait passer avant les étrangers.

— Les étrangers ont été ma seule famille pendant quinze ans, ai-je répondu avec une certaine méchanceté, je ne saurais les lâcher aujourd'hui.

— Je le comprends, mais donnez-moi au moins le pas sur eux.

Puis, s'emparant de ma main :

— Dites, voulez-vous promettre.

— Non, non, ai-je répondu brusquement. A mon âge, je ne prends plus d'engagements nouveaux.

Je l'ai peiné, je l'ai vu, et j'en ai éprouvé une secrète satisfaction. J'ai obéi à un obscur, à un instinctif besoin de vengeance. C'est le père que j'ai voulu blesser dans le fils. Je rougis en constatant cela. Mais quand on se met à faire de l'autopsychologie, il faut être sincère. Tout à l'heure, je disais que j'étais contente d'avoir vu la grandeur de ma petitesse, eh bien, maintenant, je puis ajouter que j'ai vu la petitesse de ma grandeur.

Paris.

Guy a repris sa revanche. Il est venu me chercher aujourd'hui de bonne heure, avec un joli coupé de cercle et, d'autorité, il m'a emmenée au Bois. C'était un merveilleux dimanche de décembre. L'air était froid, très pur, mais sans dureté. Sur ma demande, nous suivîmes les allées les plus désertes. La brume bleuâtre, les ramures noires des arbres, le vert foncé de la mousse qui revêtait leurs troncs se fondaient avec un art dont la nature seule est capable. Par la glace baissée, un peu du silence et du repos de l'hiver arrivait jusqu'à moi. Je cessai de parler et d'entendre, une sensation de bien-être, de rêve, m'envahit. Je ne savais pas où nous filions si doucement, d'où nous venions. Ce fut exquis d'oubli complet. Cela dura combien de temps? Je ne m'en rendis pas compte. Nous débouchâmes près du lac et je revins à moi.

— Quelle délicieuse promenade! dis-je alors à mon compagnon.

Et avec cette belle facilité que j'ai de passer d'un mode à l'autre, je me mis à causer gaiement et à regarder la foule endimanchée.

Il était trois heures et demie lorsque nous quittâmes le Bois. Le coupé redescendit les Champs-Élysées et enfila l'avenue d'Antin.

— Où allons-nous donc? demandai-je surprise.

— Rue d'Aguesseau, 60, répondit Guy avec un visage illuminé de malice juvénile.

— Chez vous?

— Chez moi. Je vous offre le thé.

— Non, non, m'écriai-je impulsivement. Nous le prendrons chez Ritz.

— Du tout. Vous êtes mon hôte, ma prisonnière, le cocher a ses ordres. Je parie que vous n'avez jamais pris le thé dans une garçonnière?

— Pas que je me rappelle, dis-je moitié riant, moitié fâchée.

— Eh bien, cela manque à vos souvenirs. Un romancier aime les expériences nouvelles; je vous en ai ménagé une. Toutes les femmes ont la curiosité de respirer, ne fût-ce qu'une fois, l'atmosphère d'une garçonnière. Les mères mêmes ont du plaisir à visiter l'antre où leur fils vit sa vie d'homme.

— Qu'est-ce qui vous a appris cela?

— Personne.

— Tous mes compliments sur votre intuition,

— Quand mère venait à Paris, elle logeait à l'hôtel, mais je l'invitais à déjeuner et au thé. Elle adorait ces petites fêtes. Elle arrivait toujours un peu émue,

les mains pleines de fleurs. Avant de repartir elle faisait l'inspection de mon ménage, ouvrait les armoires, les commodes, pour voir si je ne manquais de rien ; elle allait tapoter mes oreillers sous le prétexte de s'assurer qu'ils étaient bons, pour les caresser en réalité.

Je regardai le précoce psychologue avec une stupéfaction croissante.

— Notre cœur n'a plus de secrets pour vous, dis-je ironiquement.

— Mère était tellement femme! et j'étais son Benjamin ; entre nous soit dit, elle m'a toujours préféré à mon frère.

— Ah! fis-je la gorge soudainement serrée.

Le jeune homme mit sa main sur la mienne.

— Et comme elle vous a chargée de la remplacer, il faut que vous voyiez mon installation. Du reste, je gage que vous en mourez d'envie.

Une rougeur de colère me monta au visage.

— Je suis fixé, dit Guy avec un sourire. Vous aussi, vous êtes femme, Dieu merci! ajouta-t-il en portant ma main à ses lèvres.

A ce moment, la voiture s'arrêta et nous mîmes pied à terre. Une curieuse émotion me saisit. Je reconnus, non sans plaisir, le domestique qui nous ouvrit la porte. C'était Louis, le frère de la cuisinière des Rocheilles. La figure du brave garçon s'éclaira de joie en me voyant. Évidemment son maître l'avait prévenu de ma visite.

Guy m'introduisit dans un grand cabinet de travail que Colette, peinte par C..., semblait remplir entièrement.

J'allai à elle tout de suite.

— Quel portrait préférez-vous? me demanda le jeune homme. Celui qui est aux Rocheilles ou celui-ci?

Cette question ne laissa pas que de me troubler.

Le portrait des Rocheilles représentait une femme heureuse, brillante, l'irrésistible « linotte » que nous aimions tant. Ce dernier, qui datait de cinq ans, donnait une impression bien différente. Le sourire aguichant des yeux était remplacé par une mélancolie pathétique, la bouche rieuse était devenue sévère. Dans l'attitude de la tête et du corps, il y avait une fermeté absolument étrangère à madame d'Hauterive première manière.

— Je préfère ce portrait-ci, dis-je enfin, avec le désir méritoire d'être juste pour l'œuvre perfectionnée de la Providence.

— Moi aussi. Dans l'autre elle est plus jeune, je retrouve ses traits, mais son expression m'est inconnue et me la fait paraître étrangère.

Il ne croyait pas dire si vrai. C'était de cette femme-là qu'il était le fils et non de l'autre.

Après avoir envoyé de mes deux doigts un baiser à Colette, je m'approchai d'une des portes-fenêtres.

A la lueur du jour tombant, je vis un perron élevé de quelques marches, des arbres et des massifs.

— Comment! vous possédez un jardin! m'écriai-je, et vous ne me l'aviez pas dit! Voilà ce que je vous envie.

— Il est charmant au printemps, vous verrez. J'ai deux vieux sycomores pleins de nids, des lilas, des violettes et des primevères.

Guy me débarrassa gentiment de mon manteau,

de ma fourrure, puis prenant la *Revue de France* qui était sur son bureau :

— Vous voyez, dit-il, hier, en revenant de Grignon, j'ai dîné seul ici et j'ai passé toute la soirée avec vous. Et quelle délicieuse soirée ! Je suis content que mère ait lu aussi, ajouta-t-il avec émotion. Un autre succès pour Jean Noël !

— Nous verrons si vous êtes bon prophète, répondis-je, toute réjouie, au fond, par cette assurance.

En dépit de ma secrète résistance, cette pièce où j'avais été si bizarrement amenée me charma au premier coup d'œil. Deux corps de bibliothèque, grillagés, montaient jusqu'à demi-hauteur. Aux murs, il y avait de vieilles estampes, des dessins, des eaux-fortes, des armes. Sur la cheminée, un buste de femme ancien, des gerbes de chrysanthèmes jaunes. La lumière électrique, la flamme du foyer faisaient briller les cuivres du meuble Empire et en même temps adoucissaient ses lignes. Dans un coin, l'appareil du thé, des tasses de fine porcelaine, des friandises s'étalaient sur une table ronde recouverte d'un napperon garni de guipure et, à cette table, trois splendides roses rouges marquaient ma place. Leur vue me causa un léger sursaut. C'était comme une persécution. Elles semblaient jeter là une note violente, douloureuse presque.

Guy avait surpris mon regard.

— J'espère, marraine, fit-il, que vous aimez les roses rouges ; moi je les adore.

— Naturellement, répondis-je avec amertume.

— Mère les aimait, parce qu'elles sont le symbole du sacrifice.

— Et vous, parce qu'elles sont aussi le symbole de l'amour.

Une belle rougeur passa sur le visage du jeune homme. Il eut un rire heureux.

— Oui, je l'avoue, l'amour me dit davantage que le renoncement. Je ne leur reproche qu'une chose ; elles meurent mal. Avez-vous remarqué qu'elles deviennent toutes noires ?

— En effet, elles semblent brûlées, la vraie image de la passion morte.

— C'est vrai, et cela m'attriste d'une manière ridicule.

Le domestique entra avec le samovar. Il ferma les persiennes, tira les rideaux et arrangea le feu. Mon hôte m'installa confortablement et prépara le thé avec une aisance qui trahissait une jolie pratique des *five o'clock*.

En regardant autour de moi j'eus un sourire.

— Qu'est-ce qui vous amuse ? me demanda Guy.

— La vue de votre bibliothèque m'a rappelé une délicieuse réponse qu'une Américaine m'a faite il y a quelques jours. Je la grondais d'avoir été prendre le thé, même avec une amie, chez le comte de M... *Oh ! there were lots of books about, that made it all right.* « Oh ! il y avait des livres partout, cela le rendait convenable », me dit-elle.

— Elle est bien bonne, celle-là ! s'exclama mon hôte en riant.

— Oui, mais j'ai été charmée de cet instinct subtil, par lequel la jeune femme avait senti que les livres étaient comme des témoins muets, une sorte de protection. A ce compte, ajoutai-je en manière de

taquinerie, ceci doit être la pièce respectable de votre demeure.

— Et respectée toujours, vous n'en doutez pas, fit le jeune homme avec un regard au portrait de sa mère.

Pas un bruit du dehors n'arrivait jusqu'à nous. Ce silence de province ajoutait au confort et à l'intimité de notre *five o'clock*. De plus, j'étais sous le charme cruel de la ressemblance de Guy avec son père. Jamais elle ne s'était dénoncée aussi fréquemment que dans le laisser-aller du chez-soi, où je le voyais pour la première fois. Comme elle était profonde, grand Dieu! J'avais exigé qu'il fumât une cigarette après son thé et ses gestes de fumeur étaient les mêmes. A un moment, j'eus l'impression que M. de Myères se trouvait réellement en face de moi et que nous étions seuls en ce monde.

— C'est fantastique! m'écriai-je inconsciemment, au sortir de ma brève hallucination.

— Quoi? demanda mon compagnon, étonné de cette exclamation qui ne répondait à rien.

— Ce thé avec vous, répliquai-je en riant nerveusement.

— Je vous ai capturée habilement, hein? Je me suis réjoui toute la semaine du bon tour que j'allais vous jouer. Vous ne m'en voulez pas, dites, marraine? C'est un si grand plaisir de vous avoir là! On est bien, avec vous!

— Pourquoi n'y serait-on pas bien? Je ne suis point grincheuse, que je sache?

— Ce n'est pas une question de caractère, je crois, mais de secrètes affinités. Il y a dans votre composi-

tion des éléments qui me rendent heureux probablement. Je n'ai jamais éprouvé cela que près de mère et près de vous.

— Oh ! près d'une autre encore, j'imagine.

Le visage du jeune homme s'éclaira divinement.

— Près d'une autre encore, oui, répéta-t-il en abaissant ses paupières sur son regard d'amour.

— Nul doute, dis-je alors, chaque créature a une atmosphère spéciale. On rencontre des femmes jeunes, jolies, intelligentes, qui ne possèdent aucun magnétisme. Malgré leurs efforts, elles font le vide. Celles, par exemple, qui, bien qu'inférieures, sont aimantes attirent invinciblement. Mon médecin me disait qu'étant donné la diversité de nos fluides respectifs et le combat qui se poursuit entre eux, il était surpris qu'il n'y eût pas davantage de mauvais ménages.

— Votre médecin pourrait bien avoir deviné la cause de ces incompatibilités d'humeur qui créent tant de désastres conjugaux. Selon vous, quel est l'amour le plus vrai, le plus durable, celui qui naît à première rencontre ou celui qui germe lentement?

— Vous m'embarrassez beaucoup. Il me semble cependant que pour que le coup de foudre, autrement dit le court-circuit, se produise, il faut de plus fortes affinités. Je crois même que les créatures attirées ainsi l'une vers l'autre ont dû être liées déjà antérieurement, ailleurs.

— Oui... oui, murmura Guy, et dans cette reprise de possession, dans cette union instantanée, il y a quelque chose de tellement invincible, de tellement inéluctable ! C'est beau l'amour, n'est-ce pas, mar-

raine? fit-il en relevant la tête avec un mouvement d'orgueil viril.

— La merveille des merveilles, répondis-je gravement.

Je me levai et je m'approchai de la cheminée.

— C'est beau aussi le feu et la flamme, dis-je, pour rompre le silence qui était tombé entre nous.

— Et cette sensation de chez-soi n'est-elle pas agréable? Vous ne pouvez jamais l'avoir à l'hôtel.

— Je m'en suis déshabituée.

— Vous ne seriez pas fâchée de la retrouver, j'en suis sûr. Savez-vous, qu'il m'est venu une jolie idée.

— Laquelle?

— Le bail de mon locataire du second finit l'année prochaine. Vous devriez reprendre son appartement.

— Non, non, tenez, ce rez-de-chaussée avec jardin, pourrait seul me tenter. Quand vous vous marierez, vous me le céderez, dis-je avec l'intention de tâter le terrain.

— Me marier, moi! Ah! chère marraine, si vous comptez là-dessus!... Jamais! jamais!

— Le mariage vous fait peur?

— Non, la jeune fille.

— C'est moins grave.

— Le Latin court plus de risques d'être déçu que l'Oriental.

— Vous exagérez.

— Pas du tout. Sa fiancée lui est aussi étrangère, moralement, et s'il tombe sur une créature perverse, il n'a pas le harem pour l'enfermer ou se dédommager. Je connais nombre de jeunes mariées, elles sont

pour moi de salutaires épouvantails. Elles ont de la vie une conception mesquine ou mauvaise. La maternité leur répugne. Elles détestent la campagne, le grand air, il leur faut l'atmosphère des bouis-bouis, et elle n'est jamais assez saturée de fumée et de grossièretés. Elles ne lisent pas, elles vivent littéralement de ces petites histoires « rosses » qui alimentent la conversation aux déjeuners et aux dîners d'aujourd'hui. Quand elles sont blasées sur le spectacle des vilaines choses, elles en commettent elles-mêmes et prennent un amant pour se créer un intérêt.

— Cela se passe ainsi dans l'aristocratie composite, dans le monde que vous fréquentez ; mais dans la vieille bourgeoisie, dans la vraie aristocratie, nous avons des femmes d'un caractère très élevé.

— Je le sais ; malheureusement, elles ignorent le mouvement de la vie moderne. Elles n'y préparent pas leurs enfants. Cet été, à Bagnoles, aux bals pique-niques que nous avons donnés au Grand Hôtel, j'ai dansé et causé avec la sœur de mon ami d'Urville, une jolie jeune fille, élevée dans les meilleurs principes, je n'en doute pas. Les parents ont un château dans les environs. La chasse les y retient jusqu'en décembre. Elle m'a dit son ennui de devoir rester si tard à la campagne et m'a avoué qu'elle et sa sœur étaient réduites à faire des crêpes en manière de distraction.

— Des crêpes ! C'est délicieux d'archaïsme ! Au XVIII^e^ siècle c'était le grand amusement dans les couvents. Vous souvenez-vous ? mademoiselle de Charolais était en train de faire des crêpes au château de Madrid, quand on lui a apporté son amant qui venait

d'être décousu par un cerf. Il y a encore des jeunes filles en France qui font des crêpes!

— Et soyez sûre qu'elles ne les réussissent même pas.

— Avec vos idées, l'Anglo-Saxonne vous conviendrait mieux.

— Non, elle n'est jamais qu'une camarade. Je voudrais une femme qui fût une épouse, une maîtresse, et une amie.

— Rien que ça?

— Et je ne la trouverai pas dans ces poupées tirées en avant par des jarretelles.

— Guy, Guy, soyez convenable, fis-je, riant malgré moi. Qu'est-ce qui vous a si bien renseigné?

— Les vitrines d'abord et puis la démarche des jeunes personnes en question. Dans ce moment, elles sont soumises à un supplice qui leur enlève toute souplesse, toute grâce, qui leur donne une allure de crabe.

— La nature est certainement en train de modifier la structure de la femme.

— En tout cas, elle n'a pas l'air de la préparer à la maternité, fit mon hôte avec humeur.

— Allons, allons, vous n'avez pas un état de cœur qui vous permette de songer au mariage! Quand vous aurez suffisamment sacrifié aux fausses déesses, vous y penserez, et peut-être avant de mourir aurai-je votre rez-de-chaussée et votre jardin.

— Si la déesse que j'adore est fausse, marraine, il n'y en a point de vraie.

Sur ces paroles qui disaient assez combien profondément le jeune homme était épris, je me disposai à

partir. Guy me fit visiter le reste de son appartement. Les meubles, comme ceux de la bibliothèque, sont du plus pur Empire. Ils lui viennent de sa marraine. Le salon ouvre aussi sur le jardin. Un tableau de Roybet, deux paysages d'Harpignies, des statuettes de Tanagra, un piano, de beaux vases lui donnent un aspect chaud et sympathique. La chambre à coucher est d'une élégance très nette, très mâle. La physionomie de cette garçonnière m'a donné une impression de propreté morale, de dignité. Rien n'y trahit la pose. Je ne sais si ce fut l'effet de mon imagination, mais j'eus la sensation d'une présence. Était-ce celle de la déesse fausse ou vraie? J'éprouvai un curieux malaise. Mes regards ne purent se poser franchement sur les objets, ni s'y arrêter longtemps. Je ne fis que traverser les pièces et, aussitôt dehors, j'aspirai une grande bouffée d'air froid pour chasser quelque chose qui m'oppressait.

Guy me ramena à l'hôtel. J'aurais dû le retenir à dîner. Je n'ai pas eu le courage de le faire. J'étais troublée, meurtrie intérieurement comme chaque fois que j'ai passé un peu de temps avec lui. Et maintenant, me voilà prise de la curiosité de connaître la femme qu'il aime. Il est d'une discrétion trop chevaleresque pour me faire jamais des confidences. Elle doit être brune avec un teint mat. Il y avait beaucoup de jaune pâle dans le rez-de-chaussée de la rue d'Aguesseau. Si je dois remplir la mission dont Colette m'a chargée, la Providence saura bien m'y aider.

Paris, Jour de l'an.

Malgré soi, on se retourne à ces points de repère qui marquent notre route ici-bas. Je suis émerveillée d'avoir si bien supporté le choc de tous les événements qui se sont suivis depuis quatre mois. Quand j'ai commencé à écrire ces pages, je croyais seulement noter des impressions de spectatrice. Je m'étais flattée d'avoir vécu toute mon âme, d'être entrée à jamais dans la sérénité et le repos. Eh bien, non, je devais connaître encore d'autres combats. Mon chemin uni et facile a tourné tout à coup. Il est devenu dur, inégal, semé de mauvais pas, et me voici de nouveau secouée sans merci. Je n'affecterai point de regretter ma belle paix. J'ose être franche maintenant. J'aime à entendre battre mon cœur et mes artères. Dans cette lutte contre le père à travers le fils, je trouve une âpre volupté. Cette odieuse ressemblance de Guy d'Hauterive fait vibrer comme un archet des cordes que je croyais à jamais brisées, et, quoi que j'en aie, je ne les entends pas sans plaisir. Chose curieuse, le romancier qui est en moi suit avec un intérêt passionné les phases de ce drame psychologique. On a blâmé sévèrement certaine actrice d'avoir étudié le rictus de l'agonie sur les lèvres de son amant. Je puis affirmer que, sans que madame de Myères souffre moins, sans qu'elle soit moins sincère, Jean Noël a été capable de saisir ses impressions, d'*entendre* même les notes altérées de sa voix, et j'ajoute, que plus la situation était poignante, plus le dédoublement était complet.

Je m'étais promis, quel que fût l'accroissement de ma fortune, de ne rien changer à ma vie, et je me suis vue forcée d'en élargir le cadre, je ne pouvais continuer à recevoir Guy dans ma chambre. Quand il y entrait, il semblait la prendre toute et moi avec. Je sentais trop sa présence, celle de M. de Myères plutôt, et cela me donnait à chaque instant l'envie de le pousser dehors. J'ai loué le salon sur lequel ma porte ouvre. J'en ai pris possession le jour de Noël. Il est joliment meublé, très sympathique. J'y ai mis des plantes vertes, des fleurs, des photographies. J'y ai transporté plumes, papier, et encrier. A ma grande surprise, j'ai senti que je ne pourrais pas y travailler et, toute contrite, je suis revenue m'asseoir à ma chère vieille table. De temps à autre, je me lève, et avec un plaisir enfantin je vais arpenter ces quelques mètres carrés qui m'ont été concédés. Cela semble bon, tout de même, d'avoir un peu plus d'espace. De l'espace! Un espace infini!... voilà mon idée du paradis.

Selon la coutume anglaise, le propriétaire m'a envoyé comme à tous ses hôtes du reste, le gui et le houx de Noël. J'en ai décoré mes deux pièces. J'ai reçu, en outre, un panier de magnifiques raisins noirs, d'oncle Georges, des orchidées, des roses, des lilas de divers amis. Quand je promène les yeux autour de moi, je me dis qu'il y a de par le monde, nombre de vieilles femmes plus oubliées que je ne le suis. Guy m'a fait venir d'Angleterre une table de *bridge* pour le voyage, un vrai bijou d'ébénisterie qui tient dans une boîte. A son retour des Rocheilles où il est allé passer les fêtes, il ne manquera pas de vouloir l'étrenner. Je ne

pourrai pas refuser, et madame de Myères fera sa partie avec le fils de son mari et de sa cousine. Le tableau, je n'en doute pas, réjouira la vue des dieux humoristes. Quelle curieuse puissance, dans ces ironies, que présente souvent la vie des peuples et des individus!

J'aime comme une enfant, à recevoir des cartes de Noël et de nouvel An. Il m'en arrive de tous les coins du globe. Ce sont les Anglaises et les Américaines qui ont le souvenir le plus fidèle. Il en est que je n'ai pas revues depuis douze et quatorze ans, et qui n'ont jamais manqué de m'adresser leur *Merry Christmas* ou leur *Happy New Year*, et j'y tiens. Lady Randolph m'a envoyé le portrait de sir William fait avec Freddy, son inséparable compagnon. Cette photographie m'a saisie au cœur par l'intensité de souffrance qu'elle trahit. Les yeux pleins de larmes, je l'ai glissée dans mon buvard. Il m'a semblé que ce serait une profanation de la laisser exposée aux regards des étrangers. J'ai reçu de jolies cartes de Francis et de Lily. Chers petits! J'imagine quel plaisir ils ont eu à les choisir. Elles se sont croisées avec mon envoi de jouets, parmi lesquels se trouvait l'inévitable poupée parisienne. L'achat de cette poupée m'a donné du mal. Les affreuses petites personnes avec des cheveux jaunes ébouriffés, de grands chapeaux à plumes, des dessous fanfreluchés, qu'on m'a présentées, m'ont fait l'effet de graines de cocotte. J'ai revu la blanche *nursery* de Symley Hall, la petite Lily avec ses vêtements si simples, ses jambes nues, ses pieds chaussés de sandales, et j'ai senti que ce n'était point une fille semblable que je devais lui envoyer. Après de vaines recherches pour trouver une poupée élégante et comme il faut, j'ai dû

en faire habiller une. Elle a été accueillie avec des transports de joie et on l'a nommée Parisette. Nos poupées seules montrent combien peu nous connaissons l'enfant. Ces espèces de dames, que nous mettons entre les mains des petites filles, seront toujours impuissantes à éveiller ou à nourrir chez elles le sentiment de la maternité. Elles en tirent vanité, mais elles ne les aiment guère. Et qui sait si elles n'ont pas sur leurs âmes une action desséchante et mauvaise ?

Cette coutume d'échanger à certaines époques des cadeaux et des souhaits est tellement ancienne, tellement générale, qu'elle semble une loi de nature. Je commence à soupçonner qu'elle est nécessaire pour accélérer le mouvement de la « Roue des Choses ». De fait, les souvenirs se réveillent, les pensées se cherchent, les cœurs s'ouvrent, il se produit comme une détente bienfaisante, un bouillonnement de vie très fécond, probablement. Si les souhaits étaient vains, nous n'aurions pas reçu l'instinct d'en formuler. Ces élans de la volonté pour le bonheur ou le malheur d'autrui peuvent créer certains courants, dissiper des forces contraires ou les attirer. L'être le moins scrupuleux hésite à faire de mauvais souhaits et la personne la plus sceptique en est affectée. J'ai toujours aimé ce rite qui marque le commencement de nos années, maintenant il m'intéresse profondément.

Le propriétaire de l'hôtel Ritz a l'idée géniale d'offrir un réveillon, non seulement à ses hôtes, mais aux habitués du restaurant et des *five o'clock*. A ce titre, je suis toujours invitée, et j'y vais. Cela me divertit. La fête consiste en un concert, un arbre de

Noël, un souper par petites tables, le tout élégant et parfait. Comme tableau vivant, c'est curieux. Il y a le dessus du panier de la colonie étrangère, de jolies Américaines, des grandes dames anglaises qui s'amusent incognito, quelques Français de l'aristocratie composite, tous, des gens qui ont de splendides demeures et pas de foyer, probablement. Beaucoup de femmes arrivent après le théâtre. Les riches manteaux, savamment entr'ouverts, laissent voir le décolleté, des perles, des diamants, des pierreries. On monte, on descend le *hall* étroit qui fait office de salon, on se presse autour de l'arbre pour recevoir le brimborion que la fortune vous offre. On échange des poignées de main. Chacun est étonné de se voir là, personne plus que moi. Finalement, on se groupe autour des tables, et on s'assied pour le souper. Aucune gaieté sur les visages ; comme partout, on ne s'amuse pas, on joue à s'amuser. Les Anglaises seules ont l'air de se divertir. Le champagne versé généreusement finit par remonter tous ces pauvres mondains, et la scène devient brillante et animée, assez pour donner l'illusion du plaisir. L'année dernière, j'ai soupé en compagnie d'un gentil ménage franco-américain. Tout à coup, le souvenir de mes beaux noëls de Chavigny, surgit traîtreusement dans ma mémoire. Je me rappelai le retour de la messe de minuit, aux lanternes, l'impression agréable de l'entrée dans la salle à manger bien éclairée, chauffée par les grosses bûches qui flambaient dans les deux cheminées. Je me revis à la tête de la table décorée de verdure, de fleurs, de fruits, avec le curé à ma droite, des amis tout autour, et M. de Myères en

face de moi. Cette vision, qui se développa comme dans un cinématographe, arrêta net le mouvement par lequel je portais une coupe de champagne à mes lèvres, je la reposai sans boire... Je promenai les yeux autour de moi et je frissonnai du froid de ma propre solitude. Du château de Chavigny à l'hôtel Ritz... comme c'était loin!

Cette année, j'ai passé l'heure du réveillon au coin de mon feu, en tête à tête avec Jean Noël ; le lendemain, j'ai dîné avec les de Lusson. Ils occupent, rue de Lille, dans leur propre maison, un de ces appartements de la fin du XVIII^e^ siècle qui font sentir la vulgarité du logement moderne où l'architecte emploie tout son talent à tricher pour créer des trompe-l'œil. Une belle enfilade de pièces avec des plafonds élevés, des dessus de portes peints, des encadrements charmants, donnent sur un vieux jardin. On devine à l'harmonie ambiante, que, meubles, bibelots, tableaux, sont là depuis longtemps. Dans ce que j'appellerai cette bonne demeure, il y a de grandes verdures, des fleurs, des livres, un chien, un chat, et une extériorisation de bienveillance sincère qui communique une sensation d'aise et de confort. Sir William ne s'était point trompé, en disant que M. de Lusson me plairait. Notre première poignée de main nous a faits amis. Il se trouve, j'en suis sûre, en deçà de la soixantaine. Il a le type fin, le nez légèrement busqué du Tourangeau de race. Ses cheveux et ses moustaches sont d'un gris très doux. Par moments, ses yeux ont un pétillement d'esprit qui semble allumer les verres de son lorgnon. Assez curieusement, notre pensée a suivi le même mouvement, et la cau-

serie s'est comme continuée entre nous. Je me suis vite aperçue qu'il avait une éducation parfaite. Madame de Lusson, avec sa bonté chaude, sa gaieté naturelle, me rappelle Colette. Elle est l'enfant gâtée de son mari et de sa fille. Quant à mademoiselle Josée, elle m'intéresse, me charme. Sa jeunesse saine, sa belle vitalité physique et morale rayonnent dans toute la maison. Malgré soi, on la suit du regard comme si elle était un rayon de soleil. Elle continue ses études, assiste à des cours, à des conférences, avec le désir de comprendre mieux la vie. Elle en a la bonne curiosité. Quand un sujet l'intéresse, son visage s'immobilise complètement ; on dirait qu'elle écoute avec ses jolis yeux gris bleuté. Je serais surprise si son passage ici-bas n'était marqué par quelque bien. Sa main me plaît particulièrement. C'est une main adroite, active, intelligente, qui saura panser une blessure, prêter secours, arranger des fleurs, caresser un enfant et un animal. Étudiez la main, elle ne trompe pas. Dans ce milieu, mon dîner de Noël ne pouvait être qu'exquis. Il y avait longtemps que dans mon pays, je n'avais éprouvé une si agréable sensation de confort et d'intimité familiale. Que de gens, que de choses, la Providence a mis en œuvre, pour me donner ce simple Noël-là !

Les de Lusson semblent déterminés, eux aussi, à vouloir m'arracher à ma solitude. Je me défends assez mollement. Par moments, je suis tentée de repousser ces amitiés, de m'enfuir, d'aller me cacher quelque part pour leur échapper... à elles, à Guy, à la destinée dont je sens de nouveau la main, et je n'y échapperai pas ! J'ai la sensation très nette que je des-

cends une côte rapide, vertigineuse, que mon âme jette une flamme dernière. N'importe, mieux vaut mourir en donnant de la flamme que de la fumée.

Paris.

Autrefois, les Parisiennes goûtaient avec des gâteaux ou des sandwiches, un verre de vin d'Espagne chez Gagé, chez Cuvillier, à la pâtisserie de la Madeleine. La maison de thé fait partie maintenant de nos institutions, le *five o'clock* est entré dans nos habitudes. Cette petite évolution, qui n'est pas sans effets sur nos mœurs, date d'une quinzaine d'années ; elle a eu son origine, rue de Rivoli, dans une boutique connue sous le nom de « Papeterie de la Concorde », tenue par deux Anglais, les frères Neal. Ont-ils été inspirés par le souvenir de la théière brune, qui, entre quatre heures et demie et cinq heures, apparaît dans tous les offices de la *City*? Ont-ils pensé faire œuvre pie et profitable, en fournissant à leurs compatriotes le breuvage national? Je n'en sais rien, mais là, au bout de leur comptoir, au milieu des livres et des paperasses, derrière un paravent, sur deux seules tables, ils ont commencé à servir du thé et des biscuits. Paris vit pour la première fois une enseigne portant ce mot : *Afternoon tea*. Du thé et des biscuits dans une papeterie! Il fallait être anglais pour oser cela. N'importe, l'enseigne fit merveille. Plus d'un *Britisher* en vacances, plus d'un couple amoureux ont connu ce petit coin et s'en souviennent peut-être avec reconnaissance.

Ce fut là le lieu d'éclosion des maisons de thé, qui,

au cours de ces trois dernières années ont poussé comme des champignons. On en trouve partout, rue Cambon, rue de Rivoli, rue Saint-Honoré, sur le chemin du Louvre et du Bon Marché. Paris a dépassé Londres sous ce rapport. Est-ce à dire que la Française soit devenue une buveuse de thé? Pas le moins du monde, et ce qui est pire, elle ne le sera jamais. Elle ne sait ni le boire ni le préparer, ni le donner. Elle l'avale distraitement comme une infusion quelconque. Il excite ses nerfs, sans l'égayer. Elle aime trop à causer, à se produire pour prêter l'attention voulue à la théière, au samovar, ou à la bouilloire. Elle est incapable de répéter plusieurs fois de suite les questions rituelles : faible ou fort? un ou deux morceaux de sucre? de la crème ou du citron? Et lorsqu'elle le fait, elle n'attend pas et n'écoute jamais la réponse. La maison de thé, où, si elle ne craint pas de paraître trop bourgeoise, elle prend du chocolat, lui offre une halte agréable entre ses courses et ses essayages, satisfait son besoin de sociabilité et son exclusivisme.

Le *five o'clock* de l'hôtel Ritz est assurément le plus élégant de Paris. Le cadre n'est ni grandiose, ni luxueux ; ce n'est qu'un *hall* étroit sur lequel ouvrent deux salles, mais il y a des valets de pied, des maîtres d'hôtel corrects comme des attachés d'ambassade ; les femmes les mieux habillées de Paris s'y réunissent. Cela crée un ensemble unique. Cet espace vitré de deux côtés prend, à l'heure du thé, l'aspect d'une grande volière pleine d'oiseaux multicolores, et le bruit des conversations est comme une sorte de ramage et, soit dit en passant, le ramage humain n'est guère harmonieux. Quand je vais seule chez Ritz, je m'in-

stalle dans un coin d'où je puisse embrasser la scène entière. Madame de Myères aime les jolis froufrous, les robes bien faites, les beaux bijoux ; Jean Noël, lui, se plaît à étudier, à comparer les mines et gestes des spécimens qu'il a sous les yeux, et tous deux *have a good time*, selon l'expression américaine.

L'autre jour, comme je regardais défiler ces mondaines avec leurs riches étoles de zibeline, de chinchilla, de renard noir ou bleu, l'une d'elles releva la sienne d'un geste qui me causa un sursaut intérieur. Ce geste atavique me donna instantanément la vision rétrospective de l'ancêtre lointaine. Elle m'apparut grande, forte, majestueuse, une toison ou une dépouille de fauve sur sa splendide nudité. Je la vis, debout au seuil de sa caverne, guettant le retour de l'homme. Mes yeux s'arrêtèrent avec une sorte de stupeur sur la descendante. La nature a poursuivi son œuvre de perfectionnement à travers les siècles et elle en est là! Oui, elle a affiné le corps de la femme, nuancé son âme, mais derrière son front plus blanc et plus haut, les instincts primordiaux, la jalousie, l'envie, la ruse, la coquetterie cruelle subsistent. Elle a assoupli sa parure d'hiver, la peau de bête est devenue une fourrure précieuse, mais comme jadis — telle le veut l'ironie des dieux — elle est ornée de queues, de griffes, de petites têtes féroces... Et, malgré moi, dans cette créature élégante qui prenait là son thé, qui passait délicatement des friandises entre ses lèvres rougies, je distinguais encore l'ascendante. De l'antre primitif à l'hôtel Ritz, quel chemin pourtant! A le refaire, la pensée s'effare. J'adore ces effarements.

Les habituées de ces *five o'clocks* peuvent se divi-

ser en actrices et en spectatrices. Les actrices sont les Parisiennes, les duchesses, marquises et comtesses américaines, les exotiques. Les spectatrices sont les voyageuses anglaises et américaines.

La Française *sail in*, l'expression est intraduisible. Elle entre comme un voilier à la fine mâture qui a le vent en poupe, consciente sans en avoir l'air de son élégance ou de sa beauté. Son allure, sa tenue, son geste sont d'une mesure parfaite. La femme franco-américaine est d'une raideur exagérée, maladroite dans son effort à copier le Vieux-Monde. Elle a beau être correcte, arrondir le bras, le lever à la hauteur de l'épaule pour donner une poignée de main, *she is not it*, j'emploie à nouveau cette expression d'argot parce que nous n'avons rien de si graphique. « Elle n'est pas la chose », non, pas encore. On devine le plaisir naïf, le triomphe qu'elle ressent à parader devant ses compatriotes, à se faire voir « en noble compagnie », à entendre répéter son titre sur son passage. Pourquoi pas ? Vous et moi nous éprouverions la même satisfaction. La jolie Hispano-Américaine se contente d'exhiber les dernières créations de la modiste et de la couturière. Elle promène autour d'elle ses beaux yeux noirs pour s'assurer qu'elle est bien la mieux habillée. Ce n'est pas méchant.

L'Anglaise, venue en curieuse, vêtue de sa robe tailleur ou d'une hideuse robe de voyage de noces, boit religieusement son thé, échange quelque remarque entre deux tartines, et demeure un peu ahurie, par cette mimique étrangère qu'elle ne comprend pas, par ce tableau vivant où elle ne connaît personne. La simple Américaine est rafraîchissante à voir dans ce

milieu-là. Elle babille joyeusement, mange sans scrupule une salade de potins, voit tout, critique tout, s'en va sans être plus sage d'une pensée, heureuse d'en avoir eu pour son argent.

Les hommes du monde sont assez rares au *five o'clock* de l'hôtel Ritz. On y voit quelques vieux *marcheurs*, quelques jeunes gens qui cherchent à prendre pied dans la société; certains curieux, toujours les mêmes, montent et descendent le hall pour voir qui est là ou qui n'est pas là. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que la Française a perdu beaucoup de son pouvoir sur l'homme. Elle est plus élégante, plus instruite et elle ne sait ni l'attirer ni le retenir comme autrefois. Elle ne laisse pas cependant que d'être bien séduisante. Je me rends compte par comparaison de son charme supérieur. Chez ces mondaines parisiennes même, de vrais oiseaux de paradis, dont la vie est si bornée, si pitoyablement stupide, il y a une âme infiniment compliquée, artistement nuancée. Beaucoup piquent ma curiosité, je les observe, je cherche à entrevoir leur « sincère face », « celle qui est à l'abri de la face qui ment », comme dit Baudelaire, et cela n'est pas facile. L'une, entre autres, m'a vivement frappée, ce n'est pas une habituée; elle vient seulement lorsqu'elle est invitée, ou qu'elle invite, et elle arrive toujours tard; son allure, son port de tête la font paraître plus grande qu'elle n'est en réalité. Ses épais cheveux châtains striés de tons fauves naturels ou artificiels, son teint mat, ses lèvres rougies lui donnent un chaud coloris. Le front large barré de sourcils droits, les narines très ouvertes rendraient son visage dur, s'il n'était adouci par des

yeux brun doré tout baignés de lumière. La bouche, au sourire lent et voluptueux, est une des plus belles, des plus irrésistibles que j'aie vues. Et cette femme n'est point heureuse, je le parierais. Par moments, sa physionomie exprime une lassitude profonde, une vraie détresse morale, son regard devient vague, elle ne répond plus que par monosyllabes. Lorsque quelque parole la rappelle à elle-même, elle redresse aussitôt son buste et relève la tête avec un mouvement de défi comme si elle s'apprêtait à lutter contre un invisible ennemi. Je n'ai jamais eu l'occasion d'apprendre son nom. Le groupe auquel elle se mêle est le plus aristocratique de la chambrée. Les hommes lui baisent la main avec une dévotion marquée, et elle a toutes les caractéristiques des grandes races. Je ne l'avais pas revue depuis mon retour; aujourd'hui, elle a fait sa réapparition chez Ritz. On dirait qu'elle est en demi-deuil, son corps était moulé dans une robe de drap gris clair, aux épaules, elle avait une étole de renard noir bleu vraiment royale, son chapeau très seyant, une sorte de toque, était garni de même fourrure. Deux grosses perles aux oreilles, un rang de perles au cou complétaient sa toilette, jamais elle ne m'avait paru aussi fascinante. Malgré moi, maintenant, quand je me trouve chez Ritz, je pense à l'amie de Guy, cet après-midi, à l'entrée de mon inconnue, j'ai éprouvé une petite commotion; si c'était elle? Cette question s'est instantanément formulée dans mon esprit. Alors, *God help him*, que Dieu l'aide! J'imagine quelle puissance une femme semblable pourrait exercer sur un homme de son tempérament. Comme Colette l'aurait détestée, si c'était elle!

En voyant ces mondaines qui ont de charmantes demeures, venir s'asseoir, jour après jour, devant ces froides et incommodes petites tables de restaurant, je ne puis m'empêcher de regretter que les plus intelligentes, celles qui ont une position sociale, qui sont douées d'un bon magnétisme, ne donnent pas le thé une fois par semaine, le dimanche au moins... mais un joli thé soigné, intime, pour réunir autour du samovar, de la jeunesse, des gens agréables et bien élevés, créer un centre d'où elles rayonneraient. Elles arracheraient quelques hommes à la partie du cercle. Ces victoires leur feraient plus d'honneur que les victoires de sexe qu'elles recherchent et qui sont à la portée de la majorité. Dieu veuille que cette ambition leur soit donnée. Pour le moment, la nature semble vouloir mettre en présence des femmes de nationalités diverses, et elles viennent docilement. Elles ne se parlent pas, elles se regardent beaucoup, se critiquent sans merci. Sous tout cela, il se fait probablement des échanges invisibles, des transmissions indispensables d'images. Les maisons de thé ont leur raison d'être comme tout le reste, seulement nous ne savons pas! Oh! nous ne savons pas!

Paris.

J'ai appris le nom de mon inconnue d'une manière curieuse, alors que j'y pensais le moins. Hier, la volonté qui dirige mes faits et gestes m'a conduite chez Virot, rue de la Paix, au moment voulu. Je suis une des plus vieilles clientes de la célèbre maison de

modes. J'ai été coiffée, il y a quelque trente ans, par la grande artiste qui l'a fondée, par ses deux élèves, madame Marie et mademoiselle Amélie. J'ai connu toutes les vendeuses. Maintenant j'achète peu pour moi-même, mais de temps en temps, je monte en passant voir ce qu'on fait. Je suis reçue avec autant d'empressement qu'autrefois. On sait que j'apprécie l'art réel qu'il y a dans toutes ces jolies créations. Je m'assieds à côté du comptoir, à une place que les anciennes habituées connaissent bien. On vient voir comment *se porte* mon chapeau, on me l'enlève pour y donner un tour de doigt. Je cause modes avec autant de plaisir que je cause peinture. Je sais que la nature même inspire son ouvrière, qu'elle dirige sa main à nous coiffer aussi bien qu'à nous vêtir, et ces combinaisons de fleurs, de rubans et de plumes qui sont les agents des destinées féminines, m'intéressent extraordinairement. Avant-hier donc, j'étais là dans le grand salon de vente, admirant, critiquant ces chapeaux qui attendaient des têtes humaines et qui probablement allaient avoir avec quelques-unes d'étranges aventures, lorsque tout à coup, derrière moi, dans un des hauts miroirs qui se trouvent entre les fenêtres, je vis apparaître mon inconnue de chez Ritz. Les bras levés, elle plaçait délicatement une sorte de toque sur ses cheveux mordorés. Son boléro doublé de fourrure était ouvert et sa blouse de satin blanc mettait en un relief provoquant la beauté de son buste. Nos yeux se rencontrèrent dans la glace, et pendant quelques secondes nous demeurâmes comme hypnotisées l'une par l'autre. Puis, toutes deux, nous nous retournâmes en même temps, ce fut un mouvement de conversion

presque comique. Elle me regarda d'un air surpris et hautain, auquel je répondis par un sourire. J'allais enfin savoir son nom! Il me semblait que je la tenais! Sans me hâter, avec une indifférence affectée, j'achevai le tour du salon, puis j'allai tout droit au caissier :

— Qui est cette jolie femme brune, qui essaye là-bas, au fond? lui demandai-je.

— La marquise de Mauriones... l'ex-duchesse de Longwy, ajouta-t-il en baissant la voix.

La marquise de Mauriones! J'avais vu souvent ce nom dans le *Figaro*, dans le *Gaulois*. L'ex-duchesse de Longwy! En creusant ma mémoire, j'y retrouvai, un peu confuse, une histoire de divorce qui, quatre ans auparavant, avait défrayé la chronique mondaine. Je vais demander un supplément d'informations à mon filleul. Si c'était elle! Un bon moyen de l'apprendre!

Paris.

Eh bien, c'est elle, l'amie de Guy! Mon intuition ne m'avait pas trompée. Leurs figures, du reste, se formaient toujours derrière mon front, l'une à côté de l'autre. Explique qui pourra le mystère! Je ne me doutais guère, par exemple, que je ferais cette belle découverte aujourd'hui même, et elle a été si joliment amenée! Jean Noël ne refuse jamais son admiration à la vie. Il est très rare que je sorte le matin, mais depuis quarante-huit heures, je me débattais dans les angoisses de « la panne ». Parmi ce fouillis de mes

impressions, aucune ne voulait ressortir assez nettement pour me donner le *Leitmotiv*. Exaspérée, j'ai mis mon chapeau et je suis partie pour une belle flânerie. Je me suis d'abord rendue chez mes éditeurs, rue Auber. Après une visite agréable au cours de laquelle j'ai appris que le succès de mon roman s'affirmait, j'ai fait ce que j'appelle une promenade de curiosité avec des stations aux vitrines qui m'intéressent. Celles de Louchet, d'abord, où s'étalent les merveilles de l'art nouveau. L'art nouveau, oui, l'art vivant, l'art psychologique! Ces femmes porte-lumière, au visage pervers, amincies par la passion, sont vivantes et mieux que cela, elles souffrent; ces corps qui s'enroulent autour des coupes sont vivants aussi. Ces bijoux de formes tourmentées et bizarres, ces cabochons admirablement sertis ont une physionomie. Il y a des bagues qui ont l'air méchant, des boucles de ceintures qui donnent une impression de coquetterie savante et cruelle. Et l'âme qui se dégage de ces choses est une âme douloureuse, compliquée, tendue extraordinairement. Vers quoi? Les artistes ont été impuissants à incarner dans ces chefs-d'œuvre une flamme de joie saine, un rayon d'espérance. Pourquoi? Dans cinquante ans peut-être, on écrira des pages et des pages sur ces bibelots, sur ces parures; je me félicite d'avoir pu les comprendre et les admirer. Lorsque j'eus réussi à m'arracher, et cela non sans peine, à l'exhibition de Louchet, je remontai le boulevard, descendis la rue de la Paix, et poussée comme toujours par un instinctif désir de me tenir en communion avec mon époque, je passai en revue, tableaux, objets d'art, bijoux, chiffons. Ma flânerie

se termina par une visite dans une maison de mon voisinage, une maison bien moderne, qui s'est fait un nom à Paris et en Amérique pour sa papeterie de luxe et sa maroquinerie. J'ai vu ses commencements très humbles dans une petite boutique de la rue Saint-Honoré. J'ai suivi, non seulement, son développement et sa transformation, mais encore le travail occulte qui s'est accompli chez la femme qui l'a fondée. Elle ignore elle-même comment elle est arrivée au splendide résultat obtenu. Elle reconnaît cependant qu'elle doit beaucoup aux Américaines. Leur besoin de luxe et d'élégance ont été une révélation pour elle. Afin de les attirer, elle s'est ingéniée, avec la collaboration des meilleurs ouvriers, à créer de jolies choses. Elle s'est mise à incruster de pierreries, porte-cartes, porte-monnaie, sacs à mains, garnitures de table à écrire. Elle s'est familiarisée avec les styles Louis XV, Louis XVI, Empire; en a tiré des inspirations. Les idées ont afflué dans son cerveau, son goût s'est formé. Sous l'action de forces dont elle ne soupçonne même pas l'existence, elle a senti la ligne et la couleur. Je remarque qu'elle manie aujourd'hui en artiste, avec un inconscient respect, les bibelots de ses vitrines. Ils sont devenus évidemment pour elle, davantage qu'une marchandise. Elle *travaille* sa maison comme je travaille mes romans. Selon son expression, elle l'a tout entière dans le cerveau. Elle y pense sans cesse, elle ne peut pas en rester éloignée longtemps. Elle éprouve un légitime orgueil à sentir que tant de gens dépendent d'elle, maintenant. Elle me montre ses nouveautés avec un plaisir visible, et sa figure s'éclaire, lorsque je les admire. C'est pour moi une joie véritable de

rencontrer ce besoin de perfection, cette intuition du beau, qui sont les caractéristiques de notre race. Elles me rassurent pour l'avenir de la France. Une station dans une maison semblable est plus consolante, plus intéressante qu'une réception mondaine. Je suis toujours émerveillée de ce que quelques alvéoles de nos ruches humaines représentent d'efforts, d'intelligence et de travail.

Ce matin, j'étais là, admirant la monture et le fermoir d'un petit sac qui sortait des mains de l'ouvrier, lorsqu'une automobile s'arrêta devant la porte et, toute saisie, je vis Guy en descendre, Guy accompagné d'une femme enveloppée dans un grand manteau de fourrure, le collet relevé, un voile épais sur le visage. Tous deux entrèrent dans le magasin et se dirigèrent à droite. Mon filleul toucha son chapeau et demanda une cantine d'automobile pareille à celle qu'il avait achetée. Pendant qu'on allait chercher le modèle en question, il dit quelques mots à sa compagne. Je sentis par réfraction la chaleur qui se dégageait de ses yeux et de ses lèvres. Comme s'il eût été à son tour affecté par ma pensée, il tourna brusquement la tête de mon côté, son regard rencontra le mien, et, rougissant violemment il vint à moi.

— Dehors à cette heure! marraine, fit-il du ton le plus dégagé qu'il put prendre.

— Je fais l'école buissonnière, comme vous, ajoutai-je.

— C'est vrai, répondit-il avec un sourire nerveux. Je suis à pied. J'ai réclamé quelques changements à ma machine et j'en surveille l'exécution. J'avais l'in-

tention d'aller dîner avec vous aujourd'hui. Le puis-je ?

— Parfaitement.

— A ce soir, alors, dit-il avec une caresse dans la voix.

J'acquiesçai d'un signe et, après m'avoir baisé la main, il rejoignit l'inconnue. L'inconnue ! Non, elle ne l'était plus. Elle s'était retournée pour voir la personne que le baron d'Hauterive était allé saluer, et sa voilette un peu relevée m'avait permis de reconnaître la bouche de la marquise de Mauriones, cette bouche sensuelle et fine dont le dessin m'avait frappée comme une chose rare. Par discrétion, je quittai le magasin la première et je rentrai chez moi, profondément troublée. Le plaisir de ma matinée était tout gâté. Serait-ce vraiment là cette femme que Guy aimait depuis deux ans ? Ne pouvait-il pas l'avoir accompagnée par pure complaisance ? Non, tous deux m'avaient donné la sensation magnétique de l'amour. Sans que je l'y encourage, mon filleul, puisque filleul il y a, vient souvent maintenant dîner à l'hôtel de Castiglione. Il s'était annoncé, je l'attendis avec une grande trépidation intérieure, résolue à ne pas laisser échapper cette occasion de savoir la vérité. Lorsqu'il arriva, il y eut entre nous un moment d'embarras. Il interrogea ma physionomie avec une anxiété visible. Je m'efforçai de paraître indifférente.

— Vous êtes donc aussi un client de la maison S..., dis-je quand nous fûmes à table.

— Un vieux client même, répondit-il. J'y ai fait nombre d'emplettes. Mère y achetait tout son papier à lettres. Vous auriez pu vous y rencontrer.

Nous rencontrer là, dans ce magasin, Colette et moi! Je frissonnai à cette pensée. La Providence avait arrangé les choses avec plus de miséricorde. Je l'en remerciai mentalement.

— N'était-ce pas la marquise de Mauriones, avec qui vous étiez ce matin? demandai-je de l'air le plus naturel.

— Vous la connaissez? s'écria mon filleul, avec une expression qui trahissait l'étonnement et un soudain émoi,

— Je l'ai vue chez Ritz de temps à autre. A dire vrai, je ne sais son nom que depuis deux jours.

— Et comment la trouvez-vous?

— Dangereusement belle.

Une flamme jaillit des yeux du jeune homme. Il abaissa aussitôt ses paupières comme pour me dérober son orgueil d'amant heureux.

— Elle est divorcée? repris-je.

— Oui, son mari, le prince de Longwy était un vilain monsieur.

— Comment porte-t-elle le titre et le nom de marquise de Mauriones?

— Ils étaient dans sa famille.

— Est-elle riche?

— Je le suppose, elle a un grand train de maison.

— Une position bien fausse que la sienne.

— Cruelle même.

— Oh! elle ne doit pas manquer de consolateurs.

A cette phrase banale, lancée sans intention perfide, la physionomie de Guy s'altéra subitement et de telle manière que j'en demeurai saisie.

— Non, elle n'en manque pas, en effet, dit-il d'une voix rauque.

J'étais fixée. C'est bien elle qu'il aime. Je ne puis que répéter : *God help him !* Que Dieu l'aide! Et Colette m'a demandé de le marier !

Paris.

« Que pensez-vous de la colonie américaine ? Qu'en pense-t-on à Paris ? » Aucune question n'a été posée aussi souvent que celle-là, à Jean Noël, par les *interviewers*. J'ai toujours refusé d'y répondre dans la crainte que mes paroles ne fussent dénaturées pour servir une foule de petites rancunes. La colonie américaine féminine d'Europe est traitée aux États-Unis avec une sévérité qu'elle ne mérite pas et où il entre beaucoup d'envie. Oh ! on le niera ! On me répondra que, quand on possède dans son propre pays fortune et position, on n'a rien à envier à des déracinées. Et bien, ces déracinées, ces *nobodies at home*, qui, chez elles, ne sont rien, qu'on ne veut pas connaître, acquièrent un certain prestige de leur séjour en Europe, de leur contact avec la haute société du Vieux-Monde, — contact singulièrement exagéré du reste, dans les échos mondains — et on les jalouse. Lorsque des étrangers mettent dans le même tas tous les membres de la colonie américaine, c'est de l'ignorance ; lorsque des compatriotes en usent de même, c'est de l'injustice. A Paris, il y a trois groupes distincts : les Américaines cosmopolites, les vraies Américaines, les Américaines qui y viennent chercher une

plus haute culture artistique ou intellectuelle. Le premier groupe est composé de riches parvenues, parmi lesquelles nombre de déserteuses du mariage, de *grass widows*, — de veuves par grâce, — de divorcées, dont l'unique but est d'arriver à faire partie du clan aristocratique, moins par snobisme, que pour avoir leur revanche de l'ostracisme dont elles ont été l'objet de la part de la société de leur pays. Ont-elles réussi à prendre pied dans le faubourg Saint-Germain? Non, mille fois non, pas même par le mariage. Elles ont réussi seulement à croire et à faire croire que « c'était arrivé », comme nous disons en argot parisien. Et elles seules savent ce qu'il leur en a coûté d'intrigues, d'argent, pour produire cette illusion. L'une, par exemple, s'imagine qu'elle a un salon royaliste. Elle fermerait sa porte au Président de la République de peur de se compromettre. Une autre est persuadée qu'elle a un salon mixte, un salon de fusion. Ni les unes ni les autres ne se doutent que la création d'un de ces centres mondains demande des années, des qualités spéciales, des forces qui ne sauraient s'acheter. Elles ne savent pas, et voilà ce qui me désarme. Elles évoluent au milieu de nous sans nous comprendre, sans s'en rapprocher d'une pensée ou d'un sentiment. Elles naviguent dans nos eaux sans soupçonner leur profondeur, entassent bévues sur bévues, et surnagent où des Françaises périraient. Elles vont de l'avant toujours, conscientes seulement de la puissance que la fortune leur donne, essayant leur clé d'or aux portes les mieux gardées. Beaucoup résistent, elles ne s'en vantent point. Pas plus que des enfants, elles ne font de mal à personne. Quelle mission accomplissent-

elles ? A quoi sert ce contact superficiel avec le Vieux-Monde ? Mes yeux ne sont pas assez forts pour le voir, mais la nature ne l'a pas ménagé en vain.

Les vraies Américaines appartiennent, en général, à ce que les Yankees appellent *our best people*, notre meilleure classe. Leurs maris ont senti le besoin de se retirer de la mêlée des affaires; elles-mêmes préfèrent Paris, où le mouvement de la vie est moins rapide que dans leur pays, et où elles peuvent échapper à cette terrible émulation qui, aux États-Unis, laisse tant de femmes sur le carreau. Elles ne cherchent pas à entrer dans la société française et demeurent strictement entre elles. La plupart ont de très jolies habitations et vivent dans un luxe tranquille et de bon aloi. Presque toutes se sont créé un intérêt quelconque. Celle-ci s'occupe de musique, celle-là de peinture, et, en plus, elles font beaucoup de bien.

A côté de ces deux clans mondains, il y a le groupe des artistes. Elles m'intéressent et m'émerveillent, ces créatures qu'une étincelle d'électricité divine a séparées des leurs. Pendant qu'autour d'elles, on parlait affaires et dollars, elles prêtaient l'oreille pour saisir des accords et des harmonies, leurs yeux demeuraient fascinés par la ligne et la couleur. A travers l'énorme distance, elles ont subi l'attraction de la vieille Europe. Malgré le bruit assourdissant des machines, elles ont entendu son appel, et, au prix de mille sacrifices, elles y ont répondu. Leur nombre croissant a nécessité certaines institutions, entre autres celle d'un *club home*. Il est installé dans l'ancien hôtel de Chevreuse, s'il vous plaît ! un hôtel avec une porte cochère, un jardin, une terrasse à balustre en fer forgé, un toit

aux jolies mansardes. La Providence les a gâtées, ces abeilles transatlantiques ! Il y a là, chaque jour, un *five o'clock* où sont invitées les bohèmes américaines. Oh ! les drôles de petites filles au regard sauvage ; elles arrivent, qui avec un violon, qui avec un portefeuille de dessins, qui avec des livres. Elles ont des robes trop courtes, des chapeaux défraîchis, des jaquettes trop minces, des visages étirés par les privations. Elles font disparaître lestement les piles de tartines beurrées que l'on place devant elles. C'est touchant de voir ces cigales venir se réchauffer, s'abriter un instant sous le pavillon étoilé de la mère-patrie. Quelques-unes ont été amenées de bien loin, du *Far-West*. Pour quoi faire ? Pour prendre contact avec les grands accumulateurs d'art que nous possédons, pour voir de la beauté, entendre de l'harmonie et en produire à leur tour. Bien peu, hélas ! y réussiront. Il faut beaucoup de peintres à la nature pour produire un peintre, beaucoup de musiciens pour produire un musicien.

Paris aime l'Américaine, non pas seulement parce qu'elle lui laisse de l'argent — il a conscience de lui donner en échange des choses infiniment plus précieuses — mais parce qu'elle est jolie, bien faite, qu'elle porte à merveille ses créations. Il l'aime, parce que sa beauté brillante éclaire ses rues et ses théâtres. C'est comme une fleur de plus à sa couronne. Les marchands apprécient particulièrement cette femme étonnante qui dispose de sa fortune, qui ne consulte que sa fantaisie et qui, une fois le prix convenu, paie ses notes sans rabattre les centimes. L'action des Américaines sur nos us et coutumes, bien que superficielle,

ne laisse pas que d'être sensible. A leur exemple, nous déjeunons en chapeaux. Sous leur inspiration, la toilette féminine est devenue moins discrète, le goût des bijoux s'est développé, le luxe des mille accessoires de la vie s'est augmenté, le confort aussi. Les salles de bains se sont multipliées. Les hôtels se sont transformés. Il y a une douzaine d'années seulement, leurs salles à manger étaient nues. Je me souviens d'avoir vu des Américaines apporter des touffes de violettes et de roses pour égayer leurs repas. Sous cette heureuse suggestion, les hôteliers se sont mis à décorer « la table du voyageur » ; je leur dois donc un peu le joli bouquet qui réjouit mes yeux, à déjeuner et à dîner. Le quartier américain, dans le voisinage de l'Étoile, a un aspect particulier. On y sent l'âme saxonne et protestante. Il est élégant, net et froid. Le faubourg Saint-Germain est infiniment plus chaud et plus sympathique. Quand, de la rue de Varenne, on va à la place des États-Unis, on sent que l'on passe du vieux monde dans le monde nouveau.

C'est ma conversation de ce soir avec Guy qui m'a amenée à écrire tout cela. Il était chez moi, lorsqu'on m'a apporté un billet d'une de mes amies américaines qui me priait gentiment à un dîner de femmes *to a hen dinner*, littéralement à « un dîner de poules ».

— Un dîner de poules ! s'écria-t-il en souriant. Vous n'acceptez pas, j'espère !

— Mais si.

— Vous vous résigneriez à entendre parler scandales et chiffons toute une soirée?

— Mais je ne suis pas sûre que le divertissement se borne à cela ; miss X... triera ses compatriotes sur

le volet, afin de me donner une agréable impression.

— Vous avez une trop bonne opinion des Américaines. Croyez-moi, ce sont des farceuses. La plupart viennent en Europe soi-disant pour leur santé ou pour l'éducation de leurs enfants, en réalité pour s'amuser dans le sens masculin du mot. Chez nous, ce sont les hommes qui s'amusent, aux États-Unis ce sont les femmes. Pauvres Yankees !

— Ne les plaignez pas, mon cher. L'un d'eux m'a dit un jour cette chose magnifique : « Dans notre pays, toutes les lois sont en faveur de la femme, et c'est nous, les hommes, qui les avons faites ». En France, ajoutai-je, toutes les lois sont contre la femme, et c'est vous, les hommes, qui les avez faites.

— C'est vrai, je n'en suis pas précisément fier, répondit mon filleul. Mais la magnanimité des Américains n'est pas pour nous encourager. Ils sont assez mal récompensés, convenez-en. Vous avez flatté les « Transatlantiques » dans vos romans, marraine. Je n'ai pas trouvé chez elles ce respect de la vérité que vous leur prêtez. Elles vous racontent des histoires à dormir debout. A les entendre, leurs filles ont refusé les plus grands noms de l'almanach Gotha, le faubourg Saint-Germain n'a point de secrets pour elles. Un de mes amis fréquente chez une Américaine qui pose pour l'éclectisme social et veut amener la fusion des partis au moyen de la musique. Vous voyez ça d'ici ! Elle avait un jour dans son salon, non pas une gerbe, mais un massif de fleurs rares. Georges Sérizay se mit à la taquiner sur leur provenance. Elle lui apprit alors que c'était une offrande du parti républi-

cain — *from the Republican party* — et elle ajouta : « Quand mon ami le comte C... a vu la carte qui l'accompagnait, il l'a déchirée en disant : « Ceci est un salon royaliste ! » Est-ce assez comique?

— Comique ! m'écriai-je, en riant de tout mon cœur ; *it is killing !* J'espère que l'anecdote est vraie !

— Vraie ! Je vous le garantis.

— Voilà le fait des parvenues. Elles veulent monter quatre à quatre les degrés de l'échelle sociale et vivre vite, très vite. Elles n'ont pas le temps d'attendre que les événements se produisent, elles les inventent. Vous ne connaissez pas les vraies Américaines.

— Possible.

Puis, reprenant ma lettre d'invitation :

— Un dîner de poules ! répéta Guy, je crois que je ferai bien d'aller vous chercher à dix heures.

— Oh ! inutile de venir me chercher, dis-je vivement. Miss X... demeure avenue du Bois-de-Boulogne, et je suis bien habituée à rentrer seule.

— C'était bon quand vous n'aviez personne ; maintenant vous êtes sous ma protection immédiate ; à dix heures j'irai vous délivrer.

— En tout cas, pas à dix heures, s'il vous plaît.

— A onze heures, alors ?

— Va pour onze heures, fis-je irritée et contente tout à la fois.

Paris.

Ce fameux dîner de poules a eu lieu hier, et il a été un succès complet à tous les points de vue.

Miss X... occupe avec son père, avenue du Bois-de-Boulogne, un appartement où l'élégance, l'art et le confort ont été heureusement combinés. La salle à manger avait un aspect particulièrement brillant. Nous étions dix, autour de la table recouverte d'une nappe brodée, dont le milieu était une corbeille de fruits superbes, et sur laquelle avaient été jetées, comme au hasard, des roses de diverses espèces. Nous avions l'air de manger au milieu des fleurs. Chacune des convives était en grande toilette, avait mis *her war paint* « sa peinture de guerre » comme pour les conquêtes masculines. L'Américaine, du reste, s'habille pour la femme plutôt que pour l'homme. Notre amphitryonne portait une robe de dentelle et de mousseline de soie d'un blanc chaud et, autour du cou, elle avait un haut collier de perles. En ma qualité de douairière, elle me plaça en face d'elle. J'étais la seule Française, bien entendu. Miss X... avait réuni là des jeunes filles, des femmes de trente et de quarante ans. Ma voisine était une beauté de Baltimore, mariée à Washington. Très grande, blonde de cheveux et de peau, elle avait des traits menus, des yeux immenses bleu foncé, ombrés par des cils d'enfant. J'éprouvai à la regarder un véritable plaisir. Toutes ces femmes étaient riches, indépendantes absolument, bien qu'en puissance de parents et de maris. Chacune avait un but, une ambition, une occupation. L'une, qui m'a été présentée comme le docteur V..., est chirurgien. Elle a une clinique dans un des grands hôpitaux de Boston. A voir son visage doux, son expression timide, je n'aurais jamais deviné sa vocation, et je m'en étonnai.

— J'ai hérité ce goût de mon père, qui, lui, n'avait

pas pu étudier, me répondit-elle simplement. J'aime l'art, le monde, mais ma profession au-dessus de tout.

Malgré moi, pendant le dîner, mes yeux ont été attirés par ces mains de femme, fines, longues et nues, qui maniaient le bistouri et le scalpel. Leur vue m'a donné de petits frissons dans le dos.

Paris alimenta copieusement la conversation. Parmi les convives, quelques-unes avaient visité tous les établissements de Montmartre, soupé dans tous les restaurants de nuit ; les autres avaient été fascinées par le quartier Latin, et dîné dans ses tavernes, une indication de mentalité. Les Français n'imaginent pas quel prestige le quartier Latin exerce encore sur les étrangers. Ils ne comprennent ni sa vie inférieure, ni sa vie supérieure, mais ils sont fascinés par son bouillonnement de jeunesse et de forces. A la vitrine de Galignani, le libraire anglais, il y a toujours une rangée de livres où flamboie le nom magique. En entendant les impressions diverses que Paris peut provoquer, je me suis rendue compte que seule, de toutes les capitales de l'Europe, il est un orchestre complet, un orchestre qui a un son pour chaque oreille humaine. Je demandai à ma voisine, la plus belle des *poules* présentes, si elle s'y amusait.

— Non, je m'y repose, c'est bien meilleur.

— Vous vous reposez à Paris ?

— Assurément. J'y viens avec ma femme de chambre et mon chien. Quand j'arrive, je suis si fatiguée de ma vie de mondaine que j'espère ne jamais revoir ni mon mari, ni ma maison, ni mes tableaux. Après quelque temps, mes nerfs sont réaccordés et je rentre chez moi avec plaisir.

— Et M. H... vous accorde ainsi des congés ?

— Oh ! nos hommes sont si bons !

J'aurais voulu que Guy entendît cette réponse.

— De quelle manière vous reposez-vous ? demandai-je curieusement.

— Je prends chaque jour une leçon de chant, je promène Loulou, je vais au théâtre, à tous les concerts, je visite des vieilles dames françaises dont les fils ont été attachés à Washington. Elles sont terriblement choquées de mon indépendance conjugale. Elles ont bien de la peine à me croire *all right*, — honnête, — mais elles aiment à me voir. Pour leur plaire, je mets mes plus jolies toilettes. Ce matin, j'ai déjeuné chez l'une d'elles, et nous avons été servies par un domestique en tablier blanc, c'était délicieux.

Un domestique en tablier blanc, délicieux ! Fallait-il éprouver la satiété du luxe pour avoir cette impression !

— Je ne suis pas étonnée que les Français ne puissent vous comprendre, fis-je en souriant.

— Mais ils n'y tâchent même pas, dit alors notre hôtesse, et c'est ce qui m'enrage. Tous ceux que j'ai rencontrés dans le monde, depuis douze ans, m'ont fait les mêmes questions : « Aimez-vous Paris?... Y a-t-il longtemps que vous avez quitté l'Amérique? » Aucun n'est allé au delà. J'ai essayé de parler art, littérature ; ils m'ont regardée d'un air étonné et ne m'ont jamais donné la réplique.

— Avez-vous eu la même expérience ? demandai-je à une Américaine qui possède un château non loin de Paris.

— Absolument. Il m'a fallu beaucoup de temps pour entrer dans l'intimité de mes voisins. Il y a une

chose qui ne cesse de les étonner, c'est ma liberté individuelle dans la vie conjugale.

— Comme ils doivent vous paraître arriérés !

— Oui et non. Ils ont des nuances, une finesse que nous n'avons pas acquises. Cet automne, j'ai passé trois mois à Boston, et mes compatriotes m'ont fait l'effet d'être terriblement *crus*.

— Ne dites donc pas cela devant madame de Myères, s'écria miss N..., c'est une trahison.

— Mais non, fis-je en souriant. Est-ce que je ne sais pas que la nature se refuse *to hurry up*, à faire vite. Vous manquez d'affinement, mais non de raffinement. Chez nous, les gens *crus* sont généralement grossiers.

— Comme vous êtes juste ! dit « ma beauté », avec une expression de plaisir.

— Je tâche de l'être.

— C'est pour cela que nous n'avons pas peur de vous, ajouta notre amphitryonne.

Sur cette parole aimable, elle me fit le signe conventionnel ; nous nous levâmes de table et nous passâmes au salon. Là, nous nous assîmes autour de la cheminée. On apporta le café, quelques cigarettes s'allumèrent. Comme si les dieux et les déesses bouddhiques d'une admirable collection qui se trouvait dans le salon voisin eussent influencé nos cerveaux de quelque manière occulte, la conversation tourna peu à peu vers l'Inde, la Chine, le Japon. Les anecdotes, les souvenirs surgirent en foule de ces fraîches mémoires.

— Quel contraste entre une ville comme Bénarès et New-York ! dis-je. Voilà une impression que je vous envie !

— Il n'est pas aussi saisissant que vous l'imaginez, répondit madame B... Il est trop adouci par la présence des étrangers. Ce qui est plutôt extraordinaire, c'est la révélation de cette force psychique qui, immatérielle, invisible, soutient des millions d'individus, leur communique une endurance supérieure à la nôtre. Tout le temps, au milieu de ce réel, irréel, j'ai eu la sensation que l'Inde était une âme sur laquelle nous marchions.

— Et sur laquelle les Anglais jouent au *tennis* et au *golf*.

— Oui, et c'est abominable ; vous ne sauriez imaginer comme nous avons l'air vulgaire auprès de ces pauvres Hindous qui vivent dans l'au-delà. J'ai été invitée *to a tea ceremony*, à un *five o'clock*, chez une grande dame indigène. Il y a eu des révérences sans fin, des compliments, des changements de tasses ! On eût dit que les mouvements étaient rythmés par une musique intérieure. Je n'y ai rien compris, mais tout le temps je pensais à nos thés mondains, à notre babillage, à nos gestes heurtés et la comparaison n'était pas à notre avantage. J'aurais voulu retourner aux Indes, cette année, mais je fais partie du comité féminin de l'Exposition de Saint-Louis, je dois rentrer. Il s'agit de travailler. Miss Gould, notre présidente, paye de sa personne aussi.

— Je donnerais beaucoup pour assister aux séances d'un comité de femmes, dis-je en souriant.

— Oh ! je ne vous dirai pas qu'elles sont toujours dignes. On s'y querelle, on s'y donne des coups de bec, mais l'entente finit par se produire et avec de bons résultats. Tenez, autrefois, pour le monde entier,

notre Chicago n'était qu'un marché de porcs. Les femmes se sont mis dans la tête de montrer qu'il était capable d'apprécier les œuvres d'art et d'en produire même. Elles ont saisi l'occasion de son Exposition. Grâce à elles, il y a eu là, à côté du déploiement de sa puissance matérielle, des coins de beauté et de poésie. Le mouvement initial, une fois donné, ne s'est pas ralenti. A Chicago, maintenant, on cultive la musique avec passion, on collectionne des tableaux, le goût s'y affine de plus en plus, et il ne tardera pas à éclipser New-York. Voilà ce que nous avons accompli.

— Il faut en savoir quelque gré aux hommes qui vous ont accordé la liberté nécessaire.

— Oh! nos Américains sont trop avisés et trop pratiques pour ne pas savoir que *their big paws*, que leurs grosses pattes ne conviennent pas pour certaines œuvres. Ils nous les abandonnent volontiers. Au XX^e^ siècle, la femme ne saurait appartenir uniquement au mari et à l'enfant. La civilisation la réclame. Elle a acquis le droit de travailler au progrès de ce monde.

A ce moment, mon regard fut magnétiquement attiré vers le salon contigu. Un rayon d'électricité se trouvait projeté sur une déesse bouddhique et lui donnait un reflet de vie. Un sourire mystérieux glissait entre ses paupières mi-closes, descendait à ses lèvres, et je vis qu'elle avait des bras multiples. Irrésistiblement attirée, je me dirigeai vers elle, je la pris avec révérence et je l'apportai au milieu de notre cercle.

— Voyez, dis-je alors, la puissance future de la

femme semble avoir fait partie du rêve bouddhique. Voici une déesse avec quatre têtes et au moins une douzaine de bras.

— Vingt-quatre, s'il vous plaît, rectifia miss X... C'est Kwan-Gin, son nom signifie « celle qui écoute les bruits de la terre et prête l'oreille aux paroles des hommes ». Elle est adorée, en Chine et au Japon, comme une Notre-Dame de la Pitié.

Les Américaines se levèrent, entourèrent la statuette de bronze et la caressèrent tour à tour.

— Elle tient la foudre ! s'écria l'une.

Et toutes les autres énumérèrent ses attributs symboliques avec un accent de triomphe croissant.

— La coupe du sacrifice !

— La sébile de l'aumône !

— Le livre de la loi !

— La roue de prières !

— La Roue des Choses !

— Allons, fis-je en souriant, il y a là de quoi satisfaire les plus féministes. « Celle qui écoute les bruits de la terre » doit avoir entendu nos vœux.

Comme je venais de reposer doucement Kwan-Gin sur son socle, onze heures sonnèrent. La soirée avait passé incroyablement vite. Ces Américaines, hors de l'influence magnétique de l'homme, avaient été amusantes, originales, charmantes. Je le dis à notre hôtesse.

— Oui, *our cackling*, notre bavardage de poules n'a pas été trop ennuyeux.

— Il a été, au contraire, très brillant, félicitons-nous.

— Félicitons-nous, répéta-t-on gaiement.

On m'annonça la voiture. Dans l'antichambre, je trouvai Louis, le domestique de Guy. Je ne puis m'empêcher de sourire. Croira-t-on que j'en éprouvai une satisfaction de vanité ! C'est un peu humiliant à avouer. Mon filleul avait bien fait les choses. Il m'attendait avec un coupé de cercle.

— Eh bien, marraine, me demanda-t-il aussitôt, n'avez-vous pas regretté que je ne sois pas venu plus tôt ?

— Du tout, il y a longtemps que je ne m'étais autant amusée. Et je peux vous affirmer que nous n'avons dit du mal de personne, et que nous n'avons pas parlé chiffons.

— Ah bah !

— Plusieurs fois, j'ai désiré que vous fussiez caché derrière un des paravents. Si vous nous aviez entendues, vous auriez pris une meilleure opinion des femmes.

Le jeune homme eut un rire nerveux.

— Une meilleure opinion des femmes ! Voilà justement ce dont j'aurais besoin en ce moment.

— Vous en avez donc une mauvaise ?

— Oui, oui, n'importe, fit-il brusquement.

Je me gardai d'insister. Le silence se fit entre nous. L'avenue du Bois-de-Boulogne était déserte, la nuit froide et pluvieuse. J'éprouvai peu à peu, comme autrefois aux côtés de M. de Myères, une sensation délicieuse de sécurité, de chaleur morale et physique. N'était-ce pas lui qui me la donnait de nouveau, ou du moins, ce quelque chose qui était lui encore ? Instinctivement, je me tournai vers mon compagnon et, rencontrant ses yeux, j'y vis cette lueur qui vient

toujours au-devant de moi... la lueur allumée à l'âme de son père. Elle me toucha plus directement qu'elle n'avait jamais fait, et je me sentis très heureuse. Je me rappelai nos retours du bal, du théâtre, la joie de regagner notre logis. Je revis notre petit salon égayé par un beau feu de bois, le souper délicat qui nous attendait...

Soudainement oppressée, je baissai la glace, et je demeurai toute saisie. Pour éviter le pavé glissant de l'avenue des Champs-Élysées, le cocher avait bifurqué à droite, nous suivions la rue François-Ier. La voiture traversa la place, tourna lentement le rond-point. Je ne respirai plus. J'eus la folie de me dire : « Si je sortais d'un mauvais rêve ! si elle allait s'arrêter là... devant la maison !... » Non... je n'avais pas rêvé... elle continua de rouler, et me conduisit... à l'hôtel. Oh ! la Providence aussi les nuance, ses romans !

Paris.

C'est très curieux et un peu inquiétant. Depuis quelques jours, je rencontre partout madame de Mauriones. Elle traverse ma route, je traverse la sienne, nous échangeons un regard et nous passons. Je connais assez la vie, maintenant, pour savoir que ces conjonctions d'individus ne sont jamais fortuites, mais que souvent elles préparent les événements. Est-ce que nous devrions entrer en relations? Pourquoi et comment?

Avant-hier, j'ai été témoin d'une scène qui m'a singulièrement troublée. Des amis américains m'avaient

emmenée dîner chez Ritz. La chambrée était nombreuse et élégante. Dans le cadre blanc du restaurant, les tables décorées de fleurs, occupées par des femmes en grande toilette, étaient du plus joli effet. L'étincellement des yeux, des sourires, des lèvres rougies, le jeu des mains endiamantées, l'éclat des bijoux imprimaient à l'air ambiant comme un mouvement de vie joyeuse. Non loin de moi, j'aperçus tout à coup la marquise de Mauriones.

« Elle encore! » pensai-je. Avec deux jolies femmes accompagnées de leurs maris, elle était l'hôte du prince K..., un prince russe qui mange galamment sa fortune à Paris. De ma place, je voyais bien les lignes de son buste, l'expression ardente et triste de son visage. Tout en noir, elle avait une robe d'étoffe légère, garnie de rubans de velours. Le corsage, très décolleté en dessous, laissait voir, sous la gaze montante, les épaules et la gorge. Le chapeau, noir également, coiffait à ravir et son profil et ses cheveux. Plusieurs rangs de perles parfaites relevaient la simplicité de sa toilette. Mes regards se portèrent sur le prince avec quelque curiosité. C'est un homme jeune encore, avec un corps déformé et alourdi par la bonne chère, des traits réguliers, boursouflés par les excès de toutes sortes. Je ne l'avais vu que de très loin, je fus surprise de l'expression fine et caustique de sa physionomie. Ce pauvre viveur, j'en jurerais, sait à quoi s'en tenir sur la sincérité des adulations qu'on lui prodigue et sur la valeur de ses parasites. J'eus aussitôt l'intuition qu'il se passait quelque chose entre lui et madame de Mauriones. Il l'admirait indiscrètement et cherchait à l'accaparer. Elle se défendait avec hauteur, évitait ses

regards, tenait sa tête obstinément tournée vers son voisin de droite, pour lui revenir avec ce lent sourire d'irrésistible séduction qui n'appartient qu'à elle. A la fin du dîner, tous deux, d'un geste presque religieux, levèrent en même temps leur coupe de champagne. Pendant quelques secondes, les yeux dans les yeux, ils la tinrent contre leurs lèvres, comme pour une communion d'amour. Puis, brusquement, sans y avoir bu, avec un petit rire mauvais, la marquise reposa la sienne... Le prince K... pâlit, vida son verre d'un trait et se mit debout. Ses convives, un peu effarés, prenant cela pour le signal du départ, l'imitèrent, et tous quittèrent la salle du restaurant. La scène était jouée, et quelle jolie scène ! Il y avait eu là une lutte physiologique et psychologique intense, poignante, et non pas un simple fleurtage. Guy serait-il trompé ? Cette idée m'a causé une joie soudaine dont j'ai honte. Le fils de M. de Myères trompé ! La rétribution satisfaisait probablement la rancœur de ma féminité. Ce beau garçon, aux yeux limpides rayonnant de jeunesse virile et saine, serait trompé pour ce viveur déformé ! Impossible ! Hélas ! est-ce que je ne sais pas que tout est possible !

Paris.

Je viens de rentrer à l'hôtel après six jours d'absence et, pendant ces six jours, il s'est accompli en moi des choses merveilleuses. Jean Noël, qui se croyait grand clerc en psychologie, n'avait pas soupçonné tout ce dont est capable l'âme humaine.

Lundi dernier, comme j'achevais de déjeuner, on m'appela au téléphone. C'était le domestique de mon filleul. La voix angoissée, il me priait de venir à son aide. M. le baron, me dit-il, avait une fièvre de cheval, ne le reconnaissait même pas et semblait très malade. Le cœur saisi par l'étrange nouvelle, je répondis que j'allais venir tout de suite.

« Madame de Mauriones ! » pensai-je en accrochant le récepteur.

J'arrivai, tout émue, rue d'Aguesseau. La figure de Louis ne me rassura pas. Je lui demandai ce qui était arrivé à son maître.

— Dieu le sait ! fit-il en levant les bras. Pour sûr, il y a de l'amour là-dessous. Madame connaît les jeunes gens ! Si les femmes font des misères à un beau garçon comme monsieur Guy, qu'est-ce qui attend les autres ?

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Depuis quelque temps, monsieur était *tout chose*, continua le brave serviteur ; ces trois derniers jours, il n'est pas allé à Grignon, il n'a fait qu'entrer, sortir, se promener de long en large dans l'appartement. Hier, quand je lui ai demandé s'il voulait manger à la maison, il m'a regardé comme s'il ne comprenait pas et m'a répondu par un signe de tête. Je lui ai servi un bon petit dîner, il a essayé d'y faire honneur, mais j'ai bien vu que les morceaux ne descendaient pas. Il s'est plaint d'un grand mal de tête. Je lui ai préparé une infusion de tilleul, il m'a renvoyé en disant qu'il n'avait pas besoin de moi et qu'il se coucherait de bonne heure. Ce matin, il ne m'a pas entendu entrer dans sa chambre et, croyant qu'il dormait d'un som-

meil naturel, je ne l'ai pas réveillé. A midi, je suis retourné auprès de lui je l'ai appelé, appelé, il ne m'a répondu que par des gémissements, on dirait qu'il ne peut pas ouvrir les yeux, madame va voir.

Et je vis... Sur son grand lit Empire, le jeune homme gisait, gisait, c'est bien le mot, comme assommé, inerte; son pouls était lent, irrégulier, dépressible, sa respiration rapide, ses yeux fixes, et il semblait plongé dans un demi-coma. Je fus effrayée.

— Vite, vite, au téléphone, dis-je à Louis, la communication avec le docteur H...

Nous eûmes la chance de le trouver à la maison. Je le priai de venir au galop, puis je retournai auprès de Guy.

Et c'étaient des forces que nous ne voyons pas, la jalousie, la trahison, peut-être, qui avaient terrassé ce corps vigoureux. A regarder ce pauvre vaincu, une émotion croissante m'envahit, les larmes brouillèrent ma vue et, au-dessous du cœur, dans cette région sacrée qui est le tabernacle de la maternité, région jusqu'alors stérile et muette chez moi, je sentis tout à coup naître une tendresse curieuse, nouvelle et infiniment douce.

Guy s'agita et geignit.

— Mère... mère ! appela-t-il avec un accent de détresse pitoyable.

Et moi, inconsciemment, je répondis : « Mon enfant, mon cher enfant. » Je posai ma main sur sa tête... pour le bénir, l'adopter, le soulager... je ne sais. L'instinct maternel venait de s'éveiller au fond de mon être. Il avait triomphé des sentiments mesquins, de la rancœur de ma féminité et je répétai encore avec une

joie délicieuse : « Mon enfant... mon cher enfant ! » J'étais prête à seconder la nature et la science de toutes les forces de mon intelligence et de mon cœur. N'était-ce pas là ce que la Providence voulait ?

Le docteur arriva au galop, comme je l'en avais prié. En me voyant si inquiète au chevet de ce jeune homme, sa physionomie trahit quelque surprise et je rougis !... A mon âge ! c'était trop ridicule.

— Le baron d'Hauterive, un parent, dis-je alors.

Pour la première fois, je me rendis compte que le fils de M. de Myères se trouvait être en réalité mon propre petit cousin.

Au premier coup d'œil, le docteur jugea le cas grave.

— Une belle fièvre cérébrale, dit-il, et qui nous donnera du mal. Un choc, j'imagine, du surmenage ?

— Un choc, plutôt.

Il prit la température du patient.

— Quarante, annonça-t-il, et cela ne s'arrêtera pas là. Qui est-ce qui va le soigner ?

— Moi, et puis son domestique, qui lui est très dévoué.

— Ce n'est pas suffisant. Il vous faut une *nurse* expérimentée. J'ai une Anglaise qui se trouve libre, Je vais lui téléphoner de venir.

— Faites tout ce que vous jugerez nécessaire, et sauvez-le-moi ! sauvez-le-moi ! fis-je, inconsciente de l'étrangeté de cette phrase.

— Nous tâcherons, nous tâcherons, me répondit le docteur, avec un regard dont je sens maintenant la curiosité.

En moins d'une heure, les soins furent organisés

et le sauvetage du pauvre enfant commença. Et quel sauvetage, long et émouvant ! Le docteur H..., la *nurse*, oncle Georges que j'avais appelé, Louis et moi, nous y travaillâmes résolument. Pendant trois jours, Guy fut dans le plus grand danger : glace sur la tête, bains, injections hypodermiques, semblaient impuissants à lui rendre une température normale. Elle arriva même à quarante et un. J'avais l'horrible impression que son cerveau était pris sous quelque chose de très lourd qui allait l'écraser à mort. Le médecin parlait de faire une opération aux méninges. Je le veillais de minuit à six heures, et d'une heure à six. Je connais maintenant cette force qui rend les mères si vaillantes au chevet de leurs enfants. J'éprouvais une joie exquise à procurer un peu de soulagement à mon malade. J'avais la conscience magnétique, qu'à travers sa nuit, il sentait ma présence, et qu'elle lui faisait du bien. Je tâchais avidement de saisir les paroles incohérentes de son délire, afin de deviner ce qui avait pu causer cet horrible déclènchement. Il appelait sa mère souvent, puis « marraine », et cela me rendait très heureuse. Le nom d'*Anne* revenait sans cesse sur ses lèvres. Il réclamait des millions, de l'argent, beaucoup d'argent ! Il voyait des renards noirs sur les murs de sa chambre, il battait l'air de ses bras pour les chasser. Après ces moments d'excitation, il avait des assoupissements subits qui m'effrayaient bien davantage. Pendant la troisième nuit, je crus qu'il allait tomber dans un coma mortel. Selon l'ordonnance du docteur, je lui fis des injections de caféine. Vers le matin, il souleva ses paupières, une sorte de sourire passa sur ses lèvres, puis il poussa un long soupir et

ses yeux se fermèrent. Je le crus mort. Je me penchai sur lui dans une angoisse épouvantable. Sa respiration ne cessa pas, elle devint régulière et douce. J'eus l'idée qu'un changement venait de se produire, j'allai chercher la *nurse*. Elle examina le patient. Son visage s'éclaira d'un reflet qui me parut divin, elle mit sa main sur la mienne, la serra fortement.

— *I think he is all right now*. Il est sauvé, je crois, me dit-elle tout bas...

Et il était sauvé !

Lorsqu'il reprit conscience, il n'eut pas l'air étonné de me voir près de lui.

— Vous m'avez soigné, marraine ? me dit-il doucement.

Je fis signe que oui.

— Ai-je été bien malade ?

— Assez pour que j'appelle oncle Georges, et pour nous effrayer terriblement.

La mémoire lui revint sans doute, une rougeur pénible passa sur son visage, et il ne prononça plus une parole.

Après la scène dont j'avais été témoin chez Ritz, je ne doutai pas que le coup ne vînt de madame de Mauriones. Comment avait-il appris sa liaison, ou son fleurtage avec le prince K... ? Et ces millions qui semblaient le torturer ? Et ces renards noirs ? Des renards noirs ! Cette vision ne m'aurait pas surprise dans un cerveau d'alcoolique, mais dans un cerveau d'amoureux, je ne me l'expliquais pas. Jean Noël aurait voulu savoir. Je suivis avec admiration le dégagement des facultés de « mon enfant », le travail merveilleux de la guérison. Je me dis que tout est

beau dans la vie, même la maladie, même ce que nous appelons la mort. Seulement, nous ne savons pas encore les regarder dans leur propre lumière. En attendant, la nature et la jeunesse sont à l'œuvre, pour réparer chez Guy le ravage physique. Quant au ravage moral, je n'ai pas encore pu en juger

Paris.

En rentrant chez moi, j'ai trouvé un magnifique bouquet des de Lusson. Je leur avais appris tout de suite la maladie de mon parent. Guy, mon parent! Est-ce drôle! Ils ont partagé mes inquiétudes avec le plus affectueux intérêt. Plusieurs fois par jour, ils ont demandé des nouvelles par le téléphone. Le téléphone est un terrible révélateur. Il vous livre le vrai caractère des gens, dans les intonations qu'il vous apporte. Je jugerai, dans le récepteur, un ami ou une femme. La voix de Josée de Lusson m'est arrivée chaude, gaie et bonne. Je n'y ai pas surpris une note aigre ou fausse. Si j'étais homme, je l'épouserais sur la foi de sa voix.

Parmi les lettres qui m'attendaient, il y en avait une de sir William Randolph. Il passe l'hiver à Torquay, qu'il trouve *dreadfully English*, terriblement anglais. Sa souffrance physique se trahit par un redoublement d' « humour ». Il a écrit en marge de la *Revue de France*, les critiques et les réflexions que lui a suggérées mon roman. « J'y ai trouvé, me dit-il, nombre de pensées réconfortantes, oxygénées. L'oxygène est devenu mon idée du bien, vous savez.

Par moments, j'ai été tenté de croire que ces pensées ont été écrites pour ce pauvre *Britisher*, que vous deviez rencontrer à Cannes, et qu'elles sont des messages. Ce serait très beau, mais ne serait-ce pas bien de l'honneur pour Jean Noël et pour moi? »

Quel plaisir ces paroles m'ont causé! Bien de l'honneur pour Jean Noël? Évidemment, et j'en ai la conscience. Oh! il agit, mon accumulateur!

Paris.

Ce sentiment de maternité persiste. Je craignais qu'il ne passât avec le danger qui l'avait fait naître, mais il est toujours là, accroché à mon cœur même. Je le considère comme une récompense, il me semble qu'il a renouvelé mon sang et ma vie, qu'il m'a rajeunie.

Guy est loin d'être guéri. Il a des retours de fièvre, suivis d'anéantissement profond. Le médecin dit qu'il ne sera pas lui-même, avant une huitaine de jours. Oncle Georges, la *nurse*, Louis, le soignent admirablement. Je vais passer tous les après-midi auprès de lui. L'expression de plaisir que ma présence amène sur son visage, le baiser de reconnaissance qu'il met sur ma main me vont au cœur. Je lui apporte des fleurs, je tapote ses oreillers, je les *caresse* comme faisait Colette, je tente son appétit par une chose ou par une autre, et c'est délicieux. Je trouve, à appeler « mon enfant », ce fils de madame d'Hauterive et de M. de Myères, une jouissance très complexe, sans doute, dont je ne me rassasie pas. Je

m'assieds près de lui et, tout en crochetant mes cache-nez, le seul travail féminin qui ne m'exaspère pas, je lui raconte les nouvelles du jour, je fais de mon mieux pour l'intéresser. Lorsque j'y réussis, je suis contente. Il est écrasé moralement sous l'humiliation que l'infidélité inflige toujours à l'homme et à la femme. On se console de la perte de l'être le plus aimé, on ne se réconcilie pas avec l'idée d'avoir été trompé. C'est une insulte qui vous atteint jusque dans les profondeurs sacrées de votre être. Par moments, le souvenir de cette insulte amène une lourde rougeur sur le visage de Guy. Ah ! je la connais bien... comme elle brûle ! Et il détourne ses yeux des miens, afin que je ne voie pas sa blessure. Je ne peux plus rencontrer son regard. J'ai défendu à Louis de lui donner son courrier. Il ne l'a pas demandé, du reste. Parmi les lettres, il y en a trois qui, j'en suis sûre, viennent de madame de Mauriones. Elles sont de forme élégante, d'un papier légèrement teinté ; l'écriture haute et gothique me semble caractéristique de la femme qu'elle doit être. Pourvu qu'elle ne le reprenne pas ! Les réconciliations sont toujours démoralisantes. Pour ces passions de jeunesse, mieux vaut une mort violente et sans agonie. Il y a chez Guy une dignité innée qui me rassure. Aujourd'hui, je l'observais pendant qu'il dormait. Lorsque les yeux de *M. de Myères* sont fermés, il a entièrement l'expression énergique du grand-père de Colette, de tous les de Nolay. Cette veine de force, que la nature a voulue, qu'elle a été chercher là, au mépris de mes droits, à moi, l'aidera à reprendre le dessus et, plus tard, que produira-t-elle ?

« Beaucoup de bien, j'espère », murmurai-je intérieurement.

Un petit frisson de froid ou de peine m'amena devant la cheminée. Je m'y réchauffai debout, le regard fixé sur la flamme, la tête un peu baissée. En la relevant, je fus saisie, littéralement hypnotisée. Dans la glace, venait de surgir la figure de mon mari; pendant quelques secondes, je ne me rendis pas compte que c'était une photographie; j'eus l'impression d'une vision et je n'osai respirer de peur qu'elle ne s'évanouît. Ce portrait, que j'avais eu la crainte et le désir de rencontrer chez Guy, se trouvait dissimulé par la cantine d'automobile que Louis avait mise devant. Je le pris avec des mains tremblantes. Seize ans, que je n'avais pas vu ce visage, ailleurs que dans mon cerveau ! Je le regardai avidement avec une émotion qui, du cœur, se répandit comme une onde chaude dans tout mon être. Cette photographie, que je ne connaissais pas, avait dû être faite dans les derniers mois de la vie de M. de Myères. La lumière avait saisi et révélé ce que personne ne voyait encore... la mort si proche. Elle était là, dans la minceur et la pâleur de l'oreille, dans le creux des tempes, sur la lèvre inférieure. Entre les deux sourcils il y avait un pli de souffrance. Tout cela m'avait échappé, à moi ! Le flot de tendresse si longtemps contenu déborda enfin et, à travers de bonnes larmes purifiantes, je répétais : « Mon bien-aimé, mon pauvre bien-aimé ! » Je replaçai tendrement le portrait de mon mari, puis me retournant à demi, mes yeux se reposèrent sur son fils toujours endormi, et je fus contente de l'avoir,

oui contente !... Était-ce donc là ce que me promettait cet énigmatique sourire de pitié et d'amour que j'avais vu sur ses lèvres?... Ne voulait-il pas dire ce sourire : « Une grande joie sortira de ta douleur présente. Laisse faire la Providence. » Son âme savait peut-être !

Paris.

Guy est en pleine convalescence. Il a quitté le lit pour la chaise longue, il a fait quelques tours d'appartement, appuyé sur mon bras. Il essaye de lire. Il s'intéresse aux parties de *bridge* à deux, que je joue avec oncle Georges, et il marque nos points. Aujourd'hui, je lui ai permis de prendre connaissance de son courrier. C'est moi qui le lui ai apporté. La vérité est que Jean Noël était curieux de voir l'effet de ces trois lettres féminines qui s'y trouvaient. En les apercevant, il est devenu très pâle ; il les attendait, il les désirait sans doute et, aussitôt, par un effet de la perversité humaine, elles ont provoqué son mépris, sa colère. Les narines gonflées, la mâchoire dure, il les a déchirées en deux, en quatre, avec une sorte de plaisir douloureux que j'ai très bien deviné, puis il les a jetées dans le feu. Je les ai regardées brûler. Le papier, les petits caractères noirs flambaient, mais non les pensées ! Ces pensées qui ne devaient pas arriver au but, que devenaient-elles? L'idée m'est venue que, comme les résolutions vaines, les élans infructuuex, les projets avortés, elles étaient des étincelles du foyer de vie, qu'elles se décomposeraient, se

recomposeraient peut-être et ne seraient point perdues.

— De Robert, fit Guy, en ouvrant une enveloppe avec des doigts encore tremblants.

Sa physionomie s'adoucit, en lisant les lignes très affectueuses sans doute de son frère. Une autre lettre parut lui faire plaisir.

— De Dawson City, marraine, du pays de l'or ! dit-il en me la tendant. Voilà qui vous intéressera.

— Vous connaissez donc quelqu'un, là-bas?

— Oui, j'y ai un de mes meilleurs amis, si tant est qu'il y en ait de bons, Max Rennes...

— Max Rennes ! m'écriai-je, mais c'est le mineur qui a envoyé un « bravo » du Klondike à Jean Noël, après la lecture de son second roman.

— Cela ne m'étonne pas, c'est une âme enthousiaste, très jeune, un tempérament hardi et aventureux, un Français d'autrefois. Il prétend que la richesse aurifère de l'Alaska dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Il est désolé de le voir exploité par des compagnies étrangères, et non par des compagnies françaises. Il m'engage à aller le rejoindre au Klondike, il veut que j'en juge par moi-même, que je fasse de la propagande ! J'irai ! j'irai ! Chercheur d'or ! Si j'avais mieux connu la vie, j'aurais commencé par là.

Mon cœur se serra aussitôt. Ce n'est pas une maternité pour rire que la mienne, paraît-il.

— Il me semble que vous avez assez de fortune pour être heureux, dis-je.

Le jeune homme eut un éclat de rire pénible à entendre.

— Vous croyez ça ! mais tout est hors de prix, marraine, l'amour, les illusions, le bonheur !

— Guy, Guy, est-ce bien vous qui parlez ainsi ?

Il se leva, et tout en arpentant la chambre :

— Oui, c'est moi, avec l'expérience, la connaissance des hommes et des femmes. Quelle vérité dans cette fable qui nous enseigne qu'on peut tout avoir « avec un peu de poudre d'or ». Qu'à cela ne tienne ! J'irai en chercher là-bas ! Je creuserai des puits et avec quelle ardeur ! La glace en fondra ! Je ferai un splendide mineur. En route pour l'Alaska !

Avec cette parole folle, mon filleul se jeta sur sa chaise longue, le sang aux pommettes, les yeux brillants.

Je vins m'asseoir près de lui.

— Je suis sûre, au moins, que si vous trouvez de l'or, vous en ferez un bon usage, dis-je avec l'intention de le pacifier.

— On ne peut être sûr de rien, ni de personne, répondit-il d'un ton coupant.

— Vous ne pouvez pas être sûr d'oncle Georges et de moi, par exemple ?

Sa physionomie s'adoucit instantanément.

— Pardon, pardon, fit-il en se soulevant à demi. Je suis une brute.

Puis, d'une voix basse et oppressée....

— Vous ne savez pas comme cela fait mal, la trahison, comme cela rend sauvage.

— Je le sais, je le sais, dis-je en m'efforçant de sourire.

— Vous !

Je fis un signe de tête. Il me regarda d'un air étonné et, sous la pitié qui montait dans ses yeux, je

me sentis rougir. Oh ! cette rougeur d'humiliation qui se reproduit toujours !

— Pauvre marraine ! fit-il doucement.

Et, prenant ma main, il la porta à ses lèvres avec un sentiment de tendresse, de respect, qui me rendit très heureuse, un peu fière même.

— Voyez-vous, dis-je alors, ces sortes d'épreuves ressemblent tout à fait à l'opération de la trempe. L'âme, portée à une température élevée, est refroidie brusquement par la douleur et elle acquiert ainsi une force supérieure. Il y a quelques jours, vous étiez encore un enfant...

— Un enfant ! dites donc un imbécile, un idiot !

— Non, un enfant... Aujourd'hui vous êtes un homme. Pour moi, l'être qui n'a pas souffert n'a aucune valeur.

Mon filleul eut un rire nerveux.

— Alors, j'aurai beaucoup de valeur, car je souffre beaucoup, marraine, dit-il simplement.

Je commence à croire que l'argent est pour quelque chose dans l'affaire qui a amené Guy à deux doigts de la mort. Avec une femme vénale, cela se comprendrait, mais avec la marquise de Mauriones ! Peut-être a-t-il voulu l'épouser, et lui a-t-elle préféré le prince K...

Paris.

J'attendais beaucoup de la fermeté de mon filleul, je n'attendais pas autant. Aujourd'hui, je l'avais laissé endormi sur la chaise longue de sa chambre, et j'étais

seule au salon, travaillant près de la fenêtre. Louis entra, l'air mystérieux et bouleversé.

— Il y a là une personne qui désire parler à madame, me dit-il.

— Quelle personne?

— Une dame...

Puis, roulant le coin de son tablier, et rougissant, le brave garçon ajouta :

— Ce serait peut-être mieux que monsieur Guy ne la vît pas.

Je devinai aussitôt qui était la visiteuse.

— Assurément, répondis-je. Je vais la recevoir. Où est-elle?

— Dans la bibliothèque.

— Bien.

Et un peu troublée, je me dirigeai vers la pièce voisine. Une femme m'y attendait debout, un long manteau dissimulait sa taille, une gaze mouchetée, très épaisse, cachait ses traits aussi bien qu'un masque. A mon entrée, elle le releva entièrement. Ce petit acte de confiance ou d'audace me plut.

— Madame de Mauriones, fit-elle simplement.

Je m'inclinai, et je lui indiquai un fauteuil.

— Monsieur d'Hauterive... est hors de danger... j'espère, fit-elle d'une voix entrecoupée qui trahissait sa grande émotion. On disait hier qu'il avait eu une rechute...

— Non, il va aussi bien que possible, mais le médecin exige qu'il ait une tranquillité parfaite.

Elle devina aussitôt ma pensée.

— Rassurez-vous, je ne la troublerai point. C'est Jean Noël que je suis venue voir, comme on va chez

un confesseur, sans introduction... Peu de femmes, je crois, ont été touchées plus directement que moi, par votre dernier roman. Vous connaissez non seulement le cœur humain, mais la vie ; vous devez savoir qu'il s'y trouve des engrenages terribles, auxquels il est presque impossible d'échapper, lorsqu'on y a laissé prendre l'ourlet de sa robe, seulement.

— Je le sais.

— Eh bien, je viens vous demander de le faire comprendre à Guy, afin qu'il me haïsse moins... car il me hait, n'est-ce pas ? dit-elle très bas.

— Il ne m'a fait aucune confidence, et il ne m'en fera pas, puisqu'une femme est en cause.

— Vous avez bien compris, cependant, qu'il avait eu une cruelle déception ?

— Oui, car il a failli en mourir.

Une rougeur douloureuse monta aux pommettes de madame de Mauriones ; ses paupières s'abaissèrent ; lorsqu'elle les releva, ses yeux étaient pleins de larmes.

— Cette pensée ajoute à mon chagrin et à mes remords. Je crains surtout que le moral ne soit affecté chez lui. Je voudrais connaître son état d'esprit.. Serait-ce indiscret de vous demander s'il a quelque projet ?

— Il semble pris de la fièvre de l'or, dis-je un peu perfidement.

La marquise pâlit jusqu'aux lèvres.

— Ah !... fit-elle, en pétrissant le petit mouchoir qu'elle tenait dans la paume de sa main, un mouvement nerveux tout à fait moderne, entre parenthèse.

— Il veut aller rejoindre son ami Max Rennes, à Dawson City.

— Oh! vous ne le permettrez pas! Il faut l'en empêcher à tout prix! ajouta madame de Mauriones avec véhémence.

— Je ferai mon possible; il est entré de force dans ma vie; maintenant, il me serait pénible de le perdre.

— Vous seule pouvez le retenir, vous avez beaucoup d'influence sur lui. Il m'a souvent parlé de marraine. Il m'a raconté comment vous vous êtes retrouvés à Bagnoles. Vous étiez peut-être destinée à le soigner et à le sauver.

— Tout est providentiel.

— Dans ce cas, la Providence a à répondre de choses bien terribles.

— Qui nous semblent terribles, parce que nous n'en connaissons ni le commencement ni la fin, mais qui ne le sont probablement pas.

— Alors vous croyez, comme vous le dites, que tout sera bien et pour tout le monde.

— Il me semble qu'autrement la justice de Dieu ne saurait être satisfaite.

La jeune femme eut un long soupir.

A ce moment, la porte s'ouvrit, une même intuition nous mit debout. Guy! Et c'était Guy, réveillé sans doute par la présence de madame de Mauriones, attiré par elle à son insu. L'altération de ses traits, sa pâleur en l'apercevant, me firent faire un mouvement vers lui. Croyant que j'avais l'intention de me retirer, il mit sa main sur mon épaule, pour m'en empêcher, et il s'y appuya de toute sa faiblesse.

— Restez, marraine, dit-il, madame de Mauriones et moi, n'avons rien à nous dire.

— Rien, répéta la marquise, avec une dignité hau-

taine qui excita mon admiration. Ma visite était à Jean Noël.

— Je le suppose bien, répondit froidement mon filleul. Je regrette de l'avoir interrompue.

Sur ce, il lâcha mon épaule meurtrie, s'inclina et sortit.

La jeune femme le suivit des yeux et de l'âme, au delà de la porte... Elle se laissa tomber sur son fauteuil, comme si elle avait eu les jambes cassées.

— Il est très changé, balbutia-t-elle, j'espère que cette émotion nouvelle ne lui fera pas de mal... Je ne cherchais pas à le rencontrer...

Puis, surprenant sur mon visage une expression d'incrédulité.

— Vous ne me croyez pas?... vous avez bien raison, fit-elle, avec ce sourire blanc qui lui est particulier. Je m'étais persuadée que c'était uniquement Jean Noël que je venais voir... c'était lui aussi... et je l'ai vu...

Il y avait une douleur si réelle dans l'expression de la jeune femme que, mue de pitié, je mis ma main sur la sienne.

— Puisque vous m'attribuez une certaine connaissance de la vie, croyez-en mon expérience, ces affections en dehors du foyer ne sont que de fausses frondaisons qui ne produisent rien et absorbent la meilleure sève de l'individu.

— Je le sais, mais ne suis-je pas condamnée à l'en dehors? N'ai-je pas débuté par le divorce... par un déraillement? fit la marquise avec un petit rire nerveux.

— Quelqu'un, ou quelque chose, vous remettra

sur la voie. La nature utilisera les grandes forces qu'elle vous a données.

— Elle m'a donné de grandes forces, à moi ? Ah ! cette fois-ci, Jean Noël, votre intuition est en défaut.

— Je ne pense pas. Il y a plus de deux ans que je vous ai remarquée chez Ritz, un peu par prescience de ce qui devait arriver, mais aussi à cause de l'individualité qui se dégageait de votre personne. Quand vous paraissiez, l'intérêt semblait se concentrer sur vous.

— Vraiment ! c'est agréable d'entendre dire du bien de soi, dit madame de Mauriones avec une jolie franchise.

— Surtout lorsqu'il est dit sincèrement.

— Merci...

Ma visiteuse se leva. Elle me regarda en silence pendant quelques secondes.

— Nous ne pourrons jamais nous voir... ajouta-t-elle les lèvres émues... je le sens et je le regrette... de tout mon cœur. Écrivez encore beaucoup de romans, afin que je puisse au moins vous lire.

— Non, un seul me tenterait maintenant, c'est le roman de la vie, et le temps ne me sera pas donné pour le faire. Un autre aura cet honneur.

— Le roman de la vie ! répéta madame de Mauriones.

— Oui, je voudrais montrer sa texture. Tenez, faites abstraction de vous-même, et considérez tout ce qu'il a fallu, pour vous amener à moi, dans ce rez-de-chaussée de la rue d'Aguesseau.

La marquise réfléchit, et des ondes d'émotion colorèrent son visage, l'étonnement, l'admiration élargirent ses yeux.

— C'est vrai, je n'avais jamais songé à regarder ainsi les choses.

— Eh bien, essayez, amusez-vous à suivre les conséquences d'une parole, l'effet d'une rencontre, vous serez émerveillée à en oublier vos chagrins. Vous êtes encore trop jeune, je crains, pour ce travail-là. J'en sème l'idée dans votre esprit aujourd'hui, elle germera peut-être plus tard, portera des fruits, et votre visite à Jean Noël n'aura pas été perdue.

— Non, et je ne l'oublierai jamais, soyez-en sûre.

Je tendis la main à la jeune femme, elle la serra lentement, profondément, jeta un regard autour d'elle, sur le portrait de la mère de Guy, rabattit son voile, et se dirigea vers la porte. Avant d'en franchir le seuil, elle se retourna et, d'une voix émue et ardente, elle ajouta :

— Ne le laissez pas partir !

Je suis demeurée sous le charme de sa beauté chaude, de sa voix, de ses manières parfaites. Je connais maintenant deux marquises de Mauriones, celle qui a dîné chez Ritz, une femme artificielle, une coquette savante, et puis la grande amoureuse qui est venue me voir. Laquelle est la vraie ? Cette dernière, je crois. Sa crainte que Guy ne fasse un coup de tête, son désir de l'en empêcher, me le prouveraient. La certitude que cette rupture est définitive m'a rendue indulgente ! Avant de quitter la bibliothèque, mes yeux se sont levés instinctivement vers Colette. Il m'a semblé qu'elle souriait, la mère jalouse.

J'ai retrouvé Guy, allongé dans un fauteuil, au coin de la cheminée, les mains croisées derrière la tête. Il ne m'a fait aucune question, mais tout l'après-midi,

il m'a regardée avidement pour lire mes impressions, La visite de madame de Mauriones, quoi qu'il en ait. a mis du baume sur sa vanité d'homme. Il n'a pas cru un instant qu'elle était venue pour Jean Noël. Cette visite l'a relevé à ses propres yeux ; dans ses mouvements, dans le son de sa voix, j'ai deviné une joie inconsciente. Gare à la réaction !

Paris.

J'ai de l'émotion jusqu'au bout des doigts. Je viens d'accompagner Guy à la gare de Lyon. Il est parti avec oncle Georges pour l'Algérie, la Tunisie, l'Espagne. Un changement d'atmosphère physique et morale pouvait seul achever de le guérir. J'ai suggéré l'Afrique, dont je connais le charme et l'action bienfaisante. Si Colette ne lui avait pas enjoint de veiller sur moi, il serait sûrement parti pour l'Alaska. Il n'a point osé m'abandonner. Je m'en suis secrètement réjouie. Quand le train s'est ébranlé et a emporté cette figure d'homme encadrée dans la portière, j'ai senti un déchirement profond; puis, quand il eut disparu, un vide plus pénible encore. Voilà la douleur que la mère française redoute. C'est pour se l'épargner qu'elle garde ses fils près d'elle, qu'elle les empêche d'aller chercher au loin des forces précieuses. Si elle s'entraînait à élever ses enfants pour la société, pour eux-mêmes, elle serait mieux préparée au sacrifice. Il me semble que la maternité humaine commence à l'oubli de soi, en deçà, il n'y a que la maternité animale. Du reste, quoi qu'on en dise,

l'amour maternel est le plus égoïste de tous les sentiments. Est-ce que je n'ai pas regretté de voir que Guy n'avait plus besoin de mes soins ? Sa convalescence m'a procuré mille petites joies délicates; j'aurais voulu qu'elle se prolongeât encore. Pendant ces derniers huit jours, j'ai passé l'après-midi rue d'Aguesseau, avec lui et oncle Georges. Nous avons pris le thé, dîné ensemble, lu, causé, discuté, joué au *bridge*. Madame de Myères était pleinement heureuse. Elle se retrouvait dans son élément ; Jean Noël, lui, n'était pas content. Il la tirait tout le temps par sa robe. Ce soir, il a comme une sensation de délivrance. Il s'est assis avec joie devant sa table de travail, où l'attendaient les premières épreuves du roman qui doit bientôt paraître en librairie; il a feuilleté tendrement le manuscrit de son livre sur l'Angleterre. Il a comme repris possession de la marraine de Guy et il paraît décidé à ne pas la lâcher de sitôt. Il fera bien.

Paris.

Lady Randolph me donne des nouvelle de sir William. Elles ne sont pas bonnes, hélas! « Ses cordes vocales sont tellement affectées, m'écrit-elle, qu'on ne l'entend presque plus. Je n'ai jamais été à la hauteur de son esprit; j'éprouve une joie mélancolique à sentir que, maintenant, je suis seule à le comprendre. » N'est-ce pas de la bonne féminité, ce sentiment-là ?

Paris.

L'après-midi d'aujourd'hui comptera peut-être. Que s'est-il passé ?... Un regard seulement.

Depuis le mois de décembre, ma petite amie Josée prend des leçons de patinage. Elle s'est passionnée pour ce sport. J'avais exprimé le désir de juger de ses progrès; sa mère et elle m'ont emmenée au Palais de Glace. Nous sommes arrivées d'assez bonne heure. Madame de Lusson et moi avons pris place à une des tables du promenoir, et Josée est allée au vestiaire, se faire mettre ses patins. Il y avait peu de monde encore. Je regardai curieusement l'arène éblouissante. Une figure féminine, toute vêtue de noir, riva mon attention. Avec sa toque à aigrette, garnie de fourrure, ses mains ramenées dans un manchon, sa jupe collant sur les hanches, formant dans le bas des godets qui accompagnaient admirablement ses mouvements, elle donnait une saisissante impression d'harmonie. Une voilette épaisse masquait le visage. Son patinage était mieux que du sport, elle semblait mue par un rythme intérieur qui exprimait tour à tour le désir, la passion, un besoin d'ivresse et d'oubli, puis une lassitude extrême. Et cette figure solitaire, glissant comme un grand oiseau de nuit sur ce sol blanc, avait quelque chose de triste, de pathétique presque.

Mademoiselle de Lusson, revenant du vestiaire, bien et dûment chaussée, explora la piste d'un coup d'œil.

— Ah ! c'est vexant ! s'écria-t-elle, elle est là.

— Qui ?

— La marquise de Mauriones, cette dame en noir « qui file, file et disparaît », répondit-elle en souriant.

— La marquise de Mauriones ! répétai-je saisie. Êtes-vous sûre ?

— Parfaitement. C'est une habituée, et elle me désespère. A côté d'elle, je me sens raide comme un tisonnier. Je voudrais bien savoir à quoi elle pense, pour oublier cette peur de la chute qui vous met une barre de fer dans le corps. Elle va me faire manquer mon effet.

Comme la jeune fille disait cela, son professeur arriva vers elle, lui tendit la main et l'emmena.

Son patinage était simple, hardi, un exercice physique bien exécuté. Lorsqu'elle revint près de nous, je la complimentai sincèrement.

— Regardez-la, fit-elle, en me désignant la marquise. Est-ce assez beau, cette souplesse ! Ah ! ce que je donnerais pour patiner ainsi !

— Ne le souhaitez pas ! fis-je impulsivement.

— Pourquoi ?

— Parce que vous ne seriez plus la jeune fille que vous êtes, et ce serait dommage.

Appuyée au pourtour, mademoiselle de Lusson suivait la marquise du regard.

— Est-ce que vous la connaissez ? me demanda-t-elle.

— Légèrement.

— Je ne puis m'empêcher de l'admirer. Elle me fascine et m'exaspère. Je crois que si j'étais homme, j'en deviendrais amoureux.

Le professeur passa et reprit son élève.

— Vous êtes bien tombée, me dit madame de Lusson, les meilleurs patins sont là, le baron B..., M. R..., un patin scientifique. Je ne suis pas assez initiée pour apprécier ce que Josée appelle « leur travail », mais il paraît qu'ils font des merveilles.

La piste s'était peu à peu remplie. Il y avait des bébés, des jeunes gens, des jeunes filles, des grosses dames qui patinaient pour maigrir. Je m'amusai à comparer le jeu correct et sec de l'Anglais, au jeu gracieux et fantaisiste du Français. Le premier paraît inarticulé, le second désarticulé. Le premier a l'air de fendre la glace, le second de l'effleurer et de la caresser. Je distinguai vite les originaux qui sont les figures caractéristiques de l'établissement. Chaque sport est voulu par la nature : à quoi sert celui-là? En suivant les évolutions plus ou moins géométriques de ces êtres humains, je me demandais quelle sorte de plaisir ils éprouvaient. Josée, revenant gracieusement vers nous, répondit sans le savoir à cette question :

— C'est délicieux! s'écria-t-elle en touchant le pourtour. Les patins sont comme des ailes aux pieds!

Nous prîmes le thé de bonne heure, afin de partir avant l'arrivée de la « cavalerie légère ». Pendant que madame de Lusson réglait la note du garçon, j'accompagnai sa fille au vestiaire et, juste à l'entrée, nous croisâmes madame de Mauriones qui en sortait, la voilette relevée. Son regard alla droit à mademoiselle de Lusson, revint à moi, ses lèvres se contractèrent, elle inclina la tête et passa... l'affaire d'une seconde. Et ce regard jaloux, violent, voulait dire : « Est-ce

pour Guy, cette jeune fille? » Pour Guy... Josée?... La suggestion est entrée en moi comme une flèche... et elle m'est venue par madame de Mauriones! Son regard a fait surgir dans mon cerveau une image curieuse, celle d'un long chemin obscur, qui va se rétrécissant, et au bout duquel apparaît un point de lumière intense. Qu'est-ce que cela veut dire? En attendant, me voilà de nouveau profondément troublée.

Paris.

Mon roman vient de paraître en librairie. Josée a fait le tour des boulevards et des rues principales, uniquement pour le voir, et toute réjouie, ses jolis yeux gris brillants de sympathie et de plaisir, elle est venue me dire : « Madame de Myères, il est chez Achille, partout! partout! » Oui, pendant quelque temps il sera partout. Son titre et mon nom flamboieront à toutes les vitrines, dans tous les journaux, on en parlera, on le discutera. Deux ou trois fois par jour, je recevrai les enveloppes jaunes du *Courrier de la Presse*, des lettres d'amis, d'inconnus. Ce sera très « excitant », comme disent les Américaines. Puis, le bouillonnement, arrivé à l'apogée qu'il doit atteindre, ira diminuant. Il durera plus ou moins longtemps, selon le succès que le livre obtiendra. Et le succès de quoi dépend-il? De la valeur de l'œuvre? Non, pas toujours, mais de ce qu'elle touche les fibres de la majorité ou de la minorité. Un succès indique sûrement l'état d'esprit de la masse. Les précurseurs,

eux, sont condamnés à ne pas assister à leur propre triomphe. La Providence qui les emploie à préparer ses voies, leur donne, j'en suis sûre, d'intimes satisfactions. Monticelli, le peintre impressionniste, un des maîtres de l'école d'aujourd'hui, avait quitté Paris, hué par les critiques, méconnu comme la nature même, et s'était terré dans quelque coin de Marseille, sa ville natale. Il faisait de petits tableaux pour vivre au jour le jour, les exposait quelquefois en pleine rue, au pied d'un arbre quelconque, les offrait pour quinze francs, et souvent ne les vendait pas. Un jour, mû par la conscience de son génie, il courut après un acheteur qui l'avait imbécilement marchandé.

— Dites, l'ami, fit-il en l'arrêtant par le bras, rappelez-vous que ce n'est pas pour vous que j'ai travaillé, mais pour la France.

Et c'était mieux encore, il avait travaillé pour la vie même, le grand artiste.

Chez nous, la vraie critique n'existe plus. En Amérique, elle n'existe pas encore. Là-bas, les libraires envoient à « reviewer » les livres nouveaux à des jeunes filles dont l'esprit n'est pas mûr, et qui payent leur lecture en écrivant n'importe quoi sur n'importe qui. J'avais naïvement cherché des leçons et des conseils dans les articles des littérateurs qui se sont occupés de moi. A l'exception de deux, tous se sont contentés de donner un résumé plus ou moins correct de mes romans, ils ont ensuite déballé leurs propres idées et enfilé, pour terminer, quelques adjectifs élogieux ou autres à mon adresse. En un mot, ils n'ont fait que de la copie. La critique des productions littéraires ou des ouvrages d'art ne devrait pas être per-

mise au premier venu. Un jugement, prononcé par un monsieur incompétent, peut ruiner ou tuer son homme. Pour obtenir le droit de censure, l'écrivain, aussi bien que le magistrat, devrait subir des examens *ad hoc*, prouver qu'il possède les connaissances nécessaires et qu'il est doué du sens particulier que demande la fonction. De cette manière, nous aurions peut-être aussi « le bon critique ». Le bon critique, selon moi, serait celui qui se contenterait d'étudier la construction, le style, la facture d'un ouvrage et respecterait la conception de l'auteur. Celui qui saurait, que dans la plus imparfaite des productions humaines, il y a quelque chose de bon, et s'appliquerait à le mettre en lumière, celui enfin qui ne servirait pas sa critique toute chaude et se garderait de juger, à vol de pensée, des œuvres qui ont coûté des mois et des mois de travail. Voilà qui serait de la justice. La justice! Hélas! la terre ne la possédera que lorsqu'elle arrivera à son âge d'or, qu'elle aura été mise au point elle-même.

Je regarde avec effroi et émerveillement cette pile de volumes que l'éditeur m'a envoyés. Pauvres bouquins à couvertures jaunes, ils sont destinés à véhiculer ici et là, au loin, des pensées, des images, des sentiments dont l'empreinte se trouve derrière mon front; ils vont les réimprimer dans d'autres cerveaux. Pour quoi faire? Ah! je ne sais pas! Il y a maintenant de par le monde trois petits accumulateurs dont l'énergie a été puisée à mon âme même. Dieu veuille qu'ils produisent beaucoup de vie, beaucoup de bien.

Paris.

Guy m'écrit par chaque courrier, ses lettres me font l'effet d'un bon rayon de soleil. Mes doigts les sentent délicieusement, elles sont pleines de jolis mots tendres. Des mots tendres! Je ne me doutais pas qu'il y en eût encore pour moi en ce monde. Si l'on m'avait dit, l'année dernière, à cette époque, que quelqu'un m'appellerait « chère marraine, marraine chérie » et, que ce quelqu'un serait le fils de M. de Myères, quel bond d'indignation j'aurais fait! Et les forces invisibles, la Providence, allaient me préparant cette surprise. Guy affecte une gaieté qui ne me trompe pas. Ah! je le connais bien, son état d'esprit! Il regarde la mer, le ciel, les beaux horizons d'Afrique, mais il ne voit que madame de Mauriones, ses yeux cernés de pigment, ses lèvres d'amoureuse. Le souvenir de sa trahison le mord au cœur, glace ses élans et il se demande sans doute aussi : Où? Quand? Comment? Puis il fait des efforts désespérés d'imagination pour voir, pour entendre, et il voit et il entend... sa gorge se sèche, la colère gronde en lui. Il rentre à l'hôtel, persuadé que la nature est un leurre, que la vie n'a rien qui vaille la peine d'être vécu! Et c'est très douloureux. Bien que je sache tout cela, l'idée de ce mariage avec Josée s'impose de plus en plus à ma pensée. Quel splendide couple ils feraient! J'aimerais à unir ces forces, à les donner à la vie. Mais est-il en état de s'éprendre de qui que ce soit? Peut-être! La douleur sensiblise extraordinairement

l'individu et, à vingt-six ans, on aime l'amour. Une femme est plus susceptible de se remarier au bout d'une année de veuvage qu'après plusieurs années. Chopin ne s'est-il pas épris de George Sand à première vue, six mois après sa séparation avec la jeune fille qu'il avait si longtemps aimée? Ce fait psychologique ou physiologique me donne quelque espoir.

Paris.

Les Randolph ont quitté Torquay et sont rentrés chez eux. A la demande de sir William, je lui avais envoyé le manuscrit de mon livre sur l'Angleterre. Il tenait à le lire « avant de partir ». Il vient de m'en donner son appréciation. Elle m'a causé un très grand plaisir. Il me dit entre autres : « *You have been quite fair ;* « vous avez été parfaitement juste » ; c'est d'autant plus extraordinaire que le sentiment de la justice est très faible chez la femme. Les naturalistes ont omis de consigner cette caractéristique, par galanterie sans doute, je la mentionne, car je ne suis pas galant moi ! Certains chapitres de votre ouvrage n'eussent pas étéécrits si vous n'étiez pas venue dans le Staffordshire et, selon vous, ils devaient l'être. J'aurais donc été un agent prédestiné, une sorte de coopérateur ? Vous m'en voyez heureux et fier. Vos idées ont du bon quelquefois. » Puis il ajoute, en terminant sa lettre : « Je n'ai plus de voix, vous savez, mon silence inquiète Freddy. Il interroge sans cesse ma physionomie avec un regard anxieux, d'une intensité humaine, pour deviner si je suis mécontent de lui, et

je suis obligé de le rassurer par des caresses. Un maître aphone, ce doit être triste pour un chien, qu'en pensez-vous? » Pauvre sir William! Il a maintenant à Simley Hall son fils, sa fille, ses petits-enfants. Ils y sont venus sur son désir, sentirait-il donc que l'heure de son rappel approche!

Paris.

On dirait vraiment que la Providence se plaît à étonner Jean Noël, en multipliant les surprises pour lui. Hier, je dînais chez les de Lusson. Après le potage, le père de Josée me demanda tout à coup :

— Les de Myères, qui possédaient autrefois le château de Chavigny, dans le Cher, étaient-ils de vos parents ?

Cette question inattendue me causa un tel choc, que la fourchette me tomba de la main.

— Très proches parents, répondis-je, en m'efforçant de sourire, car c'était nous, mon mari et moi. J'y ai vécu quinze ans.

Mes hôtes poussèrent une exclamation.

— Excusez-moi, fit M. de Lusson d'un air consterné, j'ignorais, j'aurais dû m'informer.

— Il n'y a aucun mal, je vous assure. Pourquoi m'avez-vous demandé cela?

— Pour rien, pour rien.

— Ah! mais je veux savoir maintenant, vous m'avez mise en curiosité.

— Eh bien, Chavigny se trouve à vendre de nouveau. Les gens qui l'avaient acheté, des gens très

communs, paraît-il, n'ayant pu pénétrer dans la société des châtelains du voisinage, veulent s'en défaire et quitter le pays. On me l'a fait offrir cet automne, nous l'avons visité, Josée s'en est éprise et elle me persécute pour que je place là sa dot.

— Oh! madame de Myères! s'écria la jeune fille, je ne pouvais pas prévoir.

Elle se trouvait à côté de moi, je mis ma main sur la sienne et je la serrai affectueusement.

— Ne craignez pas de me peiner. Il y a bientôt seize ans, que j'ai quitté Chavigny. J'ai fait âme neuve. Il ne serait plus pour moi qu'un nid vide, et je n'y rentrerais à aucun prix. Rien ne me donnerait autant de joie que de vous en voir la châtelaine. Je vous aurais choisie entre mille.

Le visage de Josée s'illumina de joie.

— Tu entends, père, dit-elle.

— J'entends, répondit M. de Lusson avec un sourire taquin.

— Chavigny vous a donc beaucoup plu? demandai-je alors.

— Plu n'est pas le mot, je l'ai aimé à première vue comme une personne. L'avenue de hêtres, la vieille charmille, le bois qui lui sert de fond, lui donnent un aspect si chaud, si familial! Il a un perron adorable.

Le perron! Ce mot fit flamber derrière mon front le souvenir de la confession de Colette, et je me sentis rougir... oui, rougir encore.

— Je n'ai pas cessé d'en rêver, ajouta ma petite amie.

— Ni d'en parler, fit madame de Lusson.

— J'ai reçu une lettre de mon notaire, ce matin, continua mon hôte. Il paraît qu'on pourrait acheter trois fermes dans les environs et que ce serait une excellente affaire.

— Faites-la, faites-la, dis-je vivement. Je vous en aurai une reconnaissance toute particulière.

— Le plaisir de vivre à Chavigny déciderait peut-être mademoiselle Josée à se marier, et nous l'aurions tout près de nous.

La jeune fille mit deux doigts sur ses lèvres et envoya un baiser à son père.

Après le dîner, nous avons causé encore longuement de cet achat ; j'espère qu'il se conclura, d'autant plus que M. de Lusson a un fils de sa première femme et qu'il compte probablement lui léguer la Commanderie de Rouziers.

Ma rancœur m'avait laissée indifférente au sort de Chavigny... indifférente ? Non, car je m'étais réjouie de savoir qu'il était tombé entre les mains de parvenus ignorants qui le défigureraient et le mutileraient. Il me semblait que M. de Myères en souffrirait. J'ai été abominable, moi aussi. Ce mariage avec Josée replacerait Guy dans le nid familial. Cette jolie chose s'accomplira-t-elle ? Hélas ! souvent les forces auxquelles nous obéissons semblent pousser nos petites barques vers certains points de la rive, et puis, tout à coup, sans raisons visibles ou connues, elles changent leur direction et les conduisent au point opposé !

Paris.

Pauvre Guy! Je connais maintenant la cause de sa rupture avec madame de Mauriones. Le hasard, — non, pas le hasard, — la Providence, toujours elle, m'a mise en possession de ce secret qu'il ne pouvait pas me confier. Cet après-midi, je suis allée seule chez Ritz prendre le thé. Il n'y avait qu'une place libre dans la première salle, entre la cheminée et la porte. Je la pris, faute de mieux. A la table toute voisine, se trouvaient deux vieux mondains bien connus.

— Les bonnes fortunes! dit le plus âgé, en allumant une cigarette, quelles blagues! Cela n'existe pas, cela n'a jamais existé. Je n'ai pas été plus mal qu'un autre...

— Tu as même été mieux.

— Non, mais enfin, on aurait pu imaginer... eh bien, mon cher, j'ai toujours payé... toujours, même quand les robes ne coûtaient pas deux cents louis. Aujourd'hui, que les femmes se parent de bijoux comme des impératrices byzantines, le budget de la plupart des mondaines est aussi déséquilibré que celui des demi-mondaines, et toutes comblent leur déficit par les mêmes moyens. Elles n'ont pas le choix.

A ce moment, la marquise de Mauriones traversa le hall. Le duc D... la désigna d'un clignement d'yeux à son compagnon et, baissant la voix :

— Le prince K... doit savoir ce qu'elle lui coûte, cette bonne fortune-là!

— Tu crois vraiment qu'*elle marche?*

Ce mot d'argot, si abominablement expressif, appliqué à la grande dame que je connaissais, me causa un véritable saisissement.

— Elle *galope* même, répondit mon voisin. Son mari lui fait une rente de soixante mille francs, sa fortune personnelle ne lui en donne pas autant, et elle dépense au moins trois cent mille francs par an. Tiens, elle a, en ce moment, sur les épaules, une étole de renard noir, unique, paraît-il, que toutes les femmes lui envient et qui représente la dot d'une petite bourgeoise, cadeau de prince, sans doute.

— Si d'Hauterive t'entendait ! Elle est sa bonne fortune à lui !

— Ah bah ! j'ignorais. Notre monde est tellement raviné qu'on ne sait plus où mettre les pieds pour éviter les fondrières. Ma foi, il a pu m'entendre, moi et les autres. C'est un des potins courants.

— Eh bien, je ne serais pas surpris que ledit potin fût la cause de cette fièvre cérébrale qui a failli l'emmener.

Le duc haussa les épaules.

— Il apprendra la vie comme nous l'avons apprise. Elle a de fichues leçons, quelquefois.

Sur ce, les deux hommes se levèrent et s'éloignèrent.

Ah ! oui, pauvre Guy ! Quelle tempête une semblable révélation a dû produire en lui ! Voilà donc pourquoi, de sa voix délirante, il demandait si pitoyablement des millions, pourquoi sa fièvre multipliait cette image de renards noirs que l'étole révélatrice avait imprimée dans son cerveau ! La marquise était son premier amour, il aimait la femme et la grande dame, il

croyait plus en elle qu'il ne croyait en Dieu. Ne me disait-il pas : « Si la déesse que j'adore est fausse, il n'y en a point de vraie » Et la déesse vendait ses faveurs ! Quant à madame de Mauriones, je ne puis m'empêcher de la plaindre. Après son divorce, par vanité, par bravade, elle aura continué à vivre sur le même pied que lorsqu'elle était la princesse de Longwy. Toute seule, elle a été obligée de faire tête au monde, aux créanciers; la lutte a épuisé ses forces, elle est tombée dans cet engrenage dont elle parlait, et son honneur, son repos, son bonheur y ont passé. Elle doit souffrir d'elle-même intensément. Et, en la voyant dans sa victoria bien attelée, quelque femme de misère se dit peut-être, le cœur gonflé d'amertume : « En voici une qui a du bon temps en ce monde »,

Paris.

Après les choses tristes, les choses consolantes, l'éternel jeu de l'ombre et de la lumière. Madame de Lusson avait laissé la voiture à la disposition de sa fille ; elle est venue me chercher et m'a emmenée au Bois. L'intimité du coupé, avec une personne que l'on aime ou qui vous est sympathique, donne une sensation unique. L'étroit espace s'emplit d'électricité humaine, les regards se touchent comme des antennes, la voix prend une netteté douce, les paroles tombent plus profondément en vous. Nulle part, mieux qu'entre ces parois capitonnées qui font l'office d'isolateur, on a l'impression d'un tête-à-tête absolu et,

ce tête-à-tête en pleine rue, au milieu et hors de la foule, me semble toujours délicieux. A mesure que nous montions vers l'Arc de Triomphe, une allégresse entrait en moi comme si ma compagne m'eût transmis un peu de sa belle vitalité.

— J'aime à vous séquestrer ainsi, madame de Myères, me dit-elle gentiment. Au moins, nous pouvons causer.

Et nous causâmes.

Je lui apprends à regarder la vie intrinsèque. Je la fais placer au même point que moi, à ce point d'où l'on voit un peu de sa grandeur et de sa beauté. Ses yeux gris, qui semblent écouter s'illuminent de compréhension et c'est avec joie que je l'entends dire souvent: « Je n'avais pas songé... je vois... je vois. »

Aujourd'hui, le Bois m'a paru divin. Il y avait de la sève dans tous les bourgeons, sous la futaie un silence d'attente, traversé par quelques timides notes d'amour, un air doux, vivant, caressait les ramures, les taillis, l'herbe même, pour hâter la résurrection. Il doit faire bon être arbre au printemps, pensai-je avec envie. La nature aussi a ses moments psychologiques; celui-là en était un. Je me félicitai de l'avoir surpris. Le souvenir de mes promenades d'hiver avec Guy, dans les mêmes allées, me ramena à mademoiselle de Lusson.

— Eh bien, vous ne me parlez plus de Chavigny, lui dis-je, l'affaire serait-elle tombée dans l'eau?

— Non, non, elle est en bon train, me répondit-elle, et j'en ai une joie folle.

Puis l'air pénitent :

— Je ne devrais peut-être pas vous le laisser voir.

— Au contraire, ma petite fille. Si, après tout, il était destiné à une autre qu'à vous, j'en aurais un véritable chagrin. Il s'agira, maintenant, de trouver un châtelain de mon goût. Je suis terriblement difficile.

— Et moi donc ! fit la jeune fille en riant.

Son visage devint sérieux.

— Je crains bien de ne pas pouvoir me marier, et mes parents le désirent tellement !

— L'idée du mariage vous répugne ?

— Non. Je ne demanderais pas mieux que d'avoir un compagnon de route, mais je veux un compagnon agréable.

— Je le comprends.

— Eh bien, tous ceux qu'on m'a présentés m'ont été antipathiques à première vue.

— Parce qu'aucun n'était *the right man*, votre destinée.

— Alors, pourquoi la Providence a-t-elle dérangé tant de vieilles dames inutilement ?

— Pour les mettre en mouvement, j'imagine. Le tissage de la vie est tellement épais, mais tous ses fils servent, soyez-en sûre. Quand elle vous enverra celui qui doit être votre mari, vous l'aimerez, lors même qu'il n'aurait aucune des qualités que vous désirez.

— J'en ai peur. Du reste, je suis peut-être condamnée à coiffer sainte Catherine.

— Vous n'en avez pas l'air.

— Tant mieux, dit la jeune fille, avec cette belle franchise qui en fait une créature si rare. Cependant, cela me semblerait moins dur que de devenir la femme de certains messieurs de ma connaissance.

— Vous n'exigez pas un être parfait, j'espère ?

— Dieu garde ! Les êtres perfectibles sont bien plus intéressants.

— A la bonne heure !

— Je voudrais d'abord que mon mari fût un gentleman, dans toute l'acception du mot, un homme du monde, pas un mondain, qu'il eût l'allure franche et un bel enlevé sur l'obstacle.

— C'est raisonnable, dis-je, en réprimant un sourire.

— N'est-ce pas ?

— Et qu'il eût un caractère gai, le goût de la vie active et large, qu'il sentît le besoin de se rendre utile à son pays et à ses semblables. Est-ce trop demander ?

— Non... allez toujours.

— Je désirerais qu'il fût doué de beaucoup d'intuition, qu'il possédât la compréhension de la nature, de l'art, et qu'il s'intéressât à tout, à tout.

Je jubilais intérieurement, il me semblait que Guy était l'homme de ce rêve.

— Ce sont là les éléments d'un beau bonheur, d'un bonheur sain, dis-je charmée. Ils peuvent se trouver.

— Pas parmi les jeunes gens de notre monde. Ils sont mal élevés, ineptes, ils vous gâtent même le plaisir de la danse. Quand je reviens du bal, je me dis toujours : « C'était bien la peine ! »

Je me mis à rire.

— Il y a quelque temps, un jeune homme de ma connaissance me parlait des jeunes filles dans les mêmes termes. Il me disait qu'elles ne lui inspiraient aucune confiance.

— Je ne le blâme pas, elles sont plutôt effrayantes, mais ce n'est pas leur faute. Par l'instruction qu'elles reçoivent, elles sentent davantage la vie et on ne leur permet de s'y mêler en rien. Beaucoup ont des idées généreuses, le désir de faire du bien, et demandent à cor et à cri qu'on les autorise à organiser des œuvres de secours, on leur répond : « Quand vous serez mariées ». Elles sont bien obligées de se rabattre sur les chiffons, sur des riens. L'oisiveté les corrompt ou les atrophie. Et tout cela, voyez-vous, madame de Myères, vient de ce que les parents n'osent pas se soustraire à la routine. Je puis parler ainsi, sans manquer de loyalisme envers les miens, car ils ont été aussi loin dans leurs concessions que nos mœurs le permettent. Pendant mon séjour à Simley Hall, il y a deux ans, j'ai envié aux jeunes filles anglaises leur vie active, leur camaraderie avec de vrais jeunes gens. Toutes ont des écoles, des clubs, un intérêt quelconque. Elles font quelque chose, enfin !

— Pourquoi ne prendriez-vous pas l'initiative de les imiter ?

Josée me regarda, hésita, puis avec un joli sourire :

— Eh bien, je vais vous confier un secret : nous sommes six maintenant qui faisons quelque chose.

— Ah ! la bonne nouvelle ! m'écriai-je ravie. Et que faites-vous donc ?

— Voilà !... Ma meilleure amie, mon aînée, Jocelyne Montfort est venue à perdre son père. Aussitôt entrée en possession de sa part d'héritage, elle s'est donné le luxe d'une famille, elle a recueilli douze petites filles, douze pauvres chats abandonnés. Elle

les élève à ses frais, dans une maisonnette entourée d'un jardin, qu'elle a louée à Neuilly. Une dame écossaisse lui a offert sa collaboration. C'est la maman à demeure. Avec une seule bonne pour le ménage, madame Ardoch suffit à tout. Vous ne pouvez rien imaginer de plus joli que ce *home*-là. Du haut en bas, dans l'atmosphère même, on sent le goût, le raffinement de deux *ladies*.

— Qui est-ce qui instruit ces enfants?

— Elles vont à l'école communale. A huit heures, quand elles partent, elles ont déjeuné et mis la maison en ordre, sous la direction de la bonne. Mon amie ne néglige rien pour leur faire sentir qu'elles ont un foyer. madame Ardoch est maman Mary, mademoiselle Montfort maman Jocelyne. Quatre autres jeunes filles, et moi, allons régulièrement à Neuilly le jeudi et le dimanche ; nous donnons des leçons de gymnastique et de chant. Nous visitons le linge, les petits vêtements, afin de voir ce qui manque. Nous allons au Bon Marché acheter des coupons, nous recherchons les occasions comme les petites bourgeoises économes. Rien n'est plus amusant. Ah ! elles usent, ces mioches ! mais elles se portent si bien, fit Josée avec une satisfaction maternelle. C'est curieux, nous avons remarqué que lorsque nous travaillons pour elles, il nous vient au bout des doigts une chaleur particulière, délicieuse. C'est peut-être un effet de notre imagination.

— Non, non, je la sens moi-même, en crochetant mes misérables cache-nez. C'est une sorte d'électricité! le fluide de la fraternité, peut-être. Quand les savants étudieront l'extériorisation de l'homme, ils découvri-

ront le phénomène. Mais, comment vos familles ont-elles vu cette initiative?

— De très mauvais œil. Mademoiselle Montfort a dû lutter beaucoup. Nous avons fini par obtenir gain de cause. On est obligé de reconnaître que nous faisons quelque bien. Nos mères sont plutôt fières de nous, maintenant. Ce qui est comique, c'est qu'elles vont se vantant de leur esprit libéral et se font un mérite de *notre émancipation*. Mademoiselle Montfort a vraiment été une pionnière. Son exemple sera suivi. J'ai quatre garçons à Rouziers, moi, vous savez, ajouta Josée en rougissant.

— Et vous ne me l'aviez jamais dit, petite cachottière!

— Cela n'en valait pas la peine.

— Qu'est-ce qui en prend soin?

— Ma vieille gouvernante anglaise. Elle m'a lâchée pour eux et elle les élève à merveille. Quand je serai mariée, dit la jeune fille, avec une intonation moqueuse, j'en aurai douze. Jocelyne et moi nous marierons nos enfants. Une autre de nos amies veut essayer de l'éducation mixte — garçons et filles. Oh! nous avons des projets magnifiques!

— J'espère que vous persévérerez, « quand vous serez mariées », répétai-je gaiement.

— Mais nous ne trouverons peut-être pas des messieurs assez courageux pour épouser des jeunes filles philanthropes! En tout cas, nous avons pris l'engagement de n'accepter que des hommes capables de s'intéresser à notre œuvre. Nous sommes résolues à ne pas nous laisser absorber. Une femme tout entière pour un mari, c'est trop.

Cette délicieuse énormité amena un sourire à travers les bonnes larmes qui mouillaient mes yeux.

Ai-je donc vu aujourd'hui, en même temps que le printemps, le commencement de l'évolution qui nous donnera de vraies mères ? Dieu le veuille ! Ce n'est pas d'enfants dont la France a besoin, mais de mères.

Paris.

Le retour de Guy, et d'oncle Georges, m'a donné une foule de joies que je ne croyais pas éprouver encore en ce monde. Depuis seize ans je n'attends plus personne, j'avais oublié la douceur et l'émotion des revoirs. Le matin de leur arrivée, je suis allée rue d'Aguesseau m'assurer que tout était bien, et y porter des fleurs. J'ai eu la surprise de trouver vivant le petit jardin que deux mois auparavant j'avais laissé morne et silencieux. Les sycomores avaient des feuilles et des oiseaux, les lilas étaient en fleurs, les rosiers en boutons et autour des quatre murs, recouverts de lierre, il y avait des violettes et des primevères. Quand je me suis avancée sur le perron, une bouffée d'air parfumé m'a caressé le visage et, par une longue et instinctive aspiration, j'ai absorbé un peu de ce renouveau. C'est curieux combien profondément je jouis du printemps. On dirait que c'est le premier... ou le dernier que je vois. Je me rends compte que cette multitude de sèves diverses est destinée à alimenter la vie de l'homme, et la vie de l'homme à alimenter la vie universelle. J'ai conscience que je suis réellement en pleine éternité.

Louis m'a fait visiter tout l'appartement, je l'ai complimenté de l'ordre parfait dont il témoignait. Une pile de linge de maison que j'avais commandé était arrivé la veille. je l'ai examiné pièce par pièce avec une satisfaction enfantine. Cette odeur de lin, qui rappelle le ménage, m'a semblé délicieuse. J'ai distribué ici et là les fleurs que j'avais apportées. Ce petit rez-de-chaussée, si gai dans cette saison, si confortable en hiver et auquel arrivent les lueurs du couchant, me fait envie. Je voudrais finir là, tranquillement. Louis m'a mise dans la confidence de la surprise qu'il réservait à son maître. En son absence, il est allé chez Panhard apprendre le métier de chauffeur. Il ne veut pas, m'a-t-il dit, se morfondre à Paris pendant que son maître sera sur les grandes routes. Un goût inné pour la mécanique lui a rendu l'apprentissage facile, et il a obtenu son brevet. Je l'ai comblé de joie en lui demandant de me prendre à l'hôtel, en passant, pour me conduire au quai d'Orsay. Dans son impatience, il est venu une demi-heure trop tôt. Tout en faisant les cent pas sur le quai d'arrivée, je me sentais très heureuse et particulièrement fière d'avoir quelqu'un à attendre. Où la vanité ne se niche-t-elle pas? Lorsque le train est entré en gare, j'ai cherché avidement mes voyageurs, puis soudainement j'ai senti un bras autour de mon cou et j'ai entendu la voix inoubliée me dire :

— Merci, marraine. C'est vous que j'avais besoin de voir !

Hélas ! non, ce n'était pas moi, pauvre enfant !

Oncle Georges m'a donné une de ces poignées de main où il sait mettre une infinité de choses agréables.

Mon filleul a été content de trouver là son automobile, et encore plus content de la voir servie par Louis.

— Tu étais jaloux de mon chauffeur, hé ? fit-il en souriant.

— Cela se pourrait bien, monsieur Guy, répondit le brave garçon en rougissant de se sentir deviné.

— Animal, va !

Le ton dont cette épithète était jetée en faisait une parole d'amitié.

J'ai dîné rue d'Aguesseau, cela va sans dire, et nous avons causé très tard. C'est bon, cette effusion d'esprit et de cœur que les absences préparent.

Guy m'est revenu en parfaite santé, mais il a changé extraordinairement. Cette belle fleur de jeunesse qu'il avait gardée a disparu. Sa physionomie a vieilli de dix ans ; son corps a minci, ce qui me le fait paraître plus grand. Ses traits ont reçu comme un dernier coup de ciseau qui les a affinés et arrêtés. Sa bouche est devenue obstinée et dure. Son sourire s'achève rarement. Sa voix a acquis de belles notes graves. Sa personne a plus de relief et de caractère. Et la nature a accompli tout ce travail au moyen de cet agent invisible qui s'appelle la douleur ! Les retouches qu'elle lui a fait subir ont encore accentué sa ressemblance avec M. de Myères. A chaque instant, il me cause un sursaut intérieur.

Je m'applique à adoucir l'amertume de sa déception. Je m'efforce de lui faire comprendre, comme me le demandait madame de Mauriones, la force inéluctable de certains courants de la vie. La conversation que j'ai entendue me permet de traiter son âme en

connaissance de cause. J'ai exigé qu'il retournât à Grignon ; je l'oblige à travailler. Il se cramponne à moi comme un enfant. Il vient dîner presque chaque soir à l'hôtel de Castiglione. Le dimanche, il me fait faire une longue promenade en voiture ou en auto, puis il me ramène prendre le thé chez lui ; hier, à peine étais-je là, qu'il me présenta deux portraits-cartes, encadrés l'un à côté de l'autre... celui de M. de Myères et le mien.

Je me sentis rougir violemment.

— Où avez-vous pris cette photographie ? balbutiai-je.

— Je l'ai obtenue, non sans peine, d'oncle Georges et à condition que je la ferais reproduire.

Moi, à trente-huit ans ! des cheveux bruns très épais ramenés sur le sommet de la tête, comme aujourd'hui, des yeux pleins de bonheur, un sourire triomphant, un visage sans rides, l'ovale pur encore. Cette photographie, que je connaissais bien, ne reproduit que mon buste. Le corsage décolleté et drapé par Worth, a les belles lignes classiques dont il possédait l'art et qui sont à l'abri des caprices de la mode. Grâce à cela, je n'avais pas l'air d'une antiquaille. Le croirait-on ? malgré le tumulte des souvenirs réveillés, je le constatai et je m'en réjouis.

— Quelle fantaisie vous a prise ? dis-je à Guy, en surmontant mon émotion.

— Parrain me semblait tellement seul ! Je vous ai réunis là, comme vous l'êtes dans mon affection. N'ai-je pas bien fait ? demanda le jeune homme en me regardant fixement.

— Très bien fait, répondis-je d'une voix ferme.

Il reprit les photographies que je lui tendais et me baisa la main.

Il nous a réunis, lui ! Oh ! la grande, la douce, la cruelle ironie !

Paris.

Le château de Chavigny est depuis hier la propriété de ma petite amie Josée ! Jean Noël serait tenté de mettre là un immense point d'admiration. Quand, ce soir, après le dîner, j'ai appris la nouvelle à Guy, il a bondi hors de son fauteuil et changé de couleur.

— Chavigny était à vendre et vous ne me l'aviez pas dit, marraine ! s'est-il écrié avec un accent de peine et de reproche.

Je racontai alors la manière bizarre dont le fait était venu à ma connaissance.

Il arpentait le salon avec une agitation croissante.

— Chavigny à vendre ! si j'avais su !... mais je l'aurais acheté !

— Pour quoi faire ?... demandai-je, obéissant à une obscure perversité.

Le jeune homme s'arrêta devant moi et me regarda avec une expression qui me troubla.

— Comment, pour quoi faire, marraine ? dit-il ; pour qu'il ne retombe pas entre les mains des étrangers.

— Est-ce que vous vous en souvenez ?

— Si je m'en souviens ! Mais j'avais neuf ans lorsqu'on m'y a conduit pour la dernière fois, et parrain m'a fait tirer mon premier coup de fusil dans le bois qui longe la rivière.

Instantanément, ces paroles créèrent derrière mon front l'image de M. de Myères avec ce beau bambin qui était son fils. L'émotion me sécha la gorge.

— Ah !... vous ne me l'aviez jamais dit.

— Non... ce devait être un grand secret entre nous deux, répondit le jeune homme avec un sourire. Il y a quatre ans, pendant une visite dans le Cher, j'ai voulu revoir le château. Je me suis promené tout autour comme un voleur. Il avait l'air désolé, mal soigné, on devinait que ceux qui l'habitaient n'étaient que des intrus... et je m'étais promis de le racheter s'il revenait jamais sur le marché.

— Mais, je ne vous vois pas là, tout seul ; à moins que vous ne songiez à vous marier ?

Guy, qui fumait rageusement, retira sa cigarette et se mit à rire.

— Me marier ! Dieu garde ! je renoncerais à ma part de paradis, si je devais l'acquérir en courant ce risque-là. Vous seriez venue habiter Chavigny avec moi. Cela vous aurait arrachée à votre vie d'hôtel. Dans les environs, il y a des hectares et des hectares à mettre en valeur. J'aurais réussi à créer un splendide domaine. Quel beau rêve, hein !

— Un rêve enfantin, mon pauvre ami. Rien n'aurait pu m'amener à recevoir l'hospitalité dans une maison où je l'ai si longtemps donnée. Et puis, à quoi bon discuter ? La Providence en a disposé autrement.

— La Providence ! la Providence ! eh bien, je ne la remercie pas. Elle aurait pu se rappeler mon existence et mes droits.

— Vos droits ? répétai-je en tressaillant.

Guy rougit.

— Oui, enfin, c'est une manière de parler. Puisque votre belle-sœur est morte sans enfants, qu'il n'y a plus personne de la famille, Chavigny aurait dû me revenir en ma qualité de filleul et de petit cousin par alliance. Je suis sûr que parrain l'eût désiré. Il m'aimait beaucoup... beaucoup, vous savez.

— Je sais... je sais, répondis-je brusquement.

— Dites, marraine, recommença le jeune homme après un moment de silence, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'obtenir de monsieur de Lusson qu'il me cède son achat? Si vous le lui demandiez?

— Impossible, d'autant plus que l'affaire est très avantageuse. Lors même qu'il serait disposé à y consentir, sa fille s'y opposerait. Elle est éprise de Chavigny, et n'a laissé ni paix ni trêve à ses parents, qu'ils n'eussent mis là l'argent de sa dot. Pour ma part, je suis heureuse qu'il soit tombé entre des mains comme les siennes. Elle le comprendra et saura lui rendre sa beauté d'autrefois.

— Elle peut épouser quelque crétin qui ne s'en occupera pas.

— Je suis bien tranquille, elle n'épousera pas un crétin.

— Elle aime la campagne?

— Beaucoup.

— Un phénomène alors, fit Guy d'un ton ironique.

— Non, mais mademoiselle de Lusson a du sang irlandais et anglais dans les veines, de là lui vient son besoin d'activité physique et de plein air. N'est-ce pas merveilleux, que sir William Randolph, un étranger, m'ait mise en relation avec la future maîtresse de Chavigny?

— Ce serait moins merveilleux, mais plus juste, si j'en étais devenu le maître, moi, fit le jeune homme avec une irritation que je sentais douloureuse. Une jeune fille qui se fait acheter un château ! A-t-on idée de cela ! ajouta-t-il entre ses dents.

La race ! Cette chose profonde et sacrée, cette âme de l'âme, je l'ai vue. C'était elle qui, tout à l'heure, souffrait chez le fils de M. de Myères, c'était elle qui protestait, qui revendiquait le berceau familial ! Le chagrin que Guy vient d'éprouver pourrait bien le mettre sur le chemin du bonheur. Malgré lui, il pensera à la châtelaine de Chavigny, avec irritation peut-être, mais il y pensera. Il est impossible qu'elle ne lui inspire pas quelque curiosité. Avant son départ, il a laissé une carte chez les de Lusson pour les remercier d'avoir pris de ses nouvelles. Je suis trop intime avec ces derniers pour tarder plus longtemps à le leur présenter. Quand il m'arrive de parler de « mon filleul », et je le fais souvent sans intention, je sens que Josée écoute et j'ai l'intuition que mes paroles font mouche. Est-ce une illusion? Beaucoup dépend d'une première rencontre. Si les dieux m'ont destinée à faire ce mariage, ils sauront bien me suggérer l'heure et la minute propices.

Paris.

Une autre tombe sur ma route ! Il y en avait déjà tant ! Sir William Randolph n'est plus. Je sens d'ici la douleur des siens, de Freddy même, le vide de son absence dans cette demeure qu'il remplissait

entièrement. Je sens surtout que j'ai perdu quelqu'un. Deux brèves rencontres ont-elles pu nous lier aussi profondément? Est-ce que nous ne nous connaissions déjà pas, quand l'année dernière, il est venu à moi sous la véranda de l'hôtel Riche, avec un regard ami, une taquinerie sur les lèvres? Sait-on? Ah! sait-on? La veille de sa mort, il s'est promené dans le parc, il a passé la soirée à l'observatoire en compagnie de son fils. Sa nuit a été pénible et sans sommeil. Il ne s'est pas levé à l'heure habituelle, il se sentait fatigué! Fatigué! Ah! Dieu ce qu'il devait l'être! Aussitôt le déjeuner achevé, lady Randolph est remontée auprès de lui. Son corps était là, les yeux clos, immobile, tiède encore... mais l'âme était partie, partie sans bruit, sans adieu, comme un être qui s'évade. Et ce matin, le courrier d'Angleterre m'a apporté une lettre de ce mort, sa pensée vivante et cette pensée, je la transcris ici.

« Un petit mot pour prendre congé pendant que la mèche fume encore. » Oh! elle fume vraiment! Quand il vous arrivera, le maître de Freddy ne sera plus de ce monde. Ce monde ne s'en apercevra pas; cependant, sur deux points imperceptibles du globe, à Simley et dans un appartement d'hôtel parisien, on le regrettera quelque peu, on pensera à lui avec affection. Cette certitude n'est pas désagréable. Mes souffrances sont devenues telles que j'ai hâte de quitter ce corps brisé qui ne respire plus, qui ne parle plus. Il me fait l'effet d'une loque honteuse et parfois, je suis tenté *to kick it away*, de « m'en débarrasser ». La mort est beaucoup plus terrible de loin que de près. Nul doute, la nature nous y prépare

toujours. J'ai voulu vous assurer de cela en échange de ce que vous m'avez apporté. Votre foi raisonnée, éclairée par le peu de science que nous possédons, a raffermi ma foi aveugle et chancelante souvent. Je n'ai aucune difficulté à le confesser. Et ce secours devait me venir d'une Française... d'une joueuse de *bridge*... Il y a bien de quoi exciter la verve humoristique d'un *Britisher*, même mourant... ma dernière taquinerie. Acceptez-la avec bonne grâce, comme toutes les autres. Je désire que vous reveniez chaque année vous reposer à Simley. Je vous y invite formellement. Tous les miens, grands et petits, seront heureux de vous avoir. Claude me remplacera à l'observatoire. Lorsque vous serez là, demandez donc à Freddy où est son maître, je parie qu'il lèvera la tête vers ce ciel qu'il m'a vu explorer si longtemps. Ce n'est pas obscur autant qu'on croit, l'âme d'un chien.

» La fable de Pandore, qui nous montre l'espérance au fond de la fameuse boîte, — le cerveau humain sans doute, — était bien d'inspiration divine. L'espérance de l'immortalité et du revoir a remplacé chez moi l'espérance de la guérison, elle grandit à mesure que j'approche de la barre et grâce à elle, je la traverserai sans peur, sinon sans regret.

» J'envoie, par vous, un souvenir affectueux aux de Lusson, et de bons souhaits à notre amie Josée. Ce que vous venez de m'apprendre, concernant l'achat de votre ancienne demeure, m'a émerveillé. Évidemment, un petit bout de rôle m'avait été destiné dans votre vie, ici-bas. J'espère en avoir un plus grand, ailleurs.

» Maintenant, j'attends mon rappel... il ne saurait tarder. Qu'il vienne avec l'étoile du matin, avec l'étoile du soir, à midi, à minuit, je suis prêt !

» *God bless you !...* »

Que de choses j'ai senties et devinées, entre ces lignes si fermes !

Les de Lusson ont éprouvé un vif regret de la mort de sir William. Nous parlerons souvent de lui. Je leur ai communiqué sa lettre. Josée l'a lue les yeux pleins de larmes.

— Après tout, père, a-t-elle dit en la repliant avec respect, c'est très grand, un homme qui a la foi.

M. de Lusson a rougi légèrement, et détourné la tête.

Paris.

Eh bien, la présentation de Guy à mademoiselle de Lusson est un fait accompli, et je n'y ai été pour rien. Jean Noël n'aurait jamais imaginé une aussi jolie scène de première rencontre. Il doit se contenter de la reproduire. Hier, après déjeuner, je fus appelée au téléphone par Josée. Elle me demanda si j'étais curieuse d'assister à une conférence de l'Université populaire du faubourg Saint-Antoine. Sur ma réponse affirmative, elle me dit que son père et elle viendraient me chercher le soir même, à huit heures. Et ils vinrent.

En route, M. de Lusson m'apprit qu'il allait là, donner deux fois par semaine, des leçons d'échecs. C'était sa part de coopération. Nous descendîmes de

voiture devant une maison très sombre et, après avoir traversé une allée, une cour, nous pénétrâmes dans une sorte de *hall* à l'entrée duquel se trouvait une statue de plâtre, la reproduction d'un antique. Quelques messieurs causaient avec des hommes du peuple. M. de Lusson passa dans la salle réservée au noble jeu. Josée m'introduisit dans la bibliothèque. La longue table était occupée par des liseurs et des liseuses, tellement absorbés dans leur lecture, qu'ils ne nous donnèrent pas un regard. Parmi eux, je remarquai une jeune fille, simplement vêtue, mais d'une classe supérieure, accompagnée d'une femme de chambre d'un certain âge. A notre entrée, elle se leva et vint à nous en souriant. Je devinai Jocelyne Montfort. Aussitôt dehors, mademoiselle de Lusson me la présenta. Son joli visage de brunette au teint mat, ses yeux intelligents, sa bouche de bonté me charmèrent, je lui tendis la main et je serrai la sienne affectueusement. Nous entrâmes ensemble dans la salle de réunion. Elle était presque pleine. Le public se composait d'ouvriers, d'ouvrières, de femmes en cheveux, qui avaient l'air d'être venues en voisines, de vieux artistes pauvres. Nous nous glissâmes au dernier rang. Tout autour, sur les murs, je vis avec plaisir des tableaux, de belles photographies, des cartes. Le conférencier, un jeune étudiant très sympathique, prit place sur la plate-forme. A sa droite, au bas de l'estrade, j'aperçus tout à coup et à ma profonde surprise, Guy en personne : Guy chargé des projections ! Sa présence, là, était bien pour moi la chose la plus inattendue. Jamais il ne m'avait parlé de l'Université populaire ou d'aucune œuvre. Plus

d'une fois, je lui avais démontré la nécessité d'aider les faibles, d'entrer dans la lutte pour l'amélioration et le progrès de l'humanité. Il s'était contenté de répondre : « Vous avez raison ». Est-ce que mes paroles avaient porté? Cherchait-il à oublier sa déception en s'occupant des autres? Dans ce cas, la trahison de madame de Mauriones aurait produit quelque bien. Je me tournai vers Josée.

— Monsieur d'Hauterive, là-bas, au tableau! lui dis-je.

L'obscurité de la salle ne me permit pas de voir l'expression de sa physionomie, mais je sentis magnétiquement le choc que mes paroles lui causèrent. Je suis persuadée qu'hier mon filleul n'a pas laissé que de faire tort au conférencier. Quant à moi, je fus vite captivée par le sujet qu'il traitait : « L'art et le peuple égyptiens ». Je me demandai d'abord comment cela pouvait intéresser des gens qui n'avaient qu'une instruction des plus élémentaires. Eh bien, oui, l'art et le peuple égyptiens intéressaient ces petits. Ils écoutaient comme je n'ai jamais vu écouter, l'esprit à fleur d'yeux et d'oreilles! Des conférences précédentes avaient dû les mettre à même de comprendre, car ils avaient l'air de suivre parfaitement le jeune maître. A mesure que, sur la toile blanche, je voyais paraître des projections de temples gigantesques, des morceaux de fresques, des dieux, des symboles anciens, je me rendais bien compte que c'étaient là des fragments des grands accumulateurs laissés par les Égyptiens. Au moyen de la photographie, qui est devenue un des véhicules et des agents de la nature, ces images, ces formes, ces lignes arrivaient à travers des siècles,

des bords du Nil, aux bords de la Seine, se réimprimaient dans ces cerveaux d'ouvriers parisiens pour y jeter les germes d'autres œuvres d'art, sans doute. Est-ce assez divin, ce travail? Cette leçon d'histoire très claire, très bien faite, me causa un réel plaisir. Je fus ravie de voir le conférencier éveiller notre intérêt et notre reconnaissance pour ces prédécesseurs, en nous montrant les liens intimes qui nous unissent, en nous énumérant l'héritage de forces et de lumière qui nous vient d'eux. La fraternité rétrospective est un pas vers la fraternité future.

La conférence achevée, nous allâmes attendre M. de Lusson dans le *hall*. Je regardai anxieusement du côté de la porte, désirant et craignant de voir paraître Guy, me demandant si l'heure de la rencontre était venue? Comme je me posais cette question, il arriva en compagnie du conférencier, s'arrêta pour échanger quelques mots avec un groupe d'ouvriers. Au moment où le père de ma petite amie nous rejoignait, il se retourna, m'aperçut, et vint à moi aussitôt.

— Marraine! fit-il.

Il s'arrêta, confus de son indiscrétion. Dans sa surprise, il n'avait pas remarqué que je n'étais point seule.

Il n'y avait plus à hésiter. Je présentai mon filleul. M. de Lusson lui tendit la main et le mit à l'aise avec des paroles aimables. Dans cette bonne atmosphère de la coopération des idées, nous causâmes très agréablement pendant quelques instants. Ce que j'avais prévu arriva. Guy regarda la châtelaine de Chavigny, et Josée regarda le filleul de madame de Myères. Ces deux curiosités s'accrochèrent instantanément, à ma grande satisfaction. La lumière tombait en plein sur

leurs visages et, bonne ou mauvaise, l'impression première dut être très nette.

Je suis rentrée chez moi un peu déconcertée ; comme un chauffeur qui se serait vu enlever la direction qu'il tenait. Aujourd'hui, j'ai été angoissée, nerveuse. J'étais sûre que Guy aurait besoin de causer de la soirée de la veille. De fait, il s'est *amené*, comme on dit maintenant. Le plus drôle est qu'il crut devoir s'en excuser.

— L'attrait de votre société, marraine, et la cuisine de l'hôtel de Castiglione, dit-il, me rendent indiscret, vous allez me prier un de ces jours de prendre plus souvent mes repas ailleurs.

— Cela se peut bien. Aujourd'hui, en plus du bon dîner, vous êtes venu chercher des compliments, n'est-ce pas ?

Guy rougit.

— Jean Noël, vous êtes terrible, fit-il avec bonne humeur.

— Et je ne vous les marchanderai point. Votre présence à l'Université populaire m'a causé un très grand plaisir. S'occuper des autres ! Voilà une manière virile de se distraire d'un chagrin. J'espère qu'à votre tour, vous donnerez quelques conférences.

— L'hiver prochain, oui.

— J'ai été charmée d'avoir l'occasion de vous présenter à monsieur de Lusson. Comment le trouvez-vous ?

— Très sympathique.

— Maintenant, vous devez une visite à sa femme. Je vous conduirai rue de Lille, un de ces jours.

— Bien, quand vous voudrez, acquiesça docilement mon filleul. A propos, qu'est-ce que ces jeunes filles

faisaient là ? continua-t-il, comme si la question n'eût pas été tout le temps sur ses lèvres.

— Mais elles sont membres de l'œuvre, elles s'intéressent à son développement, s'occupent de la bibliothèque ; tout l'hiver, elles ont suivi les conférences.

— Des petits manteaux bleus, alors ?

— Pourquoi pas ? Savez-vous que mademoiselle Montfort a une famille de douze enfants qu'elle élève à ses frais ?

— Ah bah ! Et la châtelaine de Chavigny, combien en a-t-elle ? demanda Guy, d'un ton de plus en plus moqueur.

— Quatre, répondis-je tranquillement.

— C'est donc une mode nouvelle ? Un « truc » pour s'émanciper, peut-être ?

— Voilà comment vous êtes, vous autres hommes, fis-je indignée. Vous vous plaignez de la frivolité des jeunes filles, et puis, lorsque l'une d'elles cherche à occuper dignement son esprit et son cœur, vous vous en méfiez aussitôt. Vous voulez qu'on continue à vous élever des vierges à la brochette. Ce n'est pas la pureté, l'honnêteté que vous demandez, c'est l'ignorance d'une seule chose dont vous vous êtes réservé la révélation. Et dans la crainte de vous priver de cette jouissance douteuse, pour satisfaire à cette exigence de barbare, on tient la jeune fille de court, on ne lui permet pas de s'immiscer dans la vie sociale, on immobilise des forces fraîches dont l'humanité a besoin. Plus tard, si son mari cesse de lui plaire, elle demandera à des amants le seul bonheur qu'on lui ait appris à connaître. Vous avez absolument les femmes que vous méritez.

— Marraine, est-ce que vous donneriez dans le féminisme, par hasard? dit Guy en souriant.

— Non pas dans le féminisme qui prêche la haine du sexe fort, mais dans celui qui réclame pour la femme la participation aux affaires de ce monde. Personne n'a plus que moi l'admiration de l'homme, en tant que cerveau. Quand je le vois, jetant les piles d'un pont, perçant les montagnes, arrachant ses secrets à la nature un à un, je me sens bien petite. La lourdeur de son fardeau m'inspire même une pitié maternelle. Mais je vois aussi qu'il ne peut suffire à tout. Si la femme est nécessaire à compléter sa vie, elle est nécessaire aussi à compléter son œuvre. Elle est capable de l'aider à combattre la tuberculose, l'alcoolisme, de l'aider à créer des demeures salubres où les petits puissent croître à l'aise. Sous le gouvernement de l'homme seul, il y a trop de gens qui ont froid, qui ont faim, trop de vice aussi, trop de saleté morale. Dans notre pays, l'Assistance publique est organisée de telle manière que, sur cinq francs, deux seulement arrivent aux nécessiteux... deux, vous entendez. Ses hôpitaux sont une honte pour la France. Il serait temps, grand temps, que la femme intervînt dans ces choses qui sont de sa compétence, car elle est la mère, après tout. Elle seule doit être chargée de relever les blessés sur le champ de bataille de la vie. Elle seule doit tenir les cordons de la bourse des pauvres. Suis-je déraisonnable?

— Non.

— Eh bien, mon cher enfant, continuai-je, tout cela demande un apprentissage. Cet apprentissage devrait être le complément de l'éducation de la jeune

fille. Nous y arriverons. La nature s'est servie de la femme saxonne pour ouvrir la voie, déblayer le terrain ; elle a besoin maintenant de la chaleur d'âme, de l'idéalisme, de la féminité même de la Latine et de la Slave ; elle ne tardera pas à mettre ces belles forces en action ; si je ne me trompe, le mouvement initial est donné. A Paris, on commence à rencontrer des jeunes filles dans les dispensaires, dans les crèches.

— Et dans les Universités populaires, ajouta Guy railleur.

— Et dans les Universités populaires, comme vous avez vu, répondis-je froidement.

— C'est plutôt inquiétant.

— Réservez vos inquiétudes pour d'autres que pour mademoiselle Montfort et mademoiselle de Lusson. La première a vingt-cinq ans passés ; elle n'a jamais fait mauvais usage de la liberté qu'elle a conquise. La seconde est honnête comme le jour,

— Marraine, je vais devenir sérieusement jaloux de cette jeune personne. Vous en êtes coiffée. Elle m'a déjà supplanté à Chavigny, je n'entends pas qu'elle me supplante près de vous.

Ceci, dit d'un ton badin, termina notre discussion. Je m'abstins de lui demander comment il trouvait Josée. Si elle lui avait été antipathique, il n'aurait pas manqué de me le dire. Son silence me rassure sur ce point.

Paris.

Les de Lusson ont donné le signal de la débandade. Ils ont quitté Paris les premiers. Notre amitié s'est telle-

ment resserrée ces derniers mois, que leur absence me fait un très grand vide. Nous devons nous retrouver à Aix-les-Bains. Après notre cure, nous prendrons ensemble le chemin de la Touraine. J'irai d'abord à Vouvray, chez des amis, puis à Rouziers. Voilà le programme de nos vacances. Guy, lui, passera quelque temps aux Rocheilles et me rejoindra avec sa machine. Nous avons de grands projets d'excursions en Savoie et en Suisse. Je suis maintenant faite à la locomotion moderne. Dans les commencements, j'avais des peurs folles, peur des tournants, peur d'écraser des enfants ou des animaux. Je n'en laissais rien voir pour ne pas gâter le plaisir de mon compagnon, et surtout par vanité de vieille femme. Maintenant, je comprends l'automobile, et je l'aime comme quelque chose de vivant. Cette force aveugle, dont le chauffeur devient l'âme, ne cesse de m'émerveiller. Je sais quand je puis causer à mon timonier, ou quand je dois me taire. Ceci m'a valu souvent des compliments. Nous explorons maintenant les environs de Paris. Il y a une foule d'endroits que j'ai désiré revoir : Chantilly, Enghien, la Malmaison, Fontainebleau. La forêt m'est très chère. Il y a quelque dix ans, pendant un assez long séjour à l'hôtel de la *Ville-de-Lyon,* je l'ai parcourue à pied dans tous les sens. Elle m'a mystérieusement consolée. J'en suis toujours sortie mieux portante. Le souvenir de mon isolement d'alors rend plus intense le plaisir que j'éprouve à être de nouveau aimée et protégée. Est-ce le père, est-ce le fils qui m'emporte avec lui ? par moments, je ne sais plus, et je suis profondément heureuse; j'ai peur de me réveiller tout à coup et de me retrouver seule,

comme autrefois, au beau milieu de l'un de ses carrefours.

Malgré cela, je presse Guy de quitter Paris. Le séjour ne lui en vaut rien. Trop de choses doivent lui rappeler ce qu'il aurait besoin d'oublier. Sa physionomie reste tendue et grave. Elle ne s'éclaire vraiment que pour moi. Quand nous traversons le Bois, je m'attends toujours à ce qu'au tournant d'une allée nous nous trouvions face à face avec madame de Mauriones, et je ne puis m'empêcher de le désirer. L'aime-t-il encore, ou souffre-t-il seulement de l'injure qu'elle lui a faite? Voilà ce qui intéresse Jean Noël. Il ne serait pas fâché de les revoir en présence. Est-ce assez impitoyable, cette curiosité du romancier ?

Paris.

Jean Noël a été servi à souhait et, comme toujours, d'une manière inattendue.

Guy est venu me chercher cet après-midi à quatre heures et demie, pour notre dernière promenade. Il part demain.

— Il fait encore un peu chaud, lui dis-je, allons prendre le thé chez Ritz.

— *All right,* marraine, me répondit-il, je n'y ai pas mis les pieds cette année.

Sur ce, il tourna son automobile vers la place Vendôme.

Le jardin de l'hôtel Ritz a un petit air XVIII^e^ siècle, qui s'harmonise bien avec les toilettes claires des femmes. Ce coin de verdure, entre la rue de la Paix et la rue de

Castiglione, est absolument délicieux. Quand je suis seule, j'y vais de très bonne heure. Je le trouve tout à fait silencieux et plein d'oiseaux. Peu à peu les goûteuses arrivent, se groupent et voilà que ce curieux caquetage humain commence et s'élève. J'ai appris à l'écouter. Il est très laid, et je suis émerveillée de penser qu'il peut exprimer tant de choses. La réunion était déjà nombreuse lorsque nous arrivâmes. Ma table habituelle se trouvait libre. Nous nous y assîmes, et je commandai le thé. Le garçon, en s'éloignant, me démasqua tout à coup madame de Mauriones, assise presque en face de nous, sous un des grands parasols du jardin, en compagnie de trois autres jeunes femmes, du marquis d'A..., et du comte C... Au même instant, je vis son regard et celui de Guy se rencontrer comme deux épées. Une pâleur légère passa sur le front de mon filleul, ses narines se gonflèrent et sa bouche devint rigide. La marquise, elle, eut le tressaillement, le recul d'une créature frappée ; ses paupières s'abaissèrent sous une invisible pression. Il se produisit un de ces chocs d'âmes, qui révèlent les vrais sentiments des individus. Je compris que, chez Guy, il n'y avait plus que la colère du mâle trompé, tandis que, chez madame de Mauriones, l'amour était là encore.

On apporta le thé, je le servis à mon compagnon ; tout en le remuant, sa main tremblait légèrement, mais son visage était impassible.

— Un joli spectacle ! fit-il en promenant les yeux autour de lui.

— Un goûter au xx^{e} siècle, dis-je. Cela n'a pas grand air, mais c'est brillant, et ça ne manque pas de beautés.

— Des trompe-l'œil ! Des cheveux colorés ou décolorés, des lèvres rougies ! Et tenez, vous qui êtes physionomiste, dites-moi si vous découvrez une seule femme, une seule, souligna-t-il méchamment, qui ait l'air capable d'un sentiment un peu profond.

— Je ne vois pas que la présence de quelques grandes amoureuses soit nécessaire à ce tableau de *five o'clock*. La Providence ne prodigue pas ainsi ses trésors !

Guy se mit à rire.

— Oh ! marraine ! quelle manière de regarder la vie !

— La bonne, mon cher enfant, répondis-je sérieusement. Et c'est un crime, de chercher querelle à la nature et à l'humanité, par un temps aussi parfait.

— Alors, disons avec Candide, « que tout est bien dans le meilleur des mondes », fit le jeune homme avec ironie.

Je mis la conversation sur les Rocheilles, sur son frère ; son irritation se calma. Je ne pouvais m'empêcher de glisser un regard vers madame de Mauriones. Elle était adorable dans une délicate robe mauve pâle, et sous un chapeau garni de grosses anémones du même ton. Elle causait gaiement, mais deux taches roses brûlaient ses pommettes. Nos yeux se rencontrèrent plusieurs fois ; je mis dans les miens toute la pitié maternelle qu'elle m'inspirait. Elle comprit, et me remercia de son lent sourire. J'avais hâte de m'éloigner.

— Vous avez fini votre thé, dis-je à Guy, partons, voulez-vous ?

— Rien ne nous presse, marraine, répondit-il. Il fait bon ici... un vrai paradis !

Il alluma une cigarette, et je compris qu'il ne démarrerait pas le premier. Il se trouvait en pleine lumière; son visage bronzé par le grand air était très mâle. Le contraste des cheveux bruns, des yeux bleu foncé, de la moustache fauve, ce contraste que j'avais tant aimé jadis, le rendait cruellement séduisant. Je ne serais pas étonnée qu'il eût eu conscience de son pouvoir, aussi bien qu'aucune femme. J'étais horriblement mal à l'aise. Il me semblait que je me rendais complice de sa vengeance masculine. Le thé de madame de Mauriones prit fin. Elle passa non loin de nous, avec le marquis de A..., provocante de fierté. Guy la suivit d'un regard où il y avait une sorte d'étonnement. Lorsqu'elle eut disparu, il se leva, jeta sa cigarette.

— A vos ordres maintenant, marraine, dit-il.

C'est cruel, l'homme blessé.

VIII

AIX-LES-BAINS

Aix-les-Bains, Palace Hôtel.

C'est toujours avec regret, que j'abandonne « la branche » confortable que j'occupe à Paris. L'hôtel de Castiglione n'a pas la banalité, la froideur, qui caractérisent généralement « la maison du voyageur ». Ceci est dû à son atmosphère franco-italienne. Le propriétaire est Italien, sa femme est Française. Inconsciemment, il apporte dans son métier les qualités de sa race. Il n'est pas seulement l'hôtelier, il est l'hôte. Toute question d'intérêt à part, il désire qu'on se trouve bien sous son toit, qu'on jouisse de la table et du logement. Dès l'entrée de l'hôtel, chez le concierge, chez les grooms bien stylés, au bureau, chez le directeur, on sent la volonté d'être agréable. Au restaurant, les garçons, italiens pour la plupart, ont dans leur service la courtoisie innée, la douceur qui distin-

guent les gens de leur pays. Les valets de chambre, les femmes de chambre, tous Français, aiment leurs clients et leur travail. Louis et Eugénie qui me servent, un gentil ménage, ne sont pas de simples machines à nettoyer et à balayer, ils ont du cœur, de la sensibilité et apprécient une bonne parole, autant qu'un pourboire. Cette extériorisation d'âmes latines répand dans l'air ambiant quelque chose que l'on ne rencontre jamais dans un hôtel anglais, allemand ou suisse et que reconnaissent bien les étrangers qui ont vécu en Italie, quelque chose d'insaisissable, un peu de chaleur sans doute, qui attache vite et qu'on regrette. Jamais je n'ai quitté avec autant de peine l'hôtel de Castiglione. Au dernier moment, j'ai repris l'ascenseur, sous le prétexte de voir si je n'avais rien oublié dans ma chambre, en réalité pour lui donner un autre petit adieu. Les murs semblaient vouloir me retenir. Est-ce que je ne devrais plus y rentrer, même pour mourir? La portière de l'omnibus qui m'emmenait a claqué sur moi d'une façon particulière, qui m'a curieusement impressionnée.

Le concierge m'a accompagnée à la gare. L'année dernière, comme il m'embarquait pour l'Angleterre, je lui ai dit en souriant :

— Henri, un jour viendra où vous me mettrez, non plus en wagon, mais en fourgon.

— Le plus tard possible, madame, m'a-t-il répondu, et ce jour-là, je ne serai pas aussi gai qu'aujourd'hui.

Un homme du monde n'aurait pas trouvé mieux.

La chaleur m'a obligée à voyager la nuit, mais aux premières lueurs de l'aube, j'ai regardé ces sites sauvages et doux de la Savoie qui ont pour moi un attrait

si profond. L'homme dormait, on eût pu imaginer qu'il n'était pas encore. Cette impression est unique. le paysage paraît tellement plus grand sans lui. Le lac du Bourget m'a arraché une exclamation. Immobile comme s'il était enchanté, d'un bleu extraordinaire qui le faisait ressembler à une nappe d'électricité, il m'a apporté, jusque dans mon compartiment, le frisson de l'abîme. Je ne connais pas de lac plus changeant et plus étrange. Il a presque une physionomie, une physionomie passionnée et perfide. Sous son calme, on devine la violence, sous sa violence on sent le calme et jamais il ne lasse. J'ai éprouvé une grande émotion en revoyant Aix-les-Bains. Pendant les cinq dernières années de la vie de M. de Myères, nous y avions passé la moitié de juillet et tout le mois d'août. Je n'avais jamais pu prendre sur moi d'y revenir. Pourquoi cet endroit m'était-il plus douloureux qu'un autre? Je ne me l'explique pas.

D'après le conseil des de Lusson, je me suis logée au Palace Hôtel, un des meilleurs de la ville. La chambre qu'on m'avait réservée m'a fait une très bonne impression. Elle est pourvue de tout ce qui est nécessaire au confort. L'une des fenêtres donne sur la vallée et sur un beau lointain de sommets, l'autre sur la Villa des Fleurs. Ma première sortie a été un pèlerinage. J'ai voulu revoir la villa que M. de Myères et moi avions habitée, une villa sur la hauteur, à deux pas du Splendide, et qu'un ami nous louait chaque saison. J'ai gravi la colline avec une émotion douce et poignante. Quand je suis arrivée en face du chalet, je n'avais plus ni respiration ni jambes. Ma main s'est accrochée à la grille de la porte d'entrée, et je l'ai

regardé de toute mon âme. Les arbres sont devenus touffus alentour. La vigne vierge le couvre entièrement. Mes yeux sont allés tout droit à la véranda où Guy et moi... l'autre Guy, avions vécu, des soirées délicieuses, alors que la lune éclairait la vallée, la dent du Chat, et que la musique arrivait, comme un accompagnement lointain, à notre causerie. Ces soirées marquaient chez mon mari les repentirs du joueur, et les repentirs des joueurs sont tels, qu'ils font presque désirer les rechutes. Assurément, il n'y avait plus rien de nous dans cette demeure et, cependant, grâce à un phénomène encore inexpliqué, entièrement subjectif, il me semblait qu'elle était entourée d'une atmosphère vibrante. Entre ses murs et moi, il y avait un courant magnétique qui me rendait quelque chose du bonheur d'autrefois. La science ne gâtera rien, lorsqu'elle nous révélera les divins mystères de notre vie. Je crois que l'amour est mille fois plus beau, plus grand que nous ne le voyons.

Je ne suis pas fâchée d'être seule ici pendant quelques jours. L'isolement me serait intolérable aujourd'hui, mais je ne pourrais renoncer ni à la solitude ni à l'indépendance.

Aix-les-Bains.

C'est amusant de voir, tout d'un coup, les changements qui ont été accomplis peu à peu. Aix n'a pas perdu son temps, depuis ma dernière visite, seize années juste. Sa netteté est le premier trait nouveau qui m'ait frappée. Le maire et le Conseil municipal

méritent un bon point, d'autant plus que la propreté n'est pas parmi les instincts de l'indigène. J'ai retrouvé debout ce fragment d'arc, tout ce qui reste de l'Aix des Romains. Il semble dire à l'Aix savoisienne : « Souviens-toi que tu dois mourir ». Les baigneurs sont plus nombreux, il y a davantage de froufrous élégants, d'amusements, et malgré tout cela, Aix a perdu quelque chose. Il a été délaissé par une certaine classe de gens, et il n'a plus cette empreinte aristocratique qui couvrait la multitude de ses iniquités. Ses iniquités ! Dans toutes les villes d'eaux, la vie décrit une parabole, qui a sa raison d'être et qui n'a pas pour but unique de remplir les poches des habitants. Au mois de mars ou d'avril, l'arrivée des premiers baigneurs donne le mouvement initial ; ce mouvement va toujours en augmentant ; au mois d'août, il atteint son maximum, puis il commence à diminuer et, en octobre, il cesse complètement. A Aix, dans cette paisible vallée qui ressemble à une ruche renversée, et dont les parois sont de splendides montagnes, il y a, pendant quatre ou cinq semaines, un effrayant bouillonnement de passions, une joyeuse effervescence de vie produite par la beauté des femmes, les jolies toilettes, l'éclat des bijoux, par une infinité de choses que les honnêtes gens ne soupçonnent pas, mais dont ils jouissent inconsciemment. On aime à l'heure, à la journée, à la nuit ; on se hait, on se jalouse, on joue avec frénésie, on s'enrichit, on se ruine. Les plaisirs succèdent aux plaisirs, dîners, soupers, théâtre, excursions, pique-niques ; musique, illuminations, feux d'artifice à la dynamite. Tout cela concourt à accroître la vitesse du tourbillon. C'est dans les salles de jeu du

cercle et de la Villa des Fleurs qu'il est le plus violent. Les petits cartons couverts de figures, de signes rouges ou noirs, dont les combinaisons ne sont pas même laissées aux hommes, créent des tempêtes sous ces crânes humains en bordure des tapis verts. Les demi-mondaines y ajoutent l'éternelle tentation, l'atmosphère se charge de désirs, de convoitises, de cupidité. On entend des paroles, des marchés qui vous donnent un frisson de pitié, ah ! oui, de pitié, et au bout d'un moment, on a besoin d'aller respirer l'air plus pur du dehors. Les Folies-Aixoises se trouvent en face de mon hôtel. L'autre soir, le rythme sauvage de leur musique, les vociférations qui l'accompagnaient, me firent tout à coup tressaillir profondément, et je m'écriai à haute voix : « Mais c'est une bamboula ! » On aurait dit que quelque chose en moi l'avait reconnue, et cela ne m'a pas rendue fière. Est-ce que ce ne serait pas là un moyen que la nature a de surexciter la vie sur certains points, et chez nous, aussi bien que chez les nègres d'Afrique ? Est-ce que ce phénomène annuel et régulier que l'on appelle « la saison », dans les capitales et dans les villes d'eaux, ne serait pas la bamboula des blancs ?... J'en ai peur. A vrai dire, nos bamboulas sont élégantes, raffinées, elles renferment les éléments supérieurs que nous avons acquis à travers les siècles, mais elles n'en gardent pas moins ce caractère-là. Et si nous avons de belle musique classique, nous avons toujours le tam-tam des music-halls, qui rappelle la tribu et la paillote. Que produisent ces bamboulas? Nous serions peut-être émerveillés s'il nous était donné de le voir, et je répète avec Maeterlinck : « Le mal est le bien que nous ne pouvons

pas comprendre », Aix-les-Bains, Trouville, Biarritz, Monte-Carlo ne sont peut-être que des accélérateurs.

Aix-les-Bains.

Les de Lusson sont ici depuis dix jours. Leur appartement est sur mon étage, et nous prenons nos repas ensemble au restaurant. Dans cette intimité, le caractère de Josée se révèle forcément, et il me charme de plus en plus. Je suis frappée du nombre de traits irlandais et anglais qui s'y trouvent, et que je ne rencontre pas chez sa mère. La race, comme la maladie, ne ressort souvent que dans la seconde ou la troisième génération. Mademoiselle de Lusson aime à se rendre utile, à faire quelque chose pour les autres. Son obligeance est prompte et spontanée. J'ai mon bain et ma douche à cinq heures et demie. Elle se lève à cinq heures, pour me préparer une petite tasse de thé au citron, et me l'apporte gentiment. Avec son mince peignoir blanc, qui laisse deviner la jeunesse et l'harmonie de son corps, sa grosse natte dans le dos, ses cheveux ébouriffés au-dessus du front carré et pur qui a encore la moiteur du sommeil, elle est tout simplement adorable. Celui à qui elle est destinée aura de quoi remercier les dieux.

Josée traverse, comme une vraie jeune fille, cette fournaise où nous vivons. Elle a cependant bien quelque curiosité d'Ève. Les demi-mondaines, avec leur élégance, leurs bijoux, l'intriguent. Elle les appelle « les femmes aux yeux tristes ». Elle ne comprend pas leur rôle, elle cherche à le deviner. Quand elle

les regarde elle rapproche ses sourcils d'une façon comique, comme si elle devait résoudre un problème. Ceci n'est qu'en passant. Elle n'a pas le temps, heureusement, de s'appesantir là-dessus. Le matin, elle va nager à la piscine, puis elle fait une promenade à bicyclette. L'après-midi, le concert terminé, elle monte au tennis du Splendide. Elle est une très bonne raquette. J'espère que ce tennis providentiel créera, entre elle et Guy, cette camaraderie qui est si souvent la première manifestation de l'amour. Le soir, on la conduit au théâtre, quand le spectacle est convenable. Pendant les entr'actes, elle vient converser avec moi sur la terrasse, ses impressions toutes fraîches me causent un plaisir extrême. Et dire qu'il faut être vieille pour sentir la jeunesse !

J'ai repris contact avec les braves gens de ce pays, pour lesquels j'ai toujours eu une très vive sympathie. Je les ai trouvés peu changés. Ils sont moins savoyards et plus savoisiens, mais pas encore français. Le Savoisien a une individualité très marquée. Il est âpre et doux comme ses montagnes ; son caractère est plutôt difficile, intéressé, fier, susceptible, obstiné, rebelle au progrès. C'est une broussaille épineuse qu'il faut soulever. En dessous, il y a une âme généreuse, idéaliste, intuitive, une nature affinée. On retrouve beaucoup de ces traits distinctifs dans le peuple, chez les baigneurs et les baigneuses surtout. Autrefois, ces dernières étaient de simples paysannes qui ignoraient le pouvoir de leurs doigts, et l'exerçaient d'instinct, par atavisme. Aujourd'hui, elles s'intitulent des professeurs et se croient supérieures à toute la Faculté. Ce massage, sous l'eau, qui constitue la douche

d'Aix, est vraiment unique. Je me rends compte, maintenant, de l'art qu'il y a dans ces pressions douces et profondes, qui assouplissent les muscles. J'éprouve de la reconnaissance envers la Providence, et du respect pour les mains de ces petits, qui ne sont ni plus ni moins que ses instruments, et qui me donnent un peu de leur force et de leur vie. Presque toutes les baigneuses ont des visages intelligents. Quelque intéressées qu'elles soient, le pourboire seul ne suffit pas à leur faire aimer leur clientes et, lorsqu'elles les aiment, elles mettent quelque chose de plus dans leur massage. Pendant les moments de repos, elles s'enveloppent, maintenant, dans un pittoresque manteau de gros drap noir à collet, qu'elles taillent elles-mêmes, et qui se trouve assez curieusement être à la dernière mode. L'établissement thermal est devenu grandiose. Il y a toute une armée de surveillants, un concierge très chic et qui parle anglais! Je n'ai pu m'empêcher de sourire, en remarquant que les Aixois ont divisé leurs rues pour les multiplier, et être à même de donner plus de plaques. Tous les dix mètres, vous vous trouvez devant un nom différent. Il y a naturellement l'avenue Pierpont Morgan, la rue Georges-Ier. Le milliardaire américain et le roi de Grèce sont très populaires, non pas seulement parce qu'ils laissent de l'argent dans le pays, mais parce qu'ils ont, de quelque manière occulte, gagné la faveur de la foule. Le Savoisien n'a pas été impunément piémontais et un tantinet italien. Il n'aime pas qui l'aime, ou qui lui fait du bien, il aime celui qui lui est sympathique.

Aix-les-Bains a naturellement des maisons de thé.

Je viens d'en découvrir une nouvelle sur la place Carnot. Elle est tenue par deux demoiselles anglaises. Les tables recouvertes de porcelaine verte, les chaises de paille, nettes comme des Chippendale, les services en terre brune, donnent à l'ensemble une touche d'originalité et de puritanisme britannique qui ne manque pas de charme. Des fleurs relèvent cette sévérité ; le thé est parfait et les gâteaux chauds et beurrés, des *scones*, sont délicieux. *My boy* les appréciera. *My boy !* Il m'arrive souvent d'appeler Guy ainsi, maintenant. Cette appellation qui veut dire littéralement « mon garçon », exprime entièrement le sentiment de maternité et de tendresse féminine que j'ai pour lui. Il me tarde de le revoir, dans quel esprit m'arrivera-t-il ? Je compte sur son automobile, pour aller prendre des bains d'air de montagne. L'air d'Aix, déchiré du matin au soir par la musique de la Villa des Fleurs, le tam-tam des Folies-Aixoises, par les sifflets du chemin de fer, que répète encore l'écho des montagnes environnantes, me fatigue horriblement. Hier, une gentille amie que j'ai retrouvée ici, m'a conduite à Chante-Merle, un village sur la hauteur. Le silence m'a causé un tel bien-être, que je n'aurais plus voulu en redescendre. Évidemment, les bamboulas ne sont plus de mon âge.

Aix-les-Bains.

Guy est arrivé plus tôt que je ne l'attendais. Quand je lui en ai exprimé ma surprise, il a mis son bras autour de mon cou.

— Je ne puis plus me passer de vous, marraine, a-t-il dit en me pressant contre lui.

Puis, s'éloignant pour mieux lire sur ma physionomie :

— Vous n'êtes pas fâchée de me revoir, hé?

— Je crois même que votre absence me durait, ai-je répondu, non sans émotion.

— A la bonne heure!

Son visage s'est couvert d'une tristesse soudaine.

— Les Rocheilles sont tellement froides maintenant. Plus de beaux yeux noirs, plus de sourires tendres, plus de jolis froufrous. Ça manque de mère, ça manque de femme, a-t-il ajouté, avec une petite pâleur. Je n'ai pas eu la force d'y rester davantage, et me voici.

Il est venu en deux jours, par le Jura et sans une panne, avec Louis, bien entendu. D'après mon conseil, il s'est logé au Splendide. La présence de Josée, au Palace Hôtel, rendait cet arrangement plus convenable.

Il est entré tout naturellement dans notre cercle. Cette vague ressemblance de madame de Lusson avec sa mère l'a frappé, comme moi, et a éveillé toute sa sympathie. La glace, entre lui et ma petite amie, a été brisée, dès le premier instant, par les paroles qui me sont venues aux lèvres, je ne sais comment :

— Voici quelqu'un qui vous en veut beaucoup, ai-je dit à cette dernière.

— Qui m'en veut!

Josée a ouvert tout grands ses yeux sur Guy.

— Oui, parce que vous êtes devenue la propriétaire de Chavigny. En sa qualité de filleul de M. de

Myères, de petit cousin par alliance, M. d'Hauterive croit y avoir plus de droits que vous, et il prétend que vous lui avez coupé l'herbe sous le pied.

— Je suis fâchée de ne pas pouvoir le regretter, a répondu mademoiselle de Lusson, malicieusement.

— Enfin, si un de ces jours vous étiez tentée de vous défaire de votre domaine, vous saurez où trouver un acquéreur, et vous lui donnerez au moins la préférence.

— M'en défaire ! oh ! jamais !

A ma secrète satisfaction, j'ai vu l'esprit de taquinerie allumer le coin de l'œil de *my boy*.

— Qui sait ! Je puis toujours espérer, a-t-il répliqué tranquillement.

— Quant à cela, je ne vous le défends pas.

— Vous êtes bien aimable.

Cette parole, prononcée d'un ton moqueur, a eu un effet de gaieté qui m'a paru de bon augure.

Je n'avais jamais vu mon filleul au milieu des étrangers, il n'est ni gauche ni timide. Il paraît toujours en pleine possession de ses moyens, et ses manières sont parfaites. Beaucoup de son affinement est dû, j'en suis sûr, à l'influence de madame de Mauriones. On reconnaît, entre cent, l'homme qui a eu comme initiatrice une femme de race ou simplement une femme du monde. Guy paraît très gai, il s'efforce de me faire croire qu'il a complètement pris le dessus. Je ne suis pas dupe des apparences. Avant-hier, j'ai pu l'observer à son insu. Allongé dans un fauteuil, sur la terrasse du cercle, avec, sur les genoux, un journal qu'il ne lisait pas, la tête un peu en arrière, les yeux mi-clos sous le bord rabattu de son chapeau, il paraissait rêver ou sommeiller et, sur son visage,

il y avait une telle expression de tristesse, dans l'attitude de tout son être un tel découragement, que j'en ai été remuée jusqu'au fond du cœur. Par discrétion, je me suis éloignée sans m'approcher de lui. Il ne cherche pas les consolations banales. Je vois sans cesse quelques-unes des jolies femmes de la Villa des Fleurs rôder autour de lui, le provoquer même en ma présence. Cela le laisse visiblement froid. L'amour, offert dans une coupe grossière ne doit pas tenter les lèvres qui l'ont bu pour la première fois dans une coupe d'or. Cet état d'esprit où je le vois semble le rendre inaccessible. J'ai peur, maintenant, que Josée ne vienne à s'en éprendre, et que lui soit impuissant à l'aimer. Dieu me préserve de devenir l'instrument d'un tel chagrin pour ma petite amie, je ne m'en consolerais pas. Cette crainte me tient éveillée la moitié de la nuit. Verra-t-il ses cheveux si bien plantés, ses yeux irlandais, son corps élégant? Verra-t-il? Tout est là.

Aix-les-Bains.

Quelle subtilité dans le travail de nos destinées! Cet après-midi, la pluie, une véritable douche d'Aix, avait rendu le tennis impossible. Mon filleul et moi avions pris le thé sur la terrasse du cercle.

— Savez-vous, fis-je, en regardant les gens groupés à droite et à gauche, que je n'ai pas vu ici des Français avec un livre ou une revue entre les mains.

— Aix n'est pas précisément favorable à la lecture.

— D'accord, mais regardez tous ces Anglais plon-

gés dans leurs *novels*. Je crois, qu'après les Italiens et les Espagnols, nous sommes le peuple qui lit le moins. C'est un peu décourageant pour les écrivains. L'autre jour, cependant, j'ai eu une agréable surprise, j'ai vu tout près de moi un jeune homme qui lisait, devinez quoi ?

— Un des romans de Jean Noël?

— Mais non, *silly boy!* répondis-je en souriant. Il lisait *Jocelyn,* de Lamartine ! *Jocelyn,* sous les ombrages de la Villa des Fleurs, à quelques pas des tables de baccara et d'une foule de jolies femmes ! Je regardai aussitôt si le lecteur était bossu ou boiteux. Eh bien, non, c'était même un très beau garçon, seulement il avait un front de poète, des yeux pleins de rêve, des mains fines et longues. Il fumait lentement sa cigarette et, sur ses lèvres imberbes, je pouvais suivre le reflet des émotions que j'avais éprouvées moi-même. Je l'aurais volontiers embrassé.

Guy se redressa, l'œil brillant de moquerie.

— Marraine ! Je vais l'acheter ce *Jocelyn,* dit-il.

— Ce n'est pas le tout de l'acheter, il faut être capable de le sentir.

— Alors, vous croyez que je n'ai pas les bosses voulues, ajouta-t-il en se découvrant, ni les mains assez fuselées.

— Peut-être que non, répondis-je en souriant.

— Eh bien, nous verrons ! fit-il, piqué au vif.

— Plaisanterie à part, je ne connais aucun livre qui donne une telle sensation d'amour vrai.

— Une sensation d'amour vrai ! répéta mon filleul avec une vibration d'ironie. Ah ! je veux me payer cela ! Où trouve-t-on ce précieux bouquin ?

— Chez le libraire Carlier, rue des Bains.

— J'y cours.

Et il partit, me laissant toute ahurie de l'effet de mes paroles.

Jocelyn ! Ah ! le divin accumulateur ! C'est par lui que j'ai eu la sensation de l'amour, bien avant de le connaître. Chaque fois que je l'ai relu, l'année dernière encore, il m'a communiqué la même chaleur, la même émotion. A le toucher seulement, et comme s'il s'en dégageait un fluide particulier, mes doigts sont délicieusement affectés. La Providence n'aurait-elle pas voulu employer cet agent pour rouvrir et sensibiliser le cœur de Guy ? Rien n'est trop petit pour sa grandeur.

Aix-les-Bains.

E fatto il miracolo ! comme dit le prêtre, en montrant au peuple napolitain le sang liquéfié de saint Janvier. Le miracle est fait ! Guy, je crois, a vu et « les cheveux bien plantés, et les yeux irlandais, et le corps élégant » de ma petite amie. L'admiration d'un autre lui a ouvert les yeux. Le moyen est classique comme la nature même, mais elle y apporte toujours quelque variante. J'ai eu l'heur de saisir le phénomène. Il m'a semblé bien joli.

Mon filleul, qui n'a pas de rhumatismes, va de grand matin prendre son bain en plein lac, comme un jeune dieu, et vers dix heures, il arrive au Palace Hôtel avec son automobile et nous emmène, les de Lusson et moi, faire une promenade dans les envi-

rons. Josée, à qui madame de Lusson cède volontiers sa place, se passionne de plus en plus pour ce sport, qu'elle trouve *more exciting* que la bicyclette. Elle ne se fait pas faute d'exprimer tout son plaisir à notre automédon. Il se contente de sourire vaguement. Je me suis avisée que le chauffeur appartient trop à sa machine pour penser à autre chose. Il est, du reste, toujours plus ou moins ivre de vitesse et d'air. J'ai donc renoncé aux excursions de l'après-midi, et j'ai envoyé mes deux jeunes gens au tennis. Une vraie mère ne serait pas pire. Il y a en ce moment une brillante équipe féminine, et grâce à la présence de trois bons joueurs, la partie est moins fantaisiste que d'habitude. Hier, j'ai accompagné ma petite amie. Ce tennis, dont le treillis est recouvert de vigne vierge, fait un cadre charmant à toute cette jeunesse alerte et vêtue de blanc. Assise à l'ombre, j'ai suivi la partie avec intérêt. Comme la race et le caractère se révèlent dans le sport ! Que la Française attende la balle de coup droit, de revers, qu'elle la prenne quand elle est tombée à terre, qu'elle serve, même quand le service est dur, elle demeure dans ses lignes, et ne se disloque jamais comme l'Anglaise. Sa robe, savamment taillée, accompagne toujours le rythme de ses mouvements. Pendant les interruptions, elle est un poème vivant d'attitudes diverses et séduisantes. Ah ! elle sait en tirer parti ! La Française est la femme des interruptions, dans la vie aussi bien qu'au tennis.

Mademoiselle de Lusson était l'adversaire de mon filleul. D'un côté et de l'autre, la partie fut habilement menée, mais la victoire resta au camp de ce dernier, Guy vint aussitôt à moi. Il était très beau *in his*

flannels, dans son costume de flanelle blanche, avec l'excitation du combat et le plaisir du triomphe sur le visage.

A quelques pas de nous, se trouvaient deux *Britishers* qui, l'air conscient de leur supériorité sportive, avaient suivi les dernières péripéties du jeu.

— *Deuced pretty girl over there, holding her racket behind her back. Plays a straight game too. English, I bet.* « Une bien jolie fille, là-bas, celle qui tient sa raquette derrière son dos, dit l'un, une bonne joueuse ! anglaise, je parie ! »

— *Oh ! she is French enough ! Where are your eyes old boy ? Look at her dress, her figure, Parisian make I should say.* « Oh ! elle est française, de reste. Où sont vos yeux ? Regardez sa robe, sa tournure... faites à Paris même » j'imagine, répondit l'autre.

— *Well if she is not English, she ought to be... deuced pretty girl !* « Eh bien, si elle n'est pas anglaise, elle devrait l'être. Diablement jolie ! »

Sur ce compliment répété, les deux *Britishers* s'éloignèrent. Ils avaient dit leur phrase, joué leur petit bout de rôle, sans doute. Sous la suggestion de leurs paroles, j'avais vu les yeux de Guy se diriger vers mademoiselle de Lusson, briller soudainement, comme s'ils eussent été touchés par une flamme intérieure. Cela n'avait été qu'un éclair, mais cet éclair s'était répercuté en moi.

— Vous avez entendu ? dis-je en souriant à mon compagnon. N'est-ce pas curieux, que ce jeune John Bull ait reconnu sa race chez mademoiselle de Lusson.

— A son attitude, sans doute. Elle met souvent

les mains derrière son dos, comme les jeunes filles anglaises. Je l'avais pris pour une coquetterie un peu perverse de sa part, ce n'est peut-être que de l'atavisme.

— N'en doutez pas. Ainsi, ses yeux sont certainement irlandais.

— Vous croyez?

Josée, que j'avais appelée d'un signe, arriva vers nous. Guy la regarda avec une curiosité nouvelle, comme pour voir ce qu'il y avait d'irlandais dans ses yeux.

— Partons, dis-je alors, il se fait tard, nous aurons à peine le temps de changer de robe.

Mon filleul nous accompagna sur la route pendant quelques mètres, puis s'arrêtant pour prendre congé :

— Gloire aux vaincus! fit-il malicieusement, en levant son chapeau à ma petite amie.

— Les vainqueurs de demain! répliqua-t-elle de bonne humeur.

Je levai les yeux, et je demeurai saisie. Nous nous trouvions juste en face de la maison que M. de Myères et moi avions habitée ; ces paroles de consolation et d'espérance tombant dans l'atmosphère même de son souvenir, me parurent fatidiques. Emue profondément, et émerveillée aussi, je redescendis la colline en me disant : *E fatto il miracolo.*

Aix-les-Bains.

Non, je ne me suis pas trompée. Tout est venu confirmer l'impression que j'ai reçue au tennis du

Splendide. J'ai l'intime conviction que l'œuvre, pour laquelle j'ai été envoyée ici, s'est accomplie. Mènera-t-elle à l'union que je désire? *Chi lo sa?*... Comme elle est profonde et sage, cette parole italienne!

Guy a recherché visiblement la société de mademoiselle de Lusson. Il s'est amusé, *to draw her out*, à la faire causer et, par des taquineries dont l'habileté ne m'a pas échappé, il l'a amenée à se révéler. La révélation l'a plutôt charmé, je crois. Il m'a exprimé sa surprise de découvrir en elle ce bel instinct d'altruisme qui élargit la pensée et la vie.

— Le mariage aura bientôt fait de la ramener au niveau commun, a-t-il ajouté. Au bout de deux ans d'existence conjugale, les jeunes femmes qui ont reçu une instruction supérieure ont tout oublié. Je ne suis pas le seul à l'avoir constaté.

— Ceci n'est pas la faute du mariage, mais du mari. Un Américain me disait sa surprise, en voyant que, chez nous, la femme avait si peu d'existence sociale et semblait être encore la propriété du mari, *his chattel*. Je n'ai pas pu le nier. J'espère que ma petite amie trouvera un compagnon assez intelligent pour cultiver son individualité, au lieu de la diminuer.

— Amen, marraine, m'a-t-il répondu avec un sourire énigmatique,

Mardi, il s'est passé quelque chose de curieux. Nous venions d'arriver à Annecy, en automobile, M. de Lusson, sa fille et moi. Nous nous promenions aux bords du lac, pendant qu'on préparait le déjeuner à l'Hôtel de Verdun et de Genève. Tout à coup, Guy allongea le pas, Josée sous une impulsion irrésistible, j'en suis sûre, l'imita, et pendant une centaine de

mètres, ils cheminèrent ainsi côte à côte, comme s'ils étaient partis pour un but lointain. Je vis M. de Lusson froncer les sourcils et les suivre d'un regard mécontent. A mon grand soulagement, la jeune fille s'arrêta court, se retourna vers nous, et nous attendit.

— Nous avons l'air de vouloir vous semer, dit-elle, avec une jolie confusion.

— Je crois que la vitesse est contagieuse, ajouta Guy, non sans embarras. Quand on descend d'automobile, il semble qu'on doive courir au lieu de marcher.

— Il n'a pas cet effet sur nous, l'automobile, hein, madame de Myères ? fit mon compagnon d'un ton moqueur.

— Hélas ! non, répondis-je du fond de mes regrets.

Ni l'un ni l'autre des deux jeunes gens ne s'est rendu compte de cette force qui les a comme appareillés pendant un instant ; je l'ai bien devinée, moi.

Jeudi, j'ai offert le thé dans la petite maison anglaise de la place Carnot, aux de Lusson, à d'autres amis et à mon filleul. J'ai prié Josée de le servir par pure curiosité psychologique. Elle l'a fait avec son aisance habituelle. J'ai remarqué qu'elle préparait celui de M. d'Hauterive beaucoup plus lentement, et que ses doigts s'attardaient à cette besogne, comme s'ils y eussent trouvé un plaisir secret. Lorsqu'elle lui a tendu sa tasse, il y a eu dans ses yeux un étonnement mêlé d'inquiétude et, au coin de ses lèvres, un sourire ému. Évidemment, elle ne s'expliquait pas le phénomène. Elle aura bien d'autres surprises, ma petite amie. En attendant, j'ai été fixée sur son état de cœur.

Quant à Guy, il m'a semblé que sa physionomie

s'était éclaircie, que la sève de la jeunesse, un moment arrêtée, était remontée en lui. Le temps anormal que nous avons m'ayant obligée à renoncer au voyage en Suisse, il a décidé d'aller seul en Dauphiné. Afin de l'attirer de nouveau dans ce cercle, où selon moi, il peut trouver le bonheur, je lui ai demandé de venir à Tours, vers la fin d'octobre, pour me faire visiter les châteaux de la Loire et me ramener à Paris.

Sa figure s'est illuminée d'une joie juvénile, accompagnée d'une rougeur suspecte.

— Marraine, vous êtes un puits de bonnes idées ! s'est-il écrié. Je ne connais ni Loches, ni Chenonceaux, ni Amboise.

— Eh bien, nous les verrons ensemble, lui ai-je dit en souriant, et, afin qu'ils soient plus vivants, je vous conseille de relire leur époque, dans l'*Histoire de France*, d'Henri Martin.

— Je la lirai, je la lirai, a-t-il répondu avec enthousiasme. Savez-vous que c'est la lecture de votre *Jocelyn*, qui m'a donné l'envie de voir le Dauphiné. Je l'emporte avec moi. Si je trépasse en route, on sera bien surpris de trouver dans le porte-manteau d'un automobiliste, ce poème de Lamartine. Vous avez raison, ajouta-t-il d'une voix plus grave, il contient comme du vin d'amour.

— D'amour pur... Assurément, le breuvage serait dangereux pour une pensionnaire, mais je le crois bon pour un jeune homme.

— Et, bien que je n'aie pas un front de poète, des mains fines et longues, j'en ai apprécié la saveur.

— Tant mieux, mon cher enfant, ai-je répondu, en souriant de la rancune de sa vanité.

Oui, il est parti pour les montagnes du Dauphiné, et la force intangible, invisible, qui lui a fait tourner la direction de sa machine de ce côté-là, est un rayon même de l'âme de Lamartine. Si ce n'est pas beau, la vie ! Nous sommes tous montés au Splendide, pour assister à son départ. Il en a paru très touché. Après de cordiales étreintes, il est monté brusquement sur sa machine trépidante; la main gauche sur la direction, il s'est retourné, nous a salués encore, et son dernier regard est allé tout droit, non plus à marraine, mais à Josée! La voilà passée au second plan, marraine ! Encore un petit tour et, comme les marionnettes de chère mémoire, elle s'en ira ! Eh bien, c'est toujours beau, la vie !

Aix-les-Bains.

Aix a complètement changé d'aspect. Les jolis oiseaux de proie se sont envolés vers Biarritz, les mondaines ont regagné leurs châteaux ou leurs villas. Avec eux, les ondes brillantes ont disparu, le tableau est devenu terne, le mouvement s'est ralenti. Il y a encore du bruit, il n'y a plus de brio. Une Américaine me disait hier, avec ce franc parler qui fait mon amusement : *Aix has become disgustingly respectable.* « Aix est devenu abominablement respectable. » C'est vrai, les gens sérieux manquent d'électricité, mais s'ils n'ont pas l'effervescence joyeuse du vin de Champagne, ils possèdent la force tranquille du vin de Bourgogne. Quand les hommes de science sauront décomposer les eléments moraux qui nous constituent, ils auront de

jolies surprises. Je pars ce soir, non pas directement pour la Touraine, mais pour la Normandie, d'où m'est arrivée une gentille et pressante invitation. Le bruit, la chaleur, la tension d'esprit m'ont causé une telle fatigue, que je sens un besoin fou de grande campagne et d'air tranquille. Les de Lusson insistaient pour revenir me chercher de Thonon, où ils ont été faire une courte visite avant de rentrer chez eux. Je m'y suis formellement opposée.

Selon une vieille habitude, j'ai été prendre congé des sites et des choses qui m'ont donné quelque plaisir. J'ai dit un long adieu à la chère villa de la colline; je suis montée sur le boulevard des Côtes, sur celui de la Roche-du-Roy, pour revoir la petite vallée savoisienne, sentir encore une fois cet effet de lumière qui donne à ses montagnes, à son lac, une voix, une âme, un charme subtil et vivant que je n'ai jamais rencontré ailleurs. En redescendant, j'ai regardé pendant quelques instants, avec émerveillement et reconnaissance, certain groupe en bronze, signé Geoffroy, qui se trouve placé à l'entrée du parc. Il représente un lion allongé paressensement ; sa lionne l'excite au jeu, en lui tendant le sommet de sa tête, qu'il lèche gravement, les yeux à demi fermés de bonheur. Ce baiser de fauve est-il bien zoologique? Je n'en sais rien, mais il s'en dégage un sentiment si profond, une telle force d'amour, que chaque matin, lorque je passais là en allant aux bains, il apportait à mon cœur de vieille femme un rayon de chaleur, une sensation de grande tendresse. N'ai-je pas raison de dire que toute œuvre d'art est destinée à entretenir et à propager la vie sur la terre?

A ce soir, l'adieu au Palace Hôtel, aux quelques personnes avec lesquelles je suis entrée en rapport, à Françoise, ma gentille femme de chambre savoisienne. Que d'adieux j'ai donnés et reçus, pendant ces seize dernières années !

IX

PORTE-JOIE

Porte-Joie.

Un petit village de cent cinquante habitants, sur la rive gauche de la Seine, aux confins d'une grande plaine fertile, dans un décor merveilleux ; un village à deux heures et demie de Paris, qui ne mène nulle part, où l'on ne rencontre ni un pauvre, ni un vagabond, ni un promeneur, que les peintres connaissent seuls et où Daubigny avait planté sa tente. J'ignorais son existence, il y a une année. La volonté, qui a fait ma destinée si fantastique, a voulu que, l'hiver dernier, j'entrasse en relations avec la propriétaire de la seule villa que le village possède, et l'invitation cordiale, affectueuse, m'y a amenée. Je ne saurais dire tout le plaisir que j'ai éprouvé, en trouvant à la gare de Saint-Pierre-du-Vauvray, non pas un omnibus ou une automobile, mais une voiture de ferme attelée d'une forte

et grosse ânesse de curé. Aussitôt dans cet espace libre de la grande campagne, je me suis sentie pénétrée de repos et de bien-être. La maison, précédée de ce qu'on appelle une cour normande, — une prairie plantée de pommiers,—m'a fait une agréable impression avec sa véranda frangée de vigne vierge, ses murs tapissés d'arbustes et de fruits. L'intérieur en est très sympathique. Pas de salon prétentieux, mais un atelier clair et gai, ouvrant ses larges baies sur la Seine. Ici et là, un morceau de sculpture, un tableau, une tapisserie, un arrangement de fleurs y révèlent l'artiste. Dans ma chambre, longue comme une galerie, j'ai la lumière du matin, du midi et du soir. Par ses cinq fenêtres, ma vue embrasse presque tout l'horizon, de la jolie plage d'Herqueville, sur l'autre rive du fleuve, jusqu'aux collines qui bornent la plaine. En bas, j'ai un jardin plein de roses, en face, le clocher de la vieille église et, tout près, un arbre peuplé de fauvettes à tête noire, de mésanges, de chardonnerets qui me donnent la joie de leur petite vie. J'ai éprouvé un plaisir enfantin à voir les bateaux de la Compagnie de Navigation monter et redescendre la Seine et je ne me suis pas lassée d'admirer la netteté de leur arrimage. Il y a longtemps que je n'avais été à pareille fête.

Mon hôtesse, très occupée, très discrète aussi, m'a laissée libre d'errer à ma fantaisie. J'ai fait de longues promenades sur la berge et à travers la plaine, buvant avec délices cet air vif et doux qui semble avoir été préparé pour mes poumons. En route, j'ai eu des bouts de conversations drôles, avec de vieilles paysannes, et j'ai constaté, non sans plaisir, que les animaux sont

mieux compris et mieux traités qu'autrefois. On le devine, du reste, à leur douceur. Je me suis arrêtée souvent pour dire un mot d'amitié aux belles vaches normandes, aux jolies génisses, et toutes ont paru sensibles à la caresse de ma voix. Je suis très bien avec un troupeau d'oies, qui chaque matin, prend ses ébats dans la Seine et fait sa toilette sur l'herbe de la berge. Le premier jour, ma vue l'a alarmé, le second jour, il m'a regardée avec tolérance, et maintenant il me connaît parfaitement, Comme tout cela a été bon et reposant, après la saison d'Aix-les-Bains ! Je dois cependant dire que Porte-Joie ne justifie pas son nom. Il est idéalement joli, mais n'a rien d'exhilarant, il est même curieusement froid. Bâti au bord du fleuve, il n'a aucune profondeur, et s'étend en long seulement. Ses fermes n'ont pas le pittoresque des vieilles habitations de paysans. Ce sont des maisons neuves, d'aspect bourgeois, avec des fumiers et des basses-cours. L'école communale est laide comme partout. Ensuite, Porte-Joie n'est pas croyant, encore moins pratiquant. Dimanche, à la messe, il y avait cinq personnes, dont un homme, ajouterait Footit. Il n'y a donc pas de prêtre résident. Le presbytère est loué à des employés du chemin de fer; la vieille église, qui tourne son chevet à la Seine, est fermée toute la semaine. Son clocher muet ne sonne ni l'*Angelus* ni les fêtes. On dirait que, dans ce coin du monde, on ne naît pas, on ne se marie pas et on ne meurt pas. Les paysans ont des physionomies dures, hostiles même. Ils ne saluent pas l'étranger, comme font ceux de la Touraine; sur les routes de cette plaine normande, on rencontre de beaux gars aux yeux bleus, aux traits nettement mo-

delés qui rappellent certains Anglais de grande race et qui ont probablement avec eux des ancêtres communs. L'accroissement du luxe et du bien-être est sensible ici comme ailleurs. Les bébés, les petites filles ont toutes un bout de ruban dans les cheveux. Hier, j'ai croisé une gamine de quatorze ans, très bien habillée, qui tenait un livre d'une main et de l'autre les cordes de trois vaches qu'elle menait aux champs, Ceci m'a semblé bien caractéristique de notre époque. J'ai souri au progrès que je voyais passer,

Avant de disparaître derrière les hauteurs de Gaillon, le soleil projette quelques-uns de ses rayons sur la rivière, y met des bandes d'or, d'argent, de ce vert qu'en blason on appelle sinople, il touche, au-dessus de la plage d'Herqueville, des rochers qui semblent s'être dénudés pour recevoir son baiser de couchant, et cette merveilleuse illumination ne produit que de la tristesse. Pourquoi ? A cet endroit, la Seine, très large, divisée par des îles, a l'air d'un grand fleuve ancien. Les nuits de lune, elle est saisissante. Le coteau boisé de la rive opposée y met des ombres fantastiques. A certain tournant, on s'attend à voir paraître non pas des barques, encore moins des remorqueurs, mais des pirogues, et deux fois, j'ai eu à ma fenêtre le frisson d'un passé très lointain. Non, Porte-Joie n'est pas gai, et cependant la halte de quinze jours que je viens d'y faire m'a semblé délicieuse, rafraîchissante et bien courte... trop courte hélas ! car demain, je dois le quitter. Je sens maintenant la fatigue de tout ce que j'ai vécu pendant l'année qui vient de s'écouler. Mon âme et mon corps n'ont cessé d'être sous haute pression, et ils commencent à demander grâce. Par mo-

ments, je suis tentée de rentrer à Paris, de me terrer dans mon appartement de l'hôtel de Castiglione, et de n'en plus sortir. En apparence, rien ne s'y oppose, mais je sais bien que mes amis de Vouvray, les de Lusson, Josée, Guy, le vœu de Colette, mon propre désir d'achever mon œuvre, ne sont que les médiums de la volonté providentielle qui m'envoie en Touraine. Il y a en moi, cependant, une obscure résistance. Ce petit voyage m'effraie, je ne suis pas suffisamment reposée probablement. Et puis, je regrette mon hôtesse, cette demeure qui a vraiment été « le bon gîte » ; ma grande chambre pleine de lumière. Je regrette Jean-Jean, le chat et ses jolis ronrons, Jeannette, l'ânesse qui m'a promenée avec tant de patience et de philosophie, qui me saluait toujours d'un joyeux braiement. A quoi servent les regrets ? A faire de la vie, j'imagine... Faisons-en ! Si les soirs de Porte-Joie sont mélancoliques, les aubes sont radieuses. J'ai voulu en jouir une dernière fois. Ce matin, j'ai ouvert ma fenêtre avant six heures, et je suis restée toute saisie de la beauté du tableau qui a frappé mon regard. Le soleil venait de se lever au-dessus du coteau d'Herqueville, le ciel était absolument pur, la Seine vermeille et sans un remous. Dans l'air tranquille, d'une transparence rosée, des centaines d'hirondelles formaient un tourbillon vivant, décrivaient des cercles au-dessus du jardin, autour des arbres, du clocher, s'effleuraient du bec comme pour échanger un mot d'ordre. Cela dura cinq minutes, et puis je les vis s'élever très haut, disparaître, et elles laissèrent du silence derrière elles ! Chères petites sœurs ! Elles sont envoyées bien loin ! Leur mission est là-bas... en

Afrique, en Australie. L'itinéraire de leur course est tracé peut-être dans quelque cellule de leurs cerveaux ; leurs corps minces, leurs ailes nervées possèdent le mouvement que l'homme cherche, mais à travers le vent et la tempête, elles sont soutenues par une autre force encore, une force intangible, invisible, celle de leur destinée... elles, comme nous... nous comme elles... Elles n'ont pas peur, parce qu'elles ignorent tout; nous avons peur parce que nous ne savons pas assez !

X

TOURAINE

Touraine, Vouvray.

Voici la onzième année que je reviens à Vouvray et sous le même toit. J'ai fait la connaissance de mes hôtes à Vichy, d'une manière fortuite et drôle. Un soir, après le dîner, j'étais assise sur le banc de l'hôtel des Ambassadeurs où j'attendais l'heure d'aller au Casino, lorsqu'un monsieur de haute taille s'arrêta tout près de moi, pour allumer un cigare. La marchande de fleurs qui rôdait par là, croyant que nous étions ensemble, se précipita aussitôt vers lui, et avec une tactique qui réussit neuf fois sur dix :

— Achetez ces belle roses à madame, lui dit-elle,

Je rougis de colère et j'ordonnai vertement à la malencontreuse bouquetière de s'éloigner.

M. A..., très amusé de ma confusion, ne put résister au plaisir taquin de l'accroître en achetant les

roses. Puis, levant son chapeau, il me les présenta :

— Madame, je n'ai pas le droit de vous les offrir, me dit-il d'un air de bonhomie, acceptez-les quand même, ne fût-ce que pour me tirer d'embarras.

Je ne pus m'empêcher de rire, et, désarmée par le plaisant de la situation, je pris la magnifique touffe de fleurs qu'il me tendait.

Quelques minutes plus tard, madame A... rejoignit son mari, et le trouvant en conversation avec une inconnue, elle me jeta le regard le plus incisif que j'aie jamais reçu, un regard au sujet duquel je la taquine encore. Je me hâtai de lui raconter l'incident et il provoqua sa gaieté.

— Je suis bien étonnée, dit-elle alors à M. A..., que vous ayez eu une si heureuse idée.

— Moi aussi, ma chère amie, répondit placidement celui-ci.

La note comique qui se trouvait dans ce bout de dialogue conjugal frappa mon oreille et me divertit intérieurement. Toutes les paroles, que nous échangeâmes ensuite, allèrent brisant la glace entre nous avec une rapidité surprenante, étant donnés nos caractères respectifs. Une marchande de fleurs de Vichy a été ainsi l'agent inconscient de notre liaison. Cette petite phrase pour laquelle je l'ai rabrouée était destinée à me donner de très bons amis. Elle m'a amenée et ramenée en Touraine, son effet dure encore. Voilà un joli échantillon de la tissure de la vie.

Vouvray.

Parmi les haltes que la Providence m'a ménagées, celle de Vouvray a été une des plus douces et des plus reposantes. La demeure de mes hôtes se trouve à l'entrée du bourg. Elle est précédée d'une cour qui attire le regard de tous les passants, tant elle est pittoresque, avec ses murs revêtus de glycine, bordés de fleurs brillantes, son vieux sycomore et son puits enguirlandé de verdure. Quand sa grille s'ouvre devant moi, j'ai une sensation d'abri et de bonne hospitalité. Cela m'est très agréable de revoir les figures avenantes des serviteurs, d'entendre le ronron de bienvenue de la chatte Mirette, qui reconnaît toujours ma voix. Je suis ravie de me retrouver dans la chambre bleue au lit moelleux, dont les fauteuils et les chaises ont été brodés par trois générations de femmes. La maison est charmante, suffisamment provinciale pour avoir un caractère particulier, assez moderne pour être très confortable. J'ai suivi avec curiosité la pénétration de l'esprit et du goût nouveau, dans cet intérieur-là. Il s'est manifesté par l'apparition de mille petites choses qui en ont rendu l'aspect moins rigide... les fleurs et la lumière entre autres, il y en a partout maintenant. Le jardin, curieux comme tous ceux de l'endroit, est de l'autre côté de la rue, mais relié à l'habitation par un souterrain. Il a un magnifique couvert de marronniers, une terrasse plantée d'arbres, parmi lesquels deux ifs monumentaux, mâle et femelle, puis, dans le bas, un vrai clos de curé avec des légumes, des fruits, des bordures de buis, des fleurs simples.

Je m'amuse à regarder fonctionner les rouages de ce ménage bien tenu, qui me rappelle la maison familiale. Je me fais ouvrir les armoires pleines de linge, le fruitier si richement approvisionné, les niches creusées dans le rocher où vieillit le vin. Je visite les greniers même ; j'adore les greniers. Souvent au retour de ma promenade, j'entre dans la belle cuisine brillante de ripolin et de cuivre, dire un petit bonjour à Constance le plus aimable des cordons bleus que j'aie jamais rencontrés. Je m'approche de la vaste cheminée pour voir flamber le bois, mijoter le pot-au-feu et tourner la broche ; toutes ces choses prosaïques, qui font partie du foyer, m'intéressent maintenant. Elles prennent à mes yeux une certaine poésie. Elles me ramènent dans le cercle de la vie domestique, vers le passé. Et ce passé, que je dédaignais quand il était présent, monte à la surface de mon âme et y répand une grande douceur. L'homme ne serait-il pas un animal qui doit se retourner pour voir juste ?

Vouvray.

Porte-Joie m'a fait sentir plus profondément le charme de ce petit pays des bords de la Loire. Vouvray n'est pas « laïc », lui ! Et comment le serait-il, sous ce ciel de Touraine d'un bleu si tendre, dans cette atmosphère vibrante de lumière, avec ce beau château de Moncontour qui ennoblit de passé tout son décor, avec le vin généreux de ses coteaux, sa race fine et jolie. Et quel pittoresque ! Des rochers couverts de vignobles, creusés, percés de portes et de

fenêtres, habités comme aux temps anciens avec, à leur pied, des étages de maisons rustiques, de villas élégantes. Ici, l'on vit dans le rocher et du rocher. Partout le maçon et l'architecte ont été inspirés à le respecter. Au lieu d'abattre et de niveler, ils ont utilisé ses anfractuosités. Elles ont créé des cours irrégulières, des jardinets curieux, des escaliers de chèvre. Cette configuration unique, je crois, est fertile en surprises et rend les promenades singulièrement intéressantes. Sur la hauteur, il n'est pas rare de voir une cheminée émerger des buissons ; le clocher du bourg apparaît comme sortant du sol. Du jardin de mes amis, la statue de la vierge, placée au-dessus de la grande porte de l'église, semble planer dans l'azur. Au clair de lune, leur cour a un aspect fantastique. Nombre d'habitations ont des chambres, des dépendances dans le rocher, des souterrains qui donnent des caves dignes du héros de Rabalais, et où le vin de Vouvray a le silence qu'il demande pour bien vieillir. La partie aristocratique du bourg se trouve sur la hauteur. Sa rue est bordée, d'un côté, par des maisons blanches toutes diverses, par une jolie église ; de l'autre, par des jardins qui descendent en pentes et et en terrasses jusqu'à la route. Nulle part, je n'ai vu des murs aussi pittoresques, aussi fleuris. Ils finissent cependant par vous causer une sorte d'oppression, il y en a trop. On sent le besoin de leur échapper et on grimpe sur le plateau. Là, c'est un épanouissement de tout l'être. On a devant soi un horizon immense, on est enveloppé de grand air et, à marcher au milieu des beaux vignobles, il vous vient une allégresse de vie. Des rampes monumentales condui-

sent au château de Moncontour, un château militaire du XV^e^ siècle qui se dresse sur la hauteur. De ses tours, on ne surveille plus le pays, on l'admire, ce à quoi ne songeaient pas nos pères Et de là, on a le spectacle saisissant d'un fleuve qui se meurt, de la Loire engorgée par son beau sable violet, dont aucune drague ne vient la débarrasser. Elle meurt lentement, dignement, comme une grande dame. Ce n'est presque plus une onde vivante que le soleil couchant éclaire, du côté de Tours, mais déjà de mornes lagunes. L'autre soir, j'ai éprouvé quelque peine en le constatant. Je ne sais pas pourtant si j'aimerais à voir dans ses eaux et passer devant Blois, par exemple, les remorqueurs de la Compagnie de Navigation. Ils sont faits plutôt pour la Seine démocratique, commerciale et industrielle. Il se peut que la nature soit de mon avis.

Dans mes promenades de revoir, je n'oublie pas le pont de la Cisse cher à Balzac; mais il est un lieu qui m'attire entre tous, c'est le cimetière. Je n'en connais pas un autre semblable. Il est tout baigné de lumière et de soleil, on ne doit jamais y être tout à fait mort. Le vent qui s'y promène m'a toujours semblé étrange, et je vais l'écouter souvent.

J'ai heureusement retrouvé le couvent de la Présentation. J'avais peur que ce petit morceau de poésie n'eût été supprimé. C'est une maison très humble. avec le jardin et l'école en contre-bas. En se penchant sur le mur, on voit aller et venir, de leur pas léger, les sœurs blanches et noires, des chats curieusement blancs et noirs aussi, comme si des chattes mères eussent été impressionnées par les couleurs de

l'Ordre. On entend parfois monter de fraîches voix d'enfants, qui chantent quelque cantique, ou quelque vieille chanson de France. Hier, comme je passais, le refrain des *Chevaliers de la Marjolaine* m'a arrêtée net. J'ai répété machinalement les paroles de la jolie ronde, et de bonnes larmes ont inondé mon visage.

Vouvray, comme toute la Touraine, ne laisse pas que d'être mélancolique ; dans son atmosphère morale, on sent une grande douceur. Son âme n'est pas laïque, assurément. Le laïc a sa raison d'être, j'imagine, mais il n'est ni beau, ni sympathique.

Il y a près de deux semaines que je suis ici, et je n'ai senti ni les heures, ni les journées. Je n'ai pas même eu la tentation d'aller à Tours. Cette vie de province campagne a pour moi le grand attrait du changement. J'ai joui des succulents déjeuners et dîners qui sont l'orgueil de mon hôtesse, où paraît le vin doré des grandes années, où le curé apporte sa bonne humeur et sa sérénité, et qui sont animés par une causerie gaie et familière. Nous avons joué aux cartes deux fois par jour, travaillé, pris le thé sous les marronniers et babillé beaucoup. Cette note comique, qui m'avait frappée à ma première rencontre avec madame A..., se reproduit à chaque instant, renforcée par les saillies qui sont le propre de l'esprit tourangeau. Elle provoque chez moi d'irrésistibles accès de gaieté. Je ris comme à vingt ans. Je m'entends rire et cela me semble bon. J'avais parlé à mes amis, sans leur en dire le motif, de ma brouille avec madame d'Hauterive, ma seule parente. Je leur ai raconté par le menu notre rencontre à Bagnoles, notre réconciliation : je leur ai dit mon

amitié pour mon pseudo-filleul, puis la manière dont j'ai été amenée à faire la connaissance des de Lusson, les propriétaires de cette Commanderie qu'ils m'avaient désignée un jour, en revenant du château de Rochefort.

— C'est renversant! s'est écriée madame A..., les yeux écarquillés par l'intérêt,

— Si nous avions le temps d'observer la vie, nous serions souvent renversés, ai-je répondu en souriant.

— Eh bien, je préfère rester debout, a répliqué vivement ma très prosaïque amie.

Renversant, en vérité, cet épilogue que je vis! Renversant, ce sentiment que j'éprouve pour le fils de M. de Myères et de Colette! Je me demande ce que je ferais maintenant, si je ne voyais plus arriver chez moi ce grand garçon autoritaire, si je perdais la force de sa jeunesse... Il a fait un magnifique voyage à travers le Dauphiné, j'ai hâte d'en entendre le récit. Il est en ce moment aux Rocheilles. Il y a dans ses lettres une effusion junévile, une chaleur d'amour nouveau. Je la sens d'ici. Il est impatient de venir me rejoindre, je le devine, mais j'ai l'intuition que ce n'est plus marraine seule qui l'attire. Tant mieux, oh! tant mieux. Je ne serai tout à fait mère que lorsque j'aurai connu la douleur du sacrifice.

Commanderie de Rouziers.

« Une maison Louis XIII assez bien *rabibochée* ». C'est ainsi que M. A... m'avait présenté cette demeure, où, quelques années plus tard, je devais recevoir une

si bonne hospitalité. C'est là que les de Lusson m'ont ramenée il y a huit jours. Ils sont venus me chercher à Tours, je suis descendue de l'omnibus de mes amis pour monter dans le leur. Et quel chaleureux accueil ils m'ont fait! A ma vue, le visage de ma petite amie s'est irradié de rose. Est-ce madame de Myères ou la marraine de Guy qui a produit cet effet? N'importe, c'était bien joli. La Commanderie est à douze kilomètres de Tours, à une demi-heure du bourg de Rouziers. Elle n'a pas l'air d'un château, mais il y a dans son architecture massive une force ancienne. Elle faisait sans doute partie d'un bénéfice militaire. Le beau revêtement de lierre de son aile droite, les fleurs brillantes et simples qui l'entourent de tous les côtés, adoucissent son aspect. Le parc de peu d'étendue est admirablement planté. Tout ceci sera sans doute la part d'héritage du demi-frère de Josée qui, l'année dernière, a épousé la fille d'un riche banquier canadien et vit à Montréal. La Commanderie a été bien *rabibochée,* non pas seulement à l'extérieur, mais les conforts modernes y ont été introduits avec beaucoup d'art et de respect. L'intérieur en est chaud et sympathique, *gemüthlich,* comme diraient les Allemands. Cette atmosphère n'est pas due uniquement aux meubles anciens, aux belles tapisseries, aux reliques familiales. On y rencontre partout des signes d'occupations intellectuelles et manuelles, et ces signes ne sont pas, comme chez beaucoup de gens, des accessoires de théâtre. On crochète des vêtements chauds, avec les pelotes de laine de la corbeille qui se trouve dans l'embrasure d'une des fenêtres du grand salon. On brode chaque jour, sur le canevas

tendu du métier à tapisserie. Il y a un piano qui n'est pas muet, sur les tables, des revues qu'on lit, une bibliothèque qu'on fréquente, de hautes cheminées qu'on allume, des touffes de verdure et de fleurs arrangées par des mains intelligentes. Il y a enfin de la vie vraie sur toutes les choses, et cela se sent. Certaines demeures, bien qu'habitées, ont toujours l'air vides, d'autres, mêmes vides, ont l'air habitées. Celle des de Lusson est de ce nombre. On m'a donné un appartement qui a une belle vue sur le parc et la campagne, celui que les Randolph ont occupé pendant leur séjour ici. Ma chambre était celle de sir William. J'éprouve une joie mélancolique à me dire que ses yeux et sa pensée se sont arrêtés sur les objets qui m'entourent. Il y a là des portraits de famille que des parvenus relégueraient au grenier, des commodes ventrues, de confortables bergères, un immense bureau, une coiffeuse Louis XV qui me ravit, une armoire vitrée pleine de ces vieux bouquins que j'aime à feuilleter. Mon lit est dans une alcôve avec, au-dessus, un bénitier et le buis de Pâques. C'est un délicieux appartement de douairière. Dans le salon en tapisserie de Beauvais, je me sens un personnage. Ma petite amie l'a décoré de roses et de chrysanthèmes. Madame de Lusson m'a prévenue qu'elle s'était constituée mon hôtesse, et, il faut voir, quel regard entendu elle promène partout, afin de s'assurer que rien ne manque.

Aussitôt arrivée, j'ai voulu voir les garçons de Josée. Elle m'a conduite à la Chaumière, c'est ainsi qu'on appelle leur gîte. La Chaumière est une dépendance de la ferme, une maison longue et basse,

entre un verger et un potager. Une vigne du Canada grimpe jusqu'à ses mansardes. Ses petites fenêtres ont des rideaux quadrillés de rouge et de blanc, et sont toutes garnies de plantes. Deux chats faisaient leur toilette, sur les bancs rustiques placés de chaque côté de la porte ; un gros chien de berger était couché sur son seuil. C'était riant et chaud d'aspect. Une reine, comme la reine d'Angleterre, eût été tentée de s'arrêter là!

Miss Jones vint au-devant de nous et me fut présentée. Des cheveux d'un blond passé, un teint rougeaud, agrémenté de taches de rousseur, un nez relevé lui font une laideur toute saxonne ; mais ses yeux bleus très bons, son expression réjouie, la rendent absolument attrayante. Elle a été une sorte de gouvernement pour mademoiselle de Lusson. Quand, il y a deux ans, son élève s'est donné une petite famille, elle a demandé à en prendre soin et s'est bravement confinée à la campagne. Une sœur converse qui appartenait à certaine congrégation supprimée, fait l'office de servante et travaille pour dix.

L'intérieur de la Chaumière m'a ravie. On entre, de plain-pied, dans une salle éclairée par deux fenêtres, dont le carrelage est recouvert de nattes et où se trouve l'escalier de bois qui conduit au premier étage. Dans cette espèce de hall, on mange, on étudie, on joue. Il est meublé d'une grande table, d'une douzaine de chaises, de deux fauteuils en paille. Des armoires grillagées renferment les livres et les jouets, une grosse horloge y sonne les heures, un fourneau le chauffe en hiver. Parallèle à cette salle, et donnant sur le jardin, se trouve la cuisine claire et gaie, à côté la buanderie

avec une baignoire. Chaque chambre d'enfant a deux petits lits, deux commodes surmontées d'une glace, deux pupitres et deux chaises. Le lavabo commun est pourvu de tout le nécessaire. Miss Jones a un très joli logement, en bas un cabinet de travail, en haut une confortable chambre à coucher. Madame de Lusson lui a arrangé une autre pièce, afin qu'elle puisse inviter une amie. A travers cette simplicité, on sent le goût de Josée. La vaisselle du dressoir, bien que commune, est jolie. Aux murs ripolinisés, et d'un ton doux des gravures, des images sont épinglées sur des bandes d'andrinople; des poteries grossières sont remplies de fleurs et de verdure. Dans la maisonnette, il y a de l'ordre et du mouvement; l'ordre sans mouvement est glacial. Des livres ouverts, des chaises attelées, mille choses hétéroclites révèlent l'enfant. Les meubles anciens, tous sortis des greniers de la Commanderie, donnent à l'ensemble un aspect familial.

Les petits se trouvaient au fond du potager. Mademoiselle de Lusson mit à ses lèvres le sifflet d'argent qu'elle porte en breloque. Et, comme ils accouraient en criant: « Marraine ! marraine! » elle se retourna vers moi:

— Vous voyez, fit-elle avec un sourire rosé, je suis marraine aussi, moi !

Ses filleuls se jetèrent sur elle, lui baisèrent les mains, puis, m'apercevant, ils demeurèrent un instant déconcertés. Je leur dis quelques mots, et les petites figures s'épanouirent de nouveau.

Les deux aînés ont huit et neuf ans, les deux cadets six et sept ans.

L'un sortit de sa poche une petite boîte, l'ouvrit, comme si elle contenait quelque chose de précieux, et la présentant à la jeune fille :

— Marraine, voici ma dent, je l'ai arrachée moi-même.

— A la bonne heure ! Montre ta bouche.

L'enfant obéit.

Josée examina sérieusement les gencives du bébé.

— L'autre est déjà là, dit-elle. Alors tu me donnes celle-ci ?

— Oui, et toutes les autres.

La marraine, touchée, pressa contre elle la tête brune de l'enfant.

Les physionomies franches et ouvertes des quatre bambins me rassurèrent. La propreté est en soi une telle élégance, qu'ils ont l'air d'appartenir à une classe supérieure. J'en fis la remarque à ma petite amie.

— Les deux aînés étaient couverts de vermine quand je les ai pris, me dit-elle ; maintenant, ils ont horreur de la saleté. Il y a quelques jours, miss Jones entend des cris perçants. Elle accourt. C'était Paul qui lavait de force, sous la pompe, la fille de la fermière.

— Et ils n'ont aucun parent ?

— Aucun. Père m'a fait promettre de n'adopter que des enfants sans famille. Maintenant que je les aime, je frémis quand je pense au sort qu'ils auraient pu avoir. Pauvres chats ! Ils ont l'air heureux, n'est-ce pas ?

— Heureux ! Ils rayonnent de santé et de contentement, répondis-je en toute sincérité.

Au cours de cette visite, j'ai observé de près ma

petite amie. Je n'ai pas surpris chez elle la plus légère nuance d'affectation ou de pose. Rien, j'en suis convaincue, ne pourrait lui faire abandonner ses filleuls. Elle éprouve un plaisir maternel à les voir bien portants, à les faire vivre, elle cherche à deviner leurs aptitudes, elle pense à leur avenir. Voilà de quoi conserver pur et chaud un cœur de jeune fille.

La vie de campagne est très bien comprise à la Commanderie. Pendant la matinée, maîtres de maison et hôtes s'appartiennent entièrement. Le déjeuner est à onze heures, le thé à quatre heures, le dîner à huit heures. Cela donne de longs après-midi pour le *bridge*, la causerie et la promenade. Les châtelains sont nombreux dans les environs, et les automobiles amènent chaque jour des visiteurs. Si ma destinée n'avait pas si tragiquement tourné, j'aurais eu à Chavigny une existence semblable à celle de madame de Lusson. J'aurais eu comme elle un foyer bien abrité. Cette idée a traversé mon cerveau ce matin, pendant que je lisais mon *Figaro* sous un arbre du parc. Le journal m'est tombé des mains et, dans la paix profonde qui m'entourait, j'ai longuement médité. A Chavigny, Jean Noël ne serait pas né... Jean Noël, le compagnon de ma vieillesse! La Providence m'a pris beaucoup, elle m'a donné davantage, je crois.

Commanderie de Rouziers.

Je suis allée à Tours, avec mes hôtes, et j'en ai rapporté une inquiétude qui sera vaine, je l'espère. Le samedi est le jour de Tours. Les châtelains des envi-

rons s'y donnent rendez-vous, les rues sont bordées de breaks, de phaétons, d'élégants équipages et d'automobiles. Madame de Lusson y vient régulièrement, et reçoit ses amis à l'*Hôtel de l'Univers*, où elle loue un salon.

Avant l'heure du thé, j'ai été acheter quelques jouets pour les filleuls de Josée, et je me suis promenée dans les quartiers silencieux que j'aime particulièrement. Malgré son esprit provincial, ses dévotes intransigeantes, le nombre de prêtres, de religieuses qu'on y rencontre, Tours n'est point maussade. C'est une ville aristocratique, ouverte. Elle a retenu beaucoup de l'âme galante et légère d'autrefois. Les yeux, en général bruns ou noirs, ont des lueurs gaies et provocantes chez les femmes, une hardiesse fine chez les hommes. On doit y dépenser généreusement l'amour et l'argent. Je n'ai eu garde de manquer la réception de madame de Lusson. Quand je suis arrivée, il y avait déjà une quinzaine de personnes, des douairières cossues, vêtues de noir, agrémentées de jais avec des chapeaux à brides, des teints ternes et jaunes qui révélaient la mauvaise hygiène, quelques jeunes femmes très jolies, bien habillées, mais sans élégance naturelle, *des demoiselles à marier*, raides et gauches, des officiers et des gentilshommes campagnards. Une fois de plus, j'eus l'occasion d'admirer le jeu de ces idées générales qui sont le don de notre race. Les femmes qui étaient là n'avaient pas grande culture, elles lisaient peu, leurs esprits paraissaient ensablés autant que la Loire et, cependant, elles trouvaient de quoi alimenter la conversation. Les potins étaient bien racontés, dans une bonne langue et assai-

sonnés de sel fin. En écoutant cette causerie mondaine, je me rendais compte combien la vie de province en France pourrait être utile et agréable, si les préjugés et l'ignorance ne la rendaient stagnante, puis je me suis dit que la Providence saura bien draguer ces intellects quand il le faudra. Ils forment peut-être chez nous le contre-poids nécessaire au mouvement de la « Roue des Choses ».

La veuve d'un général, qui m'avait amusée par ses boutades, se mit à parler de son beau-fils en termes élogieux.

— Si les gendres s'élisaient tous les sept ans comme le Président de la République, ajouta-t-elle, je choisirais Robert à nouveau.

Cette assertion d'autorité maternelle me causa un sursaut.

— Votre fille aurait voix au chapitre cette fois, je suppose, dit une petite femme au visage malicieux.

— Ma fille ! répéta la générale, comme si elle avait oublié ce facteur, oh ! elle a toujours fait ce que je voulais. Elle s'en est bien trouvée, du reste, car elle est parfaitement heureuse.

Je surpris un éclair dans les yeux de ma petite amie. Évidemment, elle n'aurait pas souffert qu'on disposât ainsi de son sort. Cette réflexion m'aida à remarquer combien l'élément étranger, qui est en elle, ressortait au milieu de ces provinciales. Dans sa parole, dans ses manières, il y avait une sensible affirmation d'individualité. Elle paraissait en pleine possession de la liberté de penser et de dire, mais elle n'en abusait pas. Sous les témoignages d'amitié qu'on prodiguait à l'héritière, perçait une certaine méfiance. On la regar-

dait aller et venir dans le salon, on l'observait et on critiquait intérieurement son éducation et son allure. Elle se mit à servir le thé et le chocolat. Un lieutenant de chasseurs, un très beau garçon, s'empressa de l'aider, en passant les tasses et les gâteaux. Au bout d'un moment, une inquiétude m'envahit, comme si l'impression générale se fût communiquée à moi, je sentis qu'il y avait du mariage dans l'air. Josée me parut gênée. La mère du jeune homme lui parlait d'un ton affectueux et familier : « Si j'avais fait fausse route ! » Cette pensée me serra le cœur très fort. J'avais hâte que la réception finît, afin de pouvoir indirectement confesser la jeune fille.

Aussitôt que nous fûmes en voiture, Josée me dit d'un air indigné :

— Avez-vous entendu cette odieuse générale? Elle a marié sa fille pour la garder auprès d'elle, à un voisin de campagne, un homme bon et bien élevé, mais ennuyeux comme le brouillard.

— Oh ! il y a encore des jeunes filles qui se laissent marier, fit madame de Lusson, essayant de prendre un air sévère.

— Et il y a déjà des parents qui ne sont pas égoïstes, répondit ma petite amie, en portant à ses lèvres la main de sa mère.

Ceci me rassura un instant, puis le souvenir de la belle mine du lieutenant de chasseurs revint m'inquiéter. Je me rappelai les regards que j'avais vus arrêtés sur les deux jeunes gens ; j'étais sûre que tout le monde les mariait.

Avant de se coucher, Josée vient me faire une petite visite dans ma chambre ; elle arrive en robe de

nuit, en peignoir, les pieds nus dans de jolies sandales. Elle s'assied sur une chaise basse, par terre même, devant la cheminée où brûle une flambée et, tout en causant, elle brosse ses cheveux. C'est une habitude anglaise. Dans les maisons de campagne, les jeunes filles vont les unes chez les autres, la brosse à la main.

Au cours de notre conversation, j'évite, par scrupule, par loyalisme envers mes hôtes, de mentionner mon filleul, mais elle trouve toujours le moyen de prononcer son nom, de l'amener sur le tapis. Il lui faut faire d'immenses détours quelquefois, et je ris sous cape de l'habileté qu'elle y met. Ce soir, elle m'a parlé de notre promenade en automobile à la Dent du Chat.

— A propos, lui demandai-je, qui est ce jeune homme qui vous a aidée à servir le thé cet après-midi ?

— Le comte Morziers, le candidat de maman, répondit-elle en secouant sa belle crinière avec un mouvement de révolte.

— Mais il est très bien ! dis-je perfidement.

A cette approbation inattendue de ma part, approbation qui semblait écarter M. d'Hauterive, sa physionomie se couvrit instantanément. Je n'ai jamais rencontré de figure sur laquelle l'assombrissement soit aussi marqué ; c'est l'effet d'un nuage. Ses yeux gris se fixèrent sur moi avec une expression d'étonnement, puis, les ramenant sur la flamme du foyer :

— Oui, il est très bien, c'est même le plus beau parti de la province. Malheureusement, il aime trop son métier de soldat pour y renoncer, et je ne con-

sentirai jamais à vivre en camp volant. Je veux une demeure fixe, de laquelle je puisse rayonner à ma fantaisie.

Cette fois, mes craintes étaient bien dissipées. Il me vint du remords d'avoir jeté un doute douloureux dans le cœur de ma petite amie. Je remarquai qu'elle brossait ses cheveux de plus en plus lentement, comme si un subit découragement lui eût enlevé de la vie. La conversation traîna et, dans son bonsoir, je sentis une nuance de froideur.

Je tapotai amicalement son épaule.

— Espérons que la Providence nous enverra le bon châtelain, que nous désirons toutes deux pour Chavigny.

— Espérons-le, fit-elle gravement.

Commanderie de Rouziers.

Et pendant que je m'inquiétais, mon candidat, à moi, arrivait de toute la vitesse de sa « quinze chevaux ». Cet après-midi, il est tombé au milieu de nous comme un véritable bolide.

Mes hôtes faisaient une tournée de visites. J'étais avec Josée à la Chaumière. En attendant le thé et les *scones*, les gâteaux beurrés que miss Jones nous préparait, ma petite amie jouait au palet avec ses deux filleuls aînés. Allongée dans un fauteuil de jardin, un chat sur les genoux, je suivais du regard les fils de la vierge qui se promenaient dans l'air, me demandant pour la millième fois d'où ils venaient. Le temps était particulièrement exquis, l'atmosphère trans-

parente comme aux premiers jours d'automne, et autour de nous, il y avait un peu de paix dominicale. Tout à coup, comme s'ils eussent été subitement possédés. Top, le chien de garde, les deux fox terriers éclatèrent en aboiements furieux et s'élancèrent vers le fond du verger.

— Une visite, dis-je.

Josée se retourna et, stupéfaites toutes deux, nous distinguâmes au milieu des trois chiens jappant, bondissant, protestant, la figure de M. d'Hauterive. Le chat sauta à terre en faisant le gros dos. Je me levai, et avant que j'aie pu me reconnaître, j'avais été embrassée par mon filleul.

— D'où sortez-vous ? m'écriai-je enfin.

— De mon auto, marraine, et j'arrive de Tours.

Sur cette réponse, faite avec une belle désinvolture, il s'approcha de mademoiselle de Lusson, leurs mains se joignirent, leurs yeux se rencontrèrent, leurs visages furent touchés de lumière invisible. Cela dura une seconde, assez pour m'édifier, et Jean Noël saisit tout le tableau : la chaumière ensoleillée, miss Jones s'avançant, une théière dans une main, une assiette de gâteaux chauds dans l'autre, la table fleurie dressée sous la tonnelle, les enfants, les chiens flairant le visiteur. Josée, debout au premier plan, caressant nerveusement la tête d'un de ses filleuls, Josée, délicieuse avec sa robe courte de drap gris tissé en Toscane, sa jaquette bien coupée, sa chemisette de foulard crème, son chapeau de feutre mou à large bord. En vérité, la Providence encadre bien ses personnages, mais nous n'y prenons pas garde.

— M'expliquerez-vous enfin, dis-je à Guy, com-

ment vous vous trouvez en Touraine le 10 octobre, quand vous ne deviez y venir que le 25?

— Je sais, mais je n'ai pas pu attendre le 25, voilà tout.

— Une jolie raison! fis-je à moitié désarmée.

— La vraie, répliqua tranquillement *my boy*.

— Où avez-vous laissé votre automobile? demanda Josée, revenue de son émoi.

— A la Commanderie. On m'a dit que monsieur et madame de Lusson étaient sortis en voiture, et on m'a indiqué où je vous trouverais.

— Vous auriez mérité que nous fussions absentes aussi.

— Comme hôtesse je proteste, fit gaiement ma petite amie. Je suis enchantée de pouvoir offrir une tasse de thé à monsieur d'Hauterive.

— Ne dirait-on pas qu'il a été attiré par l'odeur des *scones*, de ces gâteaux chauds, qu'il mangeait avec un si bel entrain, dans la petite maison de thé d'Aix-les-Bains? dis-je en souriant.

— J'ai sûrement été attiré par quelque chose, répliqua audacieusement le jeune homme, car j'ai marché presque tout le temps au maximum.

Par quel procédé ces simples paroles amenèrent-elles un ton de rose vif sur le visage de Josée, je l'ignore, c'est le secret de la nature.

Comme cela remplit, la présence de l'homme! Il y avait là, maintenant, dix fois plus de vie et de gaieté que tout à l'heure. Jamais ma petite amie ne m'avait paru aussi attrayante, la simplicité du costume anglais lui donnait une aisance charmante. Le bord de son chapeau relevé devant, à la Polaire, laissait voir son

front et la ligne irréprochable des cheveux dorés à la racine. Je surpris le regard effaré de miss Jones allant de l'un à l'autre des deux jeunes gens. Ce regard me fit tout à coup sentir l'indiscrétion de cette arrivée inopinée de mon filleul. Je me demandai ce qu'en penseraient les de Lusson. Au même moment, nous entendîmes le bruit d'une voiture.

— Papa et maman ! s'écria Josée. Eux aussi ont senti les *scones*. Vite du thé frais, miss Jones !

Je me levai promptement et, accompagnée de Guy, j'allai au-devant de mes hôtes.

Avec une exclamation de surprise, ils lui tendirent cordialement la main. Dans leur accueil très aimable, il y eut cependant une nuance d'embarras qui ne m'échappa pas. Cela m'irrita contre le coupable.

— Vous ne venez pas chercher marraine, j'espère, dit madame de Lusson. Elle nous appartient jusqu'à la fin du mois, et nous ne lui ferons pas grâce d'une seule journée.

— Elle ne se laisserait pas emmener, répondit Guy. J'attendrai son bon plaisir. J'ai des amis en garnison à Tours, à Orléans, un domaine à visiter en Sologne, de quoi prendre patience.

— Vous auriez pu prendre patience aux Rocheilles, fis-je un peu sèchement.

— Et dire que j'ai fait du soixante à l'heure pour entendre cela !

L'expression navrée de mon filleul nous parut irrésistiblement drôle. La gaieté qu'elle provoqua nous mit tous à l'aise.

Après le thé, M. d'Hauterive demanda à miss Jones de lui faire visiter la Chaumière. Il en sortit avec une

émotion visible, qu'il dissimula aussitôt sous une taquinerie.

— N'avez-vous jamais craint que mademoiselle votre fille ne s'enrôlât dans l'Armée du Salut? demanda-t-il à M. de Lusson.

— Vous croyez plaisanter, répondit celui-ci en souriant, mais, l'année dernière, j'ai dû l'accompagner plusieurs fois rue Auber, et aux conférences d'une salutiste française. Elle s'était bel et bien emballée pour l'œuvre. Il n'a fallu rien de moins que la laideur du costume pour me rassurer. Je savais qu'elle reculerait devant le chapeau.

Josée rougit, puis son visage devint grave.

— Il n'y avait rien à craindre, je suis incapable de l'abnégation que demande une vie semblable.

— Dieu en soit loué! s'écria madame de Lusson avec une ferveur comique.

— J'ai pénétré dans plusieurs ménages d'officiers et d'« officières ». Ils sont très pauvres, très touchants. A toute heure, le mari et la femme doivent être prêts à porter secours ici et là. En réalité, les salutistes sont des sauveteurs. Songez donc qu'ils ont trouvé le moyen de rendre à la créature la plus déchue une existence sociale. Dans leurs rangs, elle peut devenir quelqu'un, quelqu'un de très grand, même. Cette armée-là incarne la force du bien, il faut l'aider autant que possible dans sa lutte contre le mal.

— Vous voyez, dit M. de Lusson d'un air moqueur, ma fille fait de la propagande sans le chapeau.

Josée passa son bras sous celui de son père.

— Tu aurais mérité que je le prisse, le chapeau!

Sur ce, nous dîmes adieu à miss Jones et nous nous

dirigeâmes vers la Commanderie. Guy admira beaucoup la vieille demeure, le parc et ses cèdres centenaires. Mes hôtes ne manquèrent pas de l'inviter à déjeuner pour le lendemain. Sous prétexte de lui montrer mon bel appartement, je l'emmenai chez moi.

— Vous savez que je ne vous permets pas de rester à Tours, dis-je, aussitôt la porte fermée. Vous irez m'attendre à Saumur, à Orléans si vous voulez.

— Pourquoi cela? demanda-t-il avec un faux air d'innocence.

— Parce que les de Lusson, qui sont l'hospitalité même, se croiraient obligés de vous donner l'entrée de leur maison, et ils ont une fille. Si on vous voit venir une demi-douzaine de fois, on imaginera que vous avez des intentions.

La figure de mon filleul s'illumina de joie et de malice.

— Mais, c'est que j'en ai des intentions, dit-il.

— Ah! m'exclamai-je, saisie.

Il passa son bras autour de mes épaules, un geste encore de M. de Myères, me fit asseoir sur un petit sofa, puis, la physionomie sérieuse :

— Marraine, il y a sept mois à peine, vous m'avez vu sur le point de mourir de la trahison d'une femme, que penserez-vous de moi, si je vous dis aujourd'hui, que j'aime mademoiselle de Lusson? Ne me jugerez-vous point mal?

— Je connais trop la vie pour cela, répondis-je sincèrement. Madame de Mauriones était la passion physique de votre jeunesse.

Guy se leva.

— Non, marraine, elle était un sentiment profond.

Le loyalisme du jeune homme envers son premier amour me plut infiniment.

— Et je suis étonné, continua-t-il, d'avoir pu aimer encore.

Il eut une longue aspiration.

— Ah ! c'est bon cette chaleur et cette lumière ! Lorsqu'elles ont reparu en moi, je n'en croyais pas mes sens.

— Et quand ont-elles reparu ? demandai-je avec un sourire.

Il revint s'asseoir sur le sofa, et me serrant contre lui de son bras droit.

— Quand ? Après mon départ d'Aix-les-Bains. Aussitôt que je me suis trouvé seul, les yeux gris bleu de mademoiselle de Lusson, ses yeux irlandais, comme vous dites, m'ont manqué subitement. J'aurais voulu qu'ils vissent aussi les paysages que je traversais. Il me semblait que mes yeux ne me suffisaient plus pour admirer et regarder. N'est-ce pas curieux ?

— Oh ! très curieux, fis-je d'un ton moqueur. Ce n'était plus de la société de marraine dont vous aviez besoin, hein ?

— Vous n'êtes pas jalouse, j'espère ! Vous savez bien que je vous adore !

— Oui, oui, continuez.

— Sans que je m'en doutasse, sa figure harmonieuse s'était imprimée derrière mon front. Elle m'apparaissait si vivante et si attrayante. Aux Rocheilles, je n'ai fait que revivre cette dernière semaine d'Aix-les-Bains. Je me suis rappelé toute ses paroles, ses moindres gestes. Le désir de la revoir est devenu irrésistible, j'ai mis ma machine sous pression et tourné la « direction »

vers elle. Ah ! marraine, vous ne pouvez pas imaginer ce qu'on éprouve à traverser l'espace librement, à faire du soixante à l'heure pour rejoindre une femme qu'on aime. Une sensation du XX^e siècle, celle-là !... et divine, je vous l'assure.

— Me voilà documentée sur les impressions d'un automobiliste amoureux... Jean Noël vous remercie, mon cher enfant, dis-je avec un sourire.

Guy fit plusieurs tours dans le salon, puis, se rasseyant, il mit de nouveau son bras autour de mon épaule, et, la voix émue :

— Croyez-vous qu'on me la donnera ?

— Je l'espère ; vous avez, dès le premier moment, plu à monsieur et à madame de Lusson. Votre nom, votre fortune ne peuvent que les satisfaire.

— Et elle?... Vous causez beaucoup ensemble. Je suis sûr que vous la lisez comme un livre. Dites-moi...

— Pas un mot, ce serait une trahison. Du reste, je parie que vous savez parfaitement à quoi vous en tenir sur ses sentiments.

Mon filleul rougit.

— Je n'ai que mon intuition, je veux davantage. Demain, je serai fixé.

— Si elle vous est destinée, vous pourrez vous estimer heureux. Elle est la créature la plus saine, la plus délicieuse que j'aie rencontrée.

— Si elle ne m'était pas destinée, ce serait un leurre abominable. J'ai donné des gages à la mauvaise fortune, vous savez, cela me rassure.

Je me levai, Guy m'imita.

— Comme vous êtes bien logée ! s'écria-t-il en promenant ses yeux autour de lui. Oh ! les chers vieux

meubles ! Sont-ils assez doux de tons ! N'est-on pas mieux dans un appartement bien clos, intime comme celui-ci, qu'à l'hôtel ? Oh ! mais vous n'y resterez plus longtemps « sur la branche », comme vous dites, vous aurez ma garçonnière avec le petit jardin ! Une garçonnière, ce n'est pas encombrant. Vous pourrez y avoir l'illusion de la liberté.

— C'est bon ! c'est bon, dis-je nerveusement ; ne faisons pas de projets, ça porte malheur, et allez-vous-en, maintenant. Le déjeuner est à onze heures, ne venez pas à neuf.

— Je tâcherai.

Je demeurai debout au milieu du salon. Et je frissonnai toute, sous une sensation d'ombre et de solitude. Machinalement, je m'approchai du feu. Je lui présentai mes mains. Sa flamme ne me réchauffa pas. C'était au cœur, je crois, que j'avais froid.

Commanderie de Rouziers.

Eh bien, il est fait le sacrifice ! Les Lusson ont donné Josée, j'ai donné mon filleul, et nous ne sommes pas encore revenus de notre surprise. Quand arrive le moment d'une action décisive, soit que nous y ayons été préparés à notre insu, soit que nous soyons plus complètement dominés par les forces supérieures, toute résistance, toute apparence de volonté sont annihilées, les paroles mêmes que nous prononçons semblent nous être soufflées. Nous sommes pris dans une sorte de tourbillon ; le tourbillon vécu, le fait accompli, la conscience reparaît et, avec elle, la joie

ou la douleur. Ce phénomène vient de se reproduire pour nous. Il m'a laissé une trépidation intérieure que la plume seule calmera. Les plus gros événements paraissent si peu de chose, quand ils sont réduits à l'état de copie.

Hier matin, mon filleul est arrivé plus tôt qu'il n'aurait dû, dans l'espoir de séquestrer mademoiselle de Lusson, mais sans y réussir. Deux châtelains du voisinage avaient été invités à déjeuner. Malgré la présence des étrangers, la conversation très animée, je sentis distinctement le courant magnétique qui existait entre les deux jeunes gens. Mes faibles organes étaient incapables de distinguer ses ondes, mais je voyais ses effets. Le grand Invisible mettait une chaude lumière dans les yeux de Guy, rendait plus profond le bleu de ses prunelles; il teintait de rose les joues de ma petite amie, donnait à sa voix des notes émues et joyeuses. Tout le temps, j'avais l'impression qu'il agissait de l'extérieur. L'amour, considéré ainsi comme un agent de la nature, me semblait plus puissant, plus divin que jamais.

Une excursion avait été arrangée pour l'après-midi, à la ferme des Étangs ; une ferme modèle qui appartient à un cousin de M. de Lusson. Les quatre hommes partirent en automobile. Je me dis que cela retarderait les affaires de Guy, et j'en étais contente, oui, contente, je ne me l'explique pas trop.

Aussitôt après le thé, je montai chez moi pour écrire quelques lettres pressantes. Mon courrier achevé, je m'approchai de la fenêtre, et j'eus un soubresaut de surprise en apercevant Guy et Josée qui marchaient à pas comptés sur la pelouse. Je les vis s'arrêter tout

à coup, entre un massif de roses et le vieux cèdre qu'on appelle « le grand-père ». Mon filleul se découvrit lentement de la main gauche, et demeura nu-tête devant la jeune fille. Dans ce tableau vivant, on sentait passer l'amour, comme on sent passer la prière dans l'*Angélus* de Millet. Le spectacle de ce bonheur de jeunesse ne me causa ni regret ni envie. J'eus, à ce moment, l'impression que je me trouvais sur un sommet, que j'étais très haut, très loin déjà et, toute fière de ma sérénité, je me retirai discrètement. Un quart d'heure s'était à peine écoulé, qu'un coup joyeux fut frappé à ma porte, Guy entra comme un tourbillon, me serra entre ses bras tout vibrants.

— Marraine, marraine, elle m'aime ! cria-t-il.

Je me dégageai de son étreinte.

— Ce n'est pas une raison pour m'étouffer, fis-je, reprenant ma respiration.

— Oh ! pardonnez-moi, je suis si heureux ! J'en ai les jambes cassées !

Il se jeta dans un fauteuil ; je demeurai debout à côté de la cheminée.

— Alors, elle vous a dit qu'elle vous aimait ?

— Non, je l'ai senti, c'est bien plus joli. Tout à l'heure, en nous promenant dans le parc, j'ai annoncé mon intention de partir pour Saumur. Elle n'a pas bronché, mais si vous aviez vu sa physionomie s'obscurcir ! Jamais je n'aurais supposé qu'une pauvre parole de moi pût avoir un si grand effet. « C'est marraine qui m'y envoie, ai-je ajouté aussitôt. Elle prétend que si je reste à Tours, je serai tout le temps à la Commanderie et que cela ne se peut pas... à moins que je n'aie le droit d'y venir.

— Elle vous a été bien utile, marraine, je vois!

— Bien utile, répliqua *my boy*, avec un clignement d'yeux. Mademoiselle de Lusson a compris. Son visage s'est illuminé de nouveau. Je lui ai dit que j'avais le plus vif désir d'obtenir ce droit; mais qu'avant de le demander, je voulais avoir son autorisation. Alors elle s'est arrêtée, s'est tournée vers moi un instant, puis d'un joli air grave: « Seriez-vous très malheureux, si je vous refusais cette autorisation ? » m'a-t-elle demandé. Vous devinez ma réponse. « Eh bien, je ne veux pas que vous soyez malheureux, madame de Myères ne me le pardonnerait jamais ». Ce sont ses propres paroles.

— Petite masque ! m'écriai-je amusée.

— A ces mots, j'ai été tenté de faire comme les amoureux des romans anglais, de la prendre dans mes bras et de lui donner un grand baiser, mais l'éducation latine m'a retenu, je me suis simplement découvert.

— Votre scène de déclaration a été très bien menée. Jean Noël vous en fait tous ses compliments.

— Eh bien, j'ose à peine m'en croire l'auteur. Figurez-vous que je n'ai rien dit de ce que j'avais préparé. L'entretien s'est engagé d'une manière différente. J'entendais mes propres paroles. Je ne sais si c'est l'influence de vos idées, mais pour la première fois, j'ai eu l'impression très nette que j'étais dirigé par une force supérieure. Peu m'importe, puisqu'elle m'a conduit où je voulais. Et maintenant, ajouta-t-il en se levant, allons chez monsieur et madame de Lusson.

— Comme ça, tout de suite, sans crier gare, vous

iriez leur demander leur fille ? La jeunesse est sans pitié ! Vous me permettrez de les préparer gentiment. Je leur parlerai ce soir même : dans le cas où ils vous autoriseraient à faire votre demande, je vous enverrai une dépêche demain matin, et vous arriverez à toute vitesse, si vous voulez.

— Oui, vous avez raison, ce sera plus convenable. Savez-vous, marraine, que c'est un très grand acte, le mariage, et pas banal, comme on le croit. Quand je pense que cette jeune fille, que je n'ose pas même effleurer d'un désir, me sera donnée peut-être, deviendra ma femme, ma femme... vous comprenez, le vertige me vient. Et c'est à vous, à qui je la devrai, ajouta-t-il en portant mes deux mains à ses lèvres.

— Beaucoup de gens et beaucoup de choses y auront travaillé à cette union, si elle s'accomplit. Savez-vous par qui l'idée première m'en est venue ?

— Non.

— Par madame de Mauriones.

Guy lâcha mes mains et m'interrogea du regard. Je lui racontai l'incident du Palais de Glace.

— Vous sembliez si loin du mariage, Josée en était si près, que je n'avais pas songé à la possibilité d'unir vos vies. Ce regard de la marquise a été une indication, une véritable suggestion. J'y ai vu un pressentiment de femme jalouse, il m'a encouragée tout le temps.

— Madame de Mauriones aura encore servi à me faire apprécier le véritable amour, ajouta mon filleul d'une voix grave. Vous savez qu'elle se marie ?

— Avec le prince K...? demandai-je étourdiment.

Une rougeur sombre monta au visage de Guy.

— Ah ! vous êtes au courant, je vois, fit-il, riant nerveusement. Oui, avec le prince K... Il a des mines d'or en Sibérie, des boisseaux de pierres précieuses, tout ce qu'il faut au bonheur de certaines femmes.

— Plaignons-les, mon cher enfant, de ne pas connaître autre chose.

— Plaignons-les, je le veux bien.

Il reprit mes mains.

— Alors, c'est entendu, demain un télégramme et de bonne heure, hein ?

— D'aussi bonne heure que possible, et j'espère qu'il vous remplira l'âme de joie.

— Vous êtes un ange ! marraine !

Sur ce, *my boy* prit son chapeau et se dirigea vers la porte. Du seuil, il m'envoya un baiser et, comme son père, dans les moments d'exultation, il me cria : « Je vous adore ! »

Dès que je me trouvai seule, une foule de doutes et de craintes vinrent m'assaillir. Après tout, mes hôtes pouvaient avoir d'autres vues pour leur fille. Je savais qu'ils ne contrarieraient jamais son inclination ; mais son inclination pour Guy ne leur causerait-elle pas des regrets ? Le comte de Morziers était assurément un plus riche parti. Si, au lieu d'une satisfaction, j'allais leur apporter un gros désappointement ? Je me rappelai, assez curieusement, le premier regard que M. de Lusson avait donné à mon filleul, le soir où je le lui présentai à l'Université populaire, un regard d'observateur suivi d'une expression de plaisir. Pendant la dernière semaine de notre séjour à Aix-les-Bains, j'avais senti entre nous une secrète entente, une sorte de complicité. Cette intuition si nette me

rassura. Jean Noël prépara un joli exorde, dont il ne devait pas dire le premier mot, s'entend. Au fond, j'étais ridiculement fière de jouer ce rôle de mère, et ravie de connaître des émotions nouvelles.

Entre six heures et sept heures, mes hôtes se réunissent généralement dans la bibliothèque où on leur apporte le courrier. Le moment me parut favorable. A mesure que je descendais vers eux, mon pas se ralentissait et mon cœur battait plus fort. Lorsque j'entrai, M. de Lusson lisait le *Figaro* à haute voix, sa femme crochetait un petit vêtement, une flambée brûlait dans la haute cheminée, les abat-jour formaient une jolie zone de lumière, un chat noir, les pattes reptiées, dormait sur les feuilles d'un manuscrit. J'eus la conscience immédiate de l'effet de mes paroles tombant dans cette atmosphère de paix, et mon embarras augmenta. Je fus accueillie, comme toujours, avec la plus franche amabilité. Je m'assis dans mon fauteuil, à droite de la table à écrire, puis prenant un de ces grands couteaux à papier en écaille, si doux aux mains nerveuses :

— Et la visite à la ferme des Étangs, comment s'est-elle passée? demandai-je.

Cette question, faite uniquement pour retarder mon ouverture, devait m'en rapprocher.

— Très bien, me répondit M. de Lusson. Mon cousin a été ravi de montrer son œuvre — car c'est une œuvre — à un élève de Grignon. Savez-vous que je dois une amende honorable à monsieur d'Haute-rive.

Pourquoi?

— Je l'avais cru un simple amateur d'agronomie;

cet après-midi, il nous a étonnés par ses connaissances réelles. On sent en lui le besoin de créer, de transformer. On voit qu'il aime la terre, parce qu'elle est un champ d'expériences. Oh ! il fera quelque chose, ce garçon !

— Quel plaisir de vous entendre parler ainsi ! Vous avez une faiblesse pour lui, je crois, ajoutai-je un peu perfidement.

— C'est vrai.

— Eh bien, dites-moi, fis-je en serrant mon coupe-papier, si vous aviez une fille, la lui donneriez-vous?

Comment l'idée baroque de poser ainsi la question m'est venue, je l'ignore.

Mes hôtes tout saisis se regardèrent. Les verres du lorgnon de M. de Lusson semblèrent briller plus vivement.

— Qu'en pensez-vous, Louise? fit-il avec une gravité comique. Si nous avions une fille, la donnerions-nous à monsieur d'Hauterive?

La mère troublée, émue, ébaucha un sourire,

— Je crois que oui, dit-elle.

— Et moi, j'en suis sûr, ajouta chaleureusement le père.

— Mais enfin, est-ce sérieux? demanda madame de Lusson un peu ahurie.

— Sérieux ! Hier, mon filleul a eu le courage de m'avouer que, s'il était venu quinze jours plus tôt en Touraine, ce n'était pas pour moi, mais pour mademoiselle Josée, et aujourd'hui, il m'envoie en ambassadrice, afin de savoir s'il peut venir demain vous faire sa demande, ni plus ni moins, dis-je en rejetant l'inutile coupe-papier.

Tous trois, instinctivement, nous nous levâmes comme pour un acte solennel. Madame de Lusson m'embrassa avec une de ces chaudes impulsions qui me rappellent Colette. Je tendis la main à mon hôte. Il la serra et la porta à ses lèvres.

— Que monsieur d'Hauterive vienne, dit-il simplement.

— Merci pour lui et pour moi, répondis-je, remuée jusqu'au fin fond du cœur. C'est bien plus facile d'écrire les romans que de les vivre, ajoutai-je, en me laissant retomber dans mon fauteuil.

— Pauvre madame de Myères! dit mon hôte avec un sourire.

— Je suis cependant heureuse d'avoir été destinée à travailler au bonheur de ces deux enfants. Josée est un trésor de qualités féminines, de qualités modernes.

— Vous entendez, Louise, dit M. de Lusson...

Et plaisamment, il serra sa propre main.

— Quant à Guy, il est parfaitement sain de corps, de cœur et d'esprit.

— Je n'en doute pas, et je l'ai senti au premier abord... L'idée qu'il serait un mari désirable pour Josée m'a traversé le cerveau plusieurs fois... Je vous le confesse, on n'est pas maître de ces choses-là. Je l'ai étudié de près. J'ai pris avec lui un ton de camaraderie, afin qu'il se livre davantage. J'ai vite reconnu qu'il avait ce que les Anglais appellent *a clean mind*, un esprit propre, une nature de *gentleman* au moral et au physique. Vous me comprenez... Il me semble que, pour une femme affinée, rien n'est au-dessus de cela.

— Rien!

Madame de Lusson et moi, jetâmes ce mot en même temps.

— Il y a des hommes dont l'intimité doit être odieuse. Il m'est arrivé d'avoir les larmes aux yeux en regardant certaine mariée et de me dire : « En voilà une qui, demain, ne sera plus vierge, mais qui sera martyre ». J'étais résolue, coûte que coûte, à préserver ma fille d'un sort pareil. Pauvre petite, qui ignore la vie! mon expérience lui devait bien cela. Sur ce chapitre, M. d'Hauterive me rassure complètement. Savez-vous que cet après-midi, mon cousin de Seauve m'a dit, en me le désignant du menton : « Voilà un garçon qui me plairait pour Josée? »

— Ceci prouve qu'ils ont bien l'air d'être faits l'un pour l'autre, dis-je avec un sourire.

Je racontai à mes hôtes la crainte que j'avais eue, en voyant le comte de Morziers si attentif auprès de leur fille.

M. de Lusson se mit à rire.

— Depuis une année, sa famille *travaille* ma femme; elle n'a pas voulu le décourager. Il faut toujours que les mères aient un gendre sur la planche. Du reste, nous avions bien deviné que le cœur de mademoiselle Josée avait été aiguillé du côté de votre filleul. Cela n'avait pas laissé que de nous inquiéter, car enfin, il aurait pu avoir une chaîne quelconque...

Je sentis qu'il y avait comme une question dans ces paroles.

— Il en avait une, en effet; la Providence l'a rompue à temps et d'une manière si violente, qu'il a failli en mourir; mais la rupture est irrévocable, je vous le garantis. Aucune autre liaison ne l'aurait aussi bien

préparé au mariage. L'initiatrice a été tout ce que nous aurions pu désirer. Si je ne l'avais pas su absolument libre, je me serais bien gardée de l'introduire chez vous.

A ce moment nous entendîmes du bruit dans le vestibule.

— Voici la jeune personne, nous allons rire, dit M. de Lusson l'œil allumé de malice et de taquinerie.

La porte s'ouvrit. Deux terriers se précipitèrent en avant, nous firent de folles caresses. L'un d'eux sauta sur la table, lécha de force le chat noir qui, arraché brusquement à son sommeil ou à son rêve, lui appliqua deux coups de griffe sur le museau, un vrai accueil de nerveux. Josée suivit.

— Bonjour tous, dit-elle, en jetant son chapeau sur une chaise.

Elle nous examina avec un regard curieux; puis comme si elle eût pressenti la solennité de l'heure, au lieu d'aller selon son habitude se percher près de son père, elle prit place sur le bras du fauteuil de sa mère.

— Quelque chose de nouveau dans le *Figaro*? demanda-t-elle d'un air dégagé.

— Non, pas dans le *Figaro*, répondit M. de Lusson qui, debout devant la cheminée, dominait la scène; mais voilà madame de Myères qui vient de nous faire une communication très intéressante.

— Ah!

Il y avait déjà de l'émotion dans ce petit mot.

— Oui, elle vient de nous proposer un très grand parti pour toi; un marquis, beau garçon, trente-cinq ans, un château en Anjou, trois cent mille francs de rente et des espérances... C'est alléchant, hé!

Ceci fut débité avec un naturel si parfait, que malgré les paroles échangées avec Guy, Josée s'y laissa prendre. Sa figure s'obscurcit de cette manière qui lui est particulière, elle me regarda avec des yeux étonnés, pleins de reproche, puis d'un ton de dédain :

— Alléchant? Pas pour moi. Je n'ai nul désir de devenir marquise. En fait de château, j'ai Chavigny et je ne tiens pas à ce que mon mari possède une fortune tellement supérieure à la mienne, répondit-elle, en balançant sa jambe d'un mouvement qui trahissait sa colère intérieure.

M. de Lusson jubilait.

— Mais, petite malheureuse! dit-il, tu veux donc nous rester pour compte?

— Vous ne seriez pas bien à plaindre.

— Non, mais enfin ce serait humiliant.

Je jugeai que la plaisanterie avait assez duré.

— Venez ici, ma petite fille, dis-je alors avec un sourire.

Elle m'obéit et, très raide, elle vint se percher sur mon siège. Je serrai sa main affectueusement.

— Rassurez-vous, ce prétendant dont je suis l'ambassadrice n'est pas marquis, c'est un simple baron... mon filleul, tout bonnement. Il vous aime, il ne voit le bonheur qu'en vous et par vous. Vous l'accepterez, n'est-ce pas?... ne fût-ce que pour devenir ma filleule?

Aux premières paroles, une onde de sang riche colora le visage de Josée, les coins de ses lèvres eurent un léger frémissement, des larmes nerveuses lui vinrent aux yeux.

— Je voudrais vous punir tous en le refusant, dit-elle... mais... je ne peux pas!

— Patatras, ça y est! fit M. de Lusson en riant. Alors, c'est oui?

Josée se leva, et après nous avoir jeté successivement dans l'oreille un oui joyeux et ému, elle s'enfuit.

— Eh bien! nous l'avons notre réponse, fit M. de Lusson. Oh! elle n'était pas douteuse!

— Guy doit avoir une jolie fièvre! Je lui ai promis une dépêche demain matin.

— Écrivez-la tout de suite, suggéra la mère indulgente et bonne, nous la ferons porter à Rouziers, à la première heure.

Et j'écrivis :

« Tendres félicitations. On vous attend.

» MARRAINE. »

— Est-ce bien? demandai-je après avoir lu.

— Parfait, répondit madame de Lusson.

Je me levai, mon hôte vint à moi, et prenant mes deux mains dans les siennes :

— Je n'ai pas besoin de vous exprimer notre reconnaissance, me dit-il, vous la sentez, j'espère. Ce mariage me ravit encore, parce qu'il resserrera notre amitié. Pauvre madame de Myères! Vous vouliez vivre indépendante, et vous voilà toute une famille sur les bras. Nous finirons ensemble, vous travaillerez à ma conversion. Nous jouerons au bezigue, au *bridge* avec un mort, nous aurons des baptêmes. Vous écrirez un roman pour enseigner l'art de vieillir agréablement, nous utiliserons nos vies jusqu'au dernier bout et nous serons très heureux, malgré l'âge et les rhumatismes.

— Ainsi soit-il! répondis-je gaiement.

« Un mur, derrière lequel se passe quelque chose, devient intéressant. » Je ne sais qui a observé cela, mais la créature humaine, dont l'âme a été ou est le théâtre d'un événement extraordinaire, produit le même effet. Le jeu des forces du destin lui communique un magnétisme particulier, la rend sacrée, presque. Pendant tout le dîner, ma petite amie me fit éprouver cette bizarre sensation. Mes yeux s'attachèrent avidement à son visage. Pour saisir quoi ? Avait-elle donc une invisible auréole ? Le plus drôle est que ses parents la regardaient avec la même curiosité. Sa robe d'étamine d'un ton d'ivoire, aux larges manches transparentes, son corsage orné d'une touffe de roses, la rendaient délicieusement jeune et élégante. Par moments, son ivresse intérieure débordait en paroles rapides et faussaient sa voix. Je n'ai pas pu m'empêcher d'admirer son tact et son empire sur elle-même. Elle a pris part à la conversation, comme d'habitude, et a paru s'y intéresser. Elle a ensuite joué au *bridge* avec une attention méritoire. Je devinais la force mystérieuse qui, de Tours, agissait sur elle, à son insu. Elle y cédait pendant l'espace d'une seconde, puis, par un effort de volonté, elle ramenait sa pensée aux cartes, rapprochait ses beaux sourcils droits pour mieux réfléchir si elle devait doubler ou si elle osait décréter le sans atouts. J'eus pitié et je me dis fatiguée, afin de la rendre à elle-même et à Guy.

— Demain, lui recommandai-je à l'oreille, en l'embrassant, mettez votre costume tailleur, celui que vous aviez dimanche.

Elle me répondit par un clignement d'yeux d'intelligence. Je parierais qu'elle l'avait déjà choisi.

Après une telle journée, je ne pus m'endormir qu'au matin et je me levai tard. Ma toilette était à peine terminée, quand mon filleul arriva. Il me serra dans ses bras, non plus avec l'emportement juvénile de la veille, mais avec une gravité d'homme.

— Alors, c'est oui?... fit-il très ému.

— C'est oui. Vous ne le méritez vraiment pas, considérant votre horreur si récente du mariage et de la jeune fille.

— Vous avez raison ! Quel idiot j'étais !

— En vous réservant une femme comme mademoiselle de Lusson, la Providence vous a gâté.

— Gâté ! Ah ! je crois bien, marraine, et j'en ai conscience, soyez-en sûre !

Il me fit asseoir sur le petit sofa.

— Et maintenant, racontez-moi tout, dit-il.

Je racontai alors, sans rien omettre, la scène de la veille.

Il se leva, et se mit à arpenter le salon, en tourmentant sa moustache. Je remarquai sa belle mine et la correction élégante de sa toilette du matin. Je me complus, même un instant, dans l'harmonieux ensemble qu'allait faire sa jaquette bien coupée, avec le costume tailleur de ma petite amie.

Il s'arrêta tout à coup devant moi, l'air drôlement effaré :

— Marraine... qu'est-ce que je vais dire à monsieur et à madame de Lusson? Comment demande-t-on la main d'une jeune fille? Est-ce qu'il y a une formule?

— Je n'en sais rien, répondis-je en souriant, votre sentiment est trop sincère pour ne pas vous inspirer les mots de la situation.

Je me levai. Guy prit ma main, l'appuya sur sa poitrine.

— Sentez comme ça bat, là dedans.

— C'est beau, ce rythme fort et régulier, fis-je avec admiration.

My boy sourit.

— Marraine, vous êtes étonnante avec votre manière de considérer la vie.

— Ne vous scandalisez pas, c'est Jean Noël qui la regarde ainsi.

Puis, lui offrant mon bras :

— Allons, descendons.

Mes hôtes nous attendaient dans la bibliothèque.

— Voici le célèbre filleul, annonçai-je, pour détendre tout de suite la situation, il vient vous demander ce que vous avez de plus cher et de plus précieux.

M. de Lusson tendit ses deux mains au prétendant.

— Notre petite Josée, hein? fit-il avec une expression de tendresse. Eh bien, mon ami, nous sommes heureux de vous la donner. Nous sentons que vous l'aimez comme elle mérite de l'être. Votre caractère nous est une garantie de bonheur pour elle, et son bonheur, nous le désirons passionnément.

Une onde d'émotion profonde colora le visage de Guy. Instinctivement, il se tourna vers la mère.

— Comment vous remercierai-je? balbutia-t-il. Je ne trouve aucune parole...

— Nous n'avons pas besoin de paroles, mon enfant, répondit madame de Lusson. Nous connaissons vos sentiments. Cela nous suffit. Et je vous préviens que je ne veux pas de gendre, mais un fils,

dit-elle avec le brillant sourire de Colette. J'en ai toujours désiré un.

— Je n'aurai pas de peine à devenir le vôtre, vous ressemblez tellement à ma mère, répliqua le jeune homme, en portant à ses lèvres la main que la charmante femme lui avait tendue.

— Je vous dirai, un moment, pourquoi je vous aurais choisi entre cent, reprit mon hôte, tapotant affectueusement l'épaule de Guy. Maintenant, allez rejoindre votre fiancée. Elle doit être dans le parc ou à la Chaumière... histoire de se faire chercher. Et surtout, n'oubliez pas le déjeuner!

Demeurés seul, tous trois, nous nous regardâmes. Un silence ému tomba entre nous, ce silence particulier qui suit les grands événements de la vie. Je fus la première à le rompre ; nous causâmes à cœur ouvert, et nous eûmes la consolation de nous sentir très unis et très amis.

Vers onze heures, nous vîmes les jeunes gens déboucher sur la pelouse.

— Cristi! quel beau couple ils font, dit M. de Lusson. Cela donne envie d'être grand-père!

Les amoureux s'avancèrent lentement vers nous. Ma coquette petite amie avait ajouté, à son costume tailleur, un gilet de drap blanc et une cravate blanche également. C'était seyant, tout à fait.

Sur le seuil de la porte-fenêtre, Guy prit le bras de Josée et le passa dans le sien.

— Voici ma fiancée, dit-il.

— Voici mon fiancé, répondit la jeune fille en souriant.

Une émotion profonde perçait sous cette annonce, faite d'un air de badinage.

— Est-ce que vous me prenez pour le forgeron de Gretna Green? demanda mon hôte, afin de dissimuler son attendrissement.

— Je me croirais mieux marié par vous que par lui, répondit gaiement mon filleul, vous avez plus d'autorité.

— C'est possible, mais je laisserai l'honneur et le plaisir de la cérémonie à monsieur le maire et à monsieur le curé.

Josée vint embrasser tendrement sa mère et moi. Elle alla ensuite à son père. M. de Lusson la regarda un instant, puis prenant ses deux mains, il les porta à ses lèvres avec une nuance de respect.

— Nous faisons ces mains d'enfant, dit-il, pour les donner un jour. C'est la vie. Je paye ma dette aujourd'hui, tu payeras la tienne à ton tour, fillette. En attendant, je suis content de penser que quelqu'un me remplacera auprès de toi.

— Personne ne te remplacera jamais, père, répliqua vivement la jeune fille.

— Ta, ta, ta.

— Monsieur d'Hauterive ne prend la place de personne.

— Parce qu'il a la sienne, j'imagine?

Josée, toute rougissante, fit un signe de tête.

— Ah ! madame de Myères, quelle reconnaissance nous vous devons ! Si vous n'aviez pas eu de filleul, cette jeune personne aurait été capable de coiffer sainte Catherine.

A ce moment, le déjeuner fut annoncé.

M. de Lusson donna à Guy la main qu'il avait gardée.

— Conduisez votre fiancée à table, dit-il, et passez les premiers, pour donner un choc à François, et lui procurer le plaisir d'annoncer la nouvelle à ses camarades.

Pendant le reste de la journée, l'atmosphère de la Commanderie, toujours agréable, a été vraiment exquise. L'amour heureux, notre propre satisfaction, la bienveillance des maîtres, l'affection surexcitée des serviteurs y répandaient des ondes de joie. Je les sentais distinctement. Les chiens, les chats, ces derniers surtout, semblaient affectés par cette bonne électricité. Ils ont fait des courses folles autour de la pelouse, jamais, je ne les ai vus aussi gais. Il n'y a pas de doute, certains sentiments dégagent des rayons chauds. Quand l'homme en saura davantage sur lui-même, il s'appliquera à les créer pour son propre confort.

Guy envoya Louis à Tours, pour chercher son habit et le bouquet, dont le matin, il avait choisi chaque fleur. Malgré la nouveauté de la situation, le dîner fut très gai, sans trace de gêne. Miss Jones était rayonnante. Il y avait de la joie jusque dans ses taches de rousseur. En sortant de table, elle me serra la main et me dit tout bas :

— Monsieur d'Hauterive fera un bon parrain.

Elle était rassurée sur le sort des filleuls.

Guy eut le tact de se retirer de bonne heure. Il va à Paris, demain, pour acheter l'anneau de fiançailles.

Je savais que Josée aurait besoin de causer avec moi. Maintes fois, ses yeux avaient cherché les miens. Nous avions même échangé des signes d'intelligence. Jean Noël n'était pas fâché de recevoir ses confidences d'amoureuse. Vers dix heures et demie, un petit coup

timide, très différent de celui des autres soirs, fut frappé à ma porte. Intérieurement, je le comparai au coup triomphant, qui, la veille, avait annoncé mon filleul. Ma visiteuse m'arriva, comme d'habitude, en peignoir blanc et sa brosse à la main. De l'extrémité du salon où je me trouvais, je perçus une véritable irradiation dans le haut de son visage. J'allai au-devant d'elle. Elle mit silencieusement ses bras autour de mon cou, sa joue contre la mienne.

— Eh bien, ma petite fille, sommes-nous heureuse? lui demandai-je, en me dégageant doucement.

— Heureuse! répéta-t-elle... J'espère que, vous aussi, avez connu ce que j'éprouve aujourd'hui?

— Rassurez-vous, j'ai eu ma part de bonheur, une grande part même.

— Ah! tant mieux! Je serais désolée de penser que cette joie vous eût été refusée... à vous... Et puis, au moins, vous pourrez me comprendre entièrement.

— Oui, oui, je vous comprendrai.

Josée prit place sur sa chaise basse, à côté de la cheminée, moi, dans un fauteuil, en face d'elle.

— Voyez-vous, madame de Myères, commença-t-elle, il y a des chose dont on ne saurait s'entretenir avec sa mère. Je me demande pourquoi, par exemple. Et les femmes mariées ne sont pas bonnes pour les jeunes filles. Au lieu de nous initier fraternellement à la vie, de nous faire profiter de leur expérience, elles nous disent: « Vous ferez comme nous, vous vous débrouillerez ». Elles ont des airs mystérieux qui nous laissent soupçonner toutes sortes d'horreurs. Quelques-unes m'ont donné de véritables cauchemars. Alors,

nous sommes réduites à parler de l'amour et du mariage, entre nous; nous en parlons d'une manière absurde, probablement, comme des aveugles parlent de la lumière.

— C'est cela même.

Ma petite amie croisa ses mains autour de ses genoux, en tenant drôlement sa brosse ; elle me regarda un instant, les lèvres émues.

— Jean Noël? dit-elle enfin,

— Après ? fis-je avec un sourire encourageant.

— Peut-on aimer quelqu'un qu'on n'a jamais vu ?

— Je le crois, Une personne peut être affectée d'avance par le rayonnement d'une autre personne.

— Eh bien, je l'ai été, moi.

— Vraiment ?

— La première fois que vous avez dit : « Mon filleul », mon oreille a été frappée. Ensuite, j'ai toujours écouté avec intérêt ce que vous racontiez de lui. Ce nom de Guy d'Hauterive m'a plu comme aucun.

— Je le sentais.

Mademoiselle de Lusson ouvrit ses yeux tout grands sur moi.

— Non! fit-elle avec une expression de stupeur. Comme c'est dangereux un romancier!

— Très dangereux.

— Vous n'avez pas pensé, j'espère, que j'étais à l'affût d'un mari ? On m'en avait déjà présenté de toutes les couleurs.

— Cette idée ne m'est point venue. Mais continuez, ma petite, Jean Noël est grandement intéressé.

— Vous vous moquez ?

— Pas du tout.

Une onde de couleur vivante passa sur le visage de la jeune fille.

— Quand votre *boy* est tombé malade, j'ai été inquiète, angoissée. C'était moi qui téléphonais pour avoir de ses nouvelles, et le cœur me battait, comme s'il avait été de l'autre côté. Dites, n'est-ce pas étrange ?

— Cela nous semble étrange, parce que nous ne savons rien encore de l'extériorisation de l'homme. Dans un avenir prochain, la science étudiera la texture de la vie, c'est là que sont les plus beaux secrets de la nature.

— Ah ! qu'elle les étudie vite, ces secrets ! c'est trop bête, à la fin, de ne pas connaître une seule des forces qui nous font agir !

— Et quand vous avez vu le « filleul », avez-vous été désappointée ?

— Non, au contraire, mais je l'avais imaginé plus brun et moins grand. J'ai été follement contente d'apprendre qu'il viendrait à Aix. Vous voyez, je vous dis tout...

— Vous êtes une délicieuse pénitente.

— Mais là, pendant quelques jours, j'ai eu beaucoup de chagrin. Je sentais que je n'existais pas pour lui. J'avais beau changer de toilette, de chapeau, il me regardait et il ne me voyait pas. Il y avait de son côté un obstacle, je ne sais quoi, qui me donnait l'impression d'un haut mur. Quand vous causiez ensemble, que vous preniez le thé avec lui sur la terrasse du Cercle, je vous enviais terriblement. Vous

n'aviez pas l'air de vous douter de votre bonheur, ajouta sérieusement Josée.

— Non, en vérité. Et dites-moi, continuai-je, impitoyable comme un confesseur curieux, est-ce que ce haut mur, dont vous parliez, n'avait pas disparu dans la dernière semaine de notre séjour à Aix?

La jeune fille rougit, un sourire brillant éclata sur son visage.

— Oui, il n'y avait plus que les filets du tennis.

— Nous y mettrons une plaque commémorative, à ce bienheureux tennis de l'hôtel Splendide.

— Bienheureux, vraiment... murmura Josée à demi-voix.

— Alors quand Guy a débarqué ici dimanche, vous saviez que c'était pour vous qu'il était venu?

Mademoiselle de Lusson fit un signe de tête, puis, avec une jolie confusion :

— Comme s'il me l'avait dit.

— Ah! la communication avait été bien établie, je vois, dis-je d'un ton moqueur.

Ma petite amie croisa plus fortement ses mains autour de ses genoux, ses yeux se fixèrent sur la flamme du foyer, mais je vis qu'elle regardait au dedans de son âme.

— Comme c'est merveilleux, cette transmission de la pensée sans parole! fit-elle lentement, ces intuitions, ce pouvoir qu'un autre acquiert sur vous! Je marche de surprise en surprise. Je suis devenue un véritable phénomène pour moi. Est-ce que cela vous paraît ridicule, cette autopsychologie? demanda la jeune fille, en me regardant un peu anxieusement.

— Ridicule! m'écriai-je. Ah! vous ne savez pas

quelle joie vous me causez. Nous avons aimé instinctivement, sans savoir pourquoi, ni comment ; vous, du xx^e^ siècle, vous commencez à analyser vos sensations, à vouloir approfondir le mystère. Cela prouve un immense progrès.

— Mes pauvres études, nos causeries, toutes ces découvertes récentes me forcent à réfléchir, malgré moi.

— Vous subissez aussi, à votre insu, l'influence des idées qui sont dans l'air, des courants nouveaux. La science est en marche ; qui sait si après les rayons Rœntgen, Becquerel, le rayon N, elle ne va pas découvrir le rayon A, le rayon de l'amour?

Un peu d'effroi se peignit sur le visage de mademoiselle de Lusson.

— Oh !... s'exclama-t-elle, comme suffoquée. Ce serait plutôt terrible. Ne vous souvenez-vous pas de la fable de Psyché? elle a voulu voir l'Amour et il s'est enfui.

— Oui, il a eu peur de la lumière, parce qu'il était un enfant encore, mais rappelez-vous... il lui est revenu plus tard, à l'âge d'homme, peut-être, et il lui a donné l'immortalité.

— C'est vrai ! oh ! c'est vrai ! fit Josée avec une expression radieuse. J'avais oublié la fin de la fable.

— Votre époque la vivra probablement, cette fin. Ne craignez rien, ma petite fille, l'œuvre de Dieu, en nous et en dehors de nous, est plus grande que nous ne l'avons imaginée; nous sommes plus grands aussi. La science nous apprendra à mieux connaître la vie et celui dont elle émane, à mieux l'aimer surtout.

— Quel bonheur !

Sur ce mot, prononcé avec une véritable ferveur,

Josée commença à brosser ses cheveux d'un mouvement méditatif, les mèches dorées brillèrent à la flamme du foyer, puis, interrompant tout à coup sa jolie besogne :

— Madame de Myères, commença-t-elle timidement, croyez-vous que monsieur d'Hauterive aurait eu beaucoup de chagrin... mais là, beaucoup, si je ne l'avais pas aimé ?

— Beaucoup, mon enfant, car il a mis en vous toutes ses espérances de bonheur.

Mademoiselle de Lusson joignit ses mains :

— Oh ! j'espère que je ne les tromperai pas !

— J'en suis sûre.

Josée se leva.

— Vous n'étiez pas contente, hier, ajoutai-je en souriant, quand votre père vous a annoncé que je proposais un marquis comme candidat à votre main, au lieu de proposer mon filleul ?

— C'était abominable de la part de papa. Il m'a demandé pardon.

La jeune fille mit ses bras autour de mon cou, et à travers le peignoir mince, je sentis son corps tout vibrant de joyeuse vitalité.

— Vous êtes un ange ! murmura-t-elle.

— Guy m'a déjà dit cela, trouvez autre chose...

Elle s'éloigna un peu, me regarda avec un sourire aux coins de ses lèvres, puis d'une voix basse et émue : Marraine...

— A la bonne heure ! Voilà ce que je voulais entendre ! Vous vous êtes très bien confessée, ma chère filleule. Jean Noël vous donne l'absolution. Maintenant, allez dormir, et que Dieu vous bénisse...

avec son *grand bénissoir*, comme disent les paysans de chez nous.

Sur ce souhait, je congédiai ma petite amie et je la suivis du regard, avec cette complaisance que l'on éprouve malgré soi, lorsqu'on a fait du bonheur.

Commanderie de Rouziers.

Les fiançailles de mademoiselle de Lusson avec le baron d'Hauterive ont été annoncées aux amis et aux connaissances. Le bouquet dont Louis s'obstine à fleurir son automobile, chaque fois que la jeune fille y monte, ne saurait étonner personne. Ma petite amie porte maintenant à son doigt un chef-d'œuvre d'art nouveau : deux rubis cabochons, sertis dans un anneau d'or mat, d'un dessin curieux. M. de Lusson nous a tous comblés de joie en cédant à Guy le domaine de Chavigny. Il l'a fait, je n'en doute pas, à la prière de Josée. Oncle Georges, que j'avais tenu au courant, se montre ravi. Nos fiancés sont pleins de tact et de discrétion, ils ne cherchent jamais à s'évader, ils se promènent et causent sous nos yeux, ils se plaisent avec nous et font joyeusement notre partie de « cœur », un jeu américain à cinq, qui a forcément remplacé le *bridge*. J'imagine que mon filleul n'est pas fâché de nous mettre tous entre lui et la tentation vivante que doit lui être la jeune fille.

Madame de Lusson est franchement heureuse de marier Josée, et de la bien marier. Elle pense déjà au trousseau, aux toilettes, à la cérémonie. Chez mon hôte, la réaction est moins joyeuse. Il sent d'avance

le vide qui va se faire à son foyer. Et puis, donner sa fille, le bébé d'autrefois, l'adolescente d'hier, la vierge d'aujourd'hui, la donner à un homme ! Il y répugne secrètement, je l'ai deviné. Il a beau se répéter : « C'est la loi » ; cette loi blesse en lui un sentiment infiniment délicat que beaucoup de pères connaissent. Pour mon compte, j'éprouve la satisfaction intime que donne l'accomplissement d'une tâche difficile, un allègement curieux, une sensation de sécurité. On dirait que je viens d'échapper à un grand danger. Je regarde le bonheur de Guy, je le savoure, et j'en jouis avec toutes ces fibres de la maternité qui ont si bizarrement vibré en moi, au-dessous du cœur. Par moments, cependant, il m'arrive de regretter de ne plus lui être nécessaire. Et puis, cette ressemblance avec son père, que l'amour accentue, me donne parfois d'étranges hallucinations. Quand je le vois d'un peu loin, éclairé de certaine manière, marcher à côté de Josée, familièrement appuyé sur son bras, j'éprouve une brusque sensation de délaissement, de trahison fugitive, mais douloureuse, l'effet d'une lame de couteau sur le cœur. Elle est tellement réflexe, cette sensation, que je n'ai pas le temps de la réprimer ; est-il assez mystérieux, ce pauvre atome humain ?

Cet après-midi, le temps très beau et très doux nous avait permis de prendre le thé dehors. Madame de Lusson et sa fille étaient équipées pour une course à Tours, en automobile. Trois convives inattendus s'étaient annoncés par dépêche, pour le dîner ; il fallait aller chez Ladmiraut, le Potel et Chabot tourangeau, chercher un renfort de provisions.

M. de Lusson promena un instant les yeux autour

de la table. Un sourire alluma les verres de son lorgnon.

— Savez-vous bien, mademoiselle Josée, dit-il, que si nous n'avions pas tous été à Cannes, vous n'auriez pas cette jolie bague à votre doigt? Je fais de la philosophie inductive comme madame de Myères.

— Moquez-vous! Mais pour que nous soyons réunis aujourd'hui, ajoutai-je, il a fallu encore que nous rencontrions sir William. Il a mis une insistance extraordinaire, étant donné sa discrétion, à me faire faire votre connaissance.

— Vous vous êtes défendue, je gage?

— C'est vrai. Il me semblait qu'il était trop tard pour nouer des relations nouvelles. Puis, quand j'ai vu madame de Lusson et cette jeune personne...

— Et moi, ajouta mon hôte.

— Et vous, naturellement, toute ma résistance s'est évanouie. Le résultat... le voilà, fis-je en montrant les fiancés.

— Oh! Guy! s'écria Josée, je regrette que vous n'ayez pas connu sir William. Je voudrais pouvoir en parler avec vous.

— Parlez-m'en. Il suffit qu'il ait contribué à m'amener ici, pour qu'il m'intéresse. Et dire que vous travailliez tous à mon bonheur, sans que je m'en doutasse... alors que...

Mon filleul s'interrompit à temps, une fugitive rougeur passa sur son visage.

— Quand on s'arrête pour regarder la vie, on est tout saisi. Tenez, je vais manger cette tartine avec plus de dévotion et de reconnaissance, fit-il en pliant lentement une mince tranche de pain beurré.

— Non ! non ! s'exclama madame de Lusson, dépêchez-vous, au contraire. La cuisinière attend. Mon seigneur et maître n'aime pas les dîners manqués. Vous philosopherez une autre fois.

Sur cette injonction, les jeunes gens expédièrent leur goûter. L'automobile fut annoncé. M. de Lusson et moi nous restâmes seuls. Je continuai à boire du thé, il alluma sa cigarette.

— Quel chagrin, dis-je, j'ai de penser que sir William ne verra pas le mariage de ces enfants ! Je considère qu'il en a été l'agent principal, le facteur.

— Ce qui est plus extraordinaire, c'est la découverte de cette parenté de ma femme avec lady Randolph. Il faudrait être quelque peu borné, pour ne pas reconnaître dans ce fait une sorte de destinée.

— Un aveu ! J'en prends note.

— Oh ! vous ne m'amènerez jamais à croire que je suis un simple facteur.

— Coopérateur de Dieu ! La situation ne vous semble pas assez élevée ? fis-je en souriant.

— Ce n'est pas cela, mais il y a dans l'idée de la lutte consciente, de l'effort volontaire, de la responsabilité, une dignité à laquelle je ne saurais renoncer. L'humanité a cru si longtemps posséder le pouvoir de se déterminer !

— Elle a cru, très longtemps aussi, que le soleil tournait autour de sa planète, que les astres avaient été créés pour éclairer ses nuits, qu'elle était le centre de l'univers. Sa vision a été mise au point, elle n'en est pas plus malheureuse. Du reste, cette croyance à la liberté d'action, à l'œuvre personnelle, était nécessaire à l'humanité enfant.

— Pensez-vous qu'elle soit en âge de s'en passer aujourd'hui, l'humanité ?

— Franchement non.

— Allons, c'est honnête au moins.

— La majorité des hommes est encore incapable de discerner la main de Dieu dans les combinaisons de la vie, de sentir l'âme des forces qui nous dirigent. Ils pourraient les attribuer à une fatalité aveugle, au hasard. En général, les gens qui ne croient à rien, les faibles surtout, croient en eux-mêmes. C'est quelque-chose. Quant à moi, et ceux qui partagent ma conviction, nous sommes de demain déjà, voilà tout...

— D'après-demain, il me semble, dit mon hôte avec sa fine ironie. Je vous pardonne, madame de Myères, continua-t-il, parce que vous ne cherchez jamais à ériger en dogmes vos propres idées.

— Je sais trop bien que tous les esprits, pas plus que tous les corps, ne peuvent être nourris et soutenus de la même manière.

— Alors, d'après vos théories, nous n'aurions aucun mérite? reprit mon compagnon, dans le dessein de me pousser à fond.

— Aucun mérite ! mais nous en avons un immense !

— Lequel, s'il vous plaît ?

— Le mérite d'avoir vécu et souffert. Il est d'autant plus grand, que nous n'avons pas demandé à naître, que nous n'avons pas choisi nos rôles et que nous devons travailler à une œuvre que nous ne saurions concevoir encore. J'ai tellement la conscience d'être l'instrument de la Providence, qu'après une journée bien remplie, devant un certain nombre de

pages couvertes de ces petits caractères destinés à faire de la pensée, il m'est arrivé de dire tout haut et spontanément : « J'espère que vous êtes content de votre ouvrière, mon Dieu ! » Une joie chaude s'est épandue en moi, c'était sa réponse peut-être. Oh ! il le reconnaîtra le mérite de ses coopérateurs ! Il récompensera surtout le bon vouloir, j'imagine, parce qu'il facilite le jeu des forces qui nous conduisent vers la lumière, vers la beauté.

— Une belle hypothèse !... Y avez-vous converti sir William?

— Pas précisément.

M. de Lusson eut un soupir, un vrai soupir d'âme.

— Tenez, j'ai souvent envié à notre ami sa foi absolue. Les Saxons ont de Dieu une idée plus haute que les Latins. On a accroché, entre lui et nous, trop de superstitions.

— Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les autres grandes nations, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, se mettent ouvertement sous la protection de Dieu, l'invoquent dans leurs hymnes nationaux. Chez nous, par exemple, la République affecte d'ignorer son existence. C'est absolument ridicule, grotesque. Elle ne se doute pas combien cela la rapetisse et la rend vulgaire.

— La vérité est que le Saxon a le sentiment religieux, tandis que le Latin a une religion, tout simplement. En France, nous commençons à laisser le catholicisme en route. Il faut convenir qu'il est trop enfantin,

— Enfantin, le catholicisme !

— Oui, oui, madame de Myères.

— Eh bien, non, c'est une religion aux grands rites, avec le bouddhisme, la plus profonde qu'il y ait. Réfléchissez donc ! Il a jeté un pont sur l'au-delà, il a mis en activité les forces psychiques que l'on ignorait, au moyen desquelles il a soulagé les maux de l'humanité, produit des chefs-d'œuvre d'art. Il appelle chaque jour, par la voix de ses prêtres, le rayon divin dans l'hostie, le symbole de la vie corporelle.

— Y vient-il, ce rayon ? Voilà ce qu'il faudrait savoir.

— Il y vient, je l'ai vu transfigurer de pauvres créatures, leur communiquer un courage extraordinaire. Il y a une présence dans les églises catholiques, impossible de la nier. On la sent. J'ai eu la curiosité de rouvrir mon catéchisme. Vous ne pouvez imaginer l'effet, après trente-quatre ou trente-cinq ans. Ce dogme, qui avait rebuté mon ignorance d'enfant et d'adolescente, m'est apparu, dans ses grandes lignes, d'une simplicité toute philosophique. Les mystères théologiques m'ont semblé rentrer dans l'ordre des mystères de la nature. J'en suis convaincue, le catholicisme a eu toute la révélation que l'humanité pouvait supporter. La science sera son apologiste. Elle nous apprendra comment « on marche sur les eaux ».

— La science ! mais l'Église en a peur !

— Parce qu'elle s'ignore encore elle-même. Avez-vous lu les lettres du Père Didon ?

— Parbleu ! Quel envol il avait, l'esprit de ce pauvre moine ! Quelle intuition du mouvement moderne !

— Oui, il aurait voulu que le catholicisme y entrât, en prît la tête. Il savait qu'il avait de beaux apports à lui faire.

— Ce qui m'a chiffonné, c'est de voir qu'il s'était si étrangement trompé sur la personne qu'il avait choisie comme confidente de ses élans et de ses aspirations. Nous l'avons tous connue à Tours.

— Eh bien, je me l'explique. C'était alors une malade. Elle traversait une de ces crises physiologiques ou psychologiques qui spiritualisent la femme et la rapprochent du prêtre. Elle est apparue au Père Didon comme une âme... c'est cette âme qu'il a aimée. La crise passée, mademoiselle Z... est redevenue ce qu'elle était en réalité, une personne pratique, très avisée. La preuve, c'est qu'elle a su tirer parti de l'auréole acquise à si bon marché. Je suis persuadée que, dans son for intérieur, elle s'étonne d'avoir jamais pu être celle que le dominicain appelait « sa fille unique ». Quelle trouvaille que cette expression !

M. de Lusson repoussa son chapeau en arrière, et les yeux railleurs :

— Comment diable avez-vous deviné une chose semblable ? Ah ! vous la connaissez dans les coins, la vie... et la féminité !

— C'est pour cela, que ces magnifiques lettres ne m'ont pas scandalisée. Avec leur haute philosophie, traversée d'un courant de tendresse si pure et si virile, elles m'ont causé un plaisir infini.

— Vous voyez, quand il y a un Père Didon, on l'envoie à Corbara.

— Ils deviendront si nombreux, les Pères Didon, qu'on ne pourra plus les enfermer. Laissez faire la Providence, elle utilisera les éléments précieux qui se trouvent dans le catholicisme. Un tas de coquillages se sont incrustés aux flancs du vaisseau de l'Église.

Elle l'en débarrassera. Les hommes qui lui donnent des coups de marteau font peut-être déjà ce travail là. Sait-on ?

— Oui, mais la vérité, où est-elle ? fit mon compagnon, avec une petite exaspération.

— Répandue comme des graines, j'imagine, enfermée dans des enveloppes que nous devons briser, dans le dogme, dans la légende, dans la fable même. Tenez, dans cette pauvre Genèse tant critiquée, j'ai découvert une preuve d'intuition vraiment extraordinaire.

— Laquelle ?

— Le poète sacré donne au tentateur la figure du serpent, et le germe humain a en réalité, comme vous le savez, la tête du serpent. Ce n'est à coup sûr, pas les révélations du microscope, qui lui avaient fourni ce symbole. Et quel symbole !

M. de Lusson jeta sa cigarette, me regarda...

— Ah ! c'est trop fort ! s'écria-t-il en riant. Comment l'idée de ce rapprochement vous est-elle venue ?

— A Simley Hall, un dimanche matin, je me trouvais seule dans la bibliothèque. Après avoir relu la Genèse, qui a toujours eu pour moi une sorte de fascination, je pris au hasard, sur le rayon, à portée de ma main, un gros volume. C'était un livre d'anatomie. Je l'ouvris juste à l'endroit où des planches reproduisaient l'animalcule en question. Le rapprochement instantané se fit dans mon cerveau, et m'arracha un cri d'étonnement. Sir William qui entrait l'entendit ; je dus lui en dire la cause. Je n'oublierai jamais l'expression de sa physionomie. La surprise

agrandit ses yeux, puis son sens humoristique fortement touché amena un frémissement de rire intérieur, autour de ses pauvres narines amincies. « Ève découvrant les secrets du Paradis terrestre ! » fit-il. Sa figure reprit vite sa belle gravité. Il passa à plusieurs reprises sa main sur la Bible, comme s'il la caressait, puis de sa voix brisée, il me dit : « Vous voyez, il y a là dedans plus de lumière que nous ne l'imaginons. » Je le crois comme lui. Nous savons si peu de choses sur ce monde et sur nous-mêmes ! L'homme a été créé le dernier, il sera étudié le dernier, je suppose. Nous ne connaissons guère que son corps, et d'une manière imparfaite. Nous ignorons son rayonnement, ses forces invisibles, son âme. Jusqu'à présent, il s'est toujours mal confessé.

— Vous croyez ? fit M. de Lusson d'un ton moqueur.

— Oui, un saint, et le plus pur, n'oserait, je gage, se révéler entièrement. Je me flatte d'avoir vécu comme *a lady* ; eh bien, il y a beaucoup de pensées, d'instincts, de premiers mouvements que je ne pourrais pas dévoiler et qui, je le sais, fourniraient de précieuses indications à la biologie.

— Écrivez-les.

— Impossible.

— Cristi ! quelle curiosité vous me donnez !

— Interrogez-vous, vous-même, un instant, et dites-moi si vous n'êtes pas dans le même cas.

M. de Lusson fixa ses yeux sur la table, le regard tourné en dedans. Au bout de quelques secondes, il les ramena à moi avec une expression déconfite, honteuse, très drôle.

— Ma foi, j'en conviens.

— C'est la science seule qui, en apprenant à l'homme ce qu'il est réellement, pourra lui donner le courage de se confesser.

— La science ! Vous en attendez trop, madame de Myères. Elle ne nous a pas encore apporté une seule preuve de notre immortalité. Cela commence à m'inquiéter. Vous y croyez, vous ?

— De tout mon esprit.

— En vertu de quoi ? Vous n'êtes pas femme à vous contenter de promesses. Savez-vous seulement ce que nous faisons en ce monde ?

— Nous faisons de la vie tout simplement.

Mon hôte enleva son lorgnon, un signe de perturbation chez lui, et il me regarda d'un air effaré.

— Nous faisons de la vie ! dit-il.

— Et oui, de la vie visible et invisible. Admettez-vous que ce qui possède un tel pouvoir puisse périr ?

— Logiquement non.

— Eh bien, voilà ma raison de croire. Pour moi, ceux qui ont fait de la vie douloureuse ou inférieure, arriveront par progression à faire de la vie triomphante et supérieure. Nous sommes tous dans une main de justice, et de justice divine.

— Mais, c'est comme une clé, cette conception-là.

— Une clé qui aide merveilleusement à lire l'écriture secrète que nous sommes. Essayez-la. Elle m'a permis de comprendre une infinité de choses. Par une autre voie, je suis arrivée à une foi aussi absolue que celle de sir William. Jésus disait : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père. » Il y a aussi plusieurs chemins pour y arriver sans doute.

Je me levai. M. de Lusson m'imita. Je lui tendis la main, il la porta à ses lèvres et lentement, comme sous la pénétration d'une idée nouvelle :

— Nous faisons de la vie, répéta-t-il.

Commanderie de Rouziers.

Je reviens de Chavigny. Je me suis agenouillée sur la tombe de mon mari, j'ai ramené son fils dans le nid familial et une paix divine est entrée en moi. Cette paix qui se produit, j'imagine, lorsque l'unisson s'est fait entre les forces du destin et les forces de l'âme humaine. Ah ! la lutte a été âpre, et elle a durée seize années. Je sens rétrospectivement la pensée vivante qui m'a travaillée et subjuguée. Tous les actes par lesquels j'ai cru effacer le passé l'ont rendu plus vivant, tous les pas que j'ai faits, pour m'éloigner du mort infidèle, m'ont ramenée vers lui. Cette race des de Myères qui devait se continuer envers et contre moi, se continuera probablement et par mon intermédiaire ! Oh ! la belle ironie ! Jadis elle m'eût semblé monstrueusement cruelle, aujourd'hui, je l'admire, je suis contente d'avoir pu donner l'effort qu'elle a exigé, cela seul la justifie. Depuis plusieurs mois, le secret désir m'était venu de porter à mon mari le pardon et le repentir que j'avais dans le cœur. Quelque chose me retenait encore. Dieu sait quoi ! Aussitôt que j'eus obtenu pour son fils la main de mademoiselle de Lusson, je sentis un besoin irrésistible de me rendre auprès de lui. Je fus la première à proposer une visite à Chavigny. Les fiancés, qui n'osaient pas le

demander, en furent follement heureux et marraine dut subir l'effusion de leur reconnaissance. Lundi matin, nous partîmes pour le Cher, par une de ces journées idéales où il y a dans l'air comme des caresses et des promesses de bonheur. Durant tout le trajet — trois heures de chemin de fer, trois quarts d'heure de voiture, — je fis des efforts désespérés pour dominer le tumulte croissant de mes sentiments. Mes compagnons ignoraient l'épreuve réelle qui m'attendait, ils ne songeaient qu'à l'impression pénible de cette rentrée à Chavigny! Ah! ce que je m'en souciais peu de Chavigny! Je ne pensais qu'à cette pauvre tombe volontairement ignorée, auprès de laquelle je me rendais pour la première fois. Je l'imaginais désolée, couverte de broussailles, M. de Myères avait acheté une nouvelle concession à droite de la chapelle de sa famille. Nous voulions être enterrés côte à côte, et en plein air. Je m'étais contentée d'envoyer à sa sœur les minutieuses instructions qu'il avait laissées, et je l'avais priée de remettre au curé de R... une somme pour l'entretien de sa dernière demeure. Tout cela avait-il été exécuté? Pendant que la voiture roulait, l'odieux de ma conduite se représentait à mon esprit et amenait jusqu'à mon front de fugitives rougeurs. Inquiet de mon silence, Guy, qui était assis à côté du cocher, se retourna vers moi :

— Êtes-vous bien, marraine? me demanda-t-il avec le sourire pris aux lèvres de son père.

Je ne pus lui répondre que par un clignement d'yeux affirmatif et amical.

Comme nous approchions de Chavigny, M. de Lus-

son mit sa main sur la mienne, puis, dissimulant son attendrissement par une plaisanterie :

— Nous faisons de la vie, hein ? madame de Myères ? dit-il.

— Beaucoup, répondis-je gravement.

Il ne se doutait pas combien j'en faisais, en ce moment-là !

Je voulus me rendre directement au cimetière. Mes compagnons mirent pied à terre à l'entrée de l'avenue du château et je continuai en voiture. J'en avais pour quelques minutes seulement. Dès que je fus seule, une émotion poignante et douce, une véritable émotion d'amour m'envahit tout entière. J'eus la sensation que M. de Myères m'attendait, et à chaque tour de roue qui me rapprochait de ce mort devenu si vivant, mon cœur et mes artères battaient plus fort. Arrivée devant la grille du cimetière, ma main, qui n'avait point oublié le secret du loquet intérieur, le déclencha presque machinalement et la porte s'ouvrit devant moi. Comme dans un rêve, je me dirigeai vers la chapelle des de Myères et je me trouvai bientôt au pied de la tombe de mon mari. Je m'y agenouillai, et jetant mes bras sur la balustrade comme pour étreindre ce qui restait de lui, je ne pus que murmurer :

« Mon pauvre bien-aimé, pardonnez-moi ». Je ne trouvai pas d'autres paroles. Ma pensée l'a-t-elle atteint de quelque manière occulte ? Je ne sais, mais il me semble que j'ai communié avec lui et que nous avons fait « une grande paix », comme disent les enfants. Je me relevai singulièrement heureuse. Dieu merci, le brave curé de R... s'était fidèlement acquitté de son devoir. C'était bien la sépulture que mon mari

avait désirée. Une haute grille l'enfermait. La croix de fer forgé avec notre devise : « Vers la lumière », émergeait d'un énorme buisson de roses; un lierre vigoureux recouvrait le sol et formait aux angles des touffes grimpantes. Je vis que ma place était toute couverte d'herbe. Ma place ! Je la regardai avec une joie que, seule, je puis comprendre. Je me rappelai en frissonnant mes promenades à la recherche d'une dernière demeure. J'avais visité tous les cimetières de Paris. Dans aucun je n'avais trouvé suffisamment d'air et d'espace. A mon insu, ce que je voulais, c'était cette place à côté du compagnon de ma vie. Il y avait en moi un instinct qui la réclamait. Nous ne savons pas encore combien profonde peut être l'union des créatures humaines. Avec mon cœur et mes yeux, je repris possession de la tombe de mon mari. Je caressai timidement ces fleurs qui étaient la résurrection de sa chair. A mes doigts sensibilisés, elles semblaient revêtues d'un fluide vivant. Je me mis à enlever les feuilles flétries, à redresser certaines branches et je trouvai un plaisir délicieux à ces soins que je prenais pour la première fois. J'avais perdu toute notion du temps écoulé, paraît-il; les fiancés, inquiets, étaient venus me chercher; je les aperçus, tout à coup, à l'entrée du cimetière. Je les appelai d'un signe. Ils arrivèrent avec une douce expression de recueillement. Guy se découvrit : « Cher parrain », dit-il simplement. L'émotion et la tendresse de sa voix ont peut-être touché l'âme du père. Je regardai les deux jeunes gens avec une satisfaction intense. Leur présence, là, n'était-elle pas ma récompense ? Et cette récompense, assurément, n'était pas le fait du hasard. Comme je m'éloignais

après un dernier adieu à notre mort, une poignée de ronces accrocha le bas de ma jupe. J'essayai de me dégager, je n'y pus parvenir, Guy dut m'aider. Frappé d'une crainte superstitieuse, je le vis pâlir et me regarder avec une inquiétude soudaine.

— On dirait que parrain veut me garder, fis-je gaiement ; ce serait assez juste, il a été si longtemps seul !

Nous redescendîmes vers Chavigny. Dès que je l'aperçus, je fus frappée comme je ne l'avais jamais été de l'harmonie produite par ses lignes anciennes, le ton chaud de sa pierre grise, le décor sur lequel il se détache. Il mérite à peine le nom de château, mais on le lui a toujours donné. Du reste, malgré l'exiguïté de ses proportions, il a grand air. Je ne m'étonne pas qu'il ait agi si vivement sur l'imagination de ma petite amie. En entrant dans la cour, mon regard alla tout de suite au perron fatidique et, comme si quelque chose en moi eût encore ressenti l'affront ancien, je rougis péniblement. Guy s'élança à terre le premier, et m'enlevant dans ses bras vigoureux :

— *Home,* marraine chérie, me dit-il,

Je ne pus répéter le mot sacré. Il n'y avait plus de *home* pour moi, en ce monde, je le savais bien.

Nous devions déjeuner à la ferme. Monsieur et madame de Lusson nous y attendaient. J'y envoyai les jeunes gens. Par une pudeur d'âme, je désirais revoir toute seule la vieille demeure ; je la parcourus du haut en bas, avec une émotion dont les ondes me suffoquèrent presque. Les gros meubles s'y trouvaient encore. Les fenêtres avaient été ouvertes, du feu allumé dans les salons, le soleil y entrait à flots ; malgré cela,

j'eus tout de suite l'impression d'un nid vide, refroidi depuis longtemps. Je sentis mon incapacité à y ramener la vie, et je me réjouis de penser que ce soin avait été dévolu à d'autres. Pas un regret ne vint me troubler. Ma visite terminée, je me dirigeai vers la ferme d'un pas léger. Lorsque je parus sur le seuil de la salle où la table était dressée, monsieur et madame de Lusson, Guy et Josée interrogèrent mon visage, afin de deviner comment j'avais supporté l'épreuve.

— Jean Noël vient de faire une nouvelle expérience, fis-je gaiement. Ce que l'on appelle « l'état d'âme » est une des plus admirables choses que la nature crée. Si l'on m'offrait Chavigny avec deux cent mille francs de rente, je ne l'accepterais pas. Il a besoin de beaucoup de vie, de beaucoup de cœur pour le réchauffer. Cette jeunesse-là en est seule capable, ajoutai-je, en montrant les fiancés. Quant à ce qui est de moi, il en reste juste assez pour remplir le petit appartement de l'hôtel de Castiglione, pas davantage.

Josée mit son bras autour de mon cou, sa joue contre la mienne.

— Et pour rendre tout le monde heureux, dit-elle gentiment.

Pendant le déjeuner, je parlai des changements à faire au château et cela avec un plaisir, une liberté d'esprit, qui ne pouvaient laisser aucun doute sur la sincérité de mon détachement.

Après le café, comme nous nous promenions dans les alentours de la ferme, je vis à une centaine de mètres des bâtiments de la laiterie, une maison rustique que je ne connaissais pas, et qui est inhabitée. Elle avait été bâtie, paraît-il, par un bonhomme dont les

essais d'horticulture n'avaient pas réussi, et rachetée par les propriétaires de Chavigny.

—Mais voici une chaumière pour les filleuls ! s'écria Guy, en l'examinant.

Josée rougit de plaisir.

— J'y avais pensé, n'est-ce pas, père? dit-elle en souriant.

— En effet, répondit M. de Lusson. Savez-vous, je crois que la Providence a jugé nécessaire d'adjoindre un parrain à cette jeune personne qui avait la prétention d'élever des hommes toute seule.

— Si cela est, je suis joliment content que son choix soit tombé sur moi, répliqua *my boy*, avec un beau regard tendre à sa fiancée. Avec six garçons nous pourrons faire un essai d'élevage humain. Ce sera très intéressant.

— Bravo, mes enfants, dis-je alors. J'ai été égoïstement heureuse ici, vous y serez noblement heureux. En vérité, le monde a marché !

Nous avons couché au bourg de R..., un gros bourg bien approvisionné et qui, grâce au Touring-Club, possède un petit hôtel très propre. Ma réconciliation avec mon mari était si profonde, que je me sentais rentrée dans le passé. J'ai fait une longue visite au curé. J'ai revu avec plaisir tous les braves gens que j'avais connus. On m'a dit à droite et à gauche : « Madame a voyagé? Madame a vécu dans les pays étrangers? » Et cela ne m'a causé aucun embarras. J'ai été touchée de voir combien le souvenir de M. de Myères et le mien étaient restés vivants dans le cœur de tous ces rudes Berrichons. Non, ils ne sont pas perdus les petits actes de bonté, les paroles cordiales

qu'on sème sur sa route. Ce voyage a été une satisfaction pour tous. A aucun cependant, pas même aux fiancés, il n'a donné, je gage, une joie semblable à celle que j'éprouve. Je me sens rajeunie intérieurement, aimée comme autrefois, une illusion de mon imagination sans doute. N'importe, elle est bien douce. Et je comprends maintenant la valeur de ce don que Jésus faisait aux siens, quand il disait : « Je vous donne la paix. »

Commanderie de Rouziers.

Voilà... Ma mission ici est terminée, et demain je rentre à Paris. Je descends, non pas à l'hôtel de Castiglione, mais chez mon filleul, rue d'Aguesseau. Encore une chose que j'aurais crue impossible. La gageure continue. Il se trouve que mon appartement est occupé par le fils d'un « roi en exil », ni plus ni moins. On m'en a proposé un autre en attendant. Je l'aurais pris volontiers, mais Guy, qui veut à toute force me domestiquer, m'a aussitôt offert l'hospitalité. Il a prétendu qu'après avoir vécu cinq semaines dans la chaude atmosphère de la Commanderie, l'hôtel serait trop froid et que sa garçonnière servirait de transition. Il a ajouté un tas de folles raisons. Les de Lusson, Josée se sont joints à lui, et j'ai cédé. Ah ! mon indépendance, ce qu'il en reste ! Louis a été expédié en avant. Sa sœur, qui était cuisinière à Bordeaux, est venue à Paris pour chercher une place. C'est elle qui tiendra notre ménage.

Il avait été convenu que nous ferions le voyage en

automobile. Je m'étais réjouie comme une enfant de traverser à grande vitesse cet espace ouvert des plaines de la Beauce. Guy s'est avisé, tout à coup, que la saison était trop avancée pour moi, que je risquais d'attraper froid, et il m'a engagée à prendre prudemment le chemin de fer. J'ai protesté de toutes mes forces et, finalement, j'ai déclaré que je n'irais rue d'Aguesseau que s'il m'y menait en automobile. Il a dû céder à son tour, non sans me faire promettre de monter dans le train à Orléans, si l'air était trop vif. Nous sommes le 10 novembre c'est vrai, mais cette année, saint Martin ne nous a pas frustrés de son été, et le temps est superbe. Cet après-midi, je partirai pour Tours, je coucherai à l'*Hôtel de l'Univers*, et demain à huit heures, nous nous mettrons en route. Ma malle est faite, tout est prêt. J'ai le cœur serré comme si je m'embarquais pour un long, long voyage. C'est ridicule. Les de Lusson rentreront à Paris dans une quinzaine. Nous reviendrons tous à la Commanderie fin avril, après le mariage des enfants Je verrai les arbres et les haies en fleurs, je jouirai d'un vrai printemps. Comme ce sera bon et reposant ! C'est curieux, depuis quelques mois, le repos est devenu mon idée du bonheur. Ai-je donc subitement vieilli ? Suis-je donc tellement lasse ?

XI

PARIS

Paris, rue d'Aguesseau.

« Ma fille, ta vanité te perdra. » Ces paroles, que ma pauvre mère m'a répétées si souvent dans mon enfance et dans ma jeunesse, me reviennent à la mémoire. Elles pourraient bien avoir été prophétiques. Je n'ai pas voulu être traitée en vieille femme et revenir sagement par le train. J'ai tenu à faire un dernier voyage, seule avec Guy, dans son automobile de garçon. Cela m'a valu un rhume épouvantable, un rhume foudroyant. Quelles que soient les conséquences de mon obstination, je ne saurais la regretter. Cette course entre Tours et Paris a été prestigieuse. Enveloppée de mon long manteau doublé de vison, plusieurs épaisseurs de gaze sur le visage, couverte de fourure, une boule d'eau chaude sous les pieds, fièrement assise à côté de *my boy*, j'ai connu un bien-être physique par-

fait, puis cette sensation surhumaine d'espace traversé, de distance dévorée. Dans la Beauce, il m'a semblé que nous volions au ras du sol, sur la surface d'un globe et que nous allions rejoindre le soleil couchant derrière l'horizon. Pendant la vertigineuse descente qui conduit à Dourdan, où la route se dérobe, où l'on ne voit plus que la vallée, tout au fond, béante comme un abîme, j'ai eu l'impression d'une poussée invisible, irrésistible, et j'ai retenu mon souffle jusqu'au bas. Plusieurs fois, j'ai demandé à Guy d'augmenter la vitesse, il s'y est refusé et nous n'avons pas dépassé le cinquante à l'heure. Quand nous sommes arrivés rue d'Aguesseau, j'étais littéralement ivre d'air, mon filleul m'a enlevée de l'automobile comme un paquet. L'atmosphère de sa garçonnière bien chauffée, bien éclairée, toute fleurie en mon honneur, m'a semblé délicieuse. Il m'a donné sa bibliothèque comme cabinet de travail, puis la chambre à coucher attenante. Avant de nous mettre à table, nous avons été saluer le portrait de Colette. Le jeu de la flamme du foyer le rendait vivant, et, tous deux, nous avons eu l'illusion qu'il nous souriait. Notre petit dîner en tête à tête a été exquis. Mon hôte s'est occupé de moi tout le temps, comme si j'étais un être précieux. J'avais oublié la douceur de cette sensation. Nous avons causé très tard. J'ai lutté contre la somnolence qui m'envahissait, pour prolonger la conscience de cette chaleur, de cette sécurité qui me semblaient si bonnes et je me suis couchée à regret. Ce matin vers sept heures, j'ai été réveillée par un frisson prolongé et profond. Puis il y a eu, entre les parois de mon corps, comme un furieux déchaînement de forces, un éclat de maux qui

s'est traduit par une violente douleur au côté droit, une toux convulsive, une oppression subite. J'ai eu beaucoup de peine à achever ma toilette. Honteuse, humiliée, j'ai dû dire à Guy que j'avais pris froid.

— Décidément, ai-je ajouté, entre deux accès de toux, je suis une vieille femme, je ne voulais pas le croire, je m'en souviendrai une autre fois, et je serai plus docile.

— On peut attraper froid à tout âge, marraine chérie, m'a-t-il répondu, avec son meilleur sourire. Je suis fâché que vous ayez un si gros rhume, mais je suis content de pouvoir vous soigner à mon tour. Pour rien au monde, je ne voudrais que vous fussiez à l'hôtel.

Je me suis bien gardée de lui laisser deviner que je regrettais, moi, de n'être pas seule pour souffrir.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Une pneumonie! Rien que cela! Quand le docteur H... a relevé la tête après m'avoir auscultée j'ai surpris dans ses yeux une expression troublée et peinée. On a dû lui apprendre que j'étais revenue de Tours en automobile découverte.

— Ah! madame de Myères, m'a-t-il dit, il y a des choses que l'on peut faire à quarante ans et qui sont dangereuses à cinquante-huit.

Dur, mais juste. Cependant, je suis persuadée que dans l'état où j'étais, une seule promenade au Bois m'eût terrassée de même. Ce mal si soudain a été toute une révélation. Depuis la fièvre de douleur que j'avais eue à la mort de mon mari, je n'ai jamais gardé la

chambre ou le lit. Avec l'aide du docteur H..., j'ai lutté victorieusement contre le rhumatisme. Je le croyais mon seul ennemi. Il y a longtemps pourtant que j'entendais dans mes bronches, dans ma poitrine des bruits curieux, des sifflements, des gazouillements. Je ne me suis pas avisée que les voies respiratoires, un poumon, s'engorgeaient. Vieille ignorante que j'étais ! Et maintenant, les voilà pris ! Je voudrais y mettre le couteau pour les dégager ! On nous enseigne à examiner notre conscience avant de nous présenter au prêtre, et on ne nous enseigne pas à étudier notre corps avant de nous présenter au médecin. Le médecin ! Il devrait être l'ingénieur-mécanicien de la machine humaine, et non pas seulement son raccommodeur. Il devrait visiter celles dont il a le soin, aussi souvent que possible ; s'assurer du fonctionnement des rouages, du bon état de tous les organes. Il n'y aurait plus alors, ni bronchite, ni pneumonie, ni tuberculose peut-être ! Au XX^e^ siècle, nous faisons appeler le médecin quand nous sommes malades ! C'est à la maladie que nous laissons le soin de purifier notre organisme ! Elle le fait souvent, mais jamais sans l'affaiblir ou sans y produire quelques lésions. Aujourd'hui cela me semble inouï ! Nous ne savons pas encore aimer notre corps. Un chauffeur n'agirait jamais ainsi avec sa machine.

Je viens de démontrer cela à Guy. Il faut qu'il profite de la leçon. Il en a reconnu la vérité, son cher visage s'est éclairci. Ses remords enfantins se sont dissipés.

— Ni vous, ni moi, ni l'automobile ne sommes responsables, ai-je ajouté. La pneumonie était là, il

fallait qu'elle éclatât. Nous ne savions pas, voilà tout, et nous ne devions pas savoir probablement. Il ne nous reste plus qu'à être courageux. Soyons-le ensemble.

Nos mains se sont unies un instant. Il y a eu entre nous une entente muette, une sorte de pacte, qui nous a rendus forts et heureux.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Ne l'avais-je pas dit à sir William, qu'il y aurait quelque part une gentille sœur de charité destinée à me rendre les derniers soins ? Elle est là. Elle s'appelle sœur Anne. Son visage tout spiritualisé me charme, ses mains sont respectueuses et tendres. A mille petits détails, je reconnais qu'elle est *a lady*. Rien ne vaut cela. Elle est secondée admirablement par Rose, la sœur de Louis. Je me sens entourée de sympathie humaine, de dévouement, et j'en suis réconfortée. La Providence, la grande méconnue, m'a donné davantage. Elle m'a obligée à ouvrir mon cœur au fils de mon mari, c'est vrai ; mais n'était-ce pas pour que ce fils m'aidât à traverser la barre ? N'a-t-elle pas voulu me rendre un reflet de l'amour du père ?... Cher Guy ! Il aime réellement cette chose toussante, râlante, fiévreuse que je suis. J'ai grand'peine à obtenir qu'il me quitte pour aller respirer l'air du dehors. Je l'ai obligé à sortir en automobile. Il y répugnait comme un enfant. Je ne veux pas qu'il boude cette innocente machine, cette admirable Panhard qui m'a donné un si rare plaisir. Je me refuse à garder le lit. Je passe la journée dans la bibliothèque, sur une chaise longue, habillée d'une robe d'intérieur que j'avais eu l'inspira-

tion de faire faire avant d'aller à Aix-les-Bains, et que j'avais voulue particulièrement élégante. Ainsi je me crois moins malade. Je suis contente d'être sous les yeux de Colette. Il me semble que son portrait change d'expression à chaque instant. J'ai des livres autour de moi, mes paperasses à portée de ma main, des fleurs, un brillant feu de bois. Dans l'encadrement de la porte-fenêtre, je vois le petit jardin endormi, les jolies ramures de ses sycomores. Il est plein d'oiseaux, de moineaux et de rouges-gorges, que Louis nourrit consciencieusement... Tout cela est mieux que la maison de santé... ma secrète terreur. Soyons bien reconnaissante, oui... mais je souffre terriblement. Comme c'est douloureux la pneumonie !

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Une piqûre d'*héroïne* !... Sous la magie de ce nouveau succédané de la morphine, mes souffrances ont diminué et mon esprit a acquis une lucidité plus grande. La science peut cela pour moi, pas davantage, je le crains. N'importe ! Qu'elle soit bénie et remerciée pour autant. Grâce à cette bienheureuse héroïne, je pourrai faire tête à la mort. Jean Noël ne lâchera pas, avant l'heure dernière, cette plume américaine avec laquelle il a écrit tant et tant de pages. Chère plume ! Elle a un beau bec d'or ; son manche creux, rempli d'encre, est doux au toucher. C'est la plus précieuse de mes possessions. Je m'étais inquiétée longtemps à qui la laisser. Je suis contente de pouvoir la donner à *my boy*. Il la maniera avec tendresse, je le sais. Entre ses doigts, elle fera peut-être une besogne meilleure

qu'entre les miens. Au-dessus de cette poitrine douloureuse, où tous les organes sont congestionnés, ma tête demeure claire et libre, comme si l'une n'appartenait plus à l'autre. Et voilà qui est curieux, pour la première fois — il en est temps — j'ai remarqué la rapidité avec laquelle les images se succèdent en nous et leur manque apparent de connexion. Je dis apparent car, probablement, la ténuité seule de leur tissure m'empêche de la distinguer. Dans l'espace de quelques secondes, je viens de voir passer derrière mon front la figure d'une personne que je n'ai pas rencontrée depuis quarante ans, les yeux d'une amie lointaine, le modèle d'un costume tailleur, la statue de saint François d'Assise dans une église de Foligno, en Italie une statue polychrome vêtue d'un habit de bure déchiqueté jusqu'aux genoux, une grimace de Footit, le dessin de la robe d'une de mes poupées : un losange blanc sur fond bleu, son petit vêtement de dessus, une hideuse combinaison avec des trous pour passer les bras, qu'on appelait une *visite*. La tête de ladite poupée ne s'est point reformée. Est-ce assez bizarre? Il me semble que les cellules du cerveau doivent être comme le pointillé du cœur de la marguerite. Selon que le nerf correspondant est touché, elles s'ouvrent et donnent avec la rapidité de l'éclair ce qu'elles contiennent; une image, une idée, un souvenir. Qu'est-ce qui fait vibrer tel ou tel nerf? Je l'ignore à coup sûr. *My boy*, qui ne veut pas avoir l'air de me traiter en moribonde, me tient au courant de tout, des nouvelles politiques, mondaines et autres. Ce matin, il m'a parlé du radium et de ses propriétés fantastiques. Un flot de joie et d'espérances est entré en moi,

Lumière, chaleur, électricité, radiation inépuisable, rayonnement égal à lui-même! Mais les voilà trouvés, les éléments de l'immortalité! Est-ce que l'immortalité n'est pas le mouvement perpétuel de l'âme! Comment admettre que la matière les possède et qu'ils ne soient pas en puissance supérieure dans tout ce qui a vie. Oh! la science y arrivera, à la radio-activité des êtres. Elle y arrivera à l'heure voulue. Quand madame Curie allait, entassant calculs sur calculs, formules sur formules, soupçonnait-elle l'existence de ce corps extraordinaire? Je gage que non. Et ce n'est pas le hasard qui a fait d'elle un instrument actif dans cette immense découverte, il me semble que la Providence a voulu par ceci donner à la femme ses lettres de grande noblesse et d'émancipation. Aussitôt que je serai guérie, j'irai présenter mes hommages au radium et à celle qui l'a sorti de sa gangue. Oh! il faut que je voie ce sel miraculeux. N'a-t-on pas toujours dit que le sel était la sagesse de la terre!

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Aussitôt que je serai guérie! Hem! En attendant, j'ai refait mon testament. Je charge ma petite amie de distribuer, selon mes indications, mon bagage de nomade. Il n'est pas lourd, mais il peut cependant faire quelques heureux. Quant à la vieille malle, ma fidèle compagne, je veux qu'elle soit brûlée. Je lui dois bien les honneurs de l'auto-da-fé. Une partie de la somme que je n'avais pas mise en viager servira à récompenser quelques dévouements qui m'ont été très agréables. Le reste sera employé à l'achat d'un rang

de belles perles, mon cadeau de noces à Josée. Quand ses doigts les caresseront, l'image de marraine se reformera derrière son front et provoquera une pensée tendre. La pensée humaine arrive peut-être jusqu'à l'au-delà ! Oh ! après le radium, je crois à toutes les possibilités. Il me hante. J'ai destiné mes droits d'auteur à élever six filleuls. Il y en aura douze dans la chaumière de Chavigny. Mon action en ce monde se perpétuera ainsi longtemps encore. Qu'est-ce que l'homme pourrait rêver de plus beau que cela? La perspective d'être promenée, moi morte, au milieu des vivants, de traverser les rues de Paris, sur un char funèbre, m'a toujours semblé humiliante et intolérable. Je demande à ce que l'on m'emmène directement à R... Le bon curé me recevra et me conduira à ma dernière demeure. Pas de hideuses lettres de faire part encadrées de noir. Sur mes cartes de visite, j'ai écrit *p. p. c.* Guy, mettra la date et enverra aux personnes que j'ai indiquées. Elles ne sont pas nombreuses, mais chacune aura un sentiment de regret sincère. J'ai fait tous ces préparatifs comme dans un rêve. Une seule fois, je me suis attendrie sur moi-même et des larmes nerveuses ont rempli mes yeux. Au fond, est-ce que je crois à mon départ? Peut-être que non.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

J'ai voulu voir mon éditeur. Nous avons toujours eu des rapports agréables. Chez lui, le côté des affaires est si nettement réglé qu'il n'empêche ni l'amitié ni la sympathie. Il a eu un choc visible en me trouvant

aux prises avec la pneumonie. J'ai essayé de continuer nos taquineries habituelles pour le mettre à l'aise. Il n'a pas eu le courage de me donner la réplique. Cependant, quand je lui ai dit que je considérais les romans et tous les livres comme de véritables accumulateurs, et les librairies, comme des prises d'énergie intellectuelle, il s'est mis à rire et cela a dissipé notre émotion. Je lui ai recommandé mes deux dernier-nés. Si je ne dois pas les voir paraître, il soignera davantage encore leur succès, j'en suis sûre. Il m'a dit les meilleures paroles d'espérance. A travers le baiser qu'il a mis sur ma main, j'ai senti la chaleur d'une affection sincère. Les relations entre éditeur et auteur devraient être de la nature la plus élevée. Dans leurs transactions, il faudrait qu'il y eût non seulement de l'honnêteté, mais de l'honneur. L'éditeur qui rétribue mal le travail sacré de la pensée, ou qui ne paie pas avec une scrupuleuse conscience les droits qui reviennent à l'écrivain n'est qu'un marchand de bas étage, bon pour le carreau du Temple. Après le départ de mon visiteur, un sourire m'est venu aux lèvres. Je me suis rappelé notre première entrevue. Pour porter mon manuscrit rue A..., j'avais choisi un de mes jours fastes, bien entendu. Malgré cela, je n'étais pas rassurée. J'ai monté très lentement l'escalier de la fameuse maison d'éditions. Après avoir envoyé ma carte, je me suis assise sur la banquette d'attente, en face d'une grosse horloge qui a eu tout de suite l'air de se moquer de moi. Je me suis vue alors au centre d'un carré ouvert, dont les trois côtés étaient formés par des bouquins verts et jaunes, au-dessus desquels surplombait une galerie avec des pupi-

tres ornés de lampes à abat-jour. Oh ! il n'y avait pas de place perdue, là dedans ! Des têtes couvertes de calottes, des têtes de fondation, se montraient ici et là. Les échelles roulaient sur des tringles de fer. Le silence n'était interrompu que par l'appel d'un volume quelconque et par le « bang » dudit volume lancé sur les comptoirs. Dans ce carré qui me faisait l'effet d'une ruche, je me suis aperçue qu'il y avait une activité bien ordonnée, mais pas joyeuse, pas moderne du tout. L'atmosphère m'a paru rigide, plutôt décourageante. Je suis entrée dans le cabinet *éditorial*, persuadée que je m'étais trompée de porte. J'ai été reçue non pas à bras ouverts — une vieille femme avec un manuscrit reçue à bras ouverts — c'eût été invraisemblable ; mais l'accueil qu'on m'a fait ne laissait rien à désirer comme politesse. On m'a promis de lire mon roman. Je ne pouvais espérer davantage. Bref, on la lu, accepté, et Jean Noël a signé son premier contrat... à cinquante-deux ans... ce n'était pas un jour trop tôt. Le succès n'a pas tardé à créer entre mon éditeur et moi une sorte de bonne humeur, d'où est née une amitié cordiale. La ruche de la rue A... m'est devenue familière et chère. La plupart de ses travailleurs ont fait quelque chose pour mes bouquins. L'un en a revu mes épreuves, l'autre leur a ouvert la voie à l'étranger, celui-ci les a emballés, celui-là les a expédiés. Eh bien, je leur suis reconnaissante à tous. Je n'aurais pas pu me passer d'eux. Quand on regarde la vie, un peu profondément, on n'a pas de peine à sentir la solidarité et la fraternité. Cela me paraît lointain, ce début littéraire ! C'est curieux, les événements semblent reculer ; comme l'aéronaute a la sensa-

tion que la terre se dérobe, j'ai la sensation que le passé me quitte. Un effet de l'héroïne peut-être.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Vingt-quatre heures d'accalmie, un autre long frisson, un point au côté gauche et le second poumon pris. Avec quoi vais-je respirer ? Sir William a enduré pendant une année, sans héroïne, ce supplice de l'étouffement. Et il n'y a pas mis fin ! Comme lui, je demande à grands cris de l'air, de l'oxygène. Je me suis souvenue que la pneumonie était contagieuse, j'ai prié le docteur d'aseptiser l'appartement, ma chambre, la bibliothèque, moi-même autant que possible, et de se servir, sans égards ridicules, de tous les moyens que la science met à sa disposition. Il a été content de mon initiative. Il va en profiter pour essayer une substance nouvelle. La pensée que j'ai apporté l'infection dans cette jolie garçonnière si fraîche et si saine, que je peux être un danger pour ceux qui m'entourent, m'est plus pénible que la perspective de la mort. La mort ! Eh bien, sir William ne m'avait pas trompée, plus on en approche, moins elle paraît terrible, cela, je l'affirme, je le certifie. C'est une justice que je veux rendre à la nature. Elle y prépare assurément l'individu. Cette nuit j'ai pensé à l'amour, à la jeunesse, au succès, aux voyages lointains, au whist, au *bridge*, aucune de ces choses n'a provoqué un regret en moi. Ah ! non, merci, je suis bien trop fatiguée ! L'idée d'échapper aux infirmités, à l'extrême vieillesse, m'aurait consolée de mourir à vingt ans. La vanité peut devenir une force. Si la mort ne nous

était pas envoyée, nous finirions par la demander. Elle est encore un épouvantail parce que l'humanité est très jeune ; quand elle aura atteint l'âge viril, elle la verra sous son vrai aspect et l'attendra avec sérénité. Un jour, à la vitrine de Kirby, rue Auber, j'ai regardé des fleurs qui, trempées dans une certaine composition, pouvaient se conserver indéfiniment. En apparence, ni leur forme, ni leur couleur n'étaient altérées et pourtant elles avaient perdu leur charme subtil et mystérieux. Il faut que la fleur meure, il faut que l'homme meure : c'est la mort qui fait le prix de la vie.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

J'ai rendu ma bonne sœur Anne bien heureuse. Ce matin, comme elle tournaillait autour de moi, me regardait avec une expression anxieuse, je l'ai appelée et, en souriant, je lui ai demandé d'aller me chercher un prêtre. C'était cela qu'elle désirait, je l'avais deviné ; son doux visage s'est irradié d'une joie spirituelle et cette joie témoignait d'un sentiment très élevé, très désintéressé. Elle s'inquiétait de mon âme et voulait son salut. Voilà de la fraternité, ou je ne m'y connais pas ! Avec l'intuition des gens croyants, elle doutait de mon orthodoxie, elle craignait peut-être que je ne fusse hostile à la religion. Dieu garde ! Je n'approuve pas les enfants japonais qui, au sortir de l'école, cassent le nez au dieu-renard que leurs parents ont adoré. Toutes les croyances, toutes les superstitions même, marquent les étapes du progrès de l'humanité. Ce sont nos points de repère, il faut les respecter.

A mon entrée en ce monde, j'ai été bénie avec les rites de l'Église catholique ; à mon départ, je veux être bénie de même. Et puis un grand, un obsédant désir m'est venu de recevoir le viatique. Le croira-t-on ? le germe de ce désir a été jeté en moi, il y a plus de trente ans. Pendant une saison à Trouville, un dimanche, j'étais allée à la messe des baigneurs pour exhiber certaine robe de foulard bleue à pois blancs du bon faiseur ; ai-je été assez femme ! Ce jour-là, du reste, il devait y avoir de la musique et un sermon au profit de je ne sais quelle œuvre de charité. Le sermon, prêché par un dominicain, fut sur l'Eucharistie. La voix mâle et vibrante du moine captiva mon oreille. Ses paroles m'empoignèrent. Inconsciemment, peut-être, ou par une merveilleuse intuition, il exposa le dogme d'une manière plus scientifique que théologique Il déclara que la communion était une loi de la nature. Après nous avoir démontré que nous communions dans l'amour dans l'amitié avec la lumière, avec toutes les forces de l'existence, il fit logiquement ressortir la possibilité, la nécessité de la communion avec Dieu, source éternelle de la vie. Je demeurai saisie : « Oui, pourquoi pas? » murmurai-je à demi-voix. Ma sereine incrédulité était ébranlée pour la première fois. Quatre cents ans auparavant, un semblable sermon eût conduit le dominicain au bûcher. Je regardai attentivement sa figure afin de ne pas l'oublier. C'était un beau masque humain, énergique, intelligent, rayonnant de foi. En sortant, j'allai à la sacristie demander le nom du prédicateur. On me répondit : « Le Père Didon. » L'explication de ce mystère de l'Eucharistie qui, jusqu'alors, ne m'avait pas paru digne d'une dis-

cussion sérieuse, est demeurée dans mon esprit. A mesure que la science m'a appris à mieux regarder la nature, je suis allée répétant : « Pourquoi pas? » Mais sur des milliers de créatures humaines qui s'approchent de la table mystique, combien peu doivent communier réellement ! Il me semble qu'il faut être capable d'une aspiration profonde vers l'idéal, vers le divin, qu'il faut avoir un état d'âme spécial. J'ai cru y être arrivée. Voilà pourquoi j'ai voulu voir le prêtre. Il est venu. Nous avons causé, non sans difficulté. Il m'a examinée d'un regard scrutateur, puis il en a usé avec moi un peu comme avec les hommes qui vont chercher un billet de confession à la veille du mariage. Dans son absolution, il a mis une emphase qui ne m'a pas échappé. Ma foi en Dieu, à l'immortalité, l'a rassuré pourtant. Il m'a apporté ce qu'il appelle « le pain de vie » ; quel beau nom à l'oreille d'une mourante ! Et ce pain m'a donné une joie aux ondes profondes, une paix qui a fait en moi un silence étrange. En vérité, je crois que j'ai communié.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Depuis cinq ans, je garde jalousement, dans un compartiment de ma malle, ma robe de cercueil. Je me croyais destinée à tomber « de la branche » au milieu des étrangers. Je ne voulais pas leur en laisser le choix. Dieu sait dans quelle horreur ils m'auraient ensevelie. La confection de cette toilette avait, paraît-il, jeté un certain effroi dans l'atelier de ma couturière. Une petite ouvrière avait même pleuré dessus à chaudes larmes. Je m'étais crue obligée à ramener au moyen d'une pièce

de vingt francs, la gaieté que j'avais chassée. Ce matin, la fantaisie m'a prise d'essayer cette dernière robe. Elle est en serge blanche d'un ton ivoire, toute doublée de soie avec une longue traîne, de beaux plis classiques, de larges manches. Elle a un capuchon garni d'une haute et fine guipure ancienne qui doit faire office de masque. Je me suis félicitée de ma coquetterie prévoyante. C'est un vrai chef-d'œuvre. Elle me donne l'air d'une abbesse. Je me suis trouvée si bien dedans, que j'ai voulu la garder. J'avais oublié l'avoir montrée à Guy, un jour, en faisant ma malle. Il l'a reconnue. Le choc inattendu lui a enlevé pour un instant son empire sur lui-même. Il m'a regardée, des larmes ont jailli de ses yeux, il est venu se jeter à deux genoux à côté de ma couche, en me disant d'une voix d'angoisse : « Marraine, marraine, il n'est pas l'heure encore ! » Pendant quelques instants, je me suis complue dans la vue de ce chagrin passionné dont j'étais l'objet. Chez le fils de mon mari et de Colette, il avait une saveur particulière. Puis il a touché les fibres de la maternité, elles ont vibré de tendresse et de pitié. Comme à un enfant qu'on veut consoler, j'ai répété : « Non, non, *my boy*, il n'est pas l'heure encore. » Et sous une inspiration soudaine j'ai ajouté : « Nous sommes énervés tous deux, moi par le mal, vous par l'inquiétude. Nous avons besoin des de Lusson et de Josée, ils nous apporteront des forces fraîches et nous remettront au point. Télégraphiez-leur tout de suite de venir à notre aide. »

Guy n'a pas été dupe, je l'ai deviné à son émotion renaissante. C'est égal, je crois que je suis allée au-devant de son désir secret. J'ai pris ensuite quelques-

unes des roses qu'il m'avait envoyées le matin même; je les ai piquées dans les plis de ma robe blanche pour en faire une robe de vivante. Il a eu un sourire de contentement. Il faut si peu de choses pour raviver l'espérance. La présence de Josée atténuera la douleur de mon départ, si départ il y a. Je veux qu'elle partage son chagrin, Les larmes unissent davantage que le rire. Une fois de plus, j'ai senti ce cœur des entrailles avec lequel les mères aiment et se dévouent. Il me semble que cela m'a grandie.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Ils sont tous là, madame et monsieur de Lusson, Josée, Guy, oncle Georges. Quel beau feu d'amitié cela me fait. Et il y a une année, j'étais si bien résolue à finir seule, à me cacher pour mourir. Malgré la douceur que j'éprouve à me sentir si chaudement entourée, je souffre par moments de ces soins qu'on me prodigue. Pour une nature indépendante comme la mienne, il y a plus de mérite à recevoir qu'à donner. Cela demande davantage de générosité. J'avais bien deviné que les mains de Josée étaient intelligentes. Elle sait arranger mes oreillers comme personne. Elle a l'intuition de ce qui peut me soulager et m'être agréable. Elle m'aide, par mille petits artifices, à surmonter mon dégoût croissant pour les aliments. Elle s'est mise à lutter contre la pneumonie avec une ardeur qui me fait presque désirer que la victoire lui reste. Nous sommes tous très braves. Le moins courageux est M. de Lusson. Souvent, au beau milieu de notre conversation, je vois son lorgnon refléter des larmes

qui montent à ses yeux. Il ne peut pas se résigner à la perte possible de sa partenaire au whist et au bridge. Plaisanterie à part, les cinq semaines que j'ai passées à la Commanderie, nos bonnes causeries, nous ont liés plus étroitement que nous ne l'avions supposé. Notre amitié a fait, à notre insu, du cent quarante à l'heure. Je me suis empressée de lui parler du radium. Il m'a déclaré, que pour le moment il ne saurait gré à la science que de ma guérison. Si ma tâche est accomplie en ce monde, je serai rappelée. Il n'y a pas de science qui tienne contre cela.

J'ai eu la joie de voir naître, du premier regard, la sympathie entre oncle Georges et sa future nièce. Ces deux là feront, je gage, une paire d'amis. J'ai demandé à ce que le mariage soit fixé au 6 avril, trois jours après Pâques. Tout le monde y a consenti. Chers filleuls! Je suis sûre que souvent ils dirigeront leurs pas vers le cimetière de R... Bien que j'aie vu beaucoup d'oubli, je crois à leur souvenir. Il y aura de la verdure et des fleurs sur ma tombe. Les abeilles y viendront butiner. J'aiderai encore à la vie, cette pensée m'est très douce. Assurément, Guy et Josée n'aimeraient pas voir marraine transformée en une poignée de cendres. Après tout, il devait y avoir quelqu'un à qui mes restes ne seraient pas indifférents. Sir William m'avait dit : « Vous ne savez pas. » Non, je ne savais pas!

Mes enfants ont un profond chagrin. Ils n'osent pas être heureux, mais ils le sont tout de même, et je m'en réjouis et cela me console. Tout à l'heure, ils étaient près de moi. J'ai regardé leur teint coloré par un sang riche et pur, leurs cheveux épais, leurs

yeux limpides... Oh! ces yeux de jeunesse! ces yeux d'aube ! et puis leurs dents saines, leurs lèvres fermes et savoureuses. J'ai admiré sans regret, sans envie, ces signes de vitalité. Entre eux, au-dessus de mon corps affaibli, défait presque, j'ai senti passer et repasser les ondes de l'amour, l'éternel vainqueur ! Durant un instant, j'ai eu la vision de la continuité des choses et Jean Noël, ignorant madame de Myères, a répété intérieurement : « C'est beau la vie, c'est très beau ! »

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

La nuit dernière a été lourde et mauvaise. J'ai eu un peu de délire, je crois. La fièvre a ravivé une foule d'impressions douloureuses. Pourquoi celles-là ? J'ai revécu, jusque dans ses nuances, ce moment terrible où je me suis trouvée avec ma colère de femme trahie en face de la mort. Oh ! ces poings crispés, cette impuissance devant le vide ! J'ai de nouveau arraché de mon doigt l'anneau de M. de Myères. Comme dans la réalité, ma chair le retenait et c'était très douloureux ! Les yeux noirs de Colette, la scène du perron, tout cela s'est cruellement reformé derrière mon front. Puis, j'ai rêvé que Guy... le père, était agenouillé à côté de Josée. J'ai voulu m'élancer pour le réclamer; des liens enchaînaient mes pieds et je me suis réveillée toute baignée d'une sueur de cauchemar. Jamais, je crois, les cellules de mon cerveau ne se sont ouvertes avec plus de rapidité, plus de fantastique incohérence. Elles m'ont replongée, moi mourante, dans mon enfance, dans ma jeunesse. Le passé n'a plus de date, tant il est lointain, mais ces images demeurent très

nettes. J'ai revu la longue silhouette de M. Grey, ce pauvre professeur d'anglais qui, à son insu, me mettait à même d'étudier l'âme saxonne et d'écrire mes futurs romans ! La première phrase de la grammaire Robertson est ressortie dans ma mémoire, comme si je l'avais apprise hier. *We are told that the Sultan Mahmoud*, etc. « On nous dit que le sultan Mahmoud... » Quarante-quatre années ne l'ont pas effacée. Quels merveilleux instruments de travail nous sommes. Vers trois heures et demie du matin, en sortant d'un rêve pénible, mon regard est tombé sur sœur Anne. Elle était assise au pied de mon lit, droite sur son fauteuil, nette comme une figure hiératique avec son voile noir, son bandeau et sa guimpe d'un blanc immaculé. Nulle trace de fatigue dans son attitude. L'expression douce et recueillie, elle lisait son petit livre recouvert de drap noir : *l'Imitation*. Est-ce là l'accumulateur où elle puise la force psychique qui la soutient et le dévouement qu'elle me donne ? Chère sœur, son espoir de récompense ne sera pas trompé, j'en suis certaine. Aucun de nos espoirs ne le sera. Notre devenir doit être autrement beau que nous ne l'avons imaginé. Quant à moi, la béatitude ne me tente pas. Je demande à faire de la vie encore, toujours. Je demande à lutter, à souffrir même, à mourir pour renaître, à renaître pour mourir . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Sur quel chemin de l'au-delà et quand retrouverai-je M. de Myères ? Si son âme avait des lèvres, quel bon baiser je recevrais ! Notre rencontre en ce monde a été

merveilleuse, notre union divine. Le soir même de notre mariage, nous sommes arrivés à Chavigny. La maison était pleine de fleurs, de lumière, de chaleur douce, comme un coin du Paradis terrestre. Après avoir remis pour le dîner ma belle robe d'épousée, une robe princesse, en satin blanc uni, avec une touffe de fleurs d'oranger au corsage, je me dirigeai vers la bibliothèque où mon seigneur et maître m'attendait. A mon entrée, il vint au-devant de moi, les bras tout grands ouverts. Les yeux sur ses yeux, comme dans un rêve de bonheur, je m'avançai vers lui... lentement et je m'abattis sur sa poitrine. Là, j'entendis battre deux cœurs... l'un à droite, l'autre à gauche, deux cœurs donnant le rythme parfait, un son fort, un son faible. J'eus alors la sensation de l'être complet, de la plénitude de la vie. Cela dura quelques secondes et ce fut si étrange, que nous demeurâmes saisis d'une terreur sacrée. Nos bras retombèrent comme cassés le long de nos corps, nous nous regardâmes étonnés, nous venions de nous reconnaître sans doute. Voilà la minute que je voudrais revivre! Voilà la minute que j'espère! Les revoirs! L'humanité les a imaginés d'une manière si inepte, si enfantine encore. Laissons à Dieu le soin de les préparer. Il a le secret de joies et de récompenses que nous ne saurions concevoir Je suis bien contente, pour ma part, de pouvoir remettre « mon âme entre ses mains ».

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« Votre appartement vous attend » Voilà ce qu'on m'écrit de l'hôtel de Castiglione! Quelle ironie! Il

m'attendra longtemps, je crois. N'ai-je pas eu le pressentiment que je n'y rentrerais pas, en le quittant au mois de juillet? Oh! le claquement de cette portière d'omnibus retombant sur moi! Je l'ai encore dans l'oreille. Chère petite chambre où Jean Noël est né! Si j'avais eu le choix, c'est entre ses quatre murs que j'aurais voulu finir. Guy rachètera la pendule qui a compté mes heures de grande solitude et de travail, la table où sont venus tant d'esprits consolateurs. J'ai exprimé le désir qu'il les place dans la bibliothèque de Chavigny; un curieux instinct me pousse à vouloir rentrer là. Je sais de quelle tendre révérence elles seront entourées. Je leur ai fait un sort à mes vieilles compagnes... un sort digne d'envie.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Des cernes livides sous mes yeux, le nez pincé, des taches jaunâtres ici et là, des lèvres décolorées et sèches, voilà l'horrible image que ma glace à main reflète maintenant. Et on a beaucoup de chagrin autour de moi. Oncle Georges, entre autres, est d'une faiblesse déplorable. Hier au soir, pour me retenir, il n'a rien trouvé de mieux que de m'avouer cet amour dont il avait si virilement gardé le secret. Est-ce que je ne l'avais pas deviné! Est-ce que je n'en avais pas été fière secrètement! C'était l'hommage d'un si grand cœur! Le croirait-on? cette déclaration, la dernière, m'a été agréable et douce. Ma féminité et ma vanité sont encore joliment vivantes! *My boy* me navre. Il y a dans ses yeux une supplication muette qui me remue jusqu'au fond de l'âme. Si je pouvais rester, le voudrais-je?

Non... eh bien, non. Quelque chose me dit que je pars à temps. Partir à temps ! Le moyen de se faire regretter.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Il s'achève le dernier roman de Jean Noël !... Je me sens asphyxiée... Impossible de rien absorber... Par moments je perds pied. L'héroïne ne me relève plus... Elle plie, la branche... Elle plie terriblement... Elle craque même... Et je n'ai pas peur... pas peur du tout... Comme l'oiseau dont parle le poète : « Je sais que j'ai des ailes ! »...

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Tombée de la branche.

FIN

E. GRÈVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 2209-8-12.